



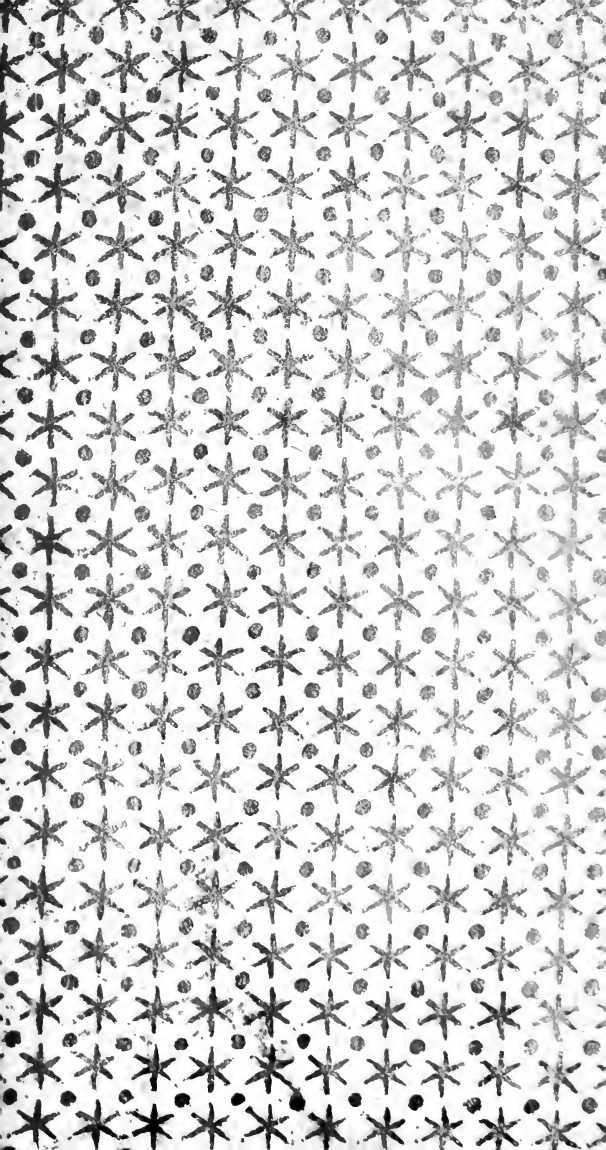
VITAM
IMPENDERE
VERO.

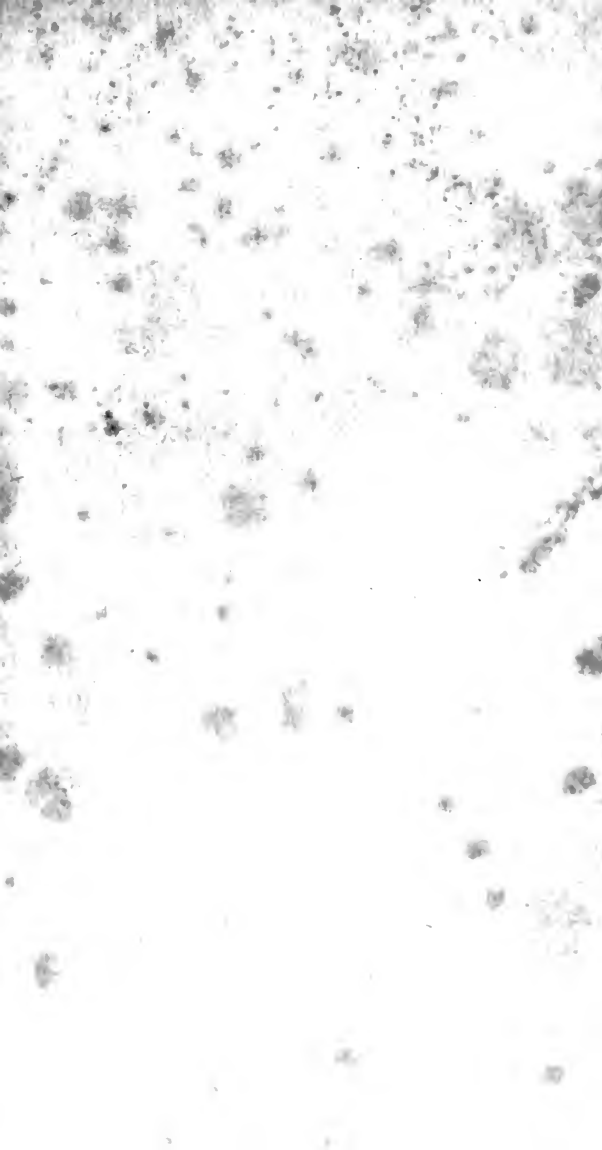
N^o 167 12

RB 4972



Library
of the
University of Toronto







Œ U V R E S
D I V E R S E S
D E M O N S I E U R

J. J. ROUSSEAU,
D E G E N E V E.

NOUVELLE ÉDITION.

*AUGMENTÉE de sa Lettre contre le projet
d'établissement des Spectacles à Geneve, de la
Réponse de M. d'Alembert, de celle de M. P.
A. Laval, de la Profession de Foi des Minis-
tres de Geneve, &c.*

T O M E S E C O N D.



A A M S T E R D A M,
Aux dépens de la COMPAGNIE.

M. D C C. L X I.





T A B L E

Des Pièces contenues dans le second
Volume.

<i>L</i> ETTRE à M. d'Alembert contre le projet d'établissement des Spectacles à Ge- neve ,	Page 1
Réponse de M. d'Alembert à ladite lettre , avec l'article de Geneve , tiré du septieme Volume de l'Encyclopédie ,	215
Profession de foi des Ministres de Geneve ,	239
Réponse de M. P. A. Laval Comédien , à M. Rousseau , à sa lettre contre le projet d'établissement du Spectacle à Geneve ,	307

Fin de la Table,

J. J. ROUSSEAU,

J. J. ROUSSEAU ;

CITOTEN DE GENEVE,

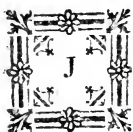
A M. D'ALEMBERT,

*Sur son Article GENEVE dans le septieme
volume de l'Encyclopédie , & particulié-
rement sur le projet d'établir un Théâtre
de Comédie en cette Ville.*





P R É F A C E.



'A I tort, si j'ai pris en cette occasion la plume sans nécessité. Il ne peut m'être ni avantageux, ni agréable de m'attaquer à M. d'Alembert. Je considère sa personne, j'admire ses talents, j'aime ses ouvrages, je suis sensible au bien qu'il a dit de mon pays: honoré moi-même de ses éloges, un juste retour d'honnêteté m'oblige à toutes sortes d'égards envers lui; mais les égards ne l'emportent sur les devoirs que pour ceux dont toute la morale consiste en apparence. Justice & vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme. Humanité, patrie, voilà ses premières affections. Toutes les fois que des ménagements particuliers lui font changer cet ordre, il est coupable. Puis-je l'être en faisant ce que j'ai dû? Pour me répondre, il faut avoir une patrie à servir, & plus d'amour pour ses devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

Comme tout le monde n'a pas sous les yeux l'Encyclopédie, je vais transcrire ici de l'article *Geneve* le passage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber, si j'aspirois à l'honneur de bien écrire; mais j'ose en rechercher un autre,

P R E F A C E.

4
dans lequel je ne crains la concurrence de personne. En lisant ce passage isolé, plus d'un lecteur sera surpris du zèle qui l'a pu dicter : en le lisant dans son article, on trouvera que la Comédie, qui n'est pas à Geneve & qui pourroit y être, tient la huitieme partie de la place qu'occupent les choses qui y sont.

» On ne souffre point de Comédie à Ge-
» neve : ce n'est pas qu'on y désapprouve les
» spectacles en eux-mêmes ; mais on craint,
» dit-on, le goût de parure, de dissipation
» & de libertinage que les troupes de Co-
» médiens répandent parmi la jeunesse. Ce-
» pendant ne seroit-il pas possible de remé-
» dier à cet inconvénient par des loix séveres
» & bien exécutées sur la conduite des Co-
» médiens ? Par ce moyen, Geneve auroit
» des spectacles & des mœurs, & jouiroit
» de l'avantage des uns & des autres ; les
» représentations théâtrales formeroient le
» goût des citoyens & leur donneroient une
» finesse de tact, une délicatesse de senti-
» ment qu'il est très-difficile d'acquérir sans
» ce secours ; la littérature en profiteroit,
» sans que le libertinage fît des progrès, &
» Geneve réuniroit la sagesse de Lacédé-
» mone à la politesse d'Athenes. Une autre
» considération, digne d'une République si
» sage & si éclairée, devrait peut-être l'en-
» gager à permettre les spectacles. Le pré-
» jugé barbare contre la profession de Co-
» médien, l'espece d'avilissement où nous

P R E F A C E.

» avons mis ces hommes si nécessaires au
» progrès & soutien des arts, est certai-
» nement une des principales causes qui con-
» tribuent au dérèglement que nous leur re-
» prochons ; ils cherchent à se dédommager
» par les plaisirs, de l'estime que leur état
» ne peut obtenir. Parmi nous, un Comé-
» dien qui a des mœurs est doublement res-
» pectable ; mais à peine lui en fait-on gré.
» Le Traitant qui insulte à l'indigence pu-
» blique & qui s'en nourrit, le Courtisan
» qui rampe & qui ne paie point ses dettes,
» voilà l'espece d'hommes que nous hono-
» rons le plus. Si les Comédiens étoient non-
» seulement soufferts à Geneve, mais con-
» tenus d'abord par des réglemens sages,
» protégés ensuite & même considérés dès
» qu'ils en seroient dignes, enfin absolu-
» ment placés sur la même ligne que les au-
» tres citoyens, cette ville auroit bientôt
» l'avantage de posséder ce qu'on croit si rare,
» & qui ne l'est que par notre faute, une
» troupe de Comédiens estimables. Ajou-
» tons que cette troupe deviendrait bientôt
» la meilleure de l'Europe ; plusieurs per-
» sonnes pleines de goût & de dispositions
» pour le théâtre, & qui craignent de se
» déshonorer parmi nous en s'y livrant, ac-
» courroient à Geneve, pour cultiver non-
» seulement sans honte, mais même avec
» estime, un talent si agréable & si peu com-
» mun. Le séjour de cette ville, que bien
» des Français regardent comme triste par

» la privation des spectacles, deviendrait
 » alors le séjour des plaisirs honnêtes, com-
 » me il est celui de la philosophie & de la
 » liberté ; & les Etrangers ne seroient plus
 » surpris de voir que dans une ville où les
 » spectacles décents & réguliers sont défen-
 » dus, on permette des farces grossières &
 » sans esprit, aussi contraires au bon goût
 » qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout :
 » peu à peu l'exemple des Comédiens de
 » Geneve, la régularité de leur conduite, &
 » la considération dont elle les feroit jouir,
 » serviroient de modele aux Comédiens des
 » autres nations, & de leçon à ceux qui les
 » ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur
 » & même d'inconséquence. On ne les ver-
 » roit pas d'un côté pensionnés par le gou-
 » vernement, & de l'autre un objet d'ana-
 » thêmes ; nos Prêtres perdroient l'habitu-
 » de de les excommunier, & nos bourgeois
 » de les regarder avec mépris ; & une pe-
 » tite République auroit la gloire d'avoir ré-
 » formé l'Europe sur ce point, plus impor-
 » tant peut-être qu'on ne le pense. «

Voilà certainement le tableau le plus agréa-
 ble & le plus séduisant qu'on pût nous offrir ;
 mais voilà en même-temps le plus dangereux
 conseil qu'on pût nous donner. Du moins,
 tel est mon sentiment, & mes raisons sont
 dans cet écrit. Avec quelle avidité la jeunef-
 se de Geneve, entraînée par une autorité
 d'un si grand poids, ne se livrerait-elle point
 à des idées auxquelles elle n'a déjà que trop

P R E F A C E. 7

de penchant? Combien, depuis la publication de ce volume, de jeunes Genevois, d'ailleurs bons citoyens, n'attendent-ils que le moment de favoriser l'établissement d'un théâtre, croyant rendre un service à la patrie & presque au genre humain? Voilà le sujet de mes alarmes, voilà le mal que je voudrois prévenir. Je rends justice aux intentions de M. d'Alembert, j'espere qu'il voudra bien la rendre aux miennes: je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin, quand je me tromperois, ne dois-je pas agir, parler selon ma conscience & mes lumieres? Ai-je dû me taire? L'ai-je pu, sans trahir mon devoir & ma patrie?

Pour avoir droit de garder le silence en cette occasion, il faudroit que je n'eusse jamais pris la plume sur des sujets moins nécessaires. Douce obscurité qui fis trente ans mon bonheur, il faudroit avoir toujours su t'aimer, il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaisons avec les Editeurs de l'Encyclopédie, que j'ai fourni quelques articles à l'Ouvrage, que mon nom se trouve avec ceux des Auteurs; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on supposât que l'article *Geneve* m'eût échappé, ou qu'on ne pût inférer de mon silence que j'adhère à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être, il faut donc parler, il faut que je désavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'au-

tres sentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas besoin de mes conseils, je le fais bien ; mais moi, j'ai besoin de m'honorer , en montrant que je pense comme eux sur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit, si loin de ce qu'il devoit être, est loin même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de choses ont concouru à le mettre au-dessous du médiocre, où je pouvois atteindre autrefois, que je m'étonne qu'il ne soit pas pis encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zele tînt lieu de talent, j'aurois fait mieux que jamais ; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui est-ce qui se soucie d'elle ? triste recommandation pour un livre ! Pour être utile, il faut être agréable, & ma plume a perdu cet art là. Tel me disputera malignement cette perte. Soit ; cependant je me sens déchu, & l'on ne tombe pas au-dessous de rien.

Premièrement, il ne s'agit plus ici d'un vain babil de philosophie, mais d'une vérité de pratique importante à tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre, mais au public ; ni de faire penser les autres, mais d'expliquer nettement ma pensée. Il a donc fallu changer de style : pour me faire mieux entendre à tout le monde, j'ai dit moins de choses en plus de mots : & voulant être clair & simple, je me suis trouvé lâche & diffus.

Je comptois d'abord sur une feuille ou deux d'impression tout au plus; j'ai commencé à la hâte, & mon sujet s'étendant sous ma plume, je l'ai laissée aller sans contrainte. J'étois malade & triste; &, quoique j'eusse grand besoin de distraction, je me sentoiss si peu en état de penser & d'écrire que, si l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût soutenu, j'aurois jetté cent fois mon papier au feu. J'en suis devenu moins sévère à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amusement qui me le fit supporter. Je me suis jetté dans toutes les digressions qui se sont présentées, sans prévoir combien, pour soulager mon ennui, j'en préparois peut-être au lecteur.

Le goût, le choix, la correction, ne sauroient se trouver dans cet ouvrage. Vivant seul, je n'ai pu le montrer à personne. J'avois un Aristarque sévère & judicieux, je ne l'ai plus, je n'en veux plus; mais je le regretterai sans cesse, & il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits.

La solitude calme l'ame, & appaise les passions que le désordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent, on en parle avec moins d'indignation; loin des

Ad amicum etsi produceris gladium, non deseres; est enim regressus. Ad amicum si aperueris os triste, non timeas; est enim concordatio, excepto convitio, & improprio, & superbiâ, & mysterii revelatione, & plagâ dolosâ: in his omnibus effugiet amicus. *Ecclesiastic. XXII. 26, 27.*

maux qui nous touchent, le cœur en est moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes, j'ai presque cessé de haïr les méchants. D'ailleurs, le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire d'eux. Il faut désormais que je leur pardonne pour ne leur pas ressembler. Sans y songer, je substituerois l'amour de la vengeance à celui de la justice; il vaut mieux tout oublier. J'espère qu'on ne me trouvera plus cette âpreté qu'on me reprochoit, mais qui me faisoit lire; je consens d'être moins lu, pourvu que je vive en paix.

A ces raisons il s'en joint une autre plus cruelle, & que je voudrois en vain dissimuler, le public ne la sentiroit que trop malgré moi. Si dans les essais sortis de ma plume, ce papier est encore au-dessous des autres, c'est moins la faute des circonstances que la mienne; c'est que je suis au-dessous de moi-même. Les maux du corps épuisent l'ame: à force de souffrir, elle perd son ressort. Un instant de fermentation passagere produisit en moi quelque lueur de talent; il s'est montré tard, il s'est éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel, je suis rentré dans le néant. Je n'eus qu'un moment, il est passé, j'ai la honte de me survivre. Lecteur, si vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillerez mon ombre: car, pour moi, je ne suis plus.

A MONTMORENCI, le 20 Mars 1758.



J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE,

A M. D'ALEMBERT.



AI lu, Monsieur, avec plaisir votre article, GENEVE, dans le septieme Volume de *l'Encyclopedie*. En le relisant avec plus de plaisir encore, il m'a fourni quelques réflexions que j'ai cru pouvoiroffrir, sous vos auspices, au public & à mes concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article; mais si les éloges dont vous honorez ma patrie m'ôtent le droit de vous en rendre, ma sincérité parlera pour moi; n'être pas de votre avis sur quelques points, c'est assez m'expliquer sur les autres.

Je commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter, & dont l'examen me convient le moins; mais sur lequel, par la raison que je viens de dire, le silence ne m'est pas permis. C'est le jugement que vous portez de la doctrine de nos Mi-

nistres en matière de foi. Vous avez fait de ce corps respectable un éloge très-beau, très-vrai, très-propre à eux seuls dans tous les Clergés du monde, & qu'augmente encore la considération qu'ils vous ont témoignée, en montrant qu'ils aiment la Philosophie, & ne craignent pas l'œil du philosophe. Mais, Monsieur, quand on veut honorer les gens, il faut que ce soit à leur manière, & non pas à la nôtre; de peur qu'ils ne s'offensent avec raison des louanges nuisibles, qui, pour être données à bonne intention, n'en blessent pas moins l'état, l'intérêt, les opinions, ou les préjugés de ceux qui en sont l'objet. Ignorez-vous que tout nom de secte est toujours odieux, & que de pareilles imputations, rarement sans conséquence pour des Laïques, ne le sont jamais pour des Théologiens?

Vous me direz qu'il est question de faits & non de louanges, & que le Philosophe a plus d'égard à la vérité qu'aux hommes: mais cette prétendue vérité n'est pas si claire ni si indifférente, que vous soyez en droit de l'avancer sans de bonnes autorités, & je ne vois pas où l'on en peut prendre, pour prouver que les sentiments qu'un corps professe, & sur lesquels il se conduit, ne sont pas les siens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps ecclésiastique les sentiments dont vous parlez; mais vous les attribuez à plusieurs, & plusieurs dans un petit nombre sont tou-

jours une si grande partie que le tout doit s'en ressentir.

Plusieurs Pasteurs de Geneve n'ont, selon vous, qu'un socinianisme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement, à la face de l'Europe. J'ose vous demander comment vous l'avez appris. Ce ne peut être que par vos propres conjectures, ou par le témoignage d'autrui, ou sur l'aveu des Pasteurs en question.

Or dans les matieres de pur dogme, & qui ne tiennent point à la morale, comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture? Comment peut-on même en juger sur la déclaration d'un tiers, contre celle de la personne intéressée? Qui fait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas, & à qui doit-on s'en rapporter là-dessus plutôt qu'à moi-même? Qu'après avoir tiré des discours ou des écrits d'un honnête homme des conséquences sophistiques & défavouées, un Prêtre acharné poursuive l'Auteur sur ces conséquences, le Prêtre fait son métier & n'étonne personne: mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les persécute; & le Philosophe imitera-t-il des raisonnements captieux dont il fut si souvent la victime?

Il resteroit donc à penser, sur ceux de nos Pasteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits, & rejeter les peines éternelles, qu'ils vous ont confié là-dessus leurs sentiments particuliers; mais si c'étoit en effet

leur sentiment & qu'ils vous l'eussent confié, sans doute ils vous l'auroient dit en secret, dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philosophique; ils l'auroient dit au Philosophe & non pas à l'Auteur. Ils n'en ont donc rien fait, & ma preuve est sans réplique; c'est que vous l'avez publié.

Je ne prétends point pour cela juger ni blâmer la doctrine que vous leur imputez; je dis seulement qu'on n'a nul droit de la leur imputer, à moins qu'ils ne la reconnoissent; & j'ajoute qu'elle ne ressemble en rien à celle dont ils nous instruisent. Je ne fais ce que c'est que le Socinianisme, ainsi je n'en puis parler ni en bien ni en mal; & même sur quelques notions confuses de cette secte & de son fondateur, je me sens plus d'éloignement que de goût pour elle: mais, en général, je suis l'ami de toute religion paisible, où l'on sert l'Être éternel selon la raison qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve absurde, ce n'est pas sa faute, c'est celle de la raison (a); & comment concevrai-je que Dieu le

(a) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, arracherait à l'instant les armes des mains à l'intolérant & au superstitieux, & calmeroit cette fureur de faire des prosélytes qui semble animer les incrédules. C'est que la raison humaine n'a pas de mesure commune bien déterminée, & qu'il est injuste à tout homme de donner la sienne pour règle à celle des autres.

Supposons de la bonne foi, sans laquelle toute

punisse de ne s'être pas fait un entendement
(*b*) contraire à celui qu'il a reçu de lui ? Si

dispute n'est que du caquet. Jusqu'à certain point il y a des principes communs, une évidence commune, & de plus, chacun a sa propre raison qui le détermine ; ainsi ce sentiment ne mène point au scepticisme : mais aussi les bornes générales de la raison n'étant point fixées, & nul n'ayant inspection sur celle d'autrui, voilà tout d'un coup le fier dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent l'intérêt, l'orgueil & l'opinion, c'est par-là qu'on termineroit à la fin les dissentions des Prêtres & des Philosophes. Mais peut-être ne seroit-ce le compte ni des uns ni des autres : il n'y auroit plus ni persécution ni disputes ; les premiers n'auroient personne à tourmenter ; les seconds, personne à convaincre : autant vaudroit quitter le métier.

Si l'on me demandoit là-dessus pourquoi donc je dispute moi-même ? Je répondrois que je parle au plus grand nombre ; que j'expose des vérités de pratique ; que je me fonde sur l'expérience ; que je remplis mon devoir ; & qu'après avoir dit ce que je pense, je ne trouve point mauvais qu'on ne soit pas de mon avis.

(*b*) Il faut se ressouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'est pas Protestant ; & je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuse nos Ministres de faire dans notre religion, s'y feroit inutilement, & se fait nécessairement dans plusieurs autres, sans qu'on y songe.

Le monde intellectuel, sans en excepter la géométrie, est plein de vérités incompréhensibles, & pourtant incontestables, parce que la raison qui les démontre existantes, ne peut les toucher, pour ainsi

un Docteur venoit m'ordonner de la part de Dieu de croire que la partie est plus grande que le tout , que pourrois-je penser en moi-même , sinon que cet homme vient m'ordonner d'être fou ? Sans doute l'Orthodoxe , qui ne voit nulle absurdité dans les mysteres ,

dire , à travers les bornes qui l'arrêtent , mais seulement les appercevoir. Tel est le dogme de l'existence de Dieu ; tels sont les mysteres admis dans les communions protestantes. Les mysteres qui heurtent la raison , pour me servir des termes de M. d'Alembert , sont toute autre chose. Leur contradiction même les fait rentrer dans ses bornes ; elle a toutes les peines imaginables pour sentir qu'ils n'existent pas : car bien qu'on ne puisse voir une chose absurde , rien n'est si clair que l'absurdité. Voilà ce qui arrive , lorsqu'on soutient à la fois deux propositions contradictoires. Si vous me dites qu'un espace d'un pouce est aussi un espace d'un pied , vous ne me dites point du tout une chose mystérieuse , obscure , incompréhensible ; vous dites , au contraire , une absurdité palpable , une chose évidemment fautive. De quelque genre que soient les démonstrations qui l'établissent , elles ne sauroient l'emporter sur celle qui la détruit , parce qu'elle est tirée immédiatement des notions primitives qui servent de base à toute certitude humaine. Autrement , la raison déposant contre elle-même , nous forceroit à la recuser ; & loin de nous faire croire ceci ou cela , elle nous empêcheroit de plus rien croire , attendu que tout principe de foi seroit détruit. Tout homme , de quelque religion qu'il soit , qui dit croire à de pareils mysteres , en impose donc , ou ne fait ce qu'il dit.

est obligé de les croire: mais si le Socinien y en trouve, qu'a-t-on à lui dire? Lui prouvera-t-on qu'il n'y en a pas? Il commencera, lui, par vous prouver que c'est une absurdité de raisonner sur ce qu'on ne sauroit entendre. Que faire donc? Le laisser en repos.

Je ne suis pas plus scandalisé, que ceux qui servent un Dieu clément, rejettent l'éternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec sa justice. Qu'en pareil cas ils interpretent de leur mieux les passages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner, que peuvent-ils faire autre chose? Nul n'est plus pénétré que moi d'amour & de respect pour le plus sublime de tous les Livres; il me console & m'instruit tous les jours, quand les autres ne m'inspirent plus que du dégoût. Mais je soutiens que si l'Écriture elle-même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui, il faudroit la rejeter en cela, comme vous rejettez en Géométrie les démonstrations qui mènent à des conclusions absurdes: car de quelque authenticité que puisse être le texte sacré, il est encore plus croyable que la Bible soit altérée, que Dieu injuste ou mal-faisant.

Voilà, Monsieur, les raisons qui m'empêcheroient de blâmer ces sentiments dans d'équitables & modérés Théologiens, qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer personne à l'adopter. Je dirai plus, des manieres de penser si convenables à une

créature raisonnable & foible, si dignes d'un Créateur juste & miséricordieux, me paroissent préférables à cet assentiment stupide qui fait de l'homme une bête, & à cette barbare intolérance qui se plaît à tourmenter dès cette vie ceux qu'elle destine aux tourments éternels dans l'autre. En ce sens, je vous remercie pour ma patrie de l'esprit de philosophie & d'humanité que vous reconnoissez dans son Clergé, & de la justice que vous aimez à lui rendre ; je suis d'accord avec vous sur ce point. Mais pour être Philosophes & tolérants, * il ne s'ensuit pas que ses membres soient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez, dans les dogmes que vous dites être les leurs, je ne puis ni vous approuver, ni vous suivre. Quoiqu'un tel système n'ait rien, peut-être, que d'honorable à ceux qui l'adoptent, je me garderai de l'attribuer à mes Pasteurs qui ne l'ont pas adopté, de peur que l'éloge que j'en pourrois faire ne fournît à d'autres le sujet d'une accusation très-grave, & ne nuisît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me chargerois-je de la profession de foi d'autrui ? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires ? Combien de gens se sont chargés de la mienne, en m'accusant de manquer de religion, qui sûrement ont fort mal lu dans mon cœur ? Je

* Sur la tolérance chrétienne, on peut consulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzième livre

ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes, car un des devoirs qu'elle m'impose est de respecter les secrets des consciences. Monsieur, jugeons les actions des hommes, & laissons Dieu juger de leur foi.

En voilà trop peut-être sur un point dont l'examen ne m'appartient pas, & n'est pas aussi le sujet de cette lettre. Les Ministres de Geneve n'ont pas besoin de la plume d'autrui pour se défendre; (c) ce n'est pas la

de la Doctrine chrétienne de M. le Professeur Vernet. On y verra par quelles raisons l'Eglise doit apporter encore plus de ménagement & de circonspection dans la censure des erreurs sur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, & comment s'allient dans les regles de cette censure la douceur du Chrétien, la raison du Sage, & le zele du Pasteur.

(c) C'est ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'est point parvenue dans ma retraite; mais j'apprends que le public l'a reçue avec applaudissement. Ainsi, non-seulement je jouis du plaisir de leur avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent, mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je sens bien que cette déclaration rend le début de ma lettre entièrement superflu, & le rendroit peut-être indiscret dans tout autre cas: mais, étant sur le point de le supprimer, j'ai vu que parlant du même article qui y a donné lieu, la même raison subsistoit encore, & qu'on pourroit toujours prendre mon silence pour une espece de contentement. Je laisse donc ces réflexions d'autant plus volontiers, que si elles viennent hors de propos sur une affaire heureusement terminée, elles ne contiennent en général rien que d'ho-

mienne qu'ils choisiroient pour cela, & de pareilles discussions sont trop loin de mon inclination pour que je m'y livre avec plaisir; mais ayant à parler du même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoissons point, me taire sur cette assertion, c'étoit y paroître adhérer, & c'est ce que je suis fort éloigné de faire. Sensible au bonheur que nous avons de posséder un corps de Théologiens, philosophes & pacifiques, ou plutôt un corps d'Officiers de morale (*d*) & de Ministres de la vertu, je ne vois naître qu'avec effroi toute occasion pour eux de se rabaisser jusqu'à n'être plus que des gens d'Eglise. Il nous importe de les conserver tels qu'ils sont. Il nous importe qu'ils jouissent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer, & que d'odieuses disputes de théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe enfin d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple, que la douceur & l'humanité sont aussi les vertus du Chrétien.

Je me hâte de passer à une discussion moins grave & moins sérieuse, mais qui nous intéresse encore assez pour mériter nos réflexions,

honorable à l'Eglise de Geneve, & que d'utile aux hommes en tout pays.

(*d*) C'est ainsi que l'Abbé de Saint Pierre appelloit toujours les Ecclésiastiques; soit pour dire ce qu'ils sont en effet, soit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

& dans laquelle j'entrerais plus volontiers, comme étant un peu plus de ma compétence ; c'est celle du projet d'établir un théâtre de Comédie à Geneve. Je n'exposerai point ici mes conjectures sur les motifs qui vous ont pu porter à nous proposer un établissement si contraire à nos maximes. Quelles que soient vos raisons, il ne s'agit pour moi que des nôtres ; & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard, c'est que vous serez sûrement le premier Philosophe (a) qui jamais ait excité un peuple libre, une petite Ville & un Etat pauvre à se charger d'un spectacle public.

Que de questions je trouve à discuter dans celle que vous semblez résoudre ! Si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes ? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs ? Si l'austérité républicaine les peut comporter ? S'il faut les souffrir dans une petite ville ? Si la profession de Comédien peut être honnête ? Si les Comédiennes peuvent être aussi sages que d'autres femmes ? Si de bonnes loix suffisent pour réprimer les abus ? Si ces loix peuvent être bien observées, &c. Tout est

(a) De deux célèbres Historiens, tous deux Philosophes, tous deux chers à Monsieur d'Alembert, le moderne seroit de son avis peut-être ; mais Tacite qu'il aime, qu'il médite, qu'il daigne traduire, le grave Tacite qu'il cite si volontiers, & qu'à l'obscurité près il imite si bien quelquefois, en eût-il été de même ?

problême encore sur les vrais effets du théâtre, parce que les disputes qu'il occasionne, ne partageant que les gens d'Eglise & les gens du monde, chacun ne l'envifage que par ses préjugés. Voilà, Monsieur, des recherches qui ne seroient pas indignes de votre plume. Pour moi, sans croire y suppléer, je me contenterai de chercher dans cet essai les éclaircissements que vous nous avez rendus nécessaires; vous priant de considérer qu'en disant mon avis à votre exemple, je remplis un devoir envers ma patrie, & qu'au moins, si je me trompe dans mon sentiment, cette erreur ne peut nuire à personne.

Au premier coup d'œil jetté sur ces institutions, je vois d'abord qu'un spectacle est un amusement; & s'il est vrai qu'il faille des amusements à l'homme, vous conviendrez au moins qu'ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires, & que tout amusement inutile est un mal pour un être dont la vie est si courte & le temps si précieux. L'état d'homme a ses plaisirs, qui dérivent de sa nature, & naissent de ses travaux, de ses rapports, de ses besoins; & ces plaisirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus saine, rendent quiconque en fait jouir peu sensible à tous les autres. Un pere, un fils, un mari, un citoyen, ont des devoirs si chers à remplir qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du temps rend le temps plus précieux encore, & mieux

On le met à profit, moins on en fait trouver à perdre. Aussi voit-on constamment que l'habitude du travail rend l'inaction insupportable, & qu'une bonne conscience éteint le goût des plaisirs frivoles : mais c'est le mécontentement de soi-même, c'est le poids de l'oïveté, c'est l'oubli des goûts simples & naturels, qui rendent si nécessaire un amusement étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la scène, comme s'il étoit mal à son aise au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce barbare (b) à qui l'on van-
toit les magnificences du Cirque & des jeux établis à Rome. Les Romains, demandoit ce bon homme, n'ont-ils ni femmes, ni enfants ? Le barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au spectacle, & c'est-là que chacun s'isole ; c'est-là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivants. Mais j'aurois dû sentir que ce langage n'est plus de saison dans notre siècle. Tâchons d'en prendre un qui soit mieux entendu.

Demander si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'est faire une question trop vague ; c'est examiner un rapport avant que d'avoir fixé les termes. Les spectacles sont faits pour le peuple, & ce n'est que par leurs effets sur lui, qu'on peut dé-

(b) Chrysoft. in Matth. Homel. 38.

terminer leurs qualités absolues. Il peut y avoir des spectacles d'une infinité d'especes; * il y a de peuple à peuple une prodigieuse diversité de mœurs, de tempéraments, de caracteres. L'homme est un, je l'avoue; mais l'homme modifié par les religions, par les gouvernements, par les loix, par les coutumes

* » Il peut y avoir des spectacles blâmables en
 » eux-mêmes, comme ceux qui sont inhumains, ou
 » indécents & licentieux : tels étoient quelques-uns
 » des spectacles parmi les Payens. Mais il en est aussi
 » d'indifferents en eux-mêmes, qui ne deviennent
 » mauvais que par l'abus qu'on en fait. Par exem-
 » ple, les pieces de théâtre n'ont rien de mauvais
 » en tant qu'on y trouve une peinture des caracte-
 » res & des actions des hommes, où l'on pourroit
 » même donner des leçons agréables & utiles pour
 » toutes les conditions; mais si l'on y débite une
 » morale relâchée; si les personnes qui exercent
 » cette profession menent une vie licentieuse, & ser-
 » vent à corrompre les autres; si de tels spectacles
 » entretiennent la vanité, la fainéantise, le luxe,
 » l'impudicité, il est visible alors que la chose tour-
 » ne en abus, & qu'à moins qu'on ne trouve le moyen
 » de corriger ces abus ou de s'en garantir, il vaut
 » mieux renoncer à cette sorte d'amusement. « *Inf-*
truction Chrétienne. Tom. III. Liv. III. chap 16. (qu'on
trouve chez Rey à Amsterdam.)

Voilà l'état de la question bien posé. Il s'agit de savoir si la morale du théâtre est nécessairement relâchée, si les abus sont inévitables, si les inconveniens dérivent de la nature de la chose, ou s'ils viennent de causes qu'on en puisse écarter.

tumes, par les préjugés, par les climats, devient si différent de lui-même qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui est bon aux hommes en général, mais ce qui leur est bon dans tel temps ou dans tel pays : ainsi les pièces de Ménandre faites pour le théâtre d'Athènes étoient déplacées sur celui de Rome ; ainsi les combats des gladiateurs, qui sous la république animoient le courage & la valeur des Romains, n'inspiroient, sous les Empereurs, à la populace de Rome, que l'amour du sang & la cruauté : du même objet offert au même peuple en différents temps, il apprit d'abord à mépriser sa vie, & ensuite à se jouer de celle d'autrui.

Quant à l'espece des spectacles, c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent, & non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver, à la bonne heure ; mais l'objet principal est de plaire, & , pourvu que le peuple s'amuse, cet objet est assez rempli. Cela seul empêchera toujours qu'on ne puisse donner à ces sortes d'établissements tous les avantages dont ils seroient susceptibles, & c'est s'abuser beaucoup que de s'en former une idée de perfection, qu'on ne sauroit mettre en pratique, sans rebuter ceux qu'on croit instruire. Voilà d'où naît la diversité des spectacles, selon les goûts divers des nations. Un peuple intrépide, grave & cruel, veut des fêtes meurtrières & périlleuses, où brillent la valeur & le sens-froid. Un peuple féroce & bouillant veut du sang,

des combats, des passions atroces. Un peuple voluptueux veut de la musique & des danses. Un peuple galant veut de l'amour & de la politesse. Un peuple badin veut de la plaisanterie & du ridicule. *Trahit suam quemque voluptas.* Il faut, pour leur plaire, des spectacles qui favorisent les penchans, au lieu qu'il en faudroit qui les modérassent.

La scène, en général, est un tableau des passions humaines, dont l'original est dans tous les cœurs; mais si le Peintre n'avoit soin de flatter ces passions, les spectateurs seroient bientôt rebutés, & ne voudroient plus se voir sous un aspect qui les fit mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuses, c'est seulement à celles qui ne sont point générales, & qu'on hait naturellement. Ainsi l'Auteur ne fait encore en cela que suivre le sentiment du public, & alors ces passions de rebut sont toujours employées à en faire valoir d'autres, sinon plus légitimes, du moins plus au gré des spectateurs. Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la scène. Un homme sans passions, ou qui les domineroit toujours, n'y sauroit intéresser personne; & l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien, dans la tragédie, seroit un personnage insupportable; dans la comédie, il seroit rire, tout au plus.

Qu'on n'attribue donc pas au Théâtre le pouvoir de changer des sentimens ni des mœurs qu'il ne peut que suivre & embellir.

Un Auteur qui voudroit heurter le goût général, compoferoit bientôt pour lui seul. Quand Moliere corrigea la scene comique, il attaqua des modes, des ridicules ; mais il ne choqua pas pour cela le goût du public (c) ; il le suivit ou le développa, comme fit aussi Corneille de son côté. C'étoit l'ancien théâtre qui commençoit à choquer ce goût, parce que, dans un siecle devenu plus poli, le théâtre gardoit sa premiere grossièreté. Aussi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs, si leurs chefs-d'œuvres étoient encore à paroître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoisseurs ont beau les admirer toujours ; si le public les admire encore, c'est plus par honte de s'en dédire que par un vrai sentiment de leurs beautés.

(c) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à se soutenir : le plus parfait de ses ouvrages tomba dans sa naissance, parce qu'il le donna trop tôt, & que le public n'étoit pas même encore pour le *Misanthrope*.

Tout ceci est fondé sur une maxime évidente ; savoir qu'un peuple suit souvent des usages qu'il méprise, ou qu'il est prêt à mépriser, si-tôt qu'on osera lui en donner l'exemple. Quand de mon temps on jouoit la fureur des pantins, on ne faisoit que dire au théâtre ce que pensoient ceux-mêmes qui passioient leur journée à ce sot amusement : mais les goûts constants d'un peuple, les coutumes, les vieux préjugés, doivent être respectés sur la scene. Jamais Poëte ne s'est bien trouvé d'avoir violé cette loi.

On dit que jamais une bonne piece ne tombe ; vraiment je le crois bien , c'est que jamais une bonne piece ne choque les mœurs (d) de son temps. Qui est-ce qui doute que, sur nos théâtres, la meilleure piece de Sophocle ne tombât tout-à-plat ? On ne sauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblerent point.

Tout Auteur qui veut nous peindre des mœurs étrangères a pourtant grand soin d'approprier sa piece aux nôtres. Sans cette précaution l'on ne réussit jamais, & le succès même de ceux qui l'ont prise, a souvent des causes bien différentes de celles que lui suppose un observateur superficiel. Quand arlequin sauvage est si bien accueilli des spectateurs, pense-t-on que ce soit par le goût qu'ils prennent pour le sens & la simplicité de ce personnage, & qu'un seul d'entr'eux voulût pour cela lui ressembler ? C'est, tout au contraire, que cette piece favorise leur tour d'esprit, qui est d'aimer & rechercher les idées neuves & singulieres. Or il n'y

(d) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment, bien que l'une de ces choses ne soit pas l'autre ; car elles ont toujours une origine commune, & souffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne signifie pas que le bon goût & les bonnes mœurs regnent toujours en même-temps, proposition qui demande éclaircissement & discussions ; mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs, ce qui est incontestable.

en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'est précisément leur aversion pour les choses communes, qui les ramene quelquefois aux choses simples.

Il s'ensuit de ces premières observations, que l'effet général du spectacle est de renforcer le caractère national, d'augmenter les inclinations naturelles, & de donner une nouvelle énergie à toutes les passions. En ce sens il sembleroit que cet effet se bornant à charger & non à changer les mœurs établies, la comédie seroit bonne aux bons & mauvaise aux méchants. Encore dans le premier cas resteroit-il toujours à savoir si les passions trop irritées ne dégénèrent point en vices. Je sais que la poétique du théâtre prétend faire tout le contraire, & purger les passions en les excitant : mais j'ai peine à bien concevoir cette regle. Seroit-ce que, pour devenir tempérant & sage, il faut commencer par être furieux & fou ?

» Eh non ! ce n'est pas cela, disent les
» partisans du théâtre. La tragédie prétend
» bien que toutes les passions, dont elle fait
» des tableaux, nous émeuvent, mais elle
» ne veut pas toujours que notre affection
» soit la même que celle du personnage
» tourmenté par une passion. Le plus sou-
» vent, au contraire, son but est d'exciter
» en nous des sentiments opposés à ceux
» qu'elle prête à ses personnages. « Ils di-
» sent encore que si les Auteurs abusent du
» pouvoir d'émouvoir les cœurs, pour mal

placer l'intérêt, cette faute doit être attribuée à l'ignorance & à la dépravation des Artistes, & non point à l'art. Ils disent enfin que la peinture fidelle des passions & des peines qui les accompagnent, suffit seule pour nous les faire éviter avec tout le soin dont nous sommes capables.

Il ne faut, pour sentir la mauvaise foi de toutes ces réponses, que consulter l'état de son cœur à la fin d'une tragédie. L'émotion, le trouble, & l'attendrissement qu'on sent en soi-même, & qui se prolonge après la piece, annoncent-ils une disposition bien prochaine à surmonter & régler nos passions? Les impressions vives & touchantes dont nous prenons l'habitude, & qui reviennent si souvent, sont-elles bien propres à modérer nos sentiments au besoin? Pourquoi l'image des peines qui naissent des passions, effaceroit-elle celle des transports de plaisir & de joie qu'on en voit aussi naître, & que les Auteurs ont soin d'embellir encore pour rendre leurs pieces plus agréables? Ne fait-on pas que toutes les passions sont sœurs, qu'une seule suffit pour en exciter mille; & que les combattre l'une par l'autre n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes? Le seul instrument qui serve à les purger est la raison: & j'ai déjà dit que la raison n'avoit nul effet au théâtre. Nous ne partageons pas les affections de tous les personnages, il est vrai: car leurs intérêts étant opposés, il faut bien que l'Auteur nous en

fasse préférer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout; mais loin de choisir pour cela les passions qu'il veut nous faire aimer, il est forcé de choisir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres, un Drame intéressé en faisant haïr les Français; à Tunis, la belle passion seroit la piraterie; à Messine, une vengeance bien favoureuse; à Goa, l'honneur de brûler des Juifs. Qu'un Auteur (e) choque ces maximes, il pourra faire une fort belle piece où l'on n'ira point; & c'est alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance, pour avoir manqué à la premiere loi de son art; à celle qui sert de base à toutes les autres, qui est de réussir. Ainsi le théâtre purge les passions qu'on n'a pas, & fomenté celle qu'on a. Ne voilà-t-il pas un remede bien administré?

Il y a donc un concours de causes générales & particulieres, qui doivent empêcher qu'on ne puisse donner aux spectacles la perfection dont on les croit susceptibles, &

(e) Qu'on mette, pour voir, sur la scene française, un homme droit & vertueux, mais simple & grossier, sans amour, sans galanterie, & qui ne fasse point de belles phrases; qu'on y mette un sage sans préjugés, qui ayant reçu un affront d'un Spadassin, refuse de s'aller faire égorger par l'offenseur, & qu'on épuise tout l'art du théâtre pour rendre ces personnages intéressants, comme le Cid, au peuple français: j'aurai tort, si l'on réussit.

qu'ils ne produisent les effets avantageux qu'on semble en attendre. Quand on supposeroit même cette perfection aussi grande qu'elle peut être, & le peuple aussi bien disposé qu'on voudra; encore ces effets se réduiroient-ils à rien, faute de moyens pour les rendre sensibles. Je ne sache que trois fortes d'instruments, à l'aide desquels on puisse agir sur les mœurs d'un peuple; savoir, la force des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du plaisir. Or les loix n'ont nul accès au théâtre, dont la moindre contrainte (*f*) seroit une peine & non pas un amusement. L'opinion n'en dépend point, puisqu'au lieu de faire la loi au public, le théâtre la reçoit de lui; & quant au plaisir qu'on y peut prendre, tout son effet est de nous y ramener plus souvent.

Examinons s'il en peut avoir d'autres. Le théâtre, me dit-on, dirigé comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc ! avant qu'il y eût

(*f*) Les loix peuvent déterminer les sujets, la forme des piéces, la maniere de les jouer; mais elles ne sauroient forcer le public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au théâtre faisoit égorger ceux qui s'endormoient; encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé, & peu s'en fallut que le plaisir d'un court sommeil ne coûtât la vie à Vespasien. Nobles acteurs de l'opéra de Paris, ah ! si vous eussiez joui de la puissance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu !

des comédies n'aimoit-on point les gens de bien, ne haïssoit-on point les méchants, & ces sentimens sont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de spectacles? Le théâtre rend la vertu aimable: il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raison font avant lui! Les méchants sont hais sur la scène: sont-ils aimés dans la société, quand on les y connoit pour tels? Est-il bien sûr que cette haine soit plutôt l'ouvrage de l'Auteur que des forfaits qu'il leur fait commettre? Est-il bien sûr que le simple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint? Si tout son art consiste à nous montrer des mal-faïcteurs pour nous les rendre odieux, je ne vois point ce que cet art a de si admirable, & l'on ne prend là-dessus que trop d'autres leçons sans celle-là. Oserai-je ajouter un soupçon qui me vient? Je doute que tout homme, à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phedre ou de Médée, ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la piece; & si ce doute est fondé, que faut-il penser de cet effet si vanté du théâtre?

Je voudrois bien qu'on me montrât clairement & sans verbiage, par quels moyens il pourroit produire en nous des sentimens que nous n'aurions pas, & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes? Que toutes ces vaines prétentions approfondies sont puérides &

dépourvues de sens ! Ah ! si la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-temps qu'il l'auroit défigurée ! Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oser soutenir que l'homme est né bon, je le pense & crois l'avoir prouvé ; la source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête & nous inspire de l'aversion pour le mal, est en nous & non dans les pieces. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt, mais seulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (g) est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même ; il n'y naît point d'un arrangement de scenes ; l'Auteur ne l'y porte pas, il l'y trouve ; & de ce pur sentiment qu'il flatte naissent les douces larmes qu'il fait couler.

Imaginez la comédie aussi parfaite qu'il vous plaira. Où est celui qui, s'y rendant pour la première fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve & déjà prévenu pour ceux qu'on y fait aimer ? Mais ce n'est pas de cela qu'il est question, c'est d'agir conséquemment à ces principes & d'imiter les gens qu'on estime. Le cœur de

(g) C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoiqu'en disent les Philosophes, cet amour est inné dans l'homme, & sert de principe à la conscience. Je puis citer, en exemple de cela, la petite piece de Nanine, qui a fait murmurer l'assemblée & ne s'est soutenue que par la grande réputation de l'Auteur, & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs sentiments de la nature y sont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

L'homme est toujours droit sur tout ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Dans les querelles dont nous sommes purement spectateurs, nous prenons à l'instant le parti de la justice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit; mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos sentiments se corrompent; & c'est alors seulement que nous préférons le mal qui nous est utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'est-ce pas un effet nécessaire de la constitution des choses, que le méchant tire un double avantage de son injustice & de la probité d'autrui? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire; que d'obliger le monde entier d'être juste, excepté lui seul; en sorte que chacun lui rendit fidèlement ce qui lui est dû, & qu'il ne rendît ce qu'il doit à personne? Il aime la vertu, sans doute, mais il l'aime dans les autres, parce qu'il espere en profiter; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui seroit coûteuse. Que va-t-il donc voir au spectacle? Précisément ce qu'il voudroit trouver par-tout: des leçons de vertu pour le public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'entends dire que la tragédie mene à la pitié par la terreur; soit, mais quelle est cette pitié? Une émotion passagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite; un reste de sentiment naturel.

étouffé bientôt par les passions : une pitié stérile qui se repaît de quelques larmes , & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas fait lui-même. Ainsi se cachoit le tyran de Phedre au spectacle , de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam , tandis qu'il écoutoit sans émotion les cris de tant d'infortunés qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres.

Si, selon la remarque de Diogene Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables, si les imitations du théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne feroit la présence même des objets imités : c'est moins, comme le pense l'Abbé du Bos, parce que les émotions sont plus foibles & ne vont pas jusqu'à la douleur, (*h*) que parce qu'elles sont pures & sans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons satisfait à tous les droits de l'humanité, sans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que les infortu-

(*h*) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons ; qu'il ne nous fait aimer les héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela est contre toute expérience. Plusieurs s'abstiennent d'aller à la tragédie, parce qu'ils en sont émus au point d'en être incommodés ; d'autres, honteux de pleurer au spectacle, y pleurent pourtant malgré eux ; & ces effets ne sont pas assez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

nés en personne exigeroient de nous des soins, des soulagemens, des consolations, des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence, & dont nous sommes bien aisés d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre, de peur de s'attendrir à nos dépens.

Au fond, quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui? N'est-il pas content de lui-même? Ne s'applaudit-il pas de sa belle ame? Ne s'est-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre? Que voudroit-on qu'il fit de plus? Qu'il la pratiquât lui-même? Il n'a point de rôle à jouer, il n'est pas Comédien.

Plus j'y réfléchis, & plus je trouve que tout ce qu'on met en représentation au théâtre, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. Quand je vois le Comte d'Essex, le regne d'Elisabeth se recule à mes yeux de dix siècles; & si l'on jouoit un événement arrivé hier dans Paris, on me le feroit supposer du temps de Moliere. Le théâtre a ses regles, ses maximes, sa morale à part, ainsi que son langage & ses vêtements. On se dit bien que rien de tout cela ne nous convient; & l'on se croiroit aussi ridicule d'adopter les vertus de ses héros, que de parler en vers & d'endosser un habit à la romaine. Voilà donc à-

peu-près à quoi servent tous ces grands sentimens & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphase ; à les reléguer à jamais sur la scène & à nous montrer la vertu comme un jeu de théâtre , bon pour amuser le public , mais qu'il y auroit de la folie à vouloir transporter sérieusement dans la société. Ainsi la plus avantageuse impression des meilleures tragédies est de réduire à quelques affections passageres , stériles & sans effet, tous les devoirs de l'homme , à nous faire applaudir de notre courage , en louant celui des autres , de notre humanité , en plaignant les maux que nous aurions pu guérir , de notre charité , en disant au pauvre : Dieu vous assiste.

On peut, il est vrai , donner un appareil plus simple à la scène , & rapprocher dans la comédie le ton du théâtre de celui du monde : mais de cette manière on ne corrige pas les mœurs , on les peint , & un laid visage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que si l'on veut les corriger par leur charge , on quitte la vraisemblance & la nature , & le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïssables , elle ne les rend que ridicules ; & delà résulte un très-grand inconvénient , c'est qu'à force de craindre les ridicules , les vices n'effraient plus , & qu'on ne sauroit guérir les premiers sans sementer les autres. Pourquoi , direz-vous , supposer cette opposition nécessaire ? Pourquoi , Monsieur ! Parce que les bons

ne tournent point les méchants en dérision, mais les écrasent de leur mépris, & que rien n'est moins plaisant & risible que l'indignation de la vertu. Le ridicule, au contraire, est l'arme favorite du vice. C'est par elle, qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Ainsi tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des spectacles, dirigés vers l'utilité publique. C'est une erreur, disoit le grave Murali, d'espérer qu'on y montre fidelement les véritables rapports des choses : car, en général, le Poëte ne peut qu'altérer ces rapports, pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique il les diminue & les met au-dessous de l'homme ; dans le tragique, il les étend pour les rendre héroïques & les met au-dessus de l'humanité. Ainsi jamais ils ne sont à sa mesure, & toujours nous voyons au théâtre d'autres êtres que nos semblables. J'ajouterai que cette différence est si vraie & si reconnue, qu'Aristote en fait une règle dans sa Poétique. *Comœdiâ enim deteriores, Tragediâ meliores quàm nunc sunt imitari conantur.* Ne voilà-t-il pas une imitation bien entendue, qui se propose pour objet ce qui n'est point, & laisse entre le défaut & l'excès, ce qui est, comme une chose inutile ? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illusion y soit ? Il ne

s'agit que de piquer la curiosité du peuple. Ces productions d'esprit, comme la plupart des autres, n'ont pour but que les applaudissements. Quand l'Auteur en reçoit & que les Acteurs les partagent, la piece est parvenue à son but, & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or si le bien est nul, reste le mal : & comme celui-ci n'est pas douteux, la question me paroît décidée. Mais passons à quelques exemples, qui puissent en rendre la solution plus sensible.

Je crois pouvoir avancer, comme une vérité facile à prouver en conséquence des précédentes, que le théâtre français, avec les défauts qui lui restent, est cependant à-peu-près aussi parfait qu'il peut l'être, soit pour l'agrément, soit pour l'utilité ; & que ces deux avantages y sont dans un rapport qu'on ne peut troubler sans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre, ce qui rendroit ce même théâtre moins parfait encore. Ce n'est pas qu'un homme de génie ne puisse inventer un genre de pieces préférable à ceux qui sont établis : mais ce nouveau genre ayant besoin, pour se soutenir, des talents de l'Auteur, périra nécessairement avec lui ; & ses successeurs, dépourvus des mêmes ressources, seront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéresser & de plaire. Quels sont ces moyens parmi nous ? Des actions célèbres, de grands noms, de grands crimes, & de grandes vertus dans la tragédie ; le comique & le

plaisant dans la comédie ; & toujours l'amour dans toutes les deux : (i) je demande quel profit les mœurs peuvent tirer de tout cela ?

On me dira que dans les pieces le crime est toujours puni , la vertu toujours récompensée. Je réponds que , quand cela seroit , la plupart des actions tragiques n'étant que de pures fables , des événements qu'on fait être de l'invention du Poëte , ne font pas une grande impression sur les Spectateurs ; à force de leur montrer qu'on veut les instruire , on ne les instruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenses s'operent toujours par des moyens si peu communs , qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choses humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'est ni ne peut être généralement vrai : car cet objet n'étant point celui sur lequel les Auteurs dirigent leurs pieces , ils doivent rarement l'atteindre , & souvent il seroit un obstacle au succès. Vice ou vertu , qu'importe , pourvu qu'on en impose par un air de grandeur ? Aussi la scène française , sans contredit la plus parfaite , ou du moins la plus réguliere

(i) Les Grecs n'avoient pas besoin de fonder sur l'amour le principal intérêt de leur tragédie , & ne l'y fondoient pas en effet. La nôtre , qui n'a pas la même ressource , ne sauroit se passer de cet intérêt. On verra dans la suite la raison de cette différence.

qui ait encore existé, n'est-elle pas moins le triomphe des grands scélérats que des plus illustres héros : témoin Catilina, Mahomet, Atrée, & beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la catastrophe pour juger de l'effet moral d'une tragédie, & qu'à cet égard l'objet est rempli quand on s'intéresse pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable : ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue règle ne soit violée. Comme il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne la pièce qui le représente, quoique Britannicus y périclisse. Mais par le même principe, quel jugement porterons-nous d'une tragédie, où, bien que les criminels soient punis, ils nous sont présentés sous un aspect si favorable que tout l'intérêt est pour eux ; où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant ; où Cicéron, le sauveur de la république, Cicéron, de tous ceux qui porteroient le nom de pères de la patrie le premier qui en fut honoré & le seul qui le méritât, nous est montré comme un vil rhéteur, un lâche ; tandis que l'infame Catilina, couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer ; prêt d'égorger tous ses Magistrats, & de réduire sa patrie en cendre, fait le rôle d'un grand homme, & réunit, par ses talents, sa fermeté, son courage, toute l'estime des

spectateurs? Qu'il eût, si l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un scélérat détestable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille piece, si ce n'est à encourager des Catilina, & à donner aux méchants habiles le prix de l'estime publique due aux gens de bien? Mais tel est le goût qu'il faut flatter sur la scene; telles sont les mœurs d'un siecle instruit. Le savoir, l'esprit, le courage ont seuls notre admiration; & toi, douce & modeste vertu, turestes toujours sans honneurs! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumieres! victimes de nos applaudissemens infensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie & des talents que lui donna la nature?

Atrée & Mahomet n'ont pas même la faible ressource du dénouement. Le monstre qui sert de héros à chacune de ces deux pieces, acheve paisiblement ses forfaits, en jouit, & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la tragédie :

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Je veux bien supposer que les Spectateurs, renvoyés avec cette belle maxime, n'en concluroient pas que le crime a donc un prix de plaisir & de jouissance; mais je demande en-

fin de quoi leur aura profité la piece où cette maxime est mise en exemple ?

Quant à Mahomet , le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable , y feroit d'autant plus grand que celui-ci a bien un autre coloris , si l'Auteur n'avoit eu soin de porter sur un second personnage un intérêt de respect & de vénération , capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inspire. La scene sur-tout qu'ils ont ensemble est conduite avec tant d'art que Mahomet , sans se démentir , sans rien perdre de la supériorité qui lui est propre , est pourtant éclipsé par le simple bon sens & l'intrépide vertu de Zopire. (k) Il falloit un Au-

(k) Je me souviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire que dans Mahomet lui-même ; & je prenois cela pour un défaut. En y pensant mieux , j'ai changé d'opinion. Omar , emporté par son fanatisme , ne doit parler de son maître qu'avec cet enthousiasme de zele & d'admiration qui l'éleve au-dessus de l'humanité. Mais Mahomet n'est pas fanatique ; c'est un fourbe qui , sachant bien qu'il n'est pas question de faire l'inspiré vis-à-vis de Zopire , cherche à le gagner par une confiance affectée & par des motifs d'ambition. Ce ton de raison doit le rendre moins brillant qu'Omar , par cela même qu'il est plus grand & qu'il fait mieux discerner les hommes. Lui-même dit ou fait entendre tout cela dans la scene. C'étoit donc ma faute si je ne l'avois pas senti : mais voilà ce qui nous arrive à nous autres

teur qui sentît bien sa force, pour oser mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais oui faire de cette scene en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne; mais je n'en connois pas une au théâtre français, où la main d'un grand maître soit plus sensiblement empreinte, & où le sacré caractère de la vertu l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du génie.

Une autre considération qui tend à justifier cette piece, c'est qu'il n'est pas seulement question d'étaler des forfaits, mais les forfaits du fanatisme en particulier, pour apprendre au peuple à le connoître, & s'en défendre. Par malheur, de pareils soins sont très-inutiles, & ne sont pas toujours sans danger. Le fanatisme n'est pas une erreur, mais une fureur aveugle & stupide que la raison ne retient jamais. L'unique secret pour l'empêcher de naître est de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des foux que leurs chefs les trompent, ils n'en sont pas moins ardents à les suivre. Que si le fanatisme existe une fois, je ne vois encore qu'un seul moyen d'arrêter son progrès : c'est d'employer contre lui ses propres armes. Il ne s'agit ni de

petits Auteurs. En voulant censurer les écrits de nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui sont des beautés pour les hommes de jugement.

raisonner ni de convaincre; il faut laisser là la philosophie, fermer les livres, prendre le glaive & punir les fourbes. De plus, je crains bien, par rapport à Mahomet, qu'aux yeux des Spectateurs, sa grandeur d'ame ne diminue beaucoup l'atrocité de ses crimes, & qu'une pareille piece, jouée devant des gens en état de choisir, ne fit plus de Mahomets que de Zopires. Ce qu'il y a, du moins, de bien sûr, c'est que de pareils exemples ne font guere encourageants pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excuses, l'horreur qu'il inspire est à pure perte; il ne nous apprend rien qu'à frémir de son crime, & quoiqu'il ne soit grand que par sa fureur, il n'y a pas dans toute la piece un seul personnage, en état par son caractère, de partager avec lui l'attention publique: car, quant au doux Pliftheus, je ne fais comment on l'a pu supporter dans une pareille tragédie. Seneque n'a point mis d'amour dans la sienne, & puisque l'Auteur moderne a pu se résoudre à l'imiter dans tout le reste, il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Assurément il faut avoir un cœur bien flexible pour souffrir des entretiens galants à côté des scènes d'Atrée.

Avant de finir sur cette piece, je ne puis m'empêcher d'y remarquer un mérite qui semblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeste est peut-être de tous ceux qu'on a mis sur notre théâtre le plus sentant le goût antique. Ce n'est point un

héros courageux, ce n'est point un modele de vertu ; on ne peut pas dire non plus que ce soit un scélérat ; (1) c'est un homme foible & pourtant intéressant, par cela seul qu'il est homme & malheureux. Il me semble aussi que par cela seul le sentiment qu'il excite est extrêmement tendre & touchant ; car cet homme tient de bien près à chacun de nous, au lieu que l'héroïsme nous accable encore plus qu'il ne nous touche ; parce qu'après tout, nous n'y avons que faire. Ne seroit-il pas à désirer que nos sublimes Auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation & nous attendrir quelquefois pour la simple humanité souffrante, de peur que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour personne. Les anciens avoient des héros ; & mettoient des hommes sur leurs théâtres ; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées : mais ils savoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque, & que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un vieillard d'Athenes cher-

(1) La preuve de cela, c'est qu'il intéresse. Quant à la faute dont il est puni, elle est ancienne, elle est trop expiée, & puis c'est peu de chose pour un méchant de théâtre qu'on ne tient point pour tel, s'il se fait frémir d'horreur.

choit place au spectacle & n'en trouvoit point ; de jeunes gens le voyant en peine, lui firent signe de loin ; il vint, mais ils se ferrèrent & se moquerent de lui. Le bon homme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne & toujours hué de la belle jeunesse. Les Ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent & se levant à l'instant, placèrent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle & applaudie d'un battement de mains universel. *Eh ! que de maux !* s'écria le bon vieillard, d'un ton de douleur, *les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philosophie moderne & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon sujet. Qu'apprend-on dans Phedre & dans Œdipe, sinon que l'homme n'est pas libre, & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre ? Qu'apprend-on dans Médée, si ce n'est jusqu'ou la fureur de la jalousie peut rendre une mere cruelle & dénaturée ? Suivez la plupart des pieces du théâtre français : vous trouverez presque dans toutes, des monstres abominables & des actions atroces, utiles, si l'on veut, à donner de l'intérêt aux pieces & de l'exercice aux vertus, mais dangereuses certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devrait pas même connoître, & à des forfaits qu'il ne devrait pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre & le parricide

parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne fais quelles commodés suppositions, on les rend permis ou pardonnables. On a peine à ne pas excuser Phedre incestueuse & versant le sang innocent. Syphax empoisonnant sa femme, le jeune Horace poignardant sa sœur, Agamemnon immolant sa fille, Oreste égorgeant sa mere, ne laissent pas d'être des personnages intéressants. Ajoutez que l'Auteur, pour faire parler chacun selon son caractère, est forcé de mettre dans la bouche des méchants leurs maximes & leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers, & débités d'un ton imposant & sentencieux, pour l'instruction du parterre.

Si les Grecs supportoient de pareils spectacles, c'étoit comme leur représentant des antiquités nationales qui couroient de tous temps parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raisons pour se rappeler sans cesse, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs & du même intérêt, comment la même tragédie peut-elle trouver parmi vous des spectateurs capables de soutenir les tableaux qu'elle leur présente, & les personnages qu'elle y fait agir? L'un tue son pere, épouse sa mere, & le trouve le frere de ses enfants. Un autre force un fils d'égorger son pere. Un troisieme fait boire au pere le sang de son fils. On frissonne à la seule idée des horreurs dont on pare la scene française, pour l'amusement

du peuple le plus doux & le plus humain qui soit sur la terre ! Non . . . je le soutiens, & j'en atteste l'effroi des lecteurs, les massacres des gladiateurs n'étoient pas si barbares que ces affreux spectacles. On voyoit couler du sang, il est vrai ; mais on ne souilloit pas son imagination de crimes qui font frémir la nature.

Heureusement la tragédie telle qu'elle existe est si loin de nous, elle nous présente des êtres si gigantesques, si boursoufflés, si chimériques, que l'exemple de leurs vices n'est guere plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile ; & qu'à proportion qu'elle veut moins nous instruire, elle nous fait aussi moins de mal. Mais il n'en est pas ainsi de la comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les personnages ressemblent mieux à des hommes. Tout en est mauvais & pernicieux, tout tire à conséquence pour les spectateurs ; & le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe, que plus la comédie est agréable & parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs : mais sans répéter ce que j'ai déjà dit de sa nature, je me contenterai d'en faire ici l'application, & de jeter un coup d'œil sur votre théâtre comique.

Prenons-le dans sa perfection, c'est-à-dire, à sa naissance. On convient, & on le sentira chaque jour d'avantage, que Molic-

re est le plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous soient connus ; mais qui peut disconvenir aussi que le théâtre de ce même Moliere, des talents duquel je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école de vices & de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner ? Son plus grand soin est de tourner la bonté & la simplicité en ridicule, & de mettre la ruse & le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt ; ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent, ses vicieux sont des gens qui agissent & que les plus brillants succès favorisent le plus souvent ; enfin l'honneur des applaudissements, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet Auteur : partout vous trouverez que les vices de caractère en sont l'instrument, & les défauts naturels le sujet ; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre ; & que les fots sont les victimes des méchants : ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au théâtre avec un air d'approbation, comme pour exciter les âmes perfides à punir, sous le nom de sottise, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Voilà l'esprit général de Moliere & de ses imitateurs. Ce sont des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, sans

jamais faire aimer la vertu ; de ces gens, disoit un ancien, qui savent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier ses plaifanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la société : avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée : comment il tourne en dérision les respectables droits des peres sur leurs enfants, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs ! Il fait rire, il est vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les sages mêmes de se prêter à des railleries qui devoient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable d'un bourgeois sans esprit & vain qui fait sottement le gentilhomme, ou du gentilhomme frippon qui le dupe ? Dans la piece dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'honnête homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt, & le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel est le plus criminel d'un paysan assez fou pour épouser une demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une piece où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtise du manant puni ? C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas

un plus grand encore à un fils de voler son pere, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultants reproches; & quand ce pere irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable: & la piece où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs?

Je ne m'arrêterai point à parler des valets. Ils sont condamnés par tout le monde: (m) il seroit d'autant moins juste d'imputer à Moliere les erreurs de ses modeles & de son siecle, qu'il s'en est corrigé lui-même. Ne nous prévalons, ni des irrégularités qui peuvent se trouver dans les ouvrages de sa jeunesse, ni de ce qu'il y a de moins bien dans ses autres pieces, & passons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour son chef-d'œuvre: je veux dire, le Misanthrope.

(m) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner, il se peut que les valets ne soient plus que les instruments des méchancetés des maîtres, depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la société fût bonne au théâtre. Supposé qu'il faille quelques fourberies dans les pieces, je ne fais s'il ne vaudroit pas mieux que les valets seuls en fussent chargés, & que les honnêtes gens fussent aussi des gens honnêtes, au moins sur la scène.

Je trouve que cette comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a composé son théâtre, & nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au public, il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent : sur ce goût il s'est formé un modele, & sur ce modele un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caracteres comiques, & dont il a distribué les divers traits dans ses pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde ; par conséquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules ; & , comme j'ai déjà dit, il a trouvé dans le vice même un instrument très-propre à y réussir. Ainsi voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de société, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans le *Misanthrope*.

Vous ne sauriez me nier deux choses : l'une, qu'*Alceste* dans cette piece est un homme droit, sincere, estimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'Auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Moliere inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans *Alceste*, non la vertu, mais un véritable défaut, qui est la haine des hommes.

A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de Misanthrope en impose, comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne seroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature, & le plus grand de tous les vices, puisque, toutes les vertus sociales se rapportant à la bien-séance, rien ne leur est si directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Misanthrope est un monstre. S'il pouvoit exister, il ne seroit pas rire ; il seroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la comédie italienne une piece intitulée, *la vie est un songe* ; si vous vous rappelez le héros de cette piece, voilà le vrai Misanthrope.

Qu'est-ce donc que le Misanthrope de Moliere ? Un homme de bien qui déteste les mœurs de son siecle & la méchanceté de ses contemporains, qui, précisément parce qu'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement & les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, seroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit soutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfants d'autrui que les siens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentiments du Misanthrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable

contre le genre humain ; mais en quelle occasion le dit-il ? (n) Quand, outré d'avoir vu son ami trahir lâchement son sentiment & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaisanter lui-même au plus fort de sa colere. Il est naturel que cette colere dégénere en emportement, & lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sens froid. D'ailleurs, la raison qu'il rend de cette haine universelle en justifie pleinement la cause.

*... les uns parce qu'ils sont méchants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants.*

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi, mais de la méchanceté des uns & du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni frippons, ni flatteurs, il aimerait tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misanthrope en ce sens ; ou plutôt les vrais misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi : car au fond, je ne connois point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout

(n) J'avertis qu'étant sans livres, sans mémoire, & n'ayant pour tous matériaux qu'un confus souvenir des observations que j'ai faites autrefois au spectacle, je puis me tromper dans mes citations & renverser l'ordre des pieces. Mais quand mes exemples seroient peu justes, mes raisons ne le seroient pas moins, attendu qu'elles ne sont point tirées de telle ou telle piece, mais de l'esprit général du théâtre que j'ai bien étudié.

Le monde, qui, toujours charmé de tout, encourage incessamment les méchants, & flatte par sa coupable complaisance les vices d'où naissent tous les désordres de la société.

Une preuve bien sûre qu'Alceste n'est point misanthrope à la lettre, c'est qu'avec ses brusqueries & ses incartades, il ne laisse pas d'intéresser & de plaire. Les spectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui ressembler, parce que tant de droiture est fort incommode; mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui ressemblât, ce qui n'arriveroit pas s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres piéces de Moliere, le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisâble; dans celle-là, quoiqu'Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion, la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'Auteur & fait honneur à son caractère. Quoique Moliere fit des piéces répréhensibles, il étoit personnellement honnête homme, & jamais le pinceau d'un honnête homme ne fut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus; Moliere a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le parterre à la première représentation, de n'avoir pas été, sur le sonnet,

de l'avis du Misanthrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

Cependant ce caractère si vertueux est présenté comme ridicule : il l'est, en effet, à certains égards, & ce qui démontre que l'intention du Poëte est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le sage de la piece : un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des frippons, de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui sont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne ; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le gougnet bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui, de leur maison bien fermée, verroient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raisonneur de celui-ci est très-propre à redoubler & faire sortir d'une manière comique les emportements de l'autre ; & le sort de Moliere n'est pas d'avoir fait du Misanthrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puérides sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractère du Misanthro-

pe n'est pas à la disposition du Poëte, il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le spectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en soit susceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même passion pour tous les vices qui l'ont irritée, sert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des désordres de la société, le détache de lui-même pour fixer toute son attention sur le genre humain. Cette habitude élève, agrandit ses idées, détruit en lui les inclinations basses qui nourrissent & concentrent l'amour-propre; & de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractère qui ne laisse prise au fond de son ame qu'à des sentiments dignes de l'occuper.

Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme; que la passion ne le rende souvent foible, injuste, déraisonnable; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres, avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colere, & qu'en l'irritant à dessein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même; mais il n'en est pas moins vrai que tous moyens ne sont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être

assortis à son caractère pour le mettre en jeu : sans quoi, c'est substituer un autre homme au Misanthrope, & nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voilà donc de quel côté le caractère du Misanthrope doit porter ses défauts, & voilà aussi de quoi Molière fait un usage admirable dans toutes les scènes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très-bien placés ; mais ce caractère âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même-temps de tout chagrin puérile, qui n'a nul fondement raisonnable ; & de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau ; mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchants, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse, que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent, il doit le souffrir sans en murmurer. Il connoît les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Molière a mal fait le Misanthrope. Pense-t-on que ce soit par erreur ? Non, sans doute. Mais voilà

par-où le désir de faire rire aux dépens du personnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractère.

Après l'aventure du sonnet, comment Alceste ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit, comme si c'étoit la première fois de sa vie qu'il eût été sincère, ou la première fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès, loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

*Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra
coûter ;*

*Mais pour vingt mille francs j'aurai droit
de pester.*

Un Misanthrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux ; & il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le parterre.

Dans la scène avec Dubois, plus Alceste a de sujets de s'impatienter, plus il doit rester phlegmatique & froid, parce que l'étourderie du valet n'est pas un vice. Le Misanthrope & l'homme emporté sont deux caractères très-différents : c'étoit-là l'occasion de les distinguer. Moliere ne l'ignoroit pas, mais il falloit faire rire le parterre.

Au risque de faire rire aussi le Lecteur à

mes dépens, j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme Acteur nécessaire dans le nœud de sa piece, en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caractères. Je veux dire qu'il falloit que le Misanthrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le Philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la société avec un phlegme stoïque, & se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. En effet, j'observe que ces gens, si paisibles sur les injustices publiques, sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philosophie qu'aussi long-temps qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandais qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brûle, lui crioit-on. Que m'importe ? répondoit-il, je n'en suis que le locataire. À la fin le feu pénétra jusqu'à lui. Aussitôt il s'élança, il court, il crie, il s'agite, il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me semble qu'en traitant les caractères en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théâtral, & que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet : mais le parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rit aux dépens du Misanthrope. (o)

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scène du sonnet :

*La peste de ta chute, empoisonneur au Diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez.*

pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misanthrope, qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le sonnet d'Oronte, & il est bien étrange que celui qui l'a fait, propose, un instant après, la chanson du roi Henri pour un modèle de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit ; car le dépit ne dicte

(o) Je ne doute point que, sur l'idée que je viens de proposer, un homme de génie ne pût faire un nouveau Misanthrope, non moins vrai, non moins naturel que l'Athénien, égal en mérite à celui de Moliere, & sans comparaison plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle pièce, c'est qu'il seroit impossible qu'elle réussit : car, quoi qu'on dise en choses qui déshonorent, nul ne rit de bon cœur à ses dépens. Nous voilà rentres dans mes principes.

rien moins que des pointes ; & Alceste qui passe sa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à son tour d'esprit :

Morbleu ! vil complaisant, vous louez des sottises.

C'est ainsi que doit parler le Misanthrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le parterre, & voilà comment on avilit la vertu.

Une chose assez remarquable dans cette comédie, est que les charges étrangères que l'Auteur a données au rôle du Misanthrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit essentiel au caractère. Ainsi, tandis que dans toutes les autres pieces les caractères sont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci seule les traits sont émouffés pour la rendre plus théâtrale. La même scène dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverser & user de détours, pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point-là le Misanthrope, c'est un honnête homme du monde qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractère vouloit qu'il lui dît brusquement, votre sonnet ne vaut rien, jetez-le au feu ; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embaras du Misanthrope : & de ses *je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne sont au fond que des mensonges. Si Philinte, à son exemple, lui eût dit en cet endroit, *Et que dis-tu donc, traître ?* Qu'a-

voit-il à repliquer ? En vérité , ce n'est pas la peine de rester misanthrope pour ne l'être qu'à demi : car si l'on se permet le premier ménagement & la première altération de la vérité , où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de Cour ?

L'ami d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des Juges , c'est-à-dire , en termes honnêtes , de chercher à les corrompre ? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienfécances par amour pour la vertu , soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt ? Solliciter un Juge ! Il ne faut pas être misanthrope , il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Car enfin , quelque tour qu'on donne à la chose , ou celui qui sollicite un Juge l'exhorte à remplir son devoir , & alors il lui fait une insulte , ou il lui propose une acception de personnes , & alors il le veut séduire , puisque toute acception de personnes est un crime dans un Juge qui doit connoître l'affaire , & non les parties , & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaise action , c'est la faire soi-même ; & qu'il vaut mieux perdre une cause juste , que de faire une mauvaise action. Cela est clair , net , il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes , je ne l'ignore pas. Il me suffit de montrer que dans tout ce qui rendoit le Misanthrope si ridicule , il ne faisoit que le de-

voir d'un homme de bien ; & que son caractère étoit mal rempli d'avance, si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laisse agir ce caractère dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scène plus théâtrale, & produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne & silencieuse d'Alceste, & ensuite la censure intrépide & vivement apostrophée de la conversation chez la Coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour.

Ici l'Auteur a marqué fortement la distinction du Médifant & du Misanthrope. Celui-ci, dans son fiel âcre & mordant, abhorre la calomnie & déteste la satire. Ce sont les vices publics, ce sont les méchants en général qu'il attaque. La basse & secrète médifance est indigne de lui, il la méprise & la hait dans les autres ; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la pièce, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scène, parce qu'il est là ce qu'il doit être, & que s'il fait rire le parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier que, si le Misanthrope étoit plus misanthrope, il ne fût beaucoup moins plaisant, parce que sa franchise & sa fermeté, n'admettant jamais

de détour, ne le laisseroient jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois son caractère; c'est au contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raison l'y oblige encore; c'est que le Misanthrope de théâtre ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conséquent tempérer sa droiture & ses manières par quelques-uns de ces égards de mensonge & de fausseté qui composent la politesse, & que le monde exige de quiconque y veut être supporté. S'il s'y montrait autrement, ses discours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur est bien de le rendre ridicule, mais non pas fou; & c'est ce qu'il paroîtroit aux yeux du public, s'il étoit tout-à-fait sage.

On a peine à quitter cette admirable piece, quand on a commencé de s'en occuper; & plus on y songe, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puisqu'elle est, sans contredit, de toutes les comédies de Moliere, celle qui contient la meilleure & la plus saine morale, sur celle-là jugeons des autres, & convenons que l'intention de l'Auteur étant de plaire à des esprits corrompus, ou si la morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche, est plus dangereux que le mal même, en ce qu'il séduit par une apparence de raison; en ce qu'il fait préférer l'usage & les maximes du monde à l'exacte probité; en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu, entre le vice & la vertu;

en ce qu'au grand soulagement des spectateurs, il leur persuade que pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.

J'aurois trop d'avantage, si je voulois passer de l'examen de Moliere à celui de ses successeurs, qui, n'ayant ni son génie, ni sa probité, n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées, en s'attachant à flatter une jeunesse débauchée & des femmes sans mœurs. Je ne ferai pas à Dancourt l'honneur de parler de lui; ses pieces n'effarouchent pas par des termes obscenes; mais il faut n'avoir de chaste que les oreilles pour le pouvoir supporter. Regnard, plus modeste, n'est pas moins dangereux: laissant l'autre amuser les femmes perdues, il se charge, lui, d'encourager les filoux. C'est une chose incroyable, qu'avec l'agrément de la police, on joue publiquement au milieu de Paris une comédie où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête homme de la piece, s'occupe avec son digne cortège, de soins que les loix paient de la corde; & qu'au lieu des larmes que la seule humanité fait verser en pareil cas aux indifférents mêmes, on égaie, à l'envi, de plaisanteries barbares, le triste appareil de la mort. Les droits les plus sacrés, les plus touchants sentiments de la nature, sont joués dans cette odieuse scene. Les tours les plus punissables y sont rassemblés comme à plaisir, avec un enjouement qui fait passer tout

cela pour des gentilleffes. Faux actes, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité, tout y est, & tout y est applaudi. Le mort s'étant avisé de renaître, au grand déplaisir de son cher neveu, & ne voulant point ratifier ce qui s'est fait en son nom, on trouve le moyen d'arracher son consentement de force, & tout se termine au gré des Acteurs & des Spectateurs qui, s'intéressant malgré eux à ces misérables, sortent de la piece avec cet édifiant souvenir d'avoir été, dans le fond de leurs cœurs, complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Osons le dire sans détour. Qui de nous est assez sûr de lui pour supporter la représentation d'une pareille comédie, sans être de moitié des tours qui s'y jouent ? Qui ne seroit pas un peu fâché si le filou venoit à être surpris ou manquer son coup ? Qui ne devient pas un moment filou soi-même, en s'intéressant pour lui ? Car s'intéresser pour quelqu'un, qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place ? Belle instruction pour la jeunesse, que celle où les hommes faits ont bien de la peine à se garantir de la séduction du vice ! Est-ce à dire qu'il ne soit jamais permis d'exposer au théâtre des actions blâmables ? Non : mais en vérité, pour savoir mettre un frippon sur la scène, il faut un Auteur bien honnête homme.

Ces défauts sont tellement inhérents à notre théâtre, qu'en voulant les en ôter, on le défigure. Nos Auteurs modernes, guidés par

de meilleures intentions, font des pieces plus épurées; mais aussi qu'arrive-t-il? Qu'elles n'ont plus de vrai comique, & ne produisent aucun effet. Elles instruisent beaucoup, si l'on veut; mais elles ennuient encore davantage. Autant vaudroit aller au sermon.

Dans cette décadence du théâtre, on se voit contraint d'y substituer aux véritables beautés éclipsées de petits agréments capables d'en imposer à la multitude. Ne sachant plus nourrir la force du comique & des caractères, on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même chose dans la tragédie, pour suppléer aux situations prises dans des intérêts d'état qu'on ne connoît plus, & aux sentimens naturels & simples qui ne touchent plus personne. Les Auteurs concourent à l'envi, pour l'utilité publique, à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette passion dangereuse; & depuis Moliere & Corneille, on ne voit plus réussir au théâtre que des romans, sous le nom de pieces dramatiques.

L'amour est le regne des femmes. Ce sont elles qui nécessairement y donnent la loi: parce que, selon l'ordre de la nature, la résistance leur appartient, & que les hommes ne peuvent vaincre cette résistance qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces sortes de pieces, est donc d'étendre l'empire du sexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du public, & de leur donner sur les spectateurs le même

pouvoir qu'elles ont sur leurs amants. Pen-
sez-vous, Monsieur, que cet ordre soit sans
inconvenient, & qu'en augmentant avec
tant de soin l'ascendant des femmes, les hom-
mes en feront mieux gouvernés ?

Il peut y avoir dans le monde quelques
femmes dignes d'être écoutées d'un honnête
homme ; mais est-ce d'elles en général
qu'il doit prendre conseil, & n'y auroit-il
aucun moyen d'honorer leur sexe, à moins
d'avilir le nôtre ? Le plus charmant objet
de la nature, le plus capable d'émouvoir un
cœur sensible & de le porter au bien, est,
je l'avoue, une femme aimable & vertueu-
se ; mais cet objet céleste où se cache-t-il ?
N'est-il pas bien cruel de le contempler avec
tant de plaisir au théâtre, pour en trouver
de si différents dans la société ? Cependant
le tableau séducteur fait son effet. L'en-
chantement causé par ces prodiges de sagesse
tourne au profit des femmes, sans honneur.
Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que
sur la scène, le premier moyen qui s'offre
à lui pour aller à la vertu est de chercher
une maîtresse qui l'y conduise, espérant
bien trouver une Constance ou une Cénie
(p) tout au moins. C'est ainsi que, sur la

(p) Ce n'est point par étourderie que je cite
Céne en cet endroit, quoique cette charmante
pièce soit l'ouvrage d'une femme : car, cherchant
la vérité de bonne foi, je ne fais point de guiler
et qui fait contre mon sentiment ; & ce n'est pas à

foi d'un modele imaginaire, sur un air modeste & touchant, sur une douceur contrefaite, *nescius auræ fallacis*, le jeune insensé court se perdre, en pensant devenir un sage.

Ceci me fournit l'occasion de proposer une espece de problême. Les anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes; (q) mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, & croyoient honorer leur modestie, en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays, où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui

une femme, mais aux femmes que je refuse les talents des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'Auteur de Cénie en particulier, qu'ayant à me plaindre de ses discours, je lui rends un hommage pur & désintéressé, comme tous les éloges sortis de ma plume.

(q) Ils leur donnoient plusieurs noms honorables que nous n'avons plus, ou qui sont bas & surannés parmi nous. On fait quel usage Virgile a fait de celui de *Mâtres* dans une occasion où les meres troyennes n'étoient guere sages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames*, qui ne convient pas à toutes, qui même vieillit insensiblement, & qu'on a tout-à-fait proscrit du ton à la mode. J'observe que les anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la nature, & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

lui où l'on parloit le moins des femmes; & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une dame de sa connoissance, l'interrompit en colère : ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien ? De là venoit encore que, dans leur comédie, les roles d'amoureuses & de filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille sur la scene, seulement en représentation. (r) En un mot l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous, au contraire, la femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit; de qui l'on parle le plus; qu'on voit le plus dans le monde; chez qui l'on dîne le plus souvent; qui donne le plus impérieusement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, assigne aux talents, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs pla-

(r) S'ils en ussoient autrement dans les tragédies, c'est que, suivant le système politique de leur théâtre, ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les personnes d'un haut rang n'ont pas besoin de pudeur, & font toujours exception aux regles de la morale.

ces; & dont les humbles savants mendient le plus bassement la faveur. Sur la scene, c'est pis encore. Au fond, dans le monde elles ne savent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au théâtre, savantes du savoir des hommes, philosophes, grace aux Auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talents, & les imbécilles spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'est se moquer d'elles, c'est les taxer d'une vanité puérile; & je ne doute pas que les plus sages n'en soient indignés. Parcourez la plupart des pieces modernes, c'est toujours une femme qui fait tout, qui apprend tout aux hommes; c'est toujours la dame de cour qui fait dire le catéchisme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne sauroit se nourrir de son pain, s'il n'est coupé par sa gouvernante. Voilà l'image de ce qui se passe aux nouvelles pieces. La bonne est sur le théâtre, & les enfants sont dans le parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette méthode n'ait ses avantages, & que de tels précepteurs ne puissent donner du poids & du prix à leurs leçons; mais revenons à ma question. De l'usage antique & du nôtre, je demande lequel est le plus honorable aux femmes, & rend le mieux à leur sexe les vrais respects qui lui sont dûs?

La même cause qui donne, dans nos pieces tragiques & comiques, l'ascendant aux

femmes sur les hommes, le donne encore aux jeunes gens sur les vieillards ; & c'est un autre renversement des rapports naturels, qui n'est pas moins répréhensible. Puisque l'intérêt y est toujours pour les amants, il s'ensuit que les personnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en sous-ordre. Ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils servent d'obstacle aux vœux des jeunes amants, & alors ils sont haïssables ; ou ils sont amoureux eux-mêmes, & alors ils sont ridicules. *Turpe senex miles*. On en fait dans les tragédies des tyrans, des usurpateurs ; dans les comédies des jaloux, des usuriers, des pédants, des peres insupportables que tout le monde conspire à tromper. Voilà sous quel honorable aspect on montre la vieillesse au théâtre ; voilà quel respect on inspire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illustre Auteur de Zaire & de Nanine d'avoir soustrait à ce mépris le vénérable Luzignan & le bon vieux Philippe Humbert. Il en est quelques autres encore ; mais cela suffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'avilissement où la plupart des Auteurs se plaisent à montrer l'âge de la sagesse, de l'expérience & de l'autorité ? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des personnages odieux au théâtre, n'aide à les faire rebuter dans la société, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec

les radoteurs & les Gérotes de la comédie, on ne les méprise tous également? Observez à Paris dans une assemblée, l'air suffisant & vain, le ton ferme & tranchant d'une impudente jeunesse, tandis que les anciens, craintifs & modestes, ou n'osent ouvrir la bouche, ou sont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les provinces, & dans les lieux où les spectacles ne sont point établis; & par toute la terre, hors les grandes villes, une tête chenue & des cheveux blancs n'impriment-ils pas toujours du respect? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à se rendre méprisables, en renonçant au maintien qui leur convient, pour prendre indécemment la parure & les manières de la jeunesse, & que faisant les galants à son exemple, il est très-simple qu'on la leur préfère dans son métier; mais c'est tout au contraire pour n'avoir nul autre moyen de se faire supporter, qu'ils sont contraints de recourir à celui-là, & ils aiment encore mieux être soufferts à la faveur de leurs ridicules, que de ne l'être point du tout. Ce n'est pas assurément qu'en faisant les agréables ils le deviennent en effet, & qu'un galant sexagénaire soit un personnage fort gracieux; mais son indécence même lui tourne à profit: c'est un triomphe de plus pour une femme, qui, traînant à son char un Nestor, croit montrer que les glaces de l'âge ne garantissent point des feux qu'elle inspire. Voilà pourquoi les

femmes encouragent de leur mieux ces doyens de Cithere, & ont la malice de traiter d'hommes charmants, de vieux foux qu'elles trouveroient moins aimables s'ils étoient moins extravagants. Mais revenons à mon sujet.

Ces effets ne sont pas les seuls que produit l'intérêt de la scene uniquement fondé sur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importants, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été souvent & fortement allégués par les Ecrivains ecclésiastiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une passion contagieuse sont, leur a-t-on répondu, prévenus par la maniere de la présenter; l'amour qu'on expose au théâtre y est rendu légitime, son but est honnête, souvent il est sacrifié au devoir & à la vertu, & dès qu'il est coupable il est puni. Fort bien: mais n'est-il pas plaisant qu'on prétende ainsi régler après coup les mouvements du cœur sur les préceptes de la raison, & qu'il faille attendre les événements pour savoir quelle impression l'on doit recevoir des situations qui les amènent? Le mal qu'on reproche au théâtre n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'ame à des sentiments trop tendres qu'on fait ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y ressent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le besoin; elles ne don-

nent pas précisément de l'amour, mais elles préparent à en sentir; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainsi elles ne sont innocentes ou criminelles que par l'usage que nous en faisons, selon notre caractère; & ce caractère est indépendant de l'exemple. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il delà que les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux; comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'échauffer un cœur sensible que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au moins de contrepoison? Mais si l'idée de l'innocence embellit quelques instants le sentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonstances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impression d'une passion si douce reste gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manlius fut chassé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, à ne considérer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhensible? Rien sans doute: elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mère en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc d'une action fort honnête, faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du théâtre.

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ses foiblesses. Je ne fais là-dessus comment les Auteurs s'y prennent ; mais je vois que les spectateurs sont toujours du parti de l'amant foible, & que souvent ils sont fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je demande si c'est un grand moyen d'éviter de lui ressembler ?

Rappelez-vous, Monsieur, une piece à laquelle je crois me souvenir d'avoir assisté avec vous, il y a quelques années, & qui nous fit un plaisir auquel nous nous attendions peu, soit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautés théâtrales que nous n'avions pensé, soit que l'Actrice prêtât son charme ordinaire aurôle qu'elle faisoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle disposition d'esprit le spectateur voit-il commencer cette piece ? Dans un sentiment de mépris pour la foiblesse d'un Empereur & d'un Romain, qui balance comme le dernier des hommes entre sa maîtresse & son devoir ; qui, flottant incessamment dans une dèshonorante incertitude, avilit par des plaintes efféminées ce caractère presque divin que lui donne l'histoire ; qui fait chercher dans un vil soupirant de ruelle le bienfaiteur du monde, & les délices du genre humain. Qu'en pense le même spectateur après la représentation ? Il finit par plaindre cet homme sensible qu'il méprisoit, par s'intéresser à cette même passion dont il lui faisoit un crime, par murmurer en secret du sacrifice qu'il est forcé d'en

faire aux loix de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprouvoit à la représentation. Le rôle de Titus, très-bien rendu, eût fait de l'effet s'il eût été plus digne de lui; mais tous sentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice, & que c'étoit le sort de son amour qui déterminoit l'espece de la catastrophe. Non que ses plaintes continuelles donnassent une grande émotion durant le cours de la piece; mais au cinquieme acte où, cessant de se plaindre, l'air morne, l'œil sec & la voix éteinte, elle faisoit parler une douleur froide, approchante du désespoir: l'art de l'Actrice ajoutoit au pathétique du rôle, & les spectateurs vivement touchés commençoient à pleurer quand Bérénice ne pleuroit plus. Que signifioit cela, sinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée; qu'on sentoit d'avance la douleur dont son cœur seroit pénétré, & que chacun auroit voulu que Titus se laissât vaincre, même au risque de l'en moins estimer? Ne voilà-t-il pas une tragédie qui a bien rempli son objet, & qui a bien appris aux spectateurs à surmonter les foibleffes de l'amour?

L'événement dément ces vœux secrets, mais qu'importe? Le dénouement n'efface point l'effet de la piece. La Reine part sans congé du parterre: l'Empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajouter *invito spectatore*. Titus a beau rester Romain, il est seul de son parti; tous les spectateurs ont épousé Bérénice.

Quand même on pourroit me disputer cet effet; quand même on soutiendrait que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus, vainqueur de lui-même, fonde l'intérêt de la piece, & fait qu'en plaignant Bérénice, on est bien aise de la plaindre; on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes. parce que, comme je l'ai déjà dit, les sacrifices faits au devoir & à la vertu, ont toujours un charme secret, même pour les cœurs corrompus: & la preuve que ce sentiment n'est point l'ouvrage de la piece, c'est qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines passions satisfaites ne leur semblent préférables à la vertu même, & que, s'ils sont contents de voir Titus vertueux & magnanime, ils ne le fussent encore plus de le voir heureux & foible, ou du moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place. Pour rendre cette vérité sensible, imaginons un denouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur, Titus ne voulant ni entreprendre les loix de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes opposées, abdiquer l'Empire aux pieds de Bérénice; que, pénétrée d'un si grand sacrifice, elle sente que son devoir seroit de refuser la main de son amant, & que pourtant elle l'accepte; que tous deux enivres des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, & renonçant aux vaines grandeurs, prennent, avec cette douce joie qu'inspirent les vrais mouve-

ments de la nature, le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre; qu'une scene si touchante soit animée des sentimens tendres & pathétiques que le sujet fournit & que Racine eût si bien fait valoir; que Titus en quittant les Romains leur adresse un discours tel que la circonstance & le sujet le comportent: n'est-il pas clair, par exemple, qu'à moins qu'un Auteur ne soit de la dernière mal-adresse, un tel discours doit faire fondre en larmes toute l'assemblée? La piece finissant ainsi, sera, si l'on veut, moins bonne, moins instructive, moins conforme à l'histoire, mais en fera-t-elle moins de plaisir, & les spectateurs en sortiront-ils moins satisfaits? Les quatre premiers actes subsisteroient à peu près tels qu'ils sont, & cependant on en tireroit une leçon directement contraire; tant il est vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impression que les maximes de la sagesse, & que l'effet d'une tragédie est tout-à-fait indépendant de celui du dénouement.

Veut-on savoir s'il est sûr qu'en montrant les suites funestes des passions immodérées, la tragédie apprenne à s'en garantir? Que l'on consulte l'expérience. Ces suites funestes sont représentées très-fortement dans *Zaïre*; & il en coûte la vie aux deux amants; & il en coûte bien plus que la vie à *Orosmane*, puisqu'il ne se donne la mort que pour se délivrer du plus cruel sentiment qui puisse entrer dans un cœur humain, le

remords d'avoir poignardé sa maîtresse. Voilà donc assurément des leçons très-énergiques. Je serois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'osât vanter d'être forti d'une représentation de Zaire bien pré-muni contre l'amour. Pour moi, je crois entendre chaque spectateur dire en son cœur à la fin de la tragédie : ah ! qu'on me donne une Zaire, je ferai bien en sorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu se laisser de courir en foule à cette piece enchanteresse, & d'y faire courir les hommes, je ne dirai point que c'est pour s'encourager, par l'exemple de l'héroïne, à n'imiter pas un sacrifice qui lui réussit si mal ; mais c'est parce que, de toutes les tragédies qui sont au théâtre, nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté, & qu'on y apprend encore, pour surcroît de profit, à ne pas juger sa maîtresse sur les apparences. Qu'Orsinane immole Zaire à sa jalousie, une femme sensible y voit sans effroi le transport de la passion : car c'est un moindre malheur de périr par la main de son amant, que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra ; il séduit, ou ce n'est pas lui. S'il est mal peint, la piece est mauvaise ; s'il est bien peint, il effusque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ses maux, ses souffrances le rendent plus touchant encore que s'il n'avoit nulle résistance à vaincre. Loin

que ses tristes effets rebutent, il n'en devient que plus intéressant par ses malheurs même. On se dit, malgré soi, qu'un sentiment si délicieux console de tout. Une si douce image amollit insensiblement le cœur: on prend de la passion ce qui mène au plaisir, on en laisse ce qui tourmente. Personne ne se croit obligé d'être un héros, & c'est ainsi qu'admirant l'amour honnête, on se livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ses images dangereuses, c'est précisément ce qu'on fait pour les rendre agréables; c'est qu'on ne le voit jamais régner sur la scène qu'entre des âmes honnêtes, c'est que les deux amants sont toujours des modèles de perfection. Et comment ne s'intéresseroit-on pas pour une passion si séduisante entre deux cœurs dont le caractère est déjà si intéressant par lui-même? Je doute que, dans toutes nos pièces dramatiques, on en trouve une seule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du parterre. On croit faire merveille de rendre un amant estimable ou haïssable, selon qu'il est bien ou mal accueilli dans ses amours; de faire toujours approuver au public les sentiments de sa maîtresse, & de donner à la tendresse tout l'intérêt de la vertu. Au lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes gens à se défier des illusions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant aveugle, qui croit toujours se fonder sur l'estime, & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un

objet indigne de ses soins. Je ne sache guere que le misanthrope, ou le héros de la piece ait fait un mauvais choix. Rendre le misanthrope amoureux n'étoit rien ; le coup de génie est de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reste du théâtre est un trésor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y sont toutes réfugiées. Est-ce là l'image fidelle de la société ? Est-ce ainsi qu'on nous rend suspecte une passion qui perd tant de gens bien nés ? Il s'en faut peu qu'on ne nous fasse croire qu'un honnête homme est obligé d'être amoureux, & qu'une amante aimée ne sauroit n'être pas vertueuse. Nous voilà fort bien instruits !

Encore une fois, je n'entreprends point de juger si c'est bien ou mal fait de fonder sur l'amour le principal intérêt du théâtre ; mais je dis que, si ces peintures sont quelquefois dangereuses, elles le seront toujours, quoi qu'on fasse pour les déguiser. Je dis que c'est en parler de mauvaise foi, ou sans le connoître, de vouloir rectifier les impressions par d'autres impressions étrangères qui ne les accompagnent point jusqu'au cœur, ou que le cœur en a bientôt séparées ; impressions qui même en déguisent les dangers, & donnent à ce sentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

Soit qu'on déduise de la nature des spectacles en général, les meilleures formes dont ils sont susceptibles, soit qu'on examine tout ce que les lumieres d'un siecle & d'un peuple éclairé ont fait pour la perfection des

nôtres , je crois qu'on peut conclure de ces considérations diverses , que l'effet moral du spectacle & des théâtres , ne sauroit jamais être bon ni salutaire en lui-même , puisqu'à ne compter que leurs avantages , on n'y trouve aucune sorte d'utilité réelle , sans inconvénients qui la surpassent. Or , par une suite de son inutilité même , le théâtre , qui ne peut rien pour corriger les mœurs , peut beaucoup pour les altérer. En favorisant tous nos penchans , il donne un nouvel ascendant à ceux qui nous dominent ; les continuelles émotions qu'on y ressent nous énervent , nous affoiblissent , nous rendent plus incapables de résister à nos passions ; & le stérile intérêt qu'on prend à la vertu , ne sert qu'à contenter notre amour-propre , sans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes compatriotes qui ne désapprouvent pas les spectacles en eux-mêmes , ont donc tort.

Outre ces effets du théâtre , relatifs aux choses représentées , il en a d'autres non moins nécessaires , qui se rapportent directement à la scène & aux personnages représentans ; & c'est à ceux-là que les Gênois , déjà cités , attribuent le goût de luxe , de parure , & de dissipation dont ils craignent avec raison l'introduction parmi nous. Ce n'est pas seulement la fréquentation des comédiens , mais celle du théâtre , qui peut amener ce goût par son appareil & la parure des acteurs. N'eût-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des

affaires civiles & domestiques, & d'offrir une ressource assurée à l'oisiveté, il n'est pas possible que la commodité d'aller tous les jours régulièrement au même lieu, s'oublier soi-même, & s'occuper d'objets étrangers, ne donne au citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs; mais ces changements seront-ils avantageux ou nuisibles? C'est une question qui dépend moins de l'examen du spectacle, que de celui des spectateurs. Il est sûr que ces changements les ameneront tous à peu près au même point; c'est donc par l'état où chacun étoit d'abord, qu'il faut estimer les différences.

Quand les amusements sont indifférents par leur nature, (& je veux bien pour un moment considérer les spectacles comme tels) c'est la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais, sur-tout lorsqu'ils sont assez vifs pour devenir des occupations eux-mêmes, & substituer leur goût à celui du travail. La raison veut qu'on favorise les amusements des gens dont les occupations sont nuisibles, & qu'on détourne des mêmes amusements ceux dont les occupations sont utiles. Une autre considération générale, est qu'il n'est pas bon de laisser à des hommes oisifs & corrompus, le choix de leurs amusements, de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclinations vicieuses, & ne deviennent aussi mal-faisants dans leurs plaisirs que dans leurs affaires. Mais laissez un peuple simple & la-

borieux se délasser de ses travaux, quand & comme il lui plaît, jamais il n'est à craindre qu'il abuse de cette liberté, & l'on ne doit point se tourmenter à lui chercher des divertissemens agréables; car comme il faut peu d'appêts aux mêts que l'abstinence & la faim affaiblissent, il n'en faut pas non plus beaucoup aux plaisirs de gens épuisés de fatigue, pour qui le repos seul en est un très-doux. Dans une grande ville, pleine de gens intrigants, désœuvrés, sans religion, sans principes, dont l'imagination dépravée par l'oïveté, la fainéantise, par l'amour du plaisir & par de grands besoins, n'engendre que des monstres, & n'inspire que des forfaits; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne sont rien, parce que chacun déroband aisément sa conduite aux yeux du public, ne se montre que par son crédit, & n'est estimé que par ses richesses; la police ne sauroit trop multiplier les plaisirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper, c'est les empêcher de mal-faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice, sauvent la douzième partie des crimes qui se commettoient, & tout ce que les spectacles vus ou à voir causent d'entretiens dans les cafés & autres refuges des fainéants & frippons du pays, est encore autant de gagné pour les peres de familles, soit sur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, soit sur leur bourse, ou sur celle de leurs fils.

Mais dans les petites villes, dans les lieux moins peuplés, où les particuliers, toujours sous les yeux du public, sont censeurs nés les uns des autres, & où la Police a sur-tout une inspection facile, il faut suivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'industrie, des arts, des manufactures, on doit se garder d'offrir des distractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ses plaisirs de ses soins, & enrichit le Prince de l'avarice des sujets. Si le pays sans commerce nourrit les habitants dans l'inaction, loin de fomenter en eux l'oïveté, à laquelle une vie simple & facile ne les porte déjà que trop, il faut la leur rendre insupportable en les contraignant, à force d'ennui, d'employer utilement un temps dont ils ne sauroient abuser. Je vois qu'à Paris, où l'on juge de tout sur les apparences, parce qu'on n'a le loisir de rien examiner, on croit, à l'air de désœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup d'œil la plupart des villes de provinces, que les habitants, plongés dans une stupide inaction, n'y font que végéter, ou tracasier & se brouiller ensemble. C'est une erreur dont on reviendrait aisément, si l'on songeoit que la plupart des gens de lettres qui brillent à Paris, la plupart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces si méprisées. Restez quelque temps dans une petite ville où vous aurez cru d'abord ne trouver que des automates; non-seulement vous y verrez bientôt des

gens beaucoup plus sensés que vos singes des grandes villes, mais vous manquerez rarement d'y découvrir dans l'obscurité quelque homme ingénieux qui vous surprendra par ses talents, par ses ouvrages, que vous surprendrez encore plus en les admirant, & qui, vous montrant des prodiges de travail, de patience & d'industrie, croira ne vous montrer que des choses communes à Paris. Telle est la simplicité du vrai génie : il n'est ni intrigant, ni actif ; il ignore le chemin des honneurs & de la fortune, & ne songe point à le chercher ; il ne se compare à personne ; toutes ses ressources sont en lui seul ; insensible aux outrages, & peu sensible aux louanges, s'il se connoît, il ne s'assigne point sa place, & jouit de lui-même sans s'apprécier.

Dans une petite ville on trouve, proportion gardée, moins d'activité sans doute que dans une capitale, parce que les passions sont moins vives & les besoins moins pressants, mais plus d'esprits originaux, plus d'industrie inventive, plus de choses vraiment neuves ; parce qu'on y est moins imitateur, qu'ayant peu de modèles, chacun tire plus de lui-même, & met plus du sien dans tout ce qu'il fait ; parce que l'esprit humain moins étendu, moins noyé parmi les opinions vulgaires, s'élabore & fermente mieux dans la tranquille solitude ; parce qu'en voyant moins, on imagine davantage : enfin, parce que, moins pressé du temps, on a plus le loisir d'étendre & digérer ses idées.

Je me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse, aux environs de Neufchâtel, un spectacle assez agréable, & peut-être unique sur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations, dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent ; en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitants de cette montagne, le recueillement de la retraite & les douceurs de la société. Ces heureux paysans, tous à leur aise, francs de tailles, d'impôts, de subdélégués, de corvées, cultivent, avec tout le soin possible, des biens dont le produit est pour eux, & emploient le loisir que cette culture leur laisse, à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif que leur donna la nature. L'hiver sur-tout, temps où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement avec sa nombreuse famille, dans sa jolie & propre maison de bois, (s) qu'il a bâtie lui-même, s'oc-

(s) Je crois entendre un bel esprit de Paris se récrier, pourvu qu'il ne lise pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer doctement aux Dames, (car c'est sur-tout aux Dames que ces Messieurs démontrent) qu'il est impossible qu'une maison de bois soit chaude. Crostier mensonge ! Erreur de physique ! Ah, pauvre Auteur ! Quant à moi, je crois la démonstration sans réplique. Tout ce que je fais, c'est que les Suisses passent chaude-

cupe de mille travaux amusants, qui chassent l'ennui de son asyle, & ajoutent à son bien-être. Jamais Menuisier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profession n'entra dans le pays; tous le font pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui; dans la multitude de meubles commodes, & même élégants, qui composent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer & faire mille instruments divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris, entr'autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer, ils font même des montres; &, ce qui paroît incroyable, chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie, & fait tous ses outils lui-même.

Ce n'est pas tout: ils ont des livres utiles & sont passablement instruits; ils raisonnent sensément de toutes choses, & de plusieurs avec esprit. (t) Ils font des siphons, des

ment leur hiver au milieu des neiges, dans des maisons de bois.

(t) Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, & plus d'une fois honoré des suffrages de l'Académie des Sciences. C'est M. Rivaz, célèbre Valaisan. Je fais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes; mais

aimants, des lunettes ; des pompes, des baromettres, des chambres noires ; leurs tapisseries sont des multitudes d'instruments de toute espece ; vous prendriez le poële d'un payfan pour un atelier de mécanique & pour un cabinet de physique expérimentale. Tous savent un peu dessiner, peindre, chiffrer ; la plupart jouent de la flûte, plusieurs ont un peu de musique & chantent juste. Ces arts ne leur sont point enseignés par des maîtres, mais leur passent, pour ainsi dire, par tradition. De ceux que j'ai vus savoir la musique, l'un me disoit l'avoir apprise de son pere, un autre de sa tante, un autre de son cousin, quelques-uns croyoient l'avoir toujours sue. Un de leurs plus fréquents amusements est de chanter avec leurs femmes & leurs enfants les Pseaumes à quatre parties ; & l'on est tout étonné d'entendre sortir de ces cabanes champêtres, l'harmonie forte & mâle de Goudimel depuis si long-temps oubliée de nos savants Artistes.

Je ne pouvois non plus me lasser de parcourir ces charmantes demeures, que les habitants de m'y témoigner la plus franche hospitalité. Malheureusement j'étois jeune : ma curiosité n'étoit que celle d'un enfant, & je songeois plus à m'amuser qu'à m'instruire. Depuis trente ans, le peu d'observations que je fis se sont effacées de ma mémoi-

erfin c'est en vivant comme eux, qu'il apprit à les surpasser.

re. Je me souviens seulement que j'admirois sans cesse en ces hommes singuliers un mélange étonnant de finesse & de simplicité qu'on croiroit presque incompatibles, & que je n'ai plus observé nulle part. Du reste, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur société, de leurs caractères. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays? Hélas! il est sur la route du mien!

Après cette légère idée, supposons qu'au sommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établisse un spectacle fixe & peu coûteux, sous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, & en état de supporter cette petite dépense; supposons encore qu'ils prennent du goût pour ce même spectacle; & cherchons ce qui doit résulter de son établissement.

Je vois d'abord que leurs travaux cessant d'être leurs amusements, aussi-tôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers; le zèle ne fournira plus tant de loisir, ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un temps réel de perdu pour ceux qui assisteront au spectacle; & l'on ne se remet pas à l'ouvrage, l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir: on en parle, ou l'on y songe. Par conséquent, relâchement de travail: premier préjudice.

Quelque peu qu'on paie à la porte, on paie enfin ; c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûte pour soi, pour sa femme, pour ses enfants, quand on les y mene, & il les y faut mener quelquefois. De plus, un ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail : il faut prendre plus souvent ses habits des Dimanches, changer de linge plus souvent, se poudrer, se raser ; tout cela coûte du temps & de l'argent. Augmentation de dépense : deuxieme préjudice.

Un travail moins assidu & une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de renchérir. Plusieurs marchands rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons*, (u) & se pourvoiront chez les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de spectacles, & n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit : troisieme préjudice.

Dans les mauvais temps, les chemins ne sont pas praticables ; & comme il faudra toujours, dans ces temps-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le spectacle abordable en tout temps. L'hiver il faudra faire des chemins dans

(u) C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitants de cette montagne.

la neige, peut-être les paver; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voilà des dépenses publiques, par conséquent des contributions de la part des particuliers. Etablissement d'impôts: quatrième préjudice.

Les femmes des Montagnons, allant d'abord pour voir, & ensuite pour être vues, voudront être parées, elles voudront l'être avec distinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas se montrer au spectacle, mise comme celle du Maître d'école; la femme du Maître d'école s'efforcera de se mettre comme celle du Châtelain. Delà naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être, & qui trouvera sans cesse mille nouveaux moyens d'é luder les loix somptuaires. Introduction du luxe: cinquième préjudice.

Tout le reste est facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvénients dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la suite: sans avoir égard à l'espece du spectacle & à ses effets moraux; je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer, par une conséquence évidente, comment un peuple aisé, mais qui doit son bien-être à son industrie, changeant la réalité contre l'apparence, se ruine à l'instant qu'il veut briller.

Au reste, il ne faut point se récrier contre la chimere de ma supposition; je ne la
donne

donne que pour telle, & ne veux que rendre sensibles du plus ou du moins ses suites inévitables. Otez quelques circonstances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons*, & *mutatis mutandis*; l'exemple a son application.

Ainsi quand il seroit vrai que les spectacles ne sont pas mauvais en eux-mêmes, on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendroient point à l'égard du peuple auquel on les destine. En certains lieux ils seront utiles pour attirer les étrangers; pour augmenter la circulation des especes; pour exciter les artistes; pour varier les modes; pour occuper les gens trop riches ou aspirants à l'être; pour les rendre moins mal-faisants; pour distraire le peuple de ses miseres; pour lui faire oublier ses chets en voyant ses baladins; pour maintenir & perfectionner le goût quand l'honnêteté est perdue; pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice; pour empêcher, en un mot, que les mauvaises mœurs ne dégèrent en brigandage. En d'autres lieux, ils ne serviroient qu'à détruire l'amour du travail; à décourager l'industrie; à ruiner les particuliers; à leur inspirer le goût de l'oïfivereté; à leur faire chercher les moyens de subsister sans rien faire; à rendre un peuple inactif & lâche; à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper; à tourner la sagesse en ridicule; à substituer un jargon de

rhéâtre à la pratique des vertus ; à mettre toute la morale en métaphyfique ; à travestir les citoyens en baux esprits , les meres de famille en petites-maîtresses , & les filles en amoureuses de comédie. L'effet général sera le même sur tous les hommes ; mais les hommes ainsi changés conviendront plus ou moins à leurs pays. En devenant égaux , les mauvais gagneront , les bons perdront encore davantage ; tous contracteront un caractère de mollesse , un esprit d'inaction qui ôtera aux uns de grandes vertus , & préservera les autres de méditer de grands crimes.

De ces nouvelles réflexions il résulte une conséquence directement contraire à celle que je tirois des premières ; savoir que , quand le peuple est corrompu , les spectacles lui sont bons , & mauvais quand il est bon lui-même. Il sembleroit donc que ces deux effets contraires devroient s'entre-détruire , & les spectacles rester indifférents à tous ; mais il y a cette différence que l'effet qui renforce le bien & le mal , étant tiré de l'esprit des piéces , est sujet comme elles à mille modifications qui le réduisent presque à rien ; au lieu que celui qui change le bien en mal & le mal en bien , résultant de l'existence même du spectacle , est un effet constant , réel , qui revient tous les jours & doit l'emporter à la fin.

Il suit delà que , pour juger s'il est à propos ou non d'établir un théâtre en quelque

ville, il faut premièrement savoir si les mœurs y sont bonnes ou mauvaises; question sur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoi qu'il en soit, tout ce que je puis accorder là-dessus, c'est qu'il est vrai que la comédie ne nous fera point de mal, si plus rien ne nous en peut faire.

Pour prévenir les inconvénients qui peuvent naître de l'exemple des comédiens, vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen, dites-vous, on auroit à la fois des spectacles & des mœurs, & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des spectacles & des mœurs! Voilà qui formeroit vraiment un spectacle à voir, d'autant plus que ce seroit la première fois. Mais quels sont les moyens que vous nous indiquez pour contenir les comédiens? Des loix sévères & bien exécutées. C'est au moins avouer qu'ils ont besoin d'être contenus, & que les moyens n'en sont pas faciles. Des loix sévères! La première est de n'en point souffrir. Si nous enfreignons celle-là, que deviendra la sévérité des autres? Des loix bien exécutées! Il s'agit de savoir si cela se peut: car la force des loix a sa mesure, celle des vices qu'elles répriment a aussi la sienne. Ce n'est qu'après avoir comparé ces deux quantités & trouvé que la première surpasse l'autre, qu'on peut s'assurer de l'exécution des loix. La connoissance de ces rapports fait

la véritable science du législateur ; car, s'il ne s'agissoit que de publier édits sur édits, réglemens sur réglemens, pour remédier aux abus, à mesure qu'ils naissent, on diroit, sans doute, de fort belles choses ; mais qui, pour la plupart, resteroient sans effet, & serviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire, plutôt que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond, l'institution des loix n'est pas une chose si merveilleuse, qu'avec du sens & de l'équité, tout homme ne pût très-bien trouver de lui-même celles qui, bien observées, feroient les plus utiles à la société. Où est le plus petit écolier de droit qui ne dressera pas un code d'une morale aussi pure que celle des loix de Platon ? Mais ce n'est pas de cela seul qu'il s'agit. C'est d'approprier tellement ce code au peuple pour lequel il est fait, & aux choses sur lesquelles on y statue, que son exécution s'ensuive du seul concours de ces convenances ; c'est d'imposer au peuple, à l'exemple de Solon, moins les meilleures loix en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puisse comporter dans la situation donnée. Autrement, il vaut encore mieux laisser subsister les désordres, que de les prévenir, ou d'y pourvoir par des loix qui ne seront point observées : car sans remédier au mal, c'est encore avilir les loix.

Une autre observation, non moins importante, est que les choses de mœurs & de justice universelle ne se reglent pas,

comme celles de justice particuliere & de droit rigoureux, par des édits & par des loix; ou si quelquefois les loix influent sur les mœurs, c'est quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une forte de réaction bien connue des vrais politiques. La premiere fonction des Ephores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique par laquelle ils enjoignoient aux citoyens, non pas d'observer les loix, mais de les aimer, afin que l'observation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui n'étoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'esprit de l'institution de Sparte, par laquelle les loix & les mœurs, intimement unies dans les cœurs des citoyens, n'y faisoient, pour ainsi dire, qu'un même corps. Mais ne nous flattons pas de voir Sparte renaître au sein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes, on pourroit établir à Geneve un spectacle sans aucun risque; car jamais citoyen ni bourgeois n'y mettroit le pied.

Par où le gouvernement peut-il donc avoir prise sur les mœurs? Je réponds que c'est par l'opinion publique. Si nos habitudes naissent de nos propres sentimens dans la retraite, elles naissent de l'opinion d'autrui dans la société. Quand on ne vit pas en soi, mais dans les autres, ce sont leurs jugemens qui reglent tout; rien ne paroît bon ni désirable aux particuliers que ce que

le public a jugé tel, & le seul bonheur que la plupart des hommes connoissent est d'être estimés heureux.

Quant au choix des instruments propres à diriger l'opinion publique, c'est une autre question qu'il seroit superflu de résoudre pour vous, & que ce n'est pas ici le lieu de résoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer par un exemple sensible, que ces instruments ne sont ni des loix ni des peines, ni nulle espece de moyens coactifs. Cet exemple est sous vos yeux : je le tire de votre patrie, c'est celui du tribunal des Maréchaux de France, établis Juges suprêmes du point d'honneur.

De quoi s'agissoit-il dans cette institution ? De changer l'opinion publique sur les duels, sur la réparation des offenses, & sur les occasions où un brave homme est obligé, sous peine d'infamie, de tirer raison d'un affront, l'épée à la main. Il s'ensuit de là :

Premièrement, que la force n'ayant aucun pouvoir sur les esprits, il falloit écarter avec le plus grand soin tout vestige de violence du tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *tribunal* étoit mal imaginé : j'aimerois mieux celui de *cour d'honneur*. Ses seules armes devoient être l'honneur & l'infamie ; jamais de récompense utile, jamais de punition corporelle, point de prison, point d'arrêts, point de gardes armés ; simplement un ap

pariteur, qui auroit fait ses citations en touchant l'accusé d'une baguette blanche, sans qu'il s'enfuivît aucune autre cōtrainte pour le faire comparoître. Il est vrai que ne pas comparoître au terme fixé pardevant les Juges de l'honneur, c'étoit s'en confesser dépourvu, c'étoit se condamner soi-même. Delà résultoit naturellement note d'infamie, dégradation de noblesse, incapacité de servir le Roi dans ses tribunaux, dans ses armées, & autres punitions de ce genre qui tiennent immédiatement à l'opinion, ou en font un effet nécessaire.

Il s'ensuit, en second lieu, que, pour déraciner le préjugé public, il falloit des Juges d'une grande autorité sur la matiere en question, &, quant à ce point, l'instituteur entra parfaitement dans l'esprit de l'établissement: car, dans une nation toute guerriere, qui peut mieux juger des justes occasions de montrer son courage & de celles où l'honneur offensé demande satisfaction, que d'anciens Militaires chargés de titres d'honneur, qui ont blanchi sous les lauriers, & prouvé cent fois au prix de leur sang, qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande?

Il suit, en troisieme lieu, que rien n'étant plus indépendant du pouvoir suprême que le jugement du public, le souverain devoit se garder, sur toutes choses, de mêler ses décisions arbitraires parmi des arrêts faits pour représenter ce jugement, &

qui plus est , pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au contraire de mettre la cour-d'honneur au-dessus de lui , comme soumis lui-même à ses décrets respectables. Il ne falloit donc pas commencer par condamner à mort tous les duellistes indistinctement : ce qui étoit mettre d'emblée une opposition choquante entre l'honneur & la loi : car la loi même ne peut obliger personne à se déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme est poltron , le Roi , malgré toute sa puissance , aura beau le déclarer brave , personne n'en croira rien ; & cet homme , passant alors pour un poltron qui veut être honoré par force , n'en sera que plus méprisé. Quant à ce que disent les édits , que c'est offenser Dieu de se battre , c'est un avis fort pieux sans doute : mais la loi civile n'est point juge des péchés , & toutes les fois que l'autorité souveraine voudra s'interposer dans les conflits de l'honneur & de la religion , elle sera compromise des deux côtés. Les mêmes édits ne raisonnent pas mieux , quand ils disent qu'au lieu de se battre il faut s'adresser aux Maréchaux : condamner ainsi le combat sans distinction , sans réserve , c'est commencer par juger soi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On sait bien qu'il ne leur est pas permis d'accorder le duel , même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres ressources ; & , selon les préjugés du monde , il y a beaucoup de semblables cas : car , quant aux

Satisfactions cérémonieuses, dont on a voulu payer l'offensé, ce sont de véritables jeux d'enfant.

Qu'un homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à son ennemi, en ménageant cette maxime avec art, on la peut substituer insensiblement au féroce préjugé qu'elle attaque; mais il n'en est pas de même, quand l'honneur de gens auxquels le nôtre est lié se trouve attaqué. Dès-lors il n'y a plus d'accommodement possible. Si mon pere a reçu un soufflet, si ma sœur, ma femme, ou ma maîtresse est insultée; conserverai-je mon honneur en faisant bon marché du leur? Il n'y a ni Maréchaux, ni satisfaction qui suffisent, il faut que je les venge ou que je me déshonore; les édits ne me laissent que le choix du supplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui se rapporte à mon sujet, n'est-ce pas un concert bien entendu entre l'esprit de la scène & celui des loix, qu'on aille applaudir au théâtre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la greve?

Ainsi l'on a beau faire, ni la raison, ni la vertu, ni les loix ne vaincront l'opinion publique, tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois, cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne serviroient, s'ils étoient pratiqués, qu'à punir les braves gens & sauver les lâches; mais heureusement ils sont trop absurdes pour pouvoir être employés, &c.

n'ont servi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment falloit-il donc s'y prendre? Il falloit, ce me semble, soumettre absolument les combats particuliers à la juridiction des Maréchaux, soit pour les juger, soit pour les prévenir, soit même pour les permettre. Non-seulement il falloit leur laisser le droit d'accorder le champ, quand ils le jugeroient à propos, mais il étoit important qu'ils usassent quelquefois de ce droit, ne fût-ce que pour ôter au public une idée assez difficile à détruire & qui seule annulle toute leur autorité; savoir que, dans les affaires qui passent devant eux, ils jugent moins sur leur propre sentiment que sur la volonté du prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occasion nécessaire; il n'y en avoit pas même à s'en abstenir, quand les raisons de l'accorder n'étoient pas jugées suffisantes; mais il y en auroit toujours à leur dire: je suis offensé, faites en sorte que je sois dispensé de me battre.

Par ce moyen tous les appels secrets seroient infailliblement tombés dans le décri, quand, l'honneur offensé pouvant se défendre & le courage se montrer au champ d'honneur, on eût très-justement suspecté ceux qui se seroient cachés pour se battre; & quand ceux que la cour d'honneur eût jugé s'être mal (x) battus, seroient, en qualité de vils.

(x) Mal, c'est-à-dire, non-seulement en lâche & avec fraude, mais injustement & sans raison.

assassins, restés soumis aux tribunaux criminels. Je conviens que plusieurs duels n'étant jugés qu'après coup, & d'autres même étant solennellement autorisés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens; mais c'eût été pour la sauver dans la suite à des infinités d'autres, au lieu que, du sang qui se verse malgré les édits, naît une raison d'en verser davantage.

Que seroit-il arrivé dans la suite? A mesure que la cour d'honneur auroit acquis de l'autorité sur l'opinion du peuple, par la sagesse & le poids de ses décisions, elle seroit devenue peu-à-peu plus sévère, jusqu'à ce que les occasions légitimes se réduisant tout à fait à rien, le point d'honneur eût changé de principes, & que les duels fussent entièrement abolis. On n'a pas eu tous ces embarras à la vérité, mais aussi l'on a fait un établissement inutile. Si les duels aujourd'hui sont plus rares, ce n'est pas qu'ils soient méprisés ni punis, c'est parce que les mœurs ont changé (y) : & la preuve suffisante; ce qui se fait naturellement présumé de toute affaire non portée au tribunal.

(y) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret; on les a dégoûtés de ce plaisir grossier en leur faisant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maîtresse; en vivant plus familièrement avec les femmes ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de se battre pour elles. L'ivresse & l'amour ôtés, il reste peu d'importants sujets de dispute. Dans le monde on ne se bat plus que pour

que ce changement vient de causes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part, la preuve que l'opinion publique n'a nullement changé sur ce point, c'est qu'après tant de soins mal entendus, tout gentilhomme qui ne tire pas raison d'un affront, l'épée à la main, n'est pas moins déshonoré qu'auparavant.

Une quatrième conséquence de l'objet du même établissement est, que nul homme ne pouvant vivre civilement sans honneur, tous les états où l'on porte une épée, depuis le Prince jusqu'au soldat, & tous les états même où l'on n'en porte point, doivent ressortir à cette cour - d'honneur; les uns pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions, les autres, de leurs discours & de leurs maximes; tous également sujets à être honorés ou flétris selon la conformité ou l'opposition de leur vie ou de leurs sentiments aux principes de l'honneur établi dans la nation, & réformés insensiblement par le tribunal, sur ceux de la justice & de la raison. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires c'est couper les rejettons, & laisser la racine: car si le point d'honneur

le jeu. Les Militaires ne se battent plus que pour des paille-droits, ou pour n'être pas forcés de quitter le service. Dans ce siècle éclairé cha un doit calculer, à un écu près, ce que valem son honneur & sa vie.

fait agir la noblesse, il fait parler le peuple; les uns ne se battent que parce que les autres les jugent, & pour changer les actions dont l'estime publique est l'objet, il faut auparavant changer les jugements qu'on en porte. Je suis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changements sans y faire intervenir les femmes même, de qui dépend en grande partie la maniere de penser des hommes.

De ce principe il suit encore que le tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverses conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, selon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regies. Si l'établissement est bien fait, les grands & les princes doivent trembler au seul nom de la cour-d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'instituant on y eût porté tous les démêlés personnels, existants alors entre les premiers du Royaume; que le tribunal les eût jugés définitivement, autant qu'ils pouvoient l'être par les seules loix de l'honneur; que ces jugements eussent été sévères; qu'il y eût eu des cessions de pas & de rang, personnelles & indépendantes du droit des places, des interdictions du port des armes, ou de paroître devant la face du prince, ou d'autres punitions semblables, nulles par elles-mêmes, graves par l'opinion, jusqu'à l'infamie inclusivement qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la cour-d'honneur; que toutes

ces peines eussent eu, par le concours de l'autorité suprême, les mêmes effets qu'à naturellement le jugement public, quand la force n'annulle point ses décisions; que le tribunal n'eût point statué sur des bagatelles, mais qu'il n'eût jamais rien fait à demi; que le Roi même y eût été cité, quand il jetta sa canne par la fenêtre, de peur, dit-il, de frapper un gentilhomme; (2) qu'il eût comparu en accusé avec sa partie; qu'il eût été jugé solennellement, condamné à faire réparation au gentilhomme, pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait; & que le tribunal lui eût en même-temps décerné un prix d'honneur, pour la modération du Monarque dans la colere: ce prix, qui devoit être un signe très-simple, mais visible, porté par le Roi durant toute sa vie, lui eût été, ce me semble, un ornement plus honorable que ceux de la royauté, & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le sujet des chants de plus d'un Poëte. Il est certain que, quant à l'honneur, les rois eux-mêmes sont soumis plus que personne au jugement du public, & peuvent par conséquent, sans s'abaisser, comparoître au tribunal qui le représente. Louis XIV. étoit digne de faire de ces choses-là, & je crois qu'il les eût faites, si quelqu'un les lui eût suggérées.

(2) M. de Lauzun. Voilà, selon moi, des coups de canne bien noblement appliqués.

Avec toutes ces précautions & d'autres semblables, il est fort douteux qu'on eût réussi, parce qu'une pareille institution est entièrement contraire à l'esprit de la monarchie; mais il est très-sûr que pour les avoir négligées, pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés, & changer le point d'honneur par la violence, on a compromis l'autorité royale, & rendu méprisables des loix qui passaient leur pouvoir.

Cependant en quoi consistoit ce préjugé qu'il s'agissoit de détruire? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain: savoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, frippon, calomniateur; qu'il est civil, humain, poli, quand il fait se battre; que le mensonge se change en vérité; que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, si-tôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée; & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hazard; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang! grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce? Le veux-tu boire? Le moyen de songer à ces horreurs sans émotion? Tels sont les

préjugés que les Rois de France, armés de toute la force publique, ont vainement attaqués. L'opinion, reine du monde, n'est point soumise au pouvoir des rois; ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves.

Je finis cette longue digression, qui malheureusement ne sera pas la dernière, & de cet exemple, trop brillant peut-être, *si parva licet componere magnis*, je reviens à des applications plus simples. Un des infailibles effets d'un théâtre établi dans une aussi petite ville que la nôtre, sera de changer nos maximes, ou, si l'on veut, nos préjugés & nos opinions publiques; ce qui changera nécessairement nos mœurs contre d'autres meilleures ou pires, je n'en dis rien encore, mais sûrement moins convenables à notre constitution. Je demande, Monsieur, par quelles loix efficaces vous remédieriez à cela? Si le gouvernement peut beaucoup sur les mœurs, c'est seulement par son institution primitive: quand une fois il les a déterminées, non-seulement il n'a plus le pouvoir de les changer, à moins qu'il ne change, il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidents inévitables qui les attaquent, & contre la pente naturelle qui les altère. Les opinions publiques, quoique si difficiles à gouverner, sont pourtant par elles-mêmes très-mobiles & changeantes. Le hazard, mille causes fortuites, mille circonstances imprévues font ce que la force & la raison ne sauroient faire; ou

plutôt c'est précisément parce que le hazard les dirige, que la force n'y peut rien: comme les dez qui partent de la main, quelque impulsion qu'on leur donne, n'en amènent pas plus aisément le point qu'on désire.

Tout ce que la sagesse humaine peut faire, est de prévenir les changements, d'arrêter de loin tout ce qui les amène; mais sitôt qu'on les souffre & qu'on les autorise, on est rarement maître de leurs effets, & l'on ne peut jamais se répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la cause? A l'imitation de l'établissement dont je viens de parler, nous proposerez-vous d'instituer des Censeurs? Nous en avons déjà; (a) & si toute la force de ce tribunal suffit à peine pour nous maintenir tels que nous sommes, quand nous aurons ajouté une nouvelle inclinaison à la pente des mœurs, que fera-t-il pour arrêter ce progrès? Il est clair qu'il n'y pourra plus suffire. La première marque de son impuissance à prévenir les abus de la comédie, sera de la laisser établir. Car il est aisé de prévoir que ces deux établissements ne sauroient subsister long-temps ensemble, & que la comédie tournera les Censeurs en ridicule, ou que les Censeurs feront chasser les comédiens.

(a) Le consistoire & la chambre de la réforme.

Mais il ne s'agit pas seulement ici de l'insuffisance des loix pour réprimer de mauvaises mœurs, en laissant subsister leur cause. On trouvera, je le prévois, que, l'esprit rempli des abus qu'engendre nécessairement le théâtre, & de l'impossibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas assez précisément à l'expédient proposé, qui est d'avoir des comédiens honnêtes gens, c'est-à-dire, de les rendre tels. Au fond cette discussion particulière n'est plus fort nécessaire: tout ce que j'ai dit jusqu'ici des effets de la comédie, étant indépendant des mœurs des comédiens, n'en auroit pas moins lieu, quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner, & qu'ils deviendroient par nos soins autant de modèles de vertu. Cependant par égard au sentiment de ceux de mes compatriotes, qui ne voient d'autre danger dans la comédie que le mauvais exemple des comédiens, je veux bien rechercher encore si, même dans leur supposition, cet expédient est praticable avec quelque espoir de succès, & s'il doit suffire pour les tranquilliser.

En commençant par observer les faits avant de raisonner sur les causes, je vois en général que l'état de comédien est un état de licence & de mauvaises mœurs; que les hommes y sont livrés au désordre; que les femmes y mènent une vie scandaleuse; que les uns & les autres, avarés & prodigues tout

à la fois, toujours accablés de dettes & toujours versant l'argent à pleines mains, sont aussi peu retenus sur leurs dissipations, que peu scrupuleux sur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que par tout pays leur profession est deshonorante, que ceux qui l'exercent, excommuniés ou non, sont partout méprisés, (a) & qu'à Paris même, où ils ont plus de considération & une meilleure conduite que par-tout ailleurs, un bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troisième observation, non moins importante, est que ce dédain est plus fort par-tout où les mœurs sont plus pures, & qu'il y a des pays d'innocence & de simplicité où le métier de comédien est presque en horreur. Voilà des faits incontestables. Vous me direz qu'il n'en résulte que des préjugés. J'en conviens : mais ces préjugés étant universels, il faut leur chercher une cause universelle, & je ne vois pas qu'on la puisse trouver ailleurs que dans la profession même à laquelle ils se rapportent. A cela vous répondez que les comé-

(a) Si les Anglais ont inhumé le célèbre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas son métier, mais son talent qu'ils vouloient honorer. Chez eux les grands talents annoblissent dans les moindres états ; les petits avilissent dans les plus illustres. Et quant à la profession des comédiens, les mauvais & les médiocres sont méprisés à Londres, autant ou plus que par-tout ailleurs.

diens ne se rendent méprisables que parce qu'on les méprise ; mais pourquoi les eût-on méprisés s'ils n'eussent été méprisables ? Pourquoi penseroit-on plus mal de leur état que des autres , s'il n'avoit rien qui l'en distinguât ? Voilà ce qu'il faudroit examiner peut-être avant de les justifier aux dépens du public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres, si je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du Christianisme, & non-seulement courants vaguement dans l'esprit du peuple, mais autorisés par des loix expresses qui déclaroient les acteurs infames, leur ôtoient le titre & les droits des Citoyens romains, & mettoient les Actrices au rang des prostituées. Ici toute autre raison manque, hors celle qui se tire de la nature de la chose. Les Prêtres payens & les dévots, plus favorables que contraires à des spectacles qui faisoient partie des jeux consacrés à la religion, (a) n'avoient aucun intérêt à les décrier, & ne les décrioient pas en effet. Cependant on pouvoit dès-lors se récrier, comme vous faites, sur l'inconséquence de déshonorer des gens qu'on protege, qu'on paie,

(a) Tite-Live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome l'an 390, à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui l'on fermeroit les théâtres pour le même sujet, & sûrement cela seroit plus raisonnable.

qu'on pensionne ; ce qui , à vrai dire , ne me paroît pas si étrange qu'à vous : car il est à propos quelquefois que l'Etat encourage & protege des professions déshonorantes , mais utiles , sans que ceux qui les exercent en doivent être plus considérés pour cela.

J'ai lu quelque part que ces flétrissures étoient moins imposées à de vrais comédiens qu'à des histrions & farceurs qui souilloient leurs jeux d'indécences & d'obscénités ; mais cette distinction est insoutenable : car les mots de comédien & d'histrion étoient parfaitement synonymes , & n'avoient d'autre différence , sinon que l'un étoit Grec & l'autre Etrusque. Ciceron , dans le livre de l'Orateur , appelle histrions les deux plus grands acteurs qu'ait jamais eu Rome , Esope & Roscius ; dans son plaidoyer pour ce dernier , il plaint un si honnête homme d'exercer un métier si peu honnête. Loin de distinguer entre les comédiens , histrions & farceurs , ni entre les acteurs des tragédies & ceux des comédies , la loi couvre indistinctement du même opprobre tous ceux qui montent sur le théâtre. *Quisquis in scenam prodierit ; ait Prætor , infamis est.* Il est vrai seulement que cet opprobre tomboit moins sur la représentation même , que sur l'état où l'on en faisoit métier : puisque la jeunesse de Rome représentoit publiquement , à la fin des grandes pieces , les attelanes ou exodes , sans déshonneur. A cela

près, on voit dans mille endroits que tous les comédiens indifféremment étoient esclaves, & traités comme tels, quand le public n'étoit pas content d'eux.

Je ne sache qu'un seul peuple qui n'ait pas eu là-dessus les maximes de tous les autres, ce sont les Grecs. Il est certain que chez eux la profession du théâtre étoit si peu déshonnête, que la Grece fournit des exemples d'acteurs chargés de certaines fonctions publiques, soit dans l'Etat, soit en Ambassades. Mais on pourroit trouver aisément les raisons de cette exception. 1° La tragédie ayant été inventée chez les Grecs, aussi-bien que la comédie, ils ne pouvoient jeter d'avance une impression de mépris sur un état dont on ne connoissoit pas encore les effets ; & quand on commença de les connoître, l'opinion publique avoit déjà pris son pli. 2° Comme la tragédie avoit quelque chose de sacré dans son origine, d'abord ses acteurs furent plutôt regardés comme des Prêtres que comme des baladins. 3° Tous les sujets des pieces n'étant tirés que des antiquités nationales dont les Grecs étoient idolâtres, ils voyoient dans ces mêmes acteurs, moins des gens qui jouoient des fables, que des citoyens instruits qui représentoient aux yeux de leurs compatriotes l'histoire de leur pays. 4° Ce peuple, enthousiaste de sa liberté jusqu'à croire que les Grecs étoient les seuls hommes libres par nature,

se rappelloit avec un vif sentiment de plaisir ses anciens malheurs & les crimes de ses Maîtres. Ces grands tableaux l'instruisoient sans cesse, & il ne pouvoit se défendre d'un peu de respect pour les organes de cette instruction. 5° La tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point, sur le théâtre, ce mélange scandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaises mœurs. 6° Enfin leurs spectacles n'avoient rien de la mesquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs théâtres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice, ils n'étoient point renfermés dans d'obscures prisons; leurs acteurs n'avoient pas besoin de mettre à contribution les spectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient passer la porte, pour être sûrs de leur souper.

Ces grands & superbes spectacles donnés sous le ciel, à la face de toute une nation, n'offroient de toutes parts que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation, & d'échauffer leurs cœurs de sentiments d'honneur & de gloire. C'est au milieu de cet imposant appareil, si propre à élever & remuer l'ame, que les acteurs, animés du même zèle, partageoient, selon leurs talents, les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux, souvent aux premiers hommes de la nation. Je ne suis pas sur-

pris que, loin de les avilir, leur métier, exercé de cette manière, leur donnât cette fierté de courage & ce noble défintéressement qui sembloit quelquefois élever l'acteur à son personnage. Avec tout cela, jamais la Grèce, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; & Sparte, qui ne souffroit point de théâtre, n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y monstroient.

Revenons aux Romains, qui, loin de suivre à cet égard l'exemple des Grecs, en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les comédiens infames, étoit-ce dans le dessein d'en déshonorer la profession? Quelle eût été l'utilité d'une disposition si cruelle? Elles ne la déshonoroient point, elles rendoient seulement authentique le déshonneur qui en est inséparable: car jamais les bonnes loix ne changent la nature des choses, elles ne font que la suivre, & celles-là seules sont observées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés; mais de savoir premièrement si ce ne sont que des préjugés; si la profession de comédien n'est point en effet déshonorante en elle-même: car, si par malheur elle l'est, nous aurons beau statuer qu'elle ne l'est pas, au lieu de la réhabiliter, nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

Qu'est-ce que le talent du comédien? L'art de se contrefaire, de revêtir un autre caractère

caractere que le sien , de paroître différent de ce qu'on est , de se passionner de sens froid , de dire autre chose que ce qu'on pense aussi naturellement que si on le pensoit réellement , & d'oublier enfin sa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'est-ce que la profession du comédien ? Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent , se soumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achette le droit de lui faire , & met publiquement sa personne en vente. J'adjure tout homme sincere de dire s'il ne sent pas au fond de son ame qu'il y a dans ce trafic de soi-même quelque chose de servile & de bas. Vous autres Philosophes , qui vous prétendez si fort au-dessus des préjugés , ne mourriez-vous pas tous de honte si , lâchement travestis en rois , il vous falloit aller faire aux yeux du public un rôle différent du vôtre , & exposer vos majestés aux huées de la populace ? Quel est donc au fond l'esprit que le comédien reçoit de son état ? Un mélange de bassesse , de fausseté , de ridicule orgueil , & d'indigne avilissement , qui le rend propre à toutes sortes de personnages , hors le plus noble de tous , celui d'homme qu'il abandonne.

Je fais que le jeu du comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer , qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la personne qu'il représente , ni qu'on le croie affecté des passions qu'il imite , & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle

est, il la rend tout-à-fait innocente. Aussi ne l'accusai-je pas d'être précisément un trompeur, mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes, & de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au théâtre, ne servent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes si bien parés, si bien exercés au ton de la galanterie, & aux accents de la passion, n'abuseront-ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes? Ces valets filoux, si subtils de la langue & de la main sur la scène, dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de distractions utiles? Ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un père avare pour celle de Léandre ou d'Argan? Par-tout la tentation de mal faire augmente avec la facilité; & il faut que les comédiens soient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne sont pas plus corrompus.

L'orateur, le prédicateur, pourra-t-on me dire encore, paient de leur personne, ainsi que le comédien. La différence est très-grande. Quand l'orateur se montre, c'est pour parler, & non pour se donner en spectacle: il ne représente que lui-même, il ne fait que son propre rôle, ne parle qu'en son propre nom, ne dit, ou ne doit dire que ce qu'il pense l'homme & le personnage étant le même être, il est à sa place; il est dans le cas de tout autre citoyen qui remplit les fonctions de son état. Mais un comédien sur la

scène, étalant d'autres sentiments que les siens, ne disant que ce qu'on lui fait dire, représentant souvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainsi dire, s'annule avec son héros; & dans cet oubli de l'homme, s'il en reste quelque chose, c'est peut-être le jouet des spectateurs. Que dirai-je de ceux qui semblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & se dégradent jusqu'à représenter des personnages auxquels ils seroient bien fâchés de ressembler? C'est un grand mal, sans doute, de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la comédie faisant le rôle d'un scélérat, & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des actrices, qui force & entraîne celui des acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable? Ah, pourquoi! Dans tout autre temps on n'auroit pas besoin de le demander; mais dans ce siècle, où regnent si fièrement les préjugés & l'erreur sous le nom de philosophies, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la nature.

Dans tout état, dans tout pays, dans toute

condition, les deux sexes ont entr'eux une liaison si forte & si naturelle que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs soient toujours les mêmes, mais elles ont toujours le même degré de bonté, modifié dans chaque sexe par les penchans qui lui sont propres. Les Anglaïses sont douces & timides. Les Anglais sont durs & féroces. D'où vient cette apparente opposition ? De ce que le caractère de chaque sexe est ainsi renforcé, & que c'est aussi le caractère national de porter tout à l'extrême. A cela près, tout est semblable. Les deux sexes aiment à vivre à part ; tous deux font cas des plaisirs de la table, tous deux se rassemblent pour boire après le repas, les hommes du vin, les femmes du thé ; tous deux se livrent au jeu sans fureur, & s'en font un métier plutôt qu'une passion ; tous deux ont un grand respect pour les choses honnêtes ; tous deux aiment la patrie & les loix ; tous deux honorent la foi conjugale, & s'ils la violent, ils ne se font point un honneur de la violer ; la paix domestique plaît à tous deux ; tous deux sont silencieux & taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs passions ; pour tous deux l'amour est terrible & tragique, il décide du sort de leurs jours : il ne s'agit pas de moins, dit Murault, que d'y laisser la raison ou la vie ; enfin tous deux se plaisent à la campagne, & les dames Anglaïses errent aussi volontiers dans leurs parcs solitai-

res , qu'elles vont se montrer à Vauxhall. De ce goût commun pour la solitude, naît aussi celui des lectures contemplatives & des romans, dont l'Angleterre est inondée. (a) Ainsi tous deux, plus recueillis avec eux-mêmes, se livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaisirs de la vie, & songent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'ai cité les Anglais par préférence, parce qu'ils sont, de toutes les nations du monde, celle où les mœurs des deux sexes paroissent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là, nous pouvons conclure pour les autres. Toute la différence consiste en ce que la vie des femmes est un développement continuel de leurs mœurs, au lieu que celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre, pour en juger, de les voir dans les plaisirs. Voulez-vous donc connoître les hommes, étudiez les femmes. Cette maxime est générale; & jusques-là tout le monde sera d'accord avec moi. Mais si j'ajoute qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domestique : si je dis que les paisibles soins de la famille & du ménage sont leur partage, que la di-

(a) Ils y sont, comme les hommes, sublimes ou détestables. On n'a jamais fait encore en quelque langue que ce soit, de roman égal à *Clarisse*, ni même approchant.

gnité de leur sexe est dans sa modestie ; que la honte & la pudeur sont en elles inféparables de l'honnêteté ; que rechercher les regards des hommes , c'est déjà s'en laisser corrompre , & que toute femme qui se montre se déshonore , à l'instant va s'élever contre moi cette philosophie d'un jour , qui naît & meurt dans le coin d'une grande ville , & veut étouffer delà le cri de la nature , & la voix unanime du genre humain.

Préjugés populaires , me crie-t-on ! Petites erreurs de l'enfance ! Tromperie des loix & de l'éducation ! La pudeur n'est rien. Elle n'est qu'une invention des loix sociales , pour mettre à couvert les droits des peres & des époux , & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des besoins que nous donna la nature ? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte aussi indifférent en soi , & aussi utile dans ces effets que celui qui concourt à perpétuer l'espece ? Pourquoi , les désirs étant égaux des deux parts , les démonstrations en seroient-elles différentes ? Pourquoi l'un des sexes refuseroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur sont communs ? Pourquoi l'homme auroit-il sur ce point d'autres loix que les animaux ?

Tes pourquoi , dit le Dieu , ne finiroient jamais.

Mais ce n'est pas à l'homme , c'est à son auteur qu'il les faut adresser. N'est-il pas plai-

fant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel, si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même? Autant vaudroit me demander aussi pourquoi j'ai ce sentiment. Est-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la nature? Par cette maniere de raisonner, ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme est existant, devroient nier qu'il existe.

J'ai peur que ces grands scrutateurs des conseils de Dieu n'aient un peu légèrement pesé ses raisons. Moi qui ne me pique pas de les connoître, j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoi qu'ils en disent, la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaisirs de l'amour, est quelque chose. Elle est la fauve-garde commune que la nature a donnée au deux sexes, dans un état de foiblesse & d'oubli d'eux-mêmes, qu'elle livre à la merci du premier venu; c'est ainsi qu'elle couvre leur sommeil des ombres de la nuit, afin que durant ce temps de ténèbres ils soient moins exposés aux attaques les uns des autres; c'est ainsi qu'elle fait chercher à tout animal souffrant, la retraite & les lieux déserts, afin qu'il souffre & meure en paix, hors des atteintes qu'il ne peut plus repousser.

A l'égard de la pudeur du sexe en particulier, quelle arme plus douce eût pu donner cette même nature à celui qu'elle destinoit à se défendre? Les desirs sont égaux. Qu'est-ce à dire? Y a-t-il de part & d'autre mêmes facultés de les satisfaire? Que de-

viendrait l'espèce humaine, si l'ordre de l'attaque & de la défense étoit changé? L'affaillant choisiroit au hazard des temps où la victoire seroit impossible; l'affailli seroit laissé en paix, quand il auroit besoin de se rendre, & poursuivi sans relâche, quand il seroit trop foible pour succomber; enfin le pouvoir & la volonté toujours en discorde, ne laissant jamais partager les desirs, l'amour ne seroit plus le soutien de la nature, il en seroit le destructeur & le fléau.

Si les deux sexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eût point été sauvée; des feux, toujours languissans dans une ennuyeuse liberté, ne se fussent jamais irrités, le plus doux de tous les sentimens eût à peine effleuré le cœur humain, & son objet eût été mal rempli. L'obstacle apparent qui semble éloigner cet objet, est au fond ce qui le rapproche. Les desirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisans; en les gênant, la pudeur les enflamme: ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre & naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle: c'est elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute; ce mélange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmen-

te, & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & de ses plaisirs.

Pourquoi, disent-ils, ce qui n'est pas honteux à l'homme, le seroit-il à la femme? Pourquoi l'un des sexes se feroit-il un crime de ce que l'autre se croit permis? Comme si les conséquences étoient les mêmes des deux côtés; comme si tous les austeres devoirs de la femme ne dérieroient pas de cela seul qu'un enfant doit avoir un pere. Quand ces importantes considérations nous manqueroient, nous aurions toujours la même réponse à faire, & toujours elle seroit sans replique. Ainsi l'a voulu la nature, c'est un crime d'étouffer sa voix. L'homme peut être audacieux, telle est sa destination: (a) il faut bien que quelqu'un

(a) Distinguons cette audace de l'insolence & de la brutalité; car rien ne part de sentiments plus opposés, & n'a d'effets plus contraires. Je suppose l'amour innocent & libre, ne recevant de loix que de lui-même; c'est à lui seul qu'il appartient de présider à ses mysteres & de former l'union des personnes, ainsi que celle des cœurs. Qu'un homme insulte à la pudcur du sexe, & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne sent rien pour lui, sa grossièreté n'est point passionnée, elle est outrageante; elle annonce une ame sans mœurs, sans délicatesse, incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne. un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage & désespoir dans la possession

se déclare. Mais toute femme sans pudeur est coupable & dépravée, parce qu'elle foule aux pieds un sentiment naturel à son sexe.

Comment peut-on disputer la vérité de ce sentiment ? Toute la terre n'en rend-elle pas l'éclatant témoignage ? La seule comparaison des sexes suffiroit pour la constater. N'est-ce pas la nature qui pare les jeunes personnes de ces traits si doux qu'un peu de honte rend plus touchants encore ? N'est-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard

même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Vouloir contenter insolemment ses desirs sans l'aveu de celle qui les fait naître, est l'audace d'un Satyre ; celle d'un homme est de savoir les témoigner sans déplaire, de les rendre intéressants, de faire en sorte qu'on les partage, d'asservir les sentiments avant d'attaquer la personne. Ce n'est pas encore assez d'être aimé, les desirs partagés ne donnent pas seuls le droit de les satisfaire ; il faut de plus le consentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuse. L'honnête homme & l'aimant s'en abstient, même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce consentement tacite, c'est user de toute la violence permise en amour. Le lire dans les yeux, le voir dans les manières, malgré les refus de la bouche, c'est l'art de celui qui fait aimer ; s'il acheve alors d'être heureux, il n'est point brutal, il est honnête ; il n'outrage point la pudeur, il la respecte, il la sert ; il lui laisse l'honneur de défendre encore ce qu'elle eût peut-être abandonné.

timide & tendre auquel on résiste avec tant de peine ? N'est-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat, & à leur peau plus de finesse, afin qu'une modeste rougeur s'y laissè mieux appercevoir ? N'est-ce pas elle qui les rend craintives afin qu'elles fuient, & foibles afin qu'elles cedent ? A quoi bon leur donner un cœur plus sensible à la pitié, moins de vitesse à la course, un corps moins robuste, une stature moins haute, des muscles plus délicats, si elle ne les eût destinées à se laisser vaincre ? Assujetties aux incommodités de la grossesse, & aux douleurs de l'enfantement, ce surcroît de travail exigeoit-il une diminution de forces ? Mais pour les réduire à cet état pénible, il les falloit assez fortes pour ne succomber qu'à leur volonté, & assez foibles pour avoir toujours un prétexte de se rendre. Voilà précisément le point où les a placé la nature.

Passons du raisonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la société & de l'éducation, ce sentiment devrait augmenter dans les lieux où l'éducation est plus soignée, & où l'on raffine incessamment sur les loix sociales ; il devrait être plus foible par-tout où l'on est resté plus près de l'état primitif. C'est tout le contraire. (a) Dans nos montagnes, les femmes

(a) Je m'attends à l'objection. Les femmes sauvages n'ont point de pudeur, car elles vont nues. Je réponds

sont timides & modestes, un mot les fait rougir, elles n'osent lever les yeux sur les hommes, & gardent le silence devant eux. Dans les grandes villes, la pudeur est ignoble & basse; c'est la seule chose dont une femme bien élevée auroit honte; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'argument tiré de l'exemple des bêtes ne conclut point, & n'est pas vrai. L'homme n'est point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans son espece les premiers rapports de la société pour donner à ses sentiments une moralité toujours inconnue aux bêtes. Les animaux ont un cœur & des passions; mais la sainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

Malgré cela, où a-t-on pris que l'instinct ne produit jamais dans les animaux des effets semblables à ceux que la honte produit parmi les hommes? Je vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois se cacher dans certains besoins, pour dérober aux sens un objet de dégoût; je les vois ensuite, au lieu de fuir, s'empresfer d'en couvrir les vestiges. Que manque-t-il à ces soins pour avoir un air de décence & d'honnêteté, sinon d'être pris par des

que les nôtres en ont encore moins: car elles s'habillent. Voyez la fin de cet essai, au sujet des filles de Lacedaïmon.

hommes ? Dans leurs amours , je vois des caprices , des choix , des refus concertés , qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la passion par des obstacles. A l'instant même où j'écris ceci , j'ai sous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons , dans l'heureux temps de leurs premières amours , m'offrent un tableau bien différent de la sotte brutalité que leur prêtent nos prétendus sages. La blanche colombe va suivant pas à pas son bien-aimé , & prend chasse elle-même aussi-tôt qu'il se retourne. - Reste-t-il dans l'inaction , de légers coups de bec le réveillent ; s'il se retire , on le poursuit ; s'il se défend , un petit vol de six pas l'attire encore ; l'innocence de la nature ménage les agaceries & la molle résistance avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non , la folâtre Galatée ne faisoit pas mieux , & Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes images.

Quand on pourroit nier qu'un sentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes , en seroit-il moins vrai que , dans la société , leur partage doit être une vie domestique & retirée , & qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent ? Si la timidité , la pudeur , la modestie qui leur sont propres sont des inventions sociales , il importe à la société que les femmes acquierent ces qualités ; il importe de les cultiver en elles , & toute femme qui les

dédaigne, offense les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mère de famille, entourée de ses enfants, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement sa maison ? C'est-là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme ; c'est-là qu'elle impose vraiment du respect ; & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente, est un corps sans âme qui bientôt tombe en corruption ; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre, & dépouillée de ses vrais ornements, elle se montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t-elle parmi les hommes ? Si elle n'en a pas, comment s'expose-t-elle à rebuter, par un maintien peu modeste, celui qui seroit tenté de le devenir ? Quoi qu'elle puisse faire, on sent qu'elle n'est pas à sa place en public, & sa beauté même, qui plaît sans intéresser, n'est qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impression nous vienne de la nature ou de l'éducation, elle est commune à tous les peuples du monde ; par-tout on considère les femmes à proportion de leur modestie ; par-tout on est convaincu qu'en négligeant les manières de leur sexe, elles en négligent les devoirs ; par-tout on voit qu'alors, tournant en effronterie la mâle & ferme assurance :

de l'homme, elles s'avilissent par cette odieuse imitation, & déshonorent à la fois leur sexe & le nôtre.

Je fais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires ; mais voyez aussi quelles mœurs elles ont fait naître ! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux mœurs des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chez tous les anciens peuples policés elles vivoient très-renfermées ; elles se montroient rarement en public, jamais avec des hommes ; elles ne se promenoient point avec eux ; elles n'avoient point la meilleure place au spectacle : elle ne s'y mettoient point en montre ; (a) il ne leur étoit pas même permis d'assister à tous, & l'on fait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oseroient montrer aux jeux olympiques.

Dans la maison, elles avoient un appartement particulier, où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à manger, elles se présentoient rarement à table ; les honnêtes femmes en sortoient avant la fin du repas, & les autres n'y paroissoient point au commencement. Il n'y

(a) Au théâtre d'Athènes, les femmes occupoient une galerie haute appelée *Cercis*, peu commode pour voir & pour être vues ; mais il paroît, par l'aventure de Valérie & de Sylla, qu'au Cirque de Rome, elles étoient mêlées avec les hommes.

avoit aucune assemblée commune pour les deux sexes ; ils ne passoient point la journée ensemble. Ce soin de ne pas se rassasier les uns des autres faisoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaisir ; il est sûr qu'en général la paix domestique étoit mieux affermie , & qu'il régnoit plus d'union entre les époux (a) qu'il n'en regne aujourd'hui.

Tels étoient les usages des Perses , des Grecs , des Romains , & même des Egyptiens , malgré les mauvaises plaisanteries d'Hérodote qui se réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes sortoient des bornes de cette modestie , le cri public montrait que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du sexe à Sparte ? On peut comprendre aussi par la *Lisistrata* d'Aristophane , combien l'impudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs ; & dans Rome déjà corrompue , avec quel scandale ne vit-on point encore les Dames Romaines se présenter au Tribunal des Triumvirs ?

Tout est changé. Depuis que des foules de barbares , traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées , eurent inondé l'Europe , la licence des camps , jointe à la

(a) On en pourroit attribuer la cause à la facilité du divorce : mais les Grecs en faisoient peu d'usage , & Rome subsista cinq cens ans avant que personne s'y prévalût de la loi qui le permettoit.

froides naturelles des climats septentrionaux, qui rend la réserve moins nécessaire, introduisit une autre manière de vivre que favorisèrent les livres de chevalerie, où les belles Dames passoient leur vie à se faire enlever par des hommes, en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du temps, les idées de liberté qu'ils inspirent s'introduisirent sur-tout dans les cours & les grandes villes, où l'on se pique davantage de politesse; par le progrès même de cette politesse, elle dut enfin dégénérer en grossièreté. C'est ainsi que la modestie naturelle au sexe est peu à peu disparue, & que les mœurs des vivandières se sont transmises aux femmes de qualité.

Mais voulez-vous savoir combien ces usages, contraires aux idées naturelles, sont choquants pour qui n'en a pas l'habitude? Jugez-en par la surprise & l'embarras des étrangers & provinciaux à l'aspect de ces manières si nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leur pays, & il est à croire que celles qui le causent en seroient moins fieres, si la source leur en étoit mieux connue. Ce n'est point qu'elles en imposent, c'est plutôt qu'elles sont rougissantes, & que la pudeur chassée par la femme de ses discours & de son maintien, se réfugie dans le cœur de l'homme.

Revenant maintenant à nos comédiennes, je demande comment un état dont

l'unique objet est de se montrer au public, & qui pis est, de se montrer pour de l'argent, conviendrait à d'honnêtes femmes, & pourroit compâtrir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes, pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation, ne s'y mette bientôt en personne, & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des desirs qu'elle prend tant de soin d'exciter? Quoi! malgré mille timides précautions, une femme honnête & sage, exposée au moindre danger, a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve; & ces jeunes personnes audacieuses, sans autre éducation qu'un système de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeste, (a) sans cesse entourées d'une jeunesse ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir, résisteront, à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux discours qu'on leur tient, aux occasions toujours renaissantes, & à l'or auquel elles sont d'avance à demi vendues? Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point. Le vice a beau se cacher dans l'obscurité, son empreinte est sur les fronts cou-

(a) Que sera ce en leur supposant la beauté qu'on a raison d'exiger d'elles? Voyez les entretiens sur *le fils naturel*, p. 183.

pables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte ; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & si quelquefois la pudeur survit à la chasteté, que doit-on penser de la chasteté, quand la pudeur même est éteinte ?

Supposons, si l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions ; supposons

Qu'il en soit jusqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-dessus ce que je n'ai jamais ni vu ni oui dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige, & qui nous porte à mépriser celles qui l'exercent, à moins de compter sur un miracle continuel ? L'immodestie tient si bien à leur état, & elles le sentent si bien elles-mêmes, qu'il n'y en a pas une qui ne se crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elle les discours de sagesse & d'honneur qu'elle débite au public. De peur que ces maximes sévères ne fissent un progrès nuisible à son intérêt, l'actrice est toujours la première à parodier son rôle & à détruire son propre ouvrage. Elle quitte, en atteignant la coulisse, la morale du théâtre aussi-bien que sa dignité ; & si l'on prend des leçons de vertu sur la scène, on les va bien vite oublier dans les foyers.

Après ce que j'ai dit ci-devant, je n'ai pas besoin, je crois, d'expliquer encore com-

ment le désordre des actrices entraîne celui des acteurs, sur-tout dans un métier qui les force à vivre entr'eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas besoin de montrer comment d'un état déshonorant naissent des sentiments déshonnêtes, ni comment les vices divisent ceux que l'intérêt commun devoit réunir. Je ne m'étendrai pas sur mille sujets de discorde & de querelles, que la distribution des rôles, le partage de la recette, le choix des pieces, la jalousie des applaudissements, doivent exciter sans cesse, principalement entre les actrices, sans parler des intrigues de galanterie. Il est plus inutile encore que j'expose les effets que l'association du luxe & de la misere, inévitable entre ces gens-là, doit naturellement produire. J'en ai déjà trop dit pour vous & pour les hommes raisonnables; je n'en dirois jamais assez pour les gens prévenus, qui ne veulent pas voir ce que la raison leur montre, mais seulement ce qui convient à leurs passions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profession du comédien, que ferons-nous, Monsieur, pour prévenir des effets inévitables? Pour moi, je ne vois qu'un seul moyen; c'est d'ôter la cause. Quand les maux de l'homme lui viennent de sa nature ou d'une maniere de vivre qu'il ne peut changer, les Médecins les préviennent-ils? Défendre au comédien d'être vicieux, c'est défendre à l'homme d'être malade.

S'ensuit-il delà qu'il faille mépriser tous les comédiens? Il s'ensuit, au contraire, qu'un comédien qui a de la modestie, des mœurs, de l'honnêteté, est, comme vous l'avez très-bien dit, doublement estimable, puisqu'il montre par-là que l'amour de la vertu l'emporte en lui sur les passions de l'homme, & sur l'ascendant de sa profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer est de l'avoir embrassée; mais trop souvent un écart de jeunesse décide du sort de la vie, & quand on se sent un vrai talent, qui peut résister à son attrait? Les grands acteurs portent avec eux leur excuse; ce sont les mauvais qu'il faut mépriser.

Si j'ai resté si long-temps dans les termes de la proposition générale, ce n'est pas que je n'eusse eu plus d'avantage encore à l'appliquer précisément à la ville de Geneve; mais la répugnance de mettre mes concitoyens sur la scene m'a fait différer autant que je l'ai pu de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin, & je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche, si je ne cherchois, sur notre situation particulière, ce qui résultera de l'établissement d'un théâtre dans notre ville, au cas que votre avis & vos raisons déterminent le gouvernement à l'y souffrir. Je me bornerai à des effets si sensibles qu'ils ne puissent être contestés de personne qui connoisse un peu notre constitution.

Geneve est riche, il est vrai; mais,

quoiqu'on n'y voie point ces énormes disproportions de fortune qui appauvrissent tout un pays pour enrichir quelques habitants, & sement la misère autour de l'opulence, il est certain que, si quelques Genevois possèdent d'assez grands biens, plusieurs vivent dans une disette assez dure, & que l'aisance du plus grand nombre vient d'un travail assidu, déconomie & de modération, plutôt que d'une richesse positive. Il y a bien des villes plus pauvres que la nôtre, où le bourgeois peut donner beaucoup plus à ses plaisirs, parce que le territoire qui le nourrit ne s'épuise pas, & que son temps n'étant d'aucun prix, il peut le perdre sans préjudice. Il n'en va pas ainsi parmi nous, qui, sans terres pour subsister, n'avons tous que notre industrie. Le peuple genevois ne se soutient qu'à force de travail, & n'a le nécessaire qu'autant qu'il se refuse tout superflu : c'est une des raisons de nos loix somptuaires. Il me semble que ce qui doit d'abord frapper tout étranger entrant dans Geneve, c'est l'air de vie & d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe, tout est en mouvement, tout s'empresse à son travail & à ses affaires. Je ne crois pas que nulle autre aussi petite ville au monde offre un pareil spectacle. Visitez le quartier S. Gervais : toute l'horlogerie de l'Europe y paroît rassemblée. Parcourez le Molard & les rues basses, un appareil de commerce en grand, des

monceaux de ballots, de tonneaux confusément jettés, une odeur d'inde & de droguerie vous font imaginer un port de mer. Aux pâquis, aux eaux-vives, le bruit & l'aspect des fabriques d'indienne & de toile peinte semblent vous transporter à Zurich. La ville se multiplie en quelque sorte par les travaux qui s'y font, & j'ai vu des gens, sur ce premier coup d'œil, en estimer le peuple à cent mille ames. Les bras, l'emploi du temps, la vigilance, l'austere parcimonie; voilà les trésors du Genevois, voilà avec quoi nous attendons un amusement de gens oisifs, qui, nous ôtant à la fois le temps & l'argent, doublera réellement notre perte.

Geneve ne contient pas vingt-quatre mille ames, vous en convenez. Je vois que Lyon, bien plus riche à proportion, & du moins cinq ou six fois plus peuplé, entretient exactement un théâtre, & que, quand ce théâtre est un opéra, la ville n'y fau-roit suffire. Je vois que Paris, la capitale de la France & le gouffre des richesses de ce grand royaume, en entretient trois assez médiocrement, & un quatrieme en certains temps de l'année. Supposons ce quatrieme (a) permanent. Je vois que, dans plus de

(a) Si je ne compte point le concert spirituel, c'est qu'au lieu d'être un spectacle ajouté aux autres, il n'en est que le supplément. Je ne compte pas non plus les petits spectacles de la foire;

fix cens mille habitants, ce rendez-vous de l'opulence & de l'oïfiveté fournit à peine journallement au spectacle mille ou douze cens spectateurs, tout compensé. Dans le reste du royaume, je vois Bordeaux, Rouen, grands ports de mer; je vois Lille, Strasbourg, grandes villes de guerre, pleines d'Officiers oïfifs qui passent leur vie à attendre qu'il soit midi & huit heures, avoir un théâtre de comédie: encore faut-il des taxes involontaires pour le soutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de Sieges de Parlements & de Cours souveraines, ne peuvent entretenir une comédie à demeure?

Pour juger si nous sommes en état de mieux faire, prenons un terme de comparaison bien connu, tel, par exemple, que la ville de Paris. Je dis donc que si plus de six cens mille habitants ne fournissent journallement, & l'un dans l'autre, aux théâtres de Paris, que douze cens spectateurs, moins de vingt-quatre mille habitants n'en fourniront certainement pas plus de quarante-huit
à

mais aussi je la compte toute l'année, au lieu qu'elle ne dure pas six mois. En recherchant, par comparaison, s'il est possible qu'une troupe subsiste à Geneve, je suppose par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative, que ne le donnent les faits connus.

à Geneve. Encore faut-il déduire les *gratis* de ce nombre, & supposer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de désœuvrés à Geneve qu'à Paris; supposition qui me paroît insoutenable.

Or si les comédiens français, pensionnés du Roi, & propriétaires de leur théâtre, ont bien de la peine à se soutenir à Paris avec une assemblée de trois cens spectateurs par représentation, (a) je demande comment les comédiens de Geneve se soutiendront avec une assemblée de quarante-huit spectateurs pour toute ressource? Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Geneve qu'à Paris. Oui, mais les billets d'entrée coûteront aussi moins à proportion; & puis, la dépense de la table n'est rien pour des comédiens. Ce sont les habits, c'est la parure qui leur coûte; il faudra faire venir tout cela de Paris, ou dresser des Ouvriers mal-adroits. C'est dans les lieux où toutes ces choses sont communes qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on

(a) Ceux qui ne vont aux spectacles que les beaux jours où l'assemblée est nombreuse, trouveront cette estimation trop faible; mais ceux qui pendant dix ans les auront suivis, comme moi, bons & mauvais jours, la trouveront sûrement trop forte.

S'il faut donc diminuer le nombre journalier de 300 spectateurs à Paris, il faut diminuer proportionnellement celui de 48 à Geneve; ce qui renforce mes objections.

les assujettira à nos loix somptuaires. Mais c'est en vain qu'on voudroit porter la réforme sur le théâtre ; jamais Cléopâtre & Xercès ne goûteront notre simplicité. L'état des comédiens étant de paroître, c'est leur ôter le goût de leur métier de les en empêcher, & je doute que jamais bon acteur consente à se faire Quakre. Enfin, l'on peut m'objecter que la troupe de Geneve, étant bien moins nombreuse que celle de Paris, pourra subsister à bien moins de frais. D'accord : mais cette différence sera-t-elle en raison de celle de 48 à 300 ? Ajoutez qu'une troupe plus nombreuse a aussi l'avantage de pouvoir jouer plus souvent, au lieu que dans une petite troupe où les doubles manquent, tous ne sauroient jouer tous les jours ; la maladie, l'absence d'un seul comédien fait manquer une représentation, & c'est autant de perdu pour la recette.

Le Genevois aime excessivement la campagne : on en peut juger par la quantité de maisons répandues autour de la ville. L'attrait de la chasse & la beauté des environs, entretiennent ce goût salutaire. Les portes fermées avant la nuit, ôtant la liberté de la promenade au dehors, & les maisons de campagne étant si près, fort peu de gens aisés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant passé la journée à ses affaires, part le soir à portes fermantes, & va dans sa petite retraite respirer l'air le plus pur, & jouir du plus charmant paysage qui soit sous le ciel. Il y a même

beaucoup de citoyens & de bourgeois qui y résident toute l'année, & n'ont point d'habitation dans Geneve. Tout cela est autant de perdu pour la comédie, & pendant toute la belle saison, il ne restera presque pour l'entretenir que des gens qui n'y vont jamais. A Paris, c'est toute autre chose; on allie fort bien la comédie avec la campagne; & tout l'été l'on ne voit, à l'heure où finissent les spectacles, que carrosses sortir des portes. Quant aux gens qui couchent en ville, la liberté d'en sortir à toute heure les tente moins que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie si tôt des promenades publiques, il faut aller chercher si loin la campagne, l'air en est si empesté d'immondices, & la vue si peu attrayante, qu'on aime mieux aller s'enfermer au spectacle. Voilà donc encore une différence au désavantage de nos comédiens, & une moitié de l'année perdue pour eux. Pensez-vous, Monsieur, qu'ils trouveront aisément sur le reste à remplir un si grand vuide? Pour moi, je ne vois aucun autre remede à cela, que de changer l'heure où l'on ferme les portes, d'immoler notre sûreté à nos plaisirs, & de laisser une place forte ouverte pendant la nuit (a), au milieu de trois puissances dont

(a) Je fais que toutes nos grandes fortifications sont la chose du monde la plus inutile, & que, quand nous aurions assez de troupes pour les défendre, cela seroit fort inutile encore: car sûrement

la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glacis.

Ce n'est pas tout : il est impossible qu'un établissement si contraire à nos anciennes maximes soit généralement applaudi. Combien de généreux citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la mollesse s'élever sur les ruines de notre antique simplicité, & menacer de loin la liberté publique ? Pensez-vous qu'ils iront autoriser cette innovation de leur présence, après l'avoir hautement improuvée ? Soyez sûr que plusieurs vont sans scrupule au spectacle à Paris, qui n'y mettront jamais les pieds à Geneve, parce que le bien de la patrie leur est plus cher que leur amusement. Où fera l'imprudente mere qui osera mener sa fille à cette dangereuse école, & combien de femmes respectables croiroient se déshonorer en y allant elles-mêmes ? Si quelques personnes s'abstiennent à Paris d'aller au spectacle, c'est uniquement par un principe de religion qui sûrement ne sera pas moins fort parmi nous, & nous aurons de plus les motifs de mœurs,

on ne viendra pas nous assiéger. Mais pour n'avoir point de siege à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute surprise : rien n'est si facile que d'assembler des gens de guerre à notre voisinage. Nous avons trop appris l'usage qu'on en peut faire, & nous devons songer que les plus mauvais droits hors d'une place, se trouvent excellents quand on est dedans.

de vertu, de patriotisme qui retiendront encore ceux que la religion ne retiendrait pas. (a)

J'ai fait voir qu'il est absolument impossible qu'un théâtre de comédie se soutienne à Geneve par le seul concours des spectateurs. Il faudroit donc de deux choses l'une, ou que les riches se cotisent pour le soutenir, charge onéreuse qu'assurément ils ne seront pas d'humeur à supporter long-temps; ou que l'Etat s'en mêle & le soutienne à ses propres frais. Mais comment le soutiendrait-il? Sera-ce en retranchant sur les dépenses nécessaires auxquelles suffit à peine son modique revenu, de quoi pourvoir à celle-là? Ou bien destinera-t-il à cet usage important les sommes que l'économie & l'intégrité de l'administration permettent quelquefois de mettre en réserve pour les plus pressants besoins? Faudra-t-il réformer notre petite garnison & garder nous-mêmes nos portes? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires des Magistrats, ou nous ôterons-nous pour cela

(a) Je n'entends point par-là qu'on puisse être vertueux sans religion; j'eus long-temps cette opinion trompée, dont je suis très-désabusé. Mais j'entends qu'un croyant peut s'abstenir quelquefois, par des motifs de vertus purement sociales, de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéressent point immédiatement la conscience, comme est celle d'aller aux spectacles, dans un lieu où il n'est pas bon qu'on les souffre.

toute ressource au moindre accident imprévu ? Au défaut de ces expédients , je n'en vois plus qu'un qui soit praticable , c'est la voie des taxes & impositions , c'est d'assembler nos citoyens & bourgeois en conseil général dans le temple de S. Pierre , là de leur proposer gravement d'accorder un impôt pour l'établissement de la comédie. A Dieu ne plaise que je croie nos sages & dignes Magistrats capables de faire jamais une proposition semblable , & sur votre propre article , on peut juger assez comment elle seroit reçue.

Si nous avions le malheur de trouver quelque expédient propre à lever ces difficultés , ce seroit tant pis pour nous : car cela ne pourroit se faire qu'à la faveur de quelque vice secret qui , nous affoiblissant encore dans notre petitesse , nous perdrait enfin tôt ou tard. Supposons pourtant qu'un beau zèle du théâtre nous fît faire un pareil miracle ; supposons les comédiens bien établis dans Geneve , bien contenus par nos loix , la comédie florissante & fréquentée ; supposons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des spectacles , elle réuniroit les avantages des uns & des autres : avantages au reste qui me semblent peu compatibles , car celui des spectacles n'étant que de suppléer aux mœurs , est nul par-tout où les mœurs existent.

Le premier effet sensible de cet établissement sera , comme je l'ai déjà dit , une

révolution dans nos usages, qui en produira nécessairement une dans nos mœurs. Cette révolution sera-t-elle bonne ou mauvaise? C'est ce qu'il est temps d'examiner.

Il n'y a point d'état bien constitué où l'on ne trouve des usages qui tiennent à la forme du gouvernement & servent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, si mal-à-propos tournées en dérision par les auteurs du Spectateur: à ces coteries, ainsi devenues ridicules, ont succédé les cafés & les mauvais lieux. Je doute que le Peuple anglais ait beaucoup gagné au change. Des coteries semblables sont maintenant établies à Geneve sous le nom de *cercles*, & j'ai lieu, Monsieur, de juger par votre article que vous n'avez point observé sans estime le ton de sens & de raison qu'elles y font régner. Cet usage est ancien parmi nous, quoique son nom ne le soit pas. Les coteries existoient dans mon enfance sous le nom de *sociétés*; mais la forme en étoit moins bonne & moins régulière. L'exercice des armes qui nous rassemble tous les printemps; les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occasionnent, le goût de la chasse commun à tous les Genevois, réunissant fréquemment les hommes, leur donnoient occasion de former entr'eux des sociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaisons d'amitié; mais ces assemblées n'ayant

pour objet que le plaisir & la joie, ne se formoient guere qu'au cabaret. Nos discordes civiles, où la nécessité des affaires obligeoit de s'assembler plus souvent & de délibérer de sens froid, firent changer ces sociétés tumultueuses en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles, & d'une fort triste cause sont sortis de très-bons effets. (a)

Ces cercles sont des sociétés de douze ou quinze personnes qui louent un appartement commode, qu'on pourvoit à frais communs de meubles & de provisions nécessaires. C'est dans cet appartement que se rendent tous les après-midi ceux des associés que leurs affaires ou leurs plaisirs ne retiennent point ailleurs. On s'y rassemble, & là, chacun se livrant sans gêne aux amusements de son goût, on joue, on cause, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y soupe, mais rarement, parce que le Genevois est rangé & se plaît à vivre avec sa famille. Souvent aussi l'on va se promener ensemble, & les amusements qu'on se donne sont des exercices propres à rendre & maintenir le corps robuste. Les femmes & les filles, de leur côté, se rassemblent par sociétés, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion est un petit jeu de commerce, un goûter, &, comme on peut bien croire, un intarissable babil. Les.

(a) Je parlerai ci-après des inconvénients.

Hommes, sans être fort sévèrement exclus de ces sociétés, s'y mêlent assez rarement, & je penserois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours que de ceux qu'on n'y voit jamais.

Tels sont les amusements journaliers de la bourgeoisie de Geneve. Sans être dépourvus de plaisir & de gaieté, ces amusements ont quelque chose de simple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines ; mais, dès l'instant qu'il y aura comédie, adieu les cercles, adieu les sociétés. Voilà la révolution que j'ai prédite, tout cela tombe nécessairement, & si vous m'objectez l'exemple de Londres, cité par moi-même, où les spectacles établis n'empêchoient point les coterics, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous, une différence extrême ; c'est qu'un théâtre, qui n'est qu'un point dans cette ville immense, sera dans la nôtre un grand objet qui absorbera tout.

Si vous me demandez ensuite où est le mal que les cercles soient abolis . . . Non, Monsieur, cette question ne viendra pas d'un Philosophe. C'est un discours de femme ou de jeune homme, qui traitera nos cercles de corps-de-garde, & croira sentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre ; car pour cette fois, quoique je m'adresse à vous, j'écris pour le peuple, & sans doute il y paroît ; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premièrement que, si c'est une mauvaise chose que l'odeur du tabac, c'en est une fort bonne de rester maître de son bien, & d'être sûr de coucher chez soi. Mais j'oublie déjà que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre manière.

Suivons les indications de la nature, consultons le bien de la société: nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois, & vivre ordinairement séparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils se sentent autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre constitution: car ce sexe plus foible, hors d'état de prendre notre manière de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne trop molle pour nous, & ne voulant plus souffrir de séparation, faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes.

Cet inconvénient qui dégrade l'homme, est très-grand par-tout: mais c'est sur-tout dans les états comme le notre qu'il importe de le prévenir. Qu'un monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être assez indifférent, pourvu qu'il soit obéi: mais dans une république, il faut des hommes. (a)

(a) On me dira qu'il en faut aux rois pour la

Les anciens passoient presque leur vie en plein air, ou vaquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'état sur la place publique, ou se promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au soleil, & presque toujours tête nue. (a) A tout cela, point des femmes; mais on savoit bien les trouver au besoin, & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs conversations qui nous restent, que l'esprit, ni le goût, ni l'amour même, perdissent rien à cette réserve. Pour nous, nous avons pris des manieres toutes contraires: lâchement dévoués aux volontés du sexe que nous devrions protéger &

guerre. Point du tout. Au lieu de trente mille hommes, ils n'ont, par exemple, qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage: elles préfèrent l'honneur à la vie; quand elles se battent, elles se battent bien. L'inconvénient de leur sexe est de ne pouvoir supporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des saisons. Le secret est donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour se battre, afin de sacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

(a) Après la bataille gagnée par Cambis sur Psammétique, on distinguoit parmi les morts les Egyptiens qui avoient toujours la tête nue, à l'extrême dureté de leurs crânes, au lieu que les Perses, toujours coiffés de leurs grosses tiarres, avoient les crânes si tendres qu'on les brisoit sans effort. Hérodote lui-même fut long-temps après témoin de cette différence.

non servir, nous avons appris à le mépriser en lui obéissant, à l'outrager par nos soins railleurs; & chaque femme de Paris rassemble dans son appartement un ferrail d'hommes, plus femmes qu'elle, qui savent rendre à la beauté toutes sortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle est digne. Mais voyez ces mêmes hommes toujours contraints dans ces prisons volontaires, se lever, se rasseoir, aller & venir sans cesse à la cheminée, à la fenêtre, prendre & poser cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, piroetter par la chambre, tandis que l'idole, étendue sans mouvement dans sa chaise longue, n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence, si ce n'est que la nature, qui impose aux femmes cette vie sédentaire & casanière, en prescrit aux hommes une toute opposée, & que cette inquiétude indique en eux un vrai besoin? Si les orientaux que la chaleur du climat fait assez transpirer, font peu d'exercice & ne se promènent point, au moins ils vont s'asseoir en plein air & respirer à leur aise, au lieu qu'ici les femmes ont grand soin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune espèce d'égalité. Nos exercices de l'académie sont des jeux d'enfants auprès de ceux de l'ancienne Gymnaf-

tique: on a quitté la paume; comme trop fatigante; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des armées grecques & romaines: le chemin, le travail, le fardeau du soldat romain fatigue seulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux officiers d'infanterie. Souvent les généraux faisoient à pied les mêmes journées que leurs troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni seuls, ni avec leurs armées. Othon lui-même, l'efféminé Othory, marchoit armé de fer à la tête de la sienne, allant au devant de Vitellius. Qu'on trouve à present un seul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous sommes déchus en tout. Nos peintres & nos sculpteurs se plaignent de ne plus trouver de modèles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela? L'homme a-t-il dégénéré? L'espece a-t-elle une décrépitude physique, ainsi que l'individu? Au contraire: les barbares du nord qui ont, pour ainsi dire, peuplé l'Europe d'une nouvelle race, étoient plus grands & plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus & subjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui, pour la plupart, descendons de ces nouveaux venus; mais les premiers Romains vivoient en hommes, (a) & trou-

(a) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie;

voient dans leurs continuelles exercices la vigueur que la nature leur avoit refusée, au lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du sexe. Si les barbares dont je viens de parler vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles, c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux, ainsi que faisoient aussi celles de Sparte. La femme se rendoit robuste, & l'homme ne s'énermoit pas.

Si ce soin de contrarier la nature est nuisible au corps, il l'est encore plus à l'esprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes, & qui passe sa vie entière à faire pour elles ce qu'elles devroient faire pour nous, quand, épuisés de travaux dont elles sont incapables, nos esprits ont besoin de délassement. Livrés à ces puériles habitudes, à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand? Nos talents, nos écrits se sentent de nos frivoles occupations: (a) agréa-

& cette différence étoit si grande, dit Tite-Live, qu'elle s'appercevoit au premier coup d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la discipline prévalurent tellement sur la nature, que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts, & les vainquirent.

(a) Les femmes en général n'aiment aucun art, ne se connoissent à aucun, & n'ont aucun

bles, si l'on veut, mais petits & froids comme nos sentiments, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand'peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères qui naissent journellement n'étant faits que pour amuser des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui serviront d'exceptions, mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la regle. C'est pour cela que la plu-

généie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philosophie & du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talents, & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe & embrase l'ame, ce génie qui consume & dévore, cette brillante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissements jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes : il sont tous froids & jolis comme elles ; ils auront tant d'esprit que vous voudrez, jamais d'ame ; ils seroient cent fois plutôt sentés que passionnés. Elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour même. La seule Sapho, que je sache, & une autre mériteroient d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaises ont été écrites par un homme. Or par-tout où dominent les femmes, leur goût doit aussi dominer : & voilà ce qui determine celui de notre siècle.

part des productions de notre âge passeront avec lui, & la postérité croira qu'on fit bien peu de livres dans ce même siècle où l'on en fait tant.

Il ne seroit pas difficile de montrer qu'au lieu de gagner à ces usages, les femmes y perdent. On les flatte sans les aimer; on les sert sans les honorer; elles sont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amants; & le pis est que les premiers, sans avoir les sentimens des autres, n'en usent pas moins tous les droits. La société des deux sexes, devenue trop commune & trop facile, a produit ces deux effets; & c'est ainsi que l'esprit général de la galanterie étouffé à la fois le génie & l'amour.

Pour moi, j'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes, pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galans, ces compliments insultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi; les outrager par ces évidens mensonges, n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop souvent; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon? Ceux mêmes qui s'en servent, ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne seroient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule?

Qu'ils ne s'en inquiètent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette passion terrible, son trouble, ses égarements, ses palpitations, ses transports, ses brûlantes expressions, son silence plus énergique, ses inexprimables regards, que leur timidité rend téméraires & qui montrent les désirs par la crainte, il me semble qu'après un langage aussi véhément, si l'amant venoit à dire une seule fois, *je vous aime*, l'amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de sa vie.

Nos cercles conservent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entr'eux, dispensés de rabaisser leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raison, peuvent se livrer à des discours graves & sérieux sans crainte du ridicule. On ose parler de patrie & de vertu sans passer pour rabâcheur, on ose être soi-même sans s'affervir aux maximes d'une caillete. Si le tour de la conversation devient moins poli, les raisons prennent plus de poids; on ne se paie point de plaisanterie, ni de gentillesse. On ne se tire point d'affaire par de bons mots. On ne se ménage point dans la dispute; chacun, se sentant attaqué de toutes les forces de son adversaire, est obligé d'employer toutes les sennes pour se défendre; c'est ainsi que l'es-

prit acquiert de la justesse & de la vigueur. S'il se mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point trop s'en effaroucher : les moins grossiers ne sont pas toujours les plus honnêtes, & ce langage un peu rustaud est préférable encore à ce style plus recherché dans lequel les deux sexes se séduisent mutuellement & se familiarisent déceimment avec le vice. La maniere de vivre plus conforme aux inclinations de l'homme, est aussi mieux assortie à son tempérament. On ne reste point toute la journée établi sur une chaise. On se livre à des jeux d'exercice, on va, on vient, plusieurs cercles se tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours spatieux pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chasse ; & il ne faut pas croire que cette chasse se fasse aussi commodément qu'aux environs de Paris, où l'on trouve le gibier sous ses pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des soldats, & par conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuse d'un défaut les sociétés des femmes, c'est de les rendre médisantes & satyriques ; & l'on peut bien comprendre en effet que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins ; on

penſe bien auſſi que les maris abſents y ſont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de ſa voiſine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvéniement plus de bien que de mal, & toujours eſt-il incontestablement moindre que ceux dont il tient la place : car lequel vaut le mieux qu'une femme diſe avec ſes amies du mal de ſon mari, ou que, tête-à-tête avec un homme, elle lui en faſſe ; qu'elle critique le déſordre de ſa voiſine, ou qu'elle l'imite ? Quoique les Genevoiſes diſent aſſez librement ce qu'elles ſavent & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie, & l'on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accusations qu'elles croient fauſſes ; tandis qu'en d'autres pays les femmes également coupables par leur ſilence & par leurs diſcours, cachent, de peur de re-préſailles, le mal qu'elles ſavent, & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

Combien de ſcandales publics ne retient pas la crainte de ces ſévères obſervatrices ? Elles ſont preſque dans notre ville la fonction de cenſeurs. C'eſt ainſi que dans les beaux temps de Rome, les citoyens, ſurveillants les uns des autres, s'accuſoient publiquement par zèle pour la juſtice ; mais quand Rome fut corrompue, & qu'il ne reſta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaiſes, la haine des

vices qui les démasque en devint un. Aux cito ens zélés succéderent des délateurs infames , & au lieu qu'autrefois les bons accu- soient les méchants , ils en furent accusés à leur tour. Grace au Ciel , nous sommes loin d'un terme si funeste. Nous ne sommes point réduits à nous cacher à nos propres yeux , de peur de nous faire horreur. Pour moi je n'en aurai pas meilleure opinion des fem- mes , quand elles seront plus circonspectes : on se ménagera davantage quand on aura plus de raisons de se ménager , & quand chacune aura besoin pour elle-même de la discrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Qu'on ne s'alarme donc point tant du caquet des sociétés de femmes. Qu'elles mé- disent tant qu'elles voudront , pourvu qu'el- les médissent entr'elles. Des femmes vérita- blement corrompues ne sauroient supporter long-temps cette manière de vivre , & quel- que chère que leur pût être la médifance , elles voudroient médire avec des hommes. Quoi qu'on m'ait pu dire à cet égard , je n'ai jamais vu aucune de ces sociétés sans un se- cret mouvement d'estime & de respect pour celles qui la composoient. Telle est , me di- fois-je , la destination de la nature , qui don- ne différents goûts aux deux sexes , afin qu'ils vivent séparés & chacun à sa manière. (a)

(a) Ce principe , auquel tiennent toutes bonnes mœurs , est développé d'une manière plus claire

Ces aimables personnes passent leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amusements innocents & simples, très-propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne fais ce qu'elles ont dit, mais elles ont vé-
~~eu~~ ensemble ; elles ont pu parler des hommes, mais elles se sont passées d'eux, & tandis qu'elles critiquoient si sévèrement la conduite des autres, au moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont aussi leurs inconvénients sans doute ; quoi d'humain n'a pas les siens ? On joue, on boit, on s'enivre, on passe les nuits, tout cela peut être vrai, tout cela peut être exagéré. Il y a partout-mélange de bien & de mal, mais à diverses mesures. On abuse de tout : axiome trivial, sur lequel on ne doit ni tout rejeter ni tout admettre. La règle pour choisir est simple. Quand le bien surpasse le mal, la chose doit être admise malgré ses inconvénients ; quand le mal surpasse le bien, il la faut rejeter même avec ses avantages. Quand la chose est bonne en elle-même, & n'est mauvaise que dans ses abus ; quand les abus peuvent être prévenus sans beaucoup de peines, ou tolérés sans

& plus étendue dans un manuscrit dont je suis dépositaire, & que je me propose de publier, s'il me reste assez de temps pour cela, quoique cette annonce ne soit guère propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

grand préjudice, ils peuvent servir de prétexte, & non de raison pour abolir un usage utile ; mais ce qui est mauvais en soi sera toujours mauvais, (a) quoi qu'on fasse pour en tirer un bon usage. Telle est la différence essentielle des cercles aux spectacles.

Les citoyens d'un même Etat, les habitants d'une même ville, ne sont point des anachoretés, ils ne sauroient vivre toujours seuls & séparés ; quand il le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche despotisme qui s'alarme à la vue de sept ou huit hommes assemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent sur leurs misères.

Or, de toutes les sortes de liaisons qui peuvent rassembler les particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, sans contredit, la plus raisonnable, la plus honnête, & la moins dangereuse, parce qu'elle ne veut ni ne peut se cacher ; qu'elle est publique, permise, & que l'ordre & la règle y regnent. Il est même facile à démontrer que les abus qui peuvent en résulter, naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de songer à détruire un usage établi, on doit avoir bien pesé ceux qui s'introduiront à sa place.

(a) Je parle dans l'ordre moral : car dans l'ordre physique, il n'y a rien d'absolument mauvais. Le tout est bien.

Quiconque en pourra proposer un qui soit praticable, & duquel ne résulte aucun abus, qu'il le propose, & qu'ensuite les cercles soient abolis : à la bonne heure. En attendant, laissons, s'il le faut, passer la nuit à boire à ceux qui, sans cela, la passeroient peut-être à faire pis.

Toute intempérance est vicieuse, & surtout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliène au moins sa raison pour un temps & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'est pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme stupide & non pas méchant. (a) Pour une querelle passagère qu'il cause, il forme cent attachements durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En osera-t-on dire autant des vices qu'on substitue à ce-

(a) Ne calomnions point le vice même : n'a-t-il pas assez de sa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse, fit mourir Philotas de sens froid. Si l'ivresse a ses fureurs, quelle passion n'a pas les siennes? La différence est que les autres restent au fond de l'ame, & que celle-là s'allume & s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe & qu'on évite aisément, soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchants dessein.

lui-là , ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes fans défauts & retenus en toute chose ? Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels ! Le sage est sobre par tempérance , le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adultères, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime , à Naples elle est en horreur ; mais au fond laquelle est le plus à craindre de l'intempérance du Suisse ou de la réserve de l'Italien ?

Je le répète , il vaudroit mieux être sobre & vrai , non-seulement pour soi , même pour la société : car tout ce qui est mal en morale , est mal encore en politique. Mais le prédicateur s'arrête au mal personnel , le magistrat ne voit que les conséquences publiques ; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point , l'autre que le bien de l'Etat autant qu'il y peut atteindre ; ainsi tout ce qu'on a raison de blâmer en chaire , ne doit pas être puni par les loix. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin , tous périssent par le désordre des femmes. La raison de cette différence est claire : le premier de ces deux vices détourne des autres , le second les engendre tous. La

diversité

diversité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeunesse & l'abat moins aisément ; un sang ardent lui donne d'autres desirs ; dans l'âge des passions toutes s'enflamment au feu d'une seule, la raison s'altère en naissant, & l'homme encore indompté devient indisciplinable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un sang à demi glacé cherche un secours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaisante supplée aux esprits qu'il n'a plus ; (a) quand un vieillard abuse de ce doux remède, il a déjà rempli ses devoirs envers sa patrie, il ne la prive que du rebut de ses ans. Il a tort, sans doute : il cesse avant la mort d'être citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être : il se rend plutôt l'ennemi public par la séduction de ses complices, par l'exemple & l'effet de ses mœurs corrompues, sur-tout par la morale pernicieuse qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriser. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point existé.

De la passion du jeu naît un plus dangereux abus ; mais qu'on prévient ou réprime aisément. C'est une affaire de police, dont l'inspection devient plus facile & mieux séante dans les cercles que dans les maisons particulières. L'opinion peut beaucoup enco-

(a) Platon dans ses loix permet aux seuls vieillards l'usage du vin, & même il leur permet quelquefois l'excès.

re en ce point ; & si-tôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adresse, les cartes, les dés, les jeux de hazard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoi qu'on en dise, que ces moyens oisifs & trompeurs de remplir sa bourse, prennent jamais grand crédit chez un peuple raisonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du temps & de l'argent pour aimer à les perdre ensemble.

Conservons donc les cercles, même avec les défauts : car ces défauts ne sont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les composent ; & il n'y a point dans la vie sociale de forme imaginable, sous laquelle ces mêmes défauts ne produisent de plus nuisibles effets. Encore un coup, ne cherchons point la chimere de la perfection ; mais le mieux possible selon la nature de l'homme : & la constitution de la société. Il y a tel peuple à qui je dirois : détruisez cercles & coteries, ôtez toute barriere de bienfiance entre les sexes, remontez, s'il est possible, jusqu'à n'être que corrompus ; mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il est temps encore. Craignez le premier pas qu'on ne fait jamais seul, & songez qu'il est plus aisé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaises.

Deux ans seulement de comédie, & tout est bouleversé. L'on ne sauroit se partager entre tant d'amusements : l'heure des

spectacles étant celle des cercles, les fera dissoudre; il s'en détachera trop de membres; ceux qui resteront feront trop peu assidus pour être d'une grande ressource les uns aux autres & laisser subsister long-temps les associations. Les deux sexes réunis journellement dans un même lieu; les parties qui se lieront pour s'y rendre les manières de vivre qu'on y verra dépeintes & qu'on s'empêchera d'imiter; l'exposition des dames & demoiselles parées tout de leur mieux & mises en étalage dans des loges comme sur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs; l'affluence de la belle jeunesse qui viendra de son côté s'offrir en montre, & trouvera bien plus beau de faire des entrechats au théâtre que l'exercice à plain-palais; les petits soupers de femmes qui s'arrangeront en sortant, ne fût-ce qu'avec les actrices; enfin le mépris des anciens usages qui résultera de l'adoption des nouveaux; tout cela substituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne simplicité, & je doute un peu que des Parisiens à Geneve y conservent long-temps le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le dissimuler, les intentions sont droites encore; mais les mœurs inclinent déjà visiblement vers la décadence, & nous suivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laissons pas de craindre le sort. Par exemple, on m'af-

sure que l'éducation de la jeunesse est généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois ; ce qui pourtant ne peut guere se prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il est certain que les enfants font mieux la révérence ; qu'ils savent plus galamment donner la main aux dames, & leur dire une infinité de gentilleffes pour lesquelles je leur ferois, moi, donner le fouet ; qu'ils savent décider, trancher, interroger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde sans modestie & sans discrétion. On me dit que cela les forme ; je conviens que cela les forme à être impertinents, & c'est, de toutes les choses qu'ils apprennent par cette méthode, la seule qu'ils n'oublient point. Ce n'est pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils sont destinés à défendre, on a soin de les élever précisément comme elles : on les garantit du soleil, du vent, de la pluie, de la poussière, afin qu'ils ne puissent jamais rien supporter de tout cela. Ne pouvant les préserver entièrement du contact de l'air, on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de son ressort. On les prive de tout exercice, on leur ôte toutes leurs facultés, on les rend ineptes à tout autre usage qu'aux soins auxquels ils sont destinés ; & la seule chose que les femmes n'ignorent pas de ces vils esclaves est de se consacrer à leur service à la façon des Orient-

taux. A cela près, tout ce qui les distingue d'elles, c'est que la nature leur en ayant refusé les graces, ils y substituent des ridicules. A mon dernier voyage à Geneve, j'ai déjà vu plusieurs de ces jeunes demoiselles en juste-au-corps, les dents blanches, la main potelée, la voix flûtée, un joli parasol verd à la main, contrefaire assez mal-adroitement les hommes.

On étoit plus grossier de mon temps. Les enfants, rustiquement élevés, n'avoient point de teint à conserver, & ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les peres les menotent avec eux à la chasse, en campagne, à tous les exercices, dans toutes les sociétés. Timides & modestes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleurs entr'eux; ils n'avoient point de frisures à conserver; ils se désoient à la lutte, à la course, aux coups; ils se battoient à bon escient, se bleffoient quelquefois, & puis s'embrassoient en pleurant. Ils revenoient au logis suants, essoufflés, déchirés, c'étoient de vrais polissons; mais ces polissons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zele pour servir la patrie & du sang à verser pour elle. Plaise à Dieu qu'on en puisse dire autant un jour de nos beaux petits Messieurs requinqués, & que ces hommes de quinze ans ne soient pas des enfants à trente!

Heureusement ils ne sont point tous ain-

fi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudesse, conservatrice de la bonne constitution ainsi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un temps, seront contraints, étant grands, de se plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde, les autres gagneront des forces en les exerçant; tous deviendront, je l'espère, ce que furent leurs ancêtres, ou du moins ce que leurs peres sont aujourd'hui. Mais ne nous flattons pas de conserver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquise.

Je reviens à nos comédiens; & toujours en leur supposant un succès qui me paroît impossible, je trouve que ce succès attaquera notre constitution, non-seulement d'une manière indirecte, en attaquant nos mœurs, mais immédiatement, en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverses parties de l'État, pour conserver le corps entier dans son assiette.

Parmi plusieurs raisons que j'en pourrois donner, je me contenterai d'en choisir une qui convient mieux au plus grand nombre: parce qu'elle se borne à des considérations d'intérêt & d'argent, toujours plus sensibles au vulgaire que des effets moraux, dont il n'est pas en état de voir les liaisons avec leurs causes, ni l'influence sur le destin de l'État.

On peut considérer les spectacles, quand ils réussissent, comme une espèce de taxe qui, bien que volontaire, n'en est pas moins onéreuse au peuple, en ce qu'elle lui fournit une continuelle occasion de dépense à laquelle il ne résiste pas. Cette taxe est mauvaise, non-seulement parce qu'il n'en revient rien au souverain, mais sur-tout parce que la réparation, loin d'être proportionnelle, charge le pauvre au-delà de ses forces & soulage le riche en suppléant aux amusements plus coûteux qu'il se donneroit au défaut de celui-là. Il suffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'est ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les remplissent. A la comédie française, les premières loges & le théâtre sont à quatre francs pour l'ordinaire & à six quand on tierce. Le parterre à vingt sous; on a même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au théâtre n'est que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers sont d'une opulence excessive, & la plupart des autres n'ont rien. (a) Il en est

(a) Quand on augmenteroit la différence du prix des places en proportion de celle des fortunes, on ne rétablirait point pour cela l'équilibre. Ces places inférieures, mises à trop bas prix, seroient abandonnées à la populace, & chacun, pour en occuper de plus honorables, dépenseroit

de ceci comme des impôts sur le bled, sur le vin, sur le sel, sur toute chose nécessaire à la vie, qui ont un air de justice au premier coup d'œil, & sont au fond très-iniques : car le pauvre, qui ne peut dépenser que pour son nécessaire, est forcé de jeter les trois quarts de ce qu'il dépense en impôts, tandis que ce même nécessaire, n'étant que la moindre partie de la dépense du riche, l'impôt lui est presque insensible. (a) De cette manière, celui qui a peu paie beaucoup, & celui qui a beaucoup paie peu ; je ne vois pas quelle grande justice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller au spectacle ? Je répondrai : premie-

toujours au-delà de ses moyens. C'est une observation qu'on peut faire aux spectacles de la foire. La raison de ce désordre est que les premiers rangs sont alors un terme fixe dont les autres se rapprochent toujours, sans qu'on le puisse éloigner. Le pauvre tend sans cesse à s'élever au dessus de ses vingt sous ; mais le riche, pour le fuir, n'a plus d'asyle au-delà de ses quatre francs ; il faut, malgré lui, qu'il se laisse accoster, & si son orgueil en souffre, sa bourse en profite.

(a) Voilà pourquoi les *imposeurs* de Bodin & autres frippons publics établissent toujours leurs monopoles sur les choses nécessaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple, sans que le riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faste étoit attaqué, tout seroit perdu ; mais pourvu que les grands soient contents, qu'importe que le peuple vive ?

vement, ceux qui les établissent & lui en donnent la tentation; en second lieu, la pauvreté même qui, le condamnant à des travaux continuels, sans espoir de les voir finir, lui rend quelque délassément plus nécessaire pour les supporter. Il ne se tient point malheureux de travailler sans relâche, quand tout le monde en fait de même; mais n'est-il pas cruel à celui qui travaille, de se priver des récréations des gens oisifs? Il les partage donc; & ce même amusement qui fournit un moyen d'économie au riche, affoiblit doublement le pauvre, soit par un surcroît réel de dépense, soit par moins de zèle au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions, il suit évidemment, ce me semble, que les spectacles modernes, où l'on n'assiste qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriser & augmenter l'inégalité des fortunes, moins sensiblement, il est vrai, dans les capitales, que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée jusqu'à certain point, peut avoir ses avantages, certainement vous m'accorderez aussi qu'elle doit avoir des bornes, sur-tout dans un petit Etat, & sur-tout dans une République. Dans une Monarchie où tous les ordres sont intermédiaires entre le prince & le peuple, il peut être assez indifférent que certains hommes passent de l'un à l'autre: car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'interrompt point la progression. Mais dans une

démocratie où les sujets & le souverain ne sont que les mêmes hommes, considérés sous différents rapports, si-tôt que le plus petit nombre l'emporte en richesses sur le plus grand, il faut que l'état périsse ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche, ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une manière que de l'autre; & cette différence, portée au-delà de sa mesure, est ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

Jamais dans une Monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-dessus du prince; mais dans une République elle peut aisément le mettre au-dessus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force, & le riche est toujours le vrai souverain. Sur ces maximes incontestables, il reste à considérer si l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir sans ébranler la République. Je m'en rapporte là-dessus à ceux qui connoissent mieux que moi notre constitution & la répartition de nos richesses. Ce que je fais, c'est que le temps seul, donnant à l'ordre des choses une pente naturelle vers cette inégalité, & un progrès successif jusqu'à son dernier terme, c'est une grande imprudence de l'accélérer encore par des établissemens qui la favorisent. Le grand Sully qui nous aimoit, nous l'eût bien-sû dire: spectacles & comédies dans toute petite République, & sur-tout dans Geneve, affoiblissement d'Etat.

Si le seul établissement du théâtre nous est si nuisible, quel fruit tirerons-nous des piéces qu'on y représente? Les avantages même qu'elles peuvent procurer aux peuples pour lesquels elles ont été composées, nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour instruction ce qu'on leur a donné pour censure, ou du moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations sur les choses du monde qui nous conviennent le moins. La tragédie nous représentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir? Elle nous donnera une vaine admiration de la puissance & de la grandeur. De quoi nous servira-t-elle? Serons-nous plus grands ou plus puissants pour cela? Que nous importe d'aller étudier sur la scène les devoirs des rois en négligeant de remplir les nôtres. La stérile admiration des vertus de théâtre nous dédomagera-t-elle des vertus simples & modestes qui font le bon citoyen? Au lieu de nous guérir de nos ridicules, la comédie nous portera ceux d'autrui: elle nous persuadera que nous avons tort de mépriser des vices qu'on estime si fort ailleurs. Quelque extravagant que soit un Marquis, c'est un Marquis enfin. Concevez combien ce titre sonne dans un pays assez heureux pour n'en point avoir; & qui sait combien de courtauds croiront se mettre à la mode, en imitant les Marquis du siècle dernier? Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la bonne foi toujours

raillée, du vice adroit toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaisanterie. Quelles leçons pour un peuple dont tous les sentiments ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un scélérat est toujours méprisable, & qu'un homme de bien ne peut être ridicule ! Quoi ! Platon bannissoit Homere de sa République, & nous souffrirons Moliere dans la nôtre ! Que pourroit-il nous arriver de pis que de ressembler aux gens qu'il nous peint, même à ceux qu'il nous fait aimer ?

J'en ai dit assez, je crois, sur leur chapitre, & je ne pense guere mieux des héros de Racine, de ces héros si parés, si doux, si tendres, qui, sous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modeles des jeunes gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la mollesse, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir sur le goût de ses véritables devoirs. Tout le théâtre français ne respire que la tendresse : c'est la grande vertu à laquelle on y sacrifie toutes les autres, ou du moins qu'on y rend la plus chere aux spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du Poëte : je fais que l'homme sans passions est une chimere ; que l'intérêt du théâtre n'est fondé que sur les passions, que le cœur ne s'intéresse point à celles qui lui sont étrangères, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y soit sujet soi-même. L'amour de l'humanité, celui de

la patrie, sont les sentiments dont les peintures touchent le plus ceux qui en sont pénétrés; mais quand ces deux passions sont éteintes, il ne reste que l'amour proprement dit, pour leur suppléer, parce que son charme est plus naturel, & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'est pas également convenable à tous les hommes: c'est plutôt comme supplément des bons sentiments, que comme bon sentiment lui-même, qu'on peut l'admettre; non qu'il ne soit louable en soi, comme toute passion bien réglée, mais parce que les excès en sont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus, qui concentre le plus son cœur en lui-même: le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse, que de s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime tendrement ses parents, ses amis, sa patrie, & le genre humain, se dégrade par un attachement désordonné qui nuit bientôt à tous les autres, & leur est infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il y a des pays où les mœurs sont si mauvaises, qu'on seroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour; d'autres où elles sont assez bonnes pour qu'il soit fâcheux d'y descendre, & j'ose croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop passionnés sont plus dangereux à nous montrer qu'à personne, parce que nous n'avons na-

turellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air phlegmatique & froid, le Genevois cache une ame ardente & sensible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce séjour de la raison, la beauté n'est pas étrangère, ni sans empire; le levain de la mélancolie y fait souvent fermenter l'amour; les hommes n'y sont que trop capables de sentir des passions violentes, les femmes, de les inspirer; & les tristes effets qu'elles y ont quelquefois produit, ne montrent que trop le danger de les exciter par des spectacles touchants & tendres. Si les héros de quelques pieces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur foiblesse; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu; mais qui l'ose exposer à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre; il se pare de son enthousiasme, il usurpe sa force; il affecte son langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir! Que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'amants tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par degrés de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié! Heureux qui fait se reconnoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber!

Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse? On triomphe aisément d'un foible penchant; mais celui qui connaît le véritable amour & l'a su vaincre! ah! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu.

Ainsi, de quelque manière qu'on envisage les choses, la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les pièces de théâtre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites, nous deviendra préjudiciable, jusqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles, & qui ne sera qu'un faux goût, sans tact, sans délicatesse, substitué mal à propos parmi nous à la solidité de la raison. Le goût tient à plusieurs choses: les recherches d'imitation qu'on voit au théâtre, les comparaisons qu'on a lieu d'y faire, les réflexions sur l'art de plaire aux spectateurs, peuvent le faire germer, mais non suffire à son développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux arts & du luxe, il faut un commerce intime entre les citoyens, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il faut de la galanterie & même de la débauche; il faut des vices qu'on soit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables & réussir à les trouver. Une partie de ces choses nous manquera toujours, & nous devons trembler d'acquiescer l'autre.

Nous aurons des comédiens, mais quels?

Une bonne troupe viendra-t-elle de but en blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille ames? Nous en aurons donc d'abord de mauvais & nous ferons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous, ou s'ils nous formeront? Nous aurons de bonnes pieces; mais les recevant pour telles sur la parole d'autrui, nous ferons dispensés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ferons pas moins les connoisseurs, les arbitres du théâtre; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en ferons que plus ridicules. On ne l'est point pour manquer de goût, quand on le méprise; mais c'est l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais; & qu'est-ce au fond que ce goût si vanté? L'art de se connoître en petites choses. En vérité, quand on en a une aussi grande à conserver que la liberté, tout le reste est bien puérile.

Je ne vois qu'un remede à tant d'inconvénients; c'est que, pour nous approprier les drames de notre théâtre, nous les composions nous-mêmes, & que nous ayons des auteurs avant nos comédiens. Car il n'est pas bon qu'on nous montre toutes sortes d'imitations, mais seulement celles des choses honnêtes, & qui conviennent à des hommes libres. (a) Il est

(a) Si quis ergo in nostram urbem venerit, qui animi sapientia in omnes posse verere

sûr que des piéces tirées , comme celles des Grecs, des malheurs passés de la patrie, des défauts présents du peuple , pourroient offrir aux spectateurs des leçons utiles. Alors quels seront les héros de nos tragédies ? Des Berthelier ? des Lévrery ? Ah, dignes citoyens ! Vous fûtes des héros, sans doute ; mais votre obscurité vous avilit, vos noms communs dèshonorent vos grandes ames, (a) & nous ne sommes plus assez

formas, & omnia imitari, volueritque poemata sua ostentare, venerabimur quidem ipsum, ut sacrum, admirabilem & jucundum : dicemus autem non esse ejusmodi hominem in republicâ nostrâ, neque fas esse ut insit, mittemusque in aliam urbem, unguento caput ejus perungentes, lanâque coronantes. Nos autem austeriori minusque jucundo utemur Poetâ fabularumque fîctore, utilitatis gratiâ, qui decorè nobis rationem exprimat, & que dici debent dicat in his formulis quas à principio præ legibus tulimus, quando cives erudire aggressi sumus. *Plat. de Rep. Lib. III.*

(a.) Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie, avec cette différence que la liberté publique finit par l'un & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté ; il rendit son épée avec cette fierté qui sied si bien à la vertu malheureuse ; puis il continua de jouer avec sa belette, sans daigner répondre aux outrages de ses gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier, non pas en imitant puérilement ses discours & ses manières, mais en mourant volontairement comme

grands nous-mêmes pour vous savoir admirer. Quels seront nos tyrans ? Des gentilshommes de la cuiller, (a) des Evêques de Geneve, des Comtes de Savoie, des ancêtres d'une maison avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du respect ? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le Diable (b) & l'Antechrist n'y eussent

lui : sachant bien que l'exemple de sa mort seroit plus utile à son pays que sa vie. Avant d'aller à l'échafaud, il écrivit sur le mur de sa prison cette épitaphe qu'on avoit faite à son prédécesseur :

Quid mihi mors nocuit ? Virtus post fata viriscit :

Nec cruce, nec sævi gladio perit illa Tyranni.

(a) C'étoit une confrairie de gentilshommes Savoyards qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Geneve, & qui, pour marque de leur association, portoient une cuiller pendue au cou.

(b) J'ai lu dans ma jeunesse une tragédie de l'Esclave, où le diable étoit en effet un des acteurs. On me disoit que cette piece ayant une fois été représentée, ce personnage en entrant sur la scene se trouva double, comme si l'original eût été jaloux qu'on eût l'audace de le contrefaire, & qu'à l'instant l'effroi fit fuir tout le monde, & finir la représentation. Ce conte est burlesque, & le paroitra bien plus à Paris qu'à Geneve : cependant qu'on se prête aux suppositions, on trouvera dans cette double apparition un effet théâtral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un spectacle plus simple & plus terrible encore ;

aussi fait leur rôle. Chez les Grecs, peuple d'ailleurs assez badin, tout étoit grave & sérieux, si-tôt qu'il s'agissoit de la patrie; mais dans ce siècle plaissant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puissance, on n'ose parler d'héroïsme que dans les grands Etats, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

Quant à la comédie, il n'y faut pas songer. Elle causeroit chez nous les plus affreux désordres; elle serviroit d'instrument aux factions, aux partis, aux vengeances particulières. Notre ville est si petite que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en satyres & personnalités. L'exemple de l'ancienne Athenes, ville incomparablement plus peuplée que Geneve, nous offre une leçon frappante: c'est au théâtre qu'on y prépara l'exil de plusieurs grands hommes & la mort de Socrate; c'est par la fureur du théâtre qu'Athenes périt, & ses désastres ne justifient que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon aux premières représentations de Thespis. Ce qu'il y a de bien sur pour nous, c'est qu'il

c'est celui de la main sortant du mur & traçant des mots inconnus au festin de Balthazar. Cette seule idée fait frissonner. Il me semble que nos Poëtes Lyriques sont loin de ces inventions sublimes; ils ont, pour épouvanter, un fracas de décorations sans effet. Sur la scène même il ne faut pas tout dire à la vue; mais ébranler l'imagination.

faudra mal augurer de la république, quand on verra les citoyens, travestis en beaux-esprits, s'occuper à faire des vers français & des piéces de théâtre, talents qui ne sont point les nôtres & que nous ne posséderons jamais. Mais que M. de Voltaire daigne nous composer des tragédies sur le modèle de la mort de César, du premier acte de Brutus, &, s'il nous faut absolument un théâtre, qu'il s'engage à le remplir toujours de son génie, & à vivre autant que ses piéces.

Je serois d'avis qu'on pesât mûrement toutes ces réflexions, avant de mettre en ligne de compte le goût de parure & de dissipation que doit produire parmi notre jeunesse l'exemple des comédiens; mais enfin cet exemple aura son effet encore: & si généralement par-tout les loix sont insuffisantes pour réprimer des vices qui naissent de la nature des choses, comme je crois l'avoir montré, combien plus le seront-elles parmi nous, où le premier signe de leur foiblesse sera l'établissement des comédiens? Car ce ne seront point eux proprement qui auront introduit ce goût de dissipation: au contraire, ce même goût les aura prévénus, les aura introduits eux-mêmes, & ils ne feront que fortifier un penchant déjà tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raison les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours sur la supposition

qu'ils subsisteront commodément dans une aussi petite ville, je dis que si nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous sont à peu près égaux, ils seront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur est naturellement acquise. Ils ne seront point, comme ailleurs, tenus en respect par les grands dont ils recherchent la bienveillance, & dont ils craignent la disgrâce. Les Magistrats leur en imposeront : soit ; mais ces Magistrats auront été particuliers, ils auront pu être familiers avec eux ; ils auront des enfants qui le seront encore, des femmes qui aimeront le plaisir. Toutes ces liaisons seront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il sera impossible de résister toujours. Bientôt les comédiens, sûrs de l'impunité, la procureront encore à leurs imitateurs ; c'est par eux qu'aura commencé le désordre, mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la jeunesse, les riches, les gens oisifs, tout sera pour eux, tout éludera des loix qui les gênent, tout favorisera leur licence : chacun, cherchant à les satisfaire, croira travailler pour ses plaisirs. Quel homme osera s'opposer à ce torrent, si ce n'est peut-être quelque ancien pasteur rigide qu'on n'écouterait point, & dont le sens & la gravité passeront pour pédanterie chez une jeunesse inconsidérée ? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de manège à leurs succès,

je ne leur donne pas trente ans pour être les arbitres de l'état. (a) On verra les aspirants aux charges briguer leur faveur pour obtenir les suffrages ; les élections se feront dans les loges des actrices , & les chefs d'un peuple libre seront les créatures d'une bande d'hisfrions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra , qu'on m'accuse d'outrer la prévoyance , je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoi qu'il arrive , il faudra que ces gens-là réforment leurs mœurs parmi nous , ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura cessé de nous effrayer , les comédiens pourroient venir ; ils n'auroient plus de mal à nous faire.

Voilà, Monsieur, les considérations que j'avois à proposer au public & à vous sur la question qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit , à mon avis , tout à fait étrangere. Quand mes raisons , moins fortes qu'elles ne me paroissent , n'auroient pas un poids suffisant pour contre-balancer les vôtres, vous conviendrez au moins que , dans un aussi petit état que la république de Geneve, toutes innovations sont dangereu-

(a) On doit toujours se souvenir que , pour que la comédie se soutienne à Geneve , il faut que ce goût y devienne une fureur ; s'il n'est que modéré , il faudra qu'elle tombe. La raison veut donc qu'en examinant les effets du théâtre , on les mesure sur une cause capable de le soutenir.

ses , & qu'il n'en faut jamais faire sans des motifs urgents & graves. Qu'on nous montre donc la pressante nécessité de celle-ci. Où sont les désordres qui nous forcent de recourir à un expédient si suspect ? Tout est-il perdu sans cela ? Notre ville est-elle si grande , le vice & l'oïveté y ont-ils déjà fait un tel progrès qu'elle ne puisse plus désormais subsister sans spectacles ? Vous nous dites qu'elle en souffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs ; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaises mœurs & attaquer les bonnes : car ce dernier effet dépend moins des qualités du spectacle que de l'impression qu'il cause. En ce sens , quel rapport entre quelques farces passagères & une comédie à demeure , entre les polissonneries d'un charlatan & les représentations régulières des ouvrages dramatiques , entre des tréteaux de foire élevés pour réjouir la populace , & un théâtre estimé où les honnêtes gens penseroient s'instruire ? L'un de ces amusements est sans conséquence & reste oublié dès le lendemain ; mais l'autre est une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il est permis d'amuser les enfants , & peut être enfant qui veut sans beaucoup d'inconvénients. Si ces fades spectacles manquent de goût , tant mieux : on s'en rebutera plus vite ; s'ils sont grossiers , ils seront moins séduisants. Le vice ne s'in-

finue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant son image; & les mots sales sont plus contraires à la politesse qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expressions sont toujours plus recherchées & les oreilles plus scrupuleuses dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la jeunesse qui les écoute? Si font bien les discrets propos du théâtre; & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une seule représentation de l'oracle.

Au reste, j'avoue que j'aurois mieux, quant à moi, que nous pussions nous passer entièrement de tous ces tréaux, & que petits & grands nous fussions tirer nos plaisirs & nos devoirs de notre état & de nous-mêmes; mais de ce qu'on devoit peut-être chasser les bateleurs, il ne s'ensuit pas qu'il faille appeler les comédiens. Vous avez vu, dans votre propre pays, la ville de Marseille se défendre long-temps d'une pareille innovation, résister même aux ordres réitérés du Ministre, & garder encore, dans ce mépris d'un amusement frivole, une image honorable de son ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la sienne!

Qu'on ne pense pas, sur-tout, faire un pareil établissement par maniere d'essai, sauf à l'abolir quand on en sentira les inconveniens:

convénients : car ces inconvénients ne se détruisent pas avec le théâtre qui les produit ; ils restent quand leur cause est ôtée , & dès qu'on commence à les sentir , ils sont irrémédiables. Nos mœurs altérées , nos goûts changés ne se rétabliront pas comme ils se feront corrompus ; nos plaisirs même , nos innocents plaisirs auront perdu leurs charmes ; le spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oïveté devenue nécessaire , les vuides du temps que nous ne saurons plus remplir , nous rendront à charge à nous-mêmes ; les comédiens en partant nous laisseront l'ennui pour arrhes de leur retour ; il nous forcera bientôt à les rappeler ou à faire pis. Nous aurons mal fait d'établir la comédie , nous ferons mal de la laisser subsister , nous ferons mal de la détruire : après la première faute , nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi ! ne faut-il donc aucun spectacle dans une république ? Au contraire , il en faut beaucoup. C'est dans les républiques qu'ils sont nés , c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent & de former entr'eux les doux liens du plaisir & de la joie , qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer & de rester à jamais unis ? Nous avons déjà plusieurs de ces fêtes publiques ; ayons en

davantage encore ; je n'en ferai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur, qui les tiennent craintifs & immobiles dans le silence & l'inaction ; qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes images de la servitude & de l'inégalité. Non, peuple heureux, ce ne sont pas-là vos fêtes ! C'est en plein air, c'est sous le ciel qu'il faut vous rassembler & vous livrer au doux sentiment de votre bonheur. Que vos plaisirs ne soient efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui sent la contrainte & l'intérêt ne les empoisonne, qu'ils soient libres & généreux comme vous, que le soleil éclaire vos innocents spectacles ; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puisse éclairer.

Mais quels seront enfin les objets de ces spectacles ? Qu'y montrera-t-on ? Rien, si l'on veut. Avec la liberté, par-tout où regne l'affluence, le bien-être y regne aussi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore : donnez les spectateurs en spectacle ; rendez-les acteurs eux-mêmes ; faites que chacun se voie & s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis. Je n'ai pas besoin de renvoyer aux jeux

des anciens Grecs : il en est de plus modernes, il en est d'existants encore, & je les trouve précisément parmi nous. Nous avons tous les ans des revues, des prix publics, des rois de l'arquebuse, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établissemens si utiles (a) & si agréables, on ne peut trop avoir de sem-

(a) Il ne suffit pas que le peuple ait du pain, & vive dans sa condition. Il faut qu'il y vive agréablement, afin qu'il en remplisse mieux les devoirs, qu'il se tourmente moins pour en sortir, & que l'ordre public soit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne pense à ce que chacun se plaise dans son état. Le manège & l'esprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement : tout va mal quand l'un aspire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer son métier pour le bien faire. L'assiette de l'état n'est bonne & solide que quand, tous se sentant à leur place, les forces particulières se réunissent & concourent au bien public, au lieu de s'user l'une contre l'autre, comme elles font dans tout état mal constitué. Cela posé, que doit-on penser de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes, les plaisirs & toute espèce d'amusement, comme autant de distractions qui le détournent de son travail ? Cette maxime est barbare & fautive. Tant pis, si le peuple n'a de temps que pour gagner son pain ; il lui en faut encore pour le manger avec joie : autrement il ne le gagnera pas long-temps. Ce Dieu juste & bienfaisant, qui veut qu'il s'occupe, veut aussi qu'il se délasse : la nature lui impose

blables rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre dispos & robustes, ce que nous faisons pour nous exercer aux armes? La république a-t-elle moins besoin d'ouvriers que de soldats? Pourquoi, sur le modèle des prix militaires, ne fonderions-nous pas d'autres prix de gymnastique, pour la lutte, pour la course, pour le disque, pour divers exercices du corps? Pourquoi n'animerions-nous pas nos bateliers par des joutes sur le lac? Y auroit-il au monde un plus brillant spectacle que de voir, sur ce vaste & superbe bassin, des centaines de bateaux, élégamment équipés, partir à la fois au signal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis servir de cortège au vainqueur revenant en triomphe recevoir le prix mérité? Toutes ces sortes de fêtes ne sont dispendieuses qu'autant qu'on le veut bien, & le seul concours les rend assez magnifiques. Cependant il faut y avoir assisté chez le Genevois, pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus: ce n'est plus ce peuple si rangé, qui ne se dé-

également l'exercice & le repos, le plaisir & la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux? Donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amusements qui lui fassent aimer son état & l'empêchent d'en envier un plus

part point de ses regles économiques ; ce n'est plus ce long raisonneur, qui pese tout jusqu'à la plaisanterie à la balance du jugement. Il est vif, gai, caressant ; son cœur est alors dans ses yeux, comme il est toujours sur ses levres ; il cherche à communiquer sa joie & ses plaisirs ; il invite, il presse, il force, il se dispute les survenants. Toutes les sociétés n'en font qu'une, tout devient commun à tous. Il est presque indifférent à quelle table on se mette : ce seroit l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profusion ; mais cette profusion même est alors bien placée, & l'aspect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'hiver, temps consacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes publiques. Il en est pourtant une espece dont je voudrois bien qu'on se fit moins de scrupule, savoir les bals entre de jeunes personnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la danse & des assemblées qu'elle occasionne, comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter ; que l'un & l'autre

doux. Des jours ainsi perdus feront mieux valoir tous les autres. Présidez à ses plaisirs pour les rendre honnêtes, c'est le vrai moyen d'animer les travaux,

de ces amusements ne fût pas également une inspiration de la nature ; & que ce fût un crime à ceux qui sont destinés à s'unir de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils suivent leur destination , & certainement le premier & le plus saint de tous les liens de la société est le mariage. Toutes les fausses religions combattent la nature ; la nôtre seule , qui la suit & la règle , annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajouter sur le mariage , aux embarras de l'ordre civil , des difficultés que l'évangile ne prescrit pas & que tout bon gouvernement condamne ; mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre , & de se voir avec plus de décence & de circonspection , que dans une assemblée où les yeux du public incessamment ouverts sur elles les forcent à la réserve , à la modestie , à s'observer avec le plus grand soin ? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable , salutaire , propre à la vivacité des jeunes gens , qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienfiance , & auquel le spectateur impose une gravité , dont on n'oseroit sortir un instant ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui , du moins quant à la

figure, & de se montrer avec les agréments & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrette sévérité d'un pasteur ne fait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui? On élude une tyrannie insupportable que la nature & la raison défavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des ténèbres, & jamais l'innocence & le mystère n'habiteront long-temps ensemble.

Pour moi, loin de blâmer de si simples amusements, je voudrois au contraire qu'ils fussent publiquement autorisés, & qu'on y

prévint tout désordre particulier en les convertissant en bals solennels & périodiques, ouverts indistinctement à toute la jeunesse à marier. Je voudrois qu'un Magistrat, (a) nommé par le Conseil, ne dédaignât pas de présider à ces bals. Je voudrois que les peres & meres y assistassent, pour veiller sur leurs enfants, pour être témoins de leur grace & de leur adresse, des applaudissements qu'ils auroient mérités, & jouir ainsi du plus doux spectacle qui puisse toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute personne mariée y fût admise au nombre des spectateurs & des juges, sans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en dansant elle-même : car à quelle fin honnête pourroit-elle se donner ainsi en montre au public ? Je voudrois qu'on formât dans la salle une enceinte commode & honorable, destinée

(a) A chaque corps de métier, à chacune des sociétés publiques dont est composé notre état, préside un de ces Magistrats, sous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils assistent à toutes les assemblées & même aux festins. Leur présence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'association ; mais elle maintient tout le monde dans le respect qu'on doit porter aux loix, aux mœurs, à la décence, même au sein de la joie & du plaisir. Cette institution est très-belle, & forme de grands liens qui unissent le peuple à ses chefs.

aux gens âgés de l'un & de l'autre sexe, qui ayant déjà donné des citoyens à la patrie, verroient encore leurs petits-enfants se préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne sortît sans saluer ce parquet, & que tous les couples de jeunes gens vinssent, avant que de commencer leur danse & après l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à respecter la vieillesse. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette assemblée un certain coup d'œil attendrissant, & qu'on ne vît quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de souvenir, capables peut-être d'en arracher à un spectateur sensible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune personne qui, durant les précédents, se seroit comportée le plus honnêtement, le plus modestement, & auroit plu davantage à tout le monde, au jugement du parquet, fût honorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis*, (a) & du titre de reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même assemblée on la reconduisît en cortège, que le pere & la mere fussent félicités & remerciés d'avoir une fille bien née & de l'élever si bien. Enfin je voudrois que, si elle venoit

(a) Voyez la note précédente.

à se marier dans le cours de l'an, la Seigneurie lui fît un présent, ou lui accordât quelque distinction publique, afin que cet honneur fût une chose assez sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir un sujet de plaisanterie.

Il est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité, si l'âge des Juges ne laissoit toute la préférence au mérite; & quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée, quel en seroit le grand inconvénient? Ayant plus d'assauts à soutenir, n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée? N'est-elle pas un don de la nature, ainsi que les talents? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne & puissent contenter l'amour-propre, sans offenser la vertu?

En perfectionnant ce projet dans les mêmes vues, sous un air de galanterie & d'amusement, on donneroit à ces fêtes plusieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La jeunesse, ayant des rendez-vous sûrs & honnêtes, seroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque sexe se livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaisirs qui lui sont propres, & s'en consoleroit plus aisément d'être privé du commerce continué de l'autre. Les particuliers de tout état auroient la ressource d'un spectacle agréa-

ble , sur-tout aux peres & meres. Les soins pour la parure de leurs filles seroient pour les femmes un objet d'amusement qui seroit diversion à beaucoup d'autres ; & cette parure , ayant un objet innocent & louable , seroit là tout-à-fait à sa place. Ces occasions de s'assembler pour s'unir , & d'arranger des établissemens , seroient des moyens fréquents de rapprocher des familles divisées & d'affermir la paix ; si nécessaire dans notre état. Sans altérer l'autorité des peres , les inclinations des enfans seroient un peu plus en liberté ; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur : les convenances d'âge , d'humeur , de goût , de caractere seroient un peu plus consultées ; on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal assortis , quand on les suit aux dépens des autres. Les liaisons devenant plus faciles , les mariages seroient plus fréquents ; ces mariages , moins circonscrits par les mêmes conditions , préviendroient les partis , tempéreroient l'excessive inégalité , maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'esprit de sa constitution ; ces bals ainsi dirigés ressembleroient moins à un spectacle public , qu'à l'assemblée d'une famille ; & du sein de la joie & des plaisirs , naîtroient la conservation , la concorde , & la prospérité de la république. (a)

(a) Il me paroît plaisant d'imaginer quelque-

Sur ces idées, il seroit aisé d'établir, à peu de frais & sans danger, plus de spec-

fois les jugemens que plusieurs porteront de mes goûts sur mes écrits. Sur celui-ci l'on ne manquera pas de dire : cet homme est fou de la danse, je m'ennuie à voir danser : il ne peut souffrir la comédie, j'aime la comédie à la passion : il a de l'aversion pour les femmes, je ne serai que trop bien justifié là-dessus : il est mécontent des comédiens, j'ai tout sujet de m'en louer ; & l'amitié du seul d'entr'eux que j'ai connu particulièrement, ne peut qu'honorer un honnête homme. Même jugement sur les Poètes dont je suis forcé de censurer les pièces : ceux qui sont morts ne seront pas de mon goût, & je serai piqué contre les vivants. La vérité est que Racine me charme, & que je n'ai jamais manqué volontairement une représentation de Molière. Si j'ai moins parlé de Corneille, c'est qu'ayant peu fréquenté ses pièces & manquant de livres, il ne m'est pas assez resté dans la mémoire pour le citer. Quant à l'auteur d'Atrée & de Catilina, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, & ce fut pour en recevoir un service. J'estime son génie & respecte sa vieillesse ; mais, quelque honneur que je porte à sa personne, je ne dois que justice à ses pièces, & je ne fais point acquitter mes dettes aux dépens du bien public & de la vérité. Si mes écrits m'inspirent quelque fierté, c'est par la pureté d'intention qui les dicte, c'est par un déintéressement dont peu d'Auteurs m'ont donné l'exemple, & que fort peu voudront imiter. Jamais vue particulière ne souilla le désir d'être utile aux autres qui m'a mis la plume à la main, & j'ai presque toujours

faciles qu'il n'en faudroit pour rendre le séjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au moins pour voir une chose unique. Quoiqu'à dire le vrai, sur beaucoup de fortes raisons, je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage; & je suis persuadé quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Geneve, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

écrit contre mon propre intérêt : *Vitam impendere vero* ; voilà la devise que j'ai choisie & dont je me sens digne. Lecteurs, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement ; craignez mes erreurs & non ma mauvaise foi. L'amour du bien public est la seule passion qui me fait parler au public ; je fais alors m'oublier moi-même, & si quelqu'un m'offense, je me tais sur son compte, de peur que la colere ne me rende injuste. Cette maxime est bonne à mes ennemis, en ce qu'ils me nuisent à leur aise & sans crainte de représailles, aux lecteurs qui ne craignent pas que ma haine leur en impose, & surtout à moi qui, restant en paix tandis qu'on m'outrage, n'ai du moins que le mal qu'on me fait, & non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité à qui j'ai consacré ma vie, non jamais mes passions ne souilleront le sincere amour que j'ai pour toi ; l'intérêt ni la crainte ne sauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir, & ma plume ne te refusera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance !

Mais savez-vous, Monsieur, qui l'on devrait s'efforcer d'attirer & de retenir dans nos murs? Les Genevois mêmes qui, avec un sincere amour pour leur pays, ont tous une si grande inclination pour les voyages, qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos citoyens épars dans le reste de l'Europe & du monde, vivent & meurent loin de la patrie; & je me citerois moi-même avec plus de douleur, si j'y étois moins inutile. Je fais que nous sommes forcés d'aller chercher au loin les ressources que notre terrain nous refuse, & que nous pourrions difficilement subsister, si nous nous y tenions renfermés; mais au moins que ce bannissement ne soit pas éternel pour tous. Que ceux dont le ciel a béni les travaux viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche, réjouir leurs concitoyens du spectacle de leur fortune, animer l'émulation des jeunes gens, enrichir leur pays de leur richesse & jouir modestement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres. Sera-ce avec des théâtres, toujours moins parfaits chez nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir? Quitteront-ils la comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve? Non, non, Monsieur, ce n'est pas ainsi qu'on les peut ramener. Il faut que chacun sente qu'il ne sauroit trouver ailleurs ce qu'il a laissé dans son pays;

il faut qu'un charme invincible le rappelle au séjour qu'il n'auroit point dû quitter : il faut que le souvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers spectacles, de leurs premiers plaisirs, reste profondément gravé dans leurs cœurs ; il faut que les douces impressions faites durant la jeunesse demeurent & se renforcent dans un âge avancé, tandis que mille autres s'effacent ; il faut qu'au milieu de la pompe des grands Etats & de leur triste magnificence, une voix secrète leur crie incessamment au fond de l'ame : ah ! où sont les jeux & les fêtes de ma jeunesse ? Où est la concorde des citoyens ? Où est la fraternité publique ? Où est la pure joie & la véritable alégresse ? Où sont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence ? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu ! avec le cœur du Genevois, avec une ville aussi riante, un pays aussi charmant, un gouvernement aussi juste, des plaisirs si vrais & si purs, & tout ce qu'il faut pour savoir les goûter, à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie ?

Ainsi rappelloit ses citoyens, par des fêtes modestes & des jeux sans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer ; ainsi dans Athenes, parmi les beaux arts ; ainsi dans Suse, au sein du luxe & de la mollesse, le Spartiate ennuyé, soupiroit après ses grossiers festins & ses fatigants exercices. C'est à

Sparte que , dans une laborieuse oisiveté , tout étoit plaisir & spectacle ; c'est-là que les plus rudes travaux passoient pour des récréations , & que les moindres délassemens formoient une instruction publique ; c'est-là que les citoyens continuellement assemblés , consacroient la vie entière à des amusements qui faisoient la grande affaire de l'état , & à des jeux dont on ne se délassoit qu'à la guerre.

J'entends déjà les plaisants me demander si , parmi tant de merveilleuses instructions , je ne veux point aussi , dans nos fêtes Genevoises , introduire les danses des jeunes Lacédémoniennes ? Je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux & les cœurs assez chastes pour supporter un tel spectacle , & que de jeunes personnes dans cet état fussent à Geneve comme à Sparte couvertes de l'honnêteté publique ; mais , quelque estime que je fasse de mes compatriotes , je fais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens ; & je ne leur propose des institutions de ceux-ci , que celles dont ils ne sont pas encore incapables. Si le sage Plutarque s'est chargé de justifier l'usage en question , pourquoi faut-il que je m'en charge après lui ? Tout est dit , en avouant que cet usage ne convenoit qu'aux élèves de Licurgue : que leur vie frugale & laborieuse , leurs mœurs pures & sévères , la force d'ame qui leur étoit propre , pouvoient seules rendre innocent sous leurs

yeux un spectacle si choquant pour tout peuple qui n'est qu'honnête.

Mais pense-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins son danger qu'une nudité absolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence, & peut-être en dégoût? Ne fait-on pas que les statues & les tableaux n'offensent les yeux que quand un mélange de vêtements rend les nudités obscènes? Le pouvoir immédiat des sens est foible & borné: c'est par l'entremise de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages, c'est-elle qui prend soin d'irriter les désirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la nature: c'est elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste, au travers duquel un regard enflammé par l'imagination, n'aille porter les désirs. Une jeune Chinoise, avançant un bout de pied couvert & chaussé, fera plus de ravage à Peking, que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & si peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui; quand on ne montre moins que pour faire désirer davantage; quand l'obstacle qu'on oppose aux yeux ne sert qu'à mieux irriter l'imagination; quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose:

*Heu ! male tum mites defendit pampinus
uvas.*

Terminons ces nombreuses digressions. Grace au ciel, voici la dernière; je suis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modèle de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'est pas seulement par leur objet, mais aussi par leur simplicité que je les trouve recommandables: sans pompe, sans luxe, sans appareil, tout y respiroit, avec un charme secret de patriotisme qui les rendoit intéressantes, un certain esprit martial convenable à des hommes libres (a): sans affaires & sans plaisirs au moins de ce qui porte ces noms parmi

(a) Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un spectacle assez simple, & dont pourtant l'impression m'est toujours restée, malgré le temps & la diversité des objets. Le régiment de S. Gervais avoit fait l'exercice, & , selon la coutume, on avoit soupé par compagnies; la plupart de ceux qui les composoient se rassemblèrent après le soupé dans la place de S. Gervais, & se mirent à danser tous ensemble, officiers & soldats, autour de la fontaine, sur le bassin de laquelle étoient montés les tambours, les fifres, & ceux qui portoient les flambeaux. Une danse de gens égayés par un long repas sembleroit n'offrir rien de fort intéressant à voir; cependant l'accord de cinq ou six cens hommes

nous, ils passaient dans cette douce uniformité la journée sans la trouver trop longue, & la vie, sans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque soir, gais & dispos, prendre leur frugal repas, contents de leur patrie, de leurs concitoyens, & d'eux-

en uniforme, se tenant tous par la main, & formant une longue bande qui serpenoit en cadence & sans confusion, avec mille tours & retours, mille especes d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animoient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au sein du plaisir, tout cela formoit une sensation très-vive qu'on ne pouvoit supporter de sens froid. Il étoit tard, les femmes étoient couchées, toutes se releverent. Bientôt les fenêtres furent pleines de spectatrices qui donnoient un nouveau zele aux acteurs; elles ne purent tenir long-temps à leurs fenêtres, elles descendirent; les maîtresses venoient voir leurs maris, les servantes apportoient du vin; les enfants même, éveillés par le bruit, accoururent demi-vêtus entre les peres & les meres. La danse fut suspendue; ce ne furent qu'embrassements, ris, fantes, caresses. Il résulta de tout cela un attendrissement général que je ne saurois peindre, mais que, dans l'allégresse universelle, on éprouve assez naturellement au milieu de tout ce qui nous est cher. Mon pere, en m'embrassant, fut saisi d'un tressaillement que je crois sentir & partager encore. Jean-Jacques, me disoit-il, aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois; ils sont tous amis, ils sont tous freres; la joie & la concorde regnent au milieu

mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertissements publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danses en autant de bandes, selon la différence des âges ; & ces danses se faisoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la première, en chantant le couplet suivant.

Nous avons été jadis

Jeunes, vaillants & hardis.

d'eux. Tu es Genevois ; tu verras un jour d'autres peuples ; mais quand tu voyagerois autant que ton père, tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danse, il n'y eut plus moyen : on ne savoit plus ce qu'on faisoit ; toutes les têtes étoient tournées d'une ivresse plus douce que celle du vin. Après avoir resté quelque temps encore à rire & à causer sur la place, il fallut se séparer ; chacun se retira paisiblement avec sa famille ; & voilà comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris, non pas en troublant leurs plaisirs, mais en allant les partager. Je sens bien que ce spectacle dont je fus si touché, seroit sans attrait pour mille autres : il faut des yeux faits pour le voir, & un cœur fait pour le sentir. Non, il n'y a de pure joie que la joie publique, & les vrais sentimens de la nature ne regnent que sur le peuple. Ah ! Dignité, fille de l'orgueil & mere de l'ennui, jamais tes tristes esclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie ?

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence.

*Nous le sommes maintenant ,
A l'épreuve à tout venant.*

Ensuite venoient les enfants qui leur répondoient, en chantant de toute leur force.

*Et nous bientôt le ferons ,
Qui tous vous surpasserons.*

Voilà, Monsieur, les spectacles qu'il faut à nos républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet essai, si jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les tristes effets; j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrois montrer davantage; mais c'est trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos Magistrats saura prévenir. Je ne prétends point instruire des hommes plus sages que moi. Il me suffit d'en avoir dit assez pour consoler la jeunesse de mon pays d'être privée d'un amusement qui coûteroit si cher à la patrie. J'exhorte cette heureuse jeunesse à profiter de l'avis qui termine votre article. Puisse-t-elle connoître & mériter son sort! Puisse-t-elle sentir toujours combien le solide bonheur

est préférable aux vains plaisirs qui le détruisent ! Puisse-t-elle transmettre à ses descendants les vertus , la liberté , la paix qu'elle tient de ses peres ! C'est le dernier vœu par lequel je finis mes écrits , c'est celui par lequel finira ma vie.



L E T T R E

D E

M. D'ALEMBERT

A

M. J. J. ROUSSEAU,

Sur l'Article *Geneve*, tiré du septieme Volume
de l'Encyclopédie ;

A V E C

QUELQUES AUTRES P I E C E S
qui y sont relatives.



AVERTISSEMENT.

L'ARTICLE Geneve de l'Encyclopédie, ayant donné lieu à plusieurs écrits, dont les principaux sont la Lettre de Monsieur Rousseau à Monsieur d'Alembert, & la Profession de foi des Ministres de Geneve, on a cru faire plaisir au public de lui présenter dans un seul volume l'article de l'Encyclopédie, la Lettre de M. d'Alembert à M. Rousseau sur cet article, & la Profession de foi. On a joint à cette Profession quelques notes, qui ont été communiquées par un Théologien. On s'est déterminé d'autant plus volontiers à imprimer ces notes, qu'elles n'ont pour but que d'éclaircir un fait très-important, & qu'elles sont exprimées en des termes qui ne juroient blesser les Ministres de Geneve.

ARTICLE



A R T I C L E

G E N E V E ,

TIRÉ DU SEPTIEME VOLUME

DE L'ENCYCLOPÉDIE.



La ville de Geneve est située sur deux collines, à l'endroit où finit le lac qui porte aujourd'hui son nom, & qu'on appelloit autrefois *Lac Leman*. La situation en est très-agréable; on voit d'un côté le lac, de l'autre le Rhône, aux environs une campagne riante, des côteaux couverts de maisons de campagne le long du lac, & à quelques lieues les sommets toujours glacés des Alpes, qui paroissent des montagnes d'argent lorsqu'ils sont éclairés par le soleil dans les beaux jours. Le port de Geneve sur le lac, avec des jettées, ses barques, ses marchés, & sa position entre la France, l'Italie & l'Allemagne, la rendent industrieuse, riche & commerçante. Elle a plusieurs beaux édifi-

ces, & des promenades agréables; les rues sont éclairées la nuit, & on a construit sur le Rhône une machine à pompes fort simple, qui fournit de l'eau jusqu'aux quartiers les plus élevés, à cent pieds de haut. Le lac est d'environ dix-huit lieues de long, & de quatre à cinq dans sa plus grande largeur. C'est une espece de petite mer qui a ses tempêtes, & qui produit d'autres phénomènes curieux.

Jules César parle de Geneve comme d'une ville des Allobroges, alors province romaine; il y vint pour s'opposer au passage des Helvétiens, qu'on a depuis appelés *Suisses*. Dès que le Christianisme fut introduit dans cette ville, elle devint un siége épiscopal, suffragant de Vienne. Au commencement du cinquieme siecle, l'Empereur Honorius la céda aux Bourguignons, qui en furent dépossédés en 534, par les Rois Francs. Lorsque Charlemagne, sur la fin du neuvieme siecle, alla combattre les Rois des Lombards, & délivrer le Pape (qui l'en récompensa bien par la couronne impériale,) ce Prince passa à Geneve, & en fit le rendez-vous général de son armée. Cette ville fut ensuite annexée par héritage à l'empire germanique, & Conrad y vint prendre la couronne impériale en 1034. Mais les Empereurs, ses successeurs, occupés d'affaires très-importantes, que leur suscitèrent les Papes pendant plus de trois cens ans, ayant négligé d'avoir les yeux sur cette ville, elle secoua insensiblement le

joug, & devint une ville impériale, qui eut son Evêque pour Prince, ou plutôt pour Seigneur; car l'autorité de l'Evêque étoit tempérée par celle des citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès-lors exprimoient cette constitution mixte; c'étoit un aigle impérial d'un côté, & de l'autre une clef représentant le pouvoir de l'Eglise, avec cette devise, *POST TENEBRAS LUX*. La ville de Geneve a conservé ces armes après avoir renoncé à l'Eglise romaine; elle n'a plus de commun avec la papauté que les clefs qu'elle porte dans son écusson; il est même assez singulier qu'elle les ait conservées, après avoir brisé, avec une espèce de superstition, tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome; elle a pensé apparemment que la devise, *POST TENEBRAS LUX*, qui exprime parfaitement, à ce qu'elle croit, son état actuel par rapport à la religion, lui permettoit de ne rien changer au reste de ses armoiries.

Les Ducs de Savoie, voisins de Geneve, appuyés quelquefois par les Evêques, firent insensiblement, & à différentes reprises, des efforts pour établir leur autorité dans cette ville; mais elle y résista avec courage, soutenue de l'alliance de Fribourg, & de celle de Berne. Ce fut alors, c'est-à-dire vers 1526, que le conseil des deux cens fut établi. Les opinions de Luther & de Zuingle commençoient à s'introduire; Berne les avoit adoptées; Geneve les goûtoit; elle les admit enfin en 1535; la papauté fut abolie; & l'E-

vêque, qui prend toujours le titre d'Evêque de Geneve, sans y avoir plus de juridiction que l'Evêque de Babylone n'en a dans son diocèse, est résident à Annecy depuis ce temps-là.

On voit encore entre les deux portes de l'hôtel-de-ville de Geneve, une inscription latine en mémoire de l'abolition de la religion catholique. Le Pape y est appelé l'*Antechrist*. Cette expression, que le fanatisme de la liberté & de la nouveauté s'est permise dans un siècle encore à demi barbare, nous paroît peu digne aujourd'hui d'une ville aussi philosophe. Nous osons l'inviter à substituer à ce monument injurieux & grossier, une inscription plus vraie, plus noble & plus simple. Pour les catholiques, le Pape est le chef de la véritable Eglise; pour les protestants sages & modérés, c'est un Souverain qu'ils respectent comme Prince, sans lui obéir; mais dans un siècle tel que le nôtre, il n'est plus l'Antechrist pour personne.

Geneve, pour défendre sa liberté contre les entreprises des Ducs de Savoie & de ses Evêques, se fortifia encore de l'alliance de Zurich, & sur-tout de celle de la France. Ce fut avec ces secours qu'elle résista aux armes de Charles-Emmanuel, & aux trésors de Philippe II, Prince dont l'ambition, le despotisme, la cruauté & la superstition furent à sa mémoire l'exécration de la postérité. Henri IV, qui avoit secouru Geneve de 300 soldats, eut bientôt après besoin lui-

même de ses secours; elle ne lui fut pas inutile dans le temps de la ligue, & dans d'autres occasions: delà sont venus les privilèges dont les Genevois jouissent en France comme les Suisses.

Ces peuples voulant donner de la célébrité à leur ville, y appellerent Calvin, qui jouissoit avec justice d'une grande réputation; homme de lettres du premier ordre, écrivant en latin aussi bien qu'on peut le faire dans une langue morte, & en français avec une pureté singulière pour son temps; cette pureté, que nos habiles Grammairiens admirent encore aujourd'hui, rend ses écrits bien supérieurs à presque tous ceux du même siècle, comme les ouvrages de MM. de Port-Royal se distinguent encore aujourd'hui par la même raison, des rapsodies barbares de leurs adversaires & de leurs contemporains. Calvin, Jurisconsulte habile, & Théologien aussi éclairé qu'un hérétique le peut être, dressa, de concert avec les Magistrats, un recueil de Loix civiles & ecclésiastiques, qui fut approuvé en 1543 par le peuple, & qui est devenu le code fondamental de la République. Le superflus des biens ecclésiastiques qui ser voit, avant la réforme, à nourrir le luxe des Evêques & de leurs subalternes, fut appliqué à la fondation d'un hôpital, d'un collège, & d'une académie: mais les guerres que Geneve eut à soutenir pendant près de soixante ans, empêchèrent les arts & le commerce d'y fleurir autant que les sciences. En-

fin le mauvais succès de l'escalade tentée en 1602 par le Duc de Savoie, a été l'époque de la tranquillité de cette République. Les Genevois repoussèrent leurs ennemis, qui les avoient attaqués par surprise; & pour dégoûter le Duc de Savoie d'entreprises semblables, ils firent pendre treize des principaux Généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin, des hommes qui avoient attaqué leur ville sans déclaration de guerre; car cette politique singulière & nouvelle, qui consiste à faire la guerre sans l'avoir déclarée, n'étoit pas encore connue en Europe; &, eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands Etats, elle est trop préjudiciable aux petits, pour qu'elle puisse jamais être de leur goût.

Le Duc Charles-Emmanuel se voyant repoussé & ses Généraux pendus, renonça à s'emparer de Geneve. Son exemple servit de leçon à ses successeurs; &, depuis ce temps, cette ville n'a cessé de se peupler, de s'enrichir & de s'embellir dans le sein de la paix. Quelques dissensions intestines, dont la dernière a éclaté en 1738, ont de temps en temps altéré légèrement la tranquillité de la République; mais tout a été heureusement pacifié par la médiation de la France & des Cantons confédérés; & la sûreté est aujourd'hui établie au dehors plus fortement que jamais, par deux nouveaux traités, l'un avec la France en 1749, & l'autre avec le Roi de Sardaigne en 1754.

C'est une chose très-singulière, qu'une ville qui compte à peine 24000 ames, & dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laisse pas d'être un Etat souverain, & une des villes les plus florissantes de l'Europe. Riche par sa liberté & par son commerce, elle voit souvent autour d'elle tout en feu, sans jamais s'en ressentir; les événements qui agitent l'Europe ne sont pour elle qu'un spectacle, dont elle jouit sans y prendre part; attachée aux Français par ses alliances & par son commerce, aux Anglais par son commerce & par la religion, elle prononce avec impartialité sur la justice des guerres que ces deux nations puissantes se font l'une à l'autre (quoiqu'elle soit d'ailleurs trop sage pour prendre aucune part à ces guerres,) & juge tous les Souverains de l'Europe sans les flatter, sans les blesser, & sans les craindre.

La ville est bien fortifiée, sur-tout du côté du Prince qu'elle redoute le plus, du Roi de Sardaigne. Du côté de la France, elle est presque ouverte & sans défense. Mais le service s'y fait comme dans une ville de guerre; les arsenaux & les magasins sont bien fournis; chaque citoyen y est soldat comme en Suisse & dans l'ancienne Rome. On permet aux Genevois de servir dans les troupes étrangères; mais l'Etat ne fournit à aucune puissance des compagnies avouées, & ne souffre dans son territoire aucun enrôlement.

Quoique la ville soit riche, l'Etat est pau-

vre par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts, même les moins onéreux. Le revenu de l'Etat ne va pas à cinq cens mille livres monnoie de France ; mais l'économie admirable avec laquelle il est administré, suffit à tout, & produit même des sommes en réserve pour les besoins extraordinaires.

On distingue dans Geneve quatre ordres de personnes : les *citoyens*, qui sont fils de bourgeois, & nés dans la ville ; eux seuls peuvent parvenir à la magistrature : les *bourgeois*, qui sont fils de bourgeois ou de citoyens, mais nés en pays étranger, ou qui étant étrangers, ont acquis le droit de bourgeoisie, que le Magistrat peut conférer ; ils peuvent être du conseil général, & même du grand conseil, appelé *des deux cens*. Les *habitants* sont des étrangers qui ont permission du Magistrat de demeurer dans la ville, & qui n'y font rien autre chose. Enfin les *natifs* sont les fils des habitants ; ils ont quelques privilèges de plus que leurs peres, mais ils sont exclus du gouvernement.

A la tête de la République sont quatre Syndics, qui ne peuvent l'être qu'un an, & ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux Syndics est joint le petit conseil, composé de vingt Conseillers, d'un Trésorier, de deux Secretaires d'Etat, & un autre corps qu'on appelle *de la justice*. Les affaires journalieres, & qui demandent expédition, soit criminelles, soit civiles, sont l'objet de ces deux corps.

Le grand-conseil est composé de deux cens cinquante citoyens ou bourgeois : il est juge des grandes causes civiles, il fait grace, il bat monnoie, il élit les membres du petit conseil, il délibère sur ce qui doit être porté au conseil général. Ce conseil général embrasse le corps entier des citoyens & des bourgeois, excepté ceux qui n'ont pas vingt-cinq ans, les banqueroutiers, & ceux qui ont eu quelque flétrissure. C'est à cette assemblée qu'appartiennent le pouvoir législatif, le droit de la guerre & de la paix, les alliances, les impôts, & l'élection des principaux Magistrats, qui se fait dans la cathédrale avec beaucoup d'ordre & de décence, quoique le nombre des votants soit d'environ 1500.

On voit, par ce détail, que le gouvernement de Geneve a tous les avantages, & aucun des inconvénients de la démocratie ; tout est sous la direction des Syndics, tout émane du petit conseil pour la délibération, & tout retourne à lui pour l'exécution : ainsi il semble que la ville de Geneve ait pris pour modele cette loi si sage du gouvernement des anciens Germains : *de minoribus rebus principes consultant, de majoribus omnes ; ita tamen ut ea quorum penes plebem arbitrium est, apud principes prætrahentur.* Tacite, *de mor. German.*

Le droit civil de Geneve est presque tout tiré du droit romain, avec quelques modifications : par exemple, un pere ne peut

jamais disposer que de la moitié de son bien en faveur de qui il lui plaît ; le reste se partage également entre ses enfants. Cette loi assure d'un côté l'indépendance des enfants, & de l'autre elle prévient l'injustice des peres.

M. de Montesquieu appelle avec raison une *belle loi*, celle qui exclut des charges de la République les citoyens qui n'acquittent pas les dettes de leur pere après sa mort, & à plus forte raison ceux qui n'acquittent pas leurs dettes propres.

L'on n'étend point les degrés de parenté qui prohibent le mariage, au-delà de ceux que marque le Lévitique : ainsi les cousins germains peuvent se marier ensemble ; mais aussi point de dispense dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas d'adultere ou de désertion malicieuse, après des proclamations juridiques.

La justice criminelle s'exerce avec plus d'exactitude que de rigueur. La question déjà abolie dans plusieurs Etats, & qui devrait l'être par-tout comme une cruauté inutile, est proscrire à Geneve ; on ne la donne qu'à des criminels déjà condamnés à mort pour découvrir leurs complices, s'il est nécessaire. L'accusé peut demander communication de la procédure, & se faire assister de ses parents, & d'un Avocat, pour plaider sa cause devant les Juges à huis ouverts. Les Sentences criminelles se rendent dans la place publique par les Syndics, avec beaucoup d'appareil.

On ne connoît point à Geneve de dignité héréditaire ; le fils d'un premier Magistrat reste confondu dans la foule , s'il ne s'en tire par son mérite. La noblesse ni la richesse ne donnent ni rang, ni prérogatives , ni facilité pour s'élever aux charges : les brigues sont sévèrement défendues. Les emplois sont si peu lucratifs , qu'ils n'ont pas de quoi exciter la cupidité ; ils ne peuvent tenter que des ames nobles , par la considération qui y est attachée.

On voit peu de procès ; la plupart sont accommodés par des amis communs , par les Avocats mêmes , & par les Juges.

Des loix somptuaires défendent l'usage des pierreries & de la dorure , limitent la dépense des funérailles , & obligent tous les citoyens à aller à pied dans les rues : on n'a de voitures que pour la campagne. Ces loix qu'on regarderoit en France comme trop sévères , & presque comme barbares & inhumaines , ne sont point nuisibles aux véritables commodités de la vie , qu'on peut toujours se procurer à peu de frais ; elles ne retranchent que le faste , qui ne contribue point au bonheur , & qui ruine sans être utile.

Il n'y a peut-être point de ville où il y ait plus de mariages heureux ; Geneve est sur ce point à deux cens ans de nos mœurs. Les réglemens contre le luxe sont qu'on ne craint point la multitude des enfans ; ainsi le luxe n'y est point , comme en Fran-

ce, un des grands obstacles à la population.

On ne souffre point à Geneve de comédie ; ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes ; mais on craint, dit-on, le goût de parure, de dissipation & de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant ne seroit-il pas possible de remédier à cet inconvénient, par des loix sévères & bien exécutées sur la conduite des comédiens ? Par ce moyen Geneve auroit des spectacles & des mœurs, & jouiroit de l'avantage des uns & des autres : les représentations théâtrales formeroient le goût des citoyens, & leur donneroient une finesse de tact, une délicatesse de sentiment qu'il est très-difficile d'acquérir sans ce secours. La littérature en profiteroit, sans que le libertinage fit des progrès, & Geneve réuniroit à la sagesse de Lacédémone la politesse d'Athenes. Une autre considération, digne d'une république si sage & si éclairée, devoit peut-être l'engager à permettre les spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de comédien, l'espece d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au progrès & au soutien des arts, est certainement une des principales causes qui contribuent au dérèglement que nous leur reprochons : ils cherchent à se dédommager par les plaisirs, de l'estime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous,

un comédien qui a des mœurs est doublement respectable ; mais à peine lui en faisons-nous gré. Le traitant qui insulte à l'indigence publique & qui s'en nourrit, le courtisan qui rampe & qui ne paie point ses dettes, voilà l'espece d'hommes que nous honorons le plus. Si les comédiens étoient non-seulement soufferts à Geneve, mais contenus d'abord par des réglemens sages, protégés ensuite, & même considérés dès qu'ils en seroient dignes, enfin absolument placés sur la même ligne que les autres citoyens, cette ville auroit bientôt l'avantage de posséder ce qu'on croit si rare, & ce qui ne l'est que par notre faute, une troupe de comédiens estimables. Ajoutons que cette troupe deviendrait bientôt la meilleure de l'Europe ; plusieurs personnes pleines de goût & de disposition pour le théâtre, & qui craignent de se déshonorer parmi nous en s'y livrant, accourroient à Geneve pour cultiver non-seulement sans honte, mais même avec estime, un talent si agréable & si peu commun. Le séjour de cette ville, que bien des Français regardent comme triste par la privation des spectacles, deviendrait alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la philosophie & de la liberté ; & les étrangers ne seroient plus surpris de voir que dans une ville où les spectacles décents & réguliers sont défendus, on permette des farces grossières & sans esprit, aussi con-

traires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout : peu à peu l'exemple des comédiens de Geneve, la régularité de leur conduite, & la considération dont elle les feroit jouir, serviroient de modele aux comédiens des autres nations, & de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur, & même d'inconséquence. On ne les verroit pas d'un côté pensionnés par le gouvernement, & de l'autre un objet d'anathême ; nos Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, & nos bourgeois de les regarder avec mépris ; & une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point, plus important peut-être qu'on ne pense.

Geneve a une université qu'on appelle *académie*, où la jeunesse est instruite gratuitement. Les Professeurs peuvent devenir Magistrats, & plusieurs le sont en effet devenus, ce qui contribue beaucoup à entretenir l'émulation & la célébrité de l'académie. Depuis quelques années on a établi aussi une école de dessin. Les Avocats, les Notaires, les Médecins, forment des corps auxquels on n'est agrégé qu'après des examens publics ; & tous les corps de métiers ont aussi leurs réglemens, leurs apprentissages, & leurs chefs-d'œuvres.

La bibliothèque publique est bien assortie ; elle contient vingt-six mille volumes, & un assez grand nombre de manuscrits. On prête ces livres à tous les citoyens,

ainfi chacun lit & s'éclaire : auffi le peuple eft-il beaucoup plus inftruit à Geneve que par-tout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce foit un mal, comme on prétend que c'en feroit un parmi nous. Peut-être les Genevois & nos politiques ont-ils également raifon.

Après l'Angleterre, Geneve a reçu la premiere l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France, & qui pourtant s'y établira, quoique plufieurs de nos Médecins la combattent encore, comme leurs prédéceffeurs ont combattu la circulation du fang, l'émétique, & tant d'autres vérités incontestables, ou des pratiques utiles.

Toutes les sciences & prefque tous les arts ont été fi bien cultivés à Geneve, qu'on feroit furpris de voir la lifte des favants & des artistes en tout genre que cette ville a produits depuis deux fiecles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de pofféder des étrangers célèbres, que fa fituation agréable, & la liberté dont on y jouit, ont engagés à s'y retirer. M. de Voltaire, qui depuis quatre ans y a établi fon féjour, retrouve chez ces républicains les mêmes marques d'estime & de confidération qu'il a reçues de plufieurs Monarques.

La fabrique qui fleurit le plus à Geneve, eft celle de l'horlogerie ; elle occupe plus de cinq mille perfonnes, c'est-à-dire plus

de la cinquieme partie des citoyens. Les autres arts n'y font pas négligés, entr'autres l'agriculture; on remédie au peu de fertilité du terroir à force de foin & de travail.

Toutes les maisons font bâties de pierre, ce qui prévient très-souvent les incendies, auxquels on apporte d'ailleurs un prompt remede, par le bel ordre établi pour les éteindre.

Les hôpitaux ne font point à Genève, comme ailleurs, une simple retraite pour les pauvres malades & infirmes : on y exerce l'hospitalité envers les pauvres passants; mais sur-tout on en tire une multitude de petites pensions qu'on distribue aux pauvres familles, pour les aider à vivre sans se déplacer, & sans renoncer à leur travail. Les hôpitaux dépensent par an plus du triple de leur revenu, tant les aumones de toute espece font abondantes.

Il nous reste à parler de la religion de *Geneve*; c'est la partie de cet article qui intéresse peut-être le plus les Philosophes. Nous allons donc entrer dans ce détail; mais nous prions nos lecteurs de se souvenir que nous ne sommes ici qu'historiens, & non controvertistes, & que raconter n'est pas approuver.

La constitution ecclésiastique de *Geneve* est purement presbytérienne; point d'Evêques, encore moins de Chanoines : ce n'est pas qu'on désapprouve l'épiscopat;

mais comme on ne le croit pas de droit divin, on a pensé que des Pasteurs moins riches & moins importants que des Evêques convenoient mieux à une petite République.

Les Ministres sont ou *pasteurs*, comme nos Curés ; ou *postulants*, comme nos Prêtres sans bénéfices. Le revenu des Pasteurs ne va pas au-delà de 1200 livres sans aucun casuel ; c'est l'état qui le donne, car l'église n'a rien. Les Ministres ne sont reçus qu'à vingt-quatre ans, après des examens qui sont très-rigides, quant à la science & quant aux mœurs, & dont il seroit à souhaiter que la plupart de nos églises catholiques suivissent l'exemple.

Les Ecclésiastiques n'ont rien à faire dans les funérailles ; c'est un acte de simple police, qui se fait sans appareil : on croit à Geneve qu'il est ridicule d'être fastueux après la mort. On enterre dans un vaste cimetière assez éloigné de la ville, usage qui devroit être suivi par-tout.

Le Clergé de Geneve a des mœurs exemplaires : les Ministres vivent dans une grande union : on ne les voit point, comme dans d'autres pays, disputer entr'eux avec aigreur sur des matieres inintelligibles, se persécuter mutuellement, s'accuser indécemment auprès des Magistrats : il s'en faut cependant beaucoup qu'ils pensent tous de même sur les articles qu'on regarde ailleurs comme les

plus importants à la raison. Plusieurs ne croient plus la divinité de Jesus-Christ, dont Calvin leur chef étoit si zélé défenseur, & pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce supplice, qui fait quelque tort à la charité & à la modération de leur Patriarche, ils n'entreprennent point de le justifier ; ils avouent que Calvin fit une action très-blâmable, & ils se contentent (si c'est un catholique qui leur parle) d'opposer au supplice de Servet cette abominable journée de la S. Barthelemy, que tout bon Français désireroit effacer de notre histoire avec son sang, & ce supplice de Jean Hus, que les catholiques même, disent-ils, n'entreprennent plus de justifier, où l'humanité & la bonne foi furent également violées, & qui doit couvrir la mémoire de l'Empereur Sigismond d'un opprobre éternel.

» Ce n'est pas, dit M. de Voltaire, un
 » petit exemple du progrès de la raison hu-
 » maine, qu'on ait imprimé à Geneve avec
 » l'approbation publique, (dans l'essai sur
 » l'histoire universelle du même auteur,)
 » que Calvin avoit une ame atroce, aussi
 » bien qu'un esprit éclairé. Le meurtre de
 » Servet paroît aujourd'hui abominable. «
 Nous croyons que les éloges dûs à cette noble liberté de penser & d'écrire, sont à partager également entre l'auteur, son siecle & Geneve. Combien de pays où la philosophie n'a pas fait moins de progrès, mais

où la vérité est encore captive, où la raison n'ose élever la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en silence, où même trop d'écrivains pusillanimes, qu'on appelle *sages*, respectent les préjugés qu'ils pourroient combattre avec autant de décence que de sûreté.

L'enfer, un des points principaux de notre croyance, n'en est pas un aujourd'hui pour plusieurs Ministres de Geneve; ce seroit, selon eux, faire injure à la Divinité, d'imaginer que cet Être plein de bonté & de justice, fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourments: ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les passages formels de l'Écriture qui sont contraires à leur opinion, prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les livres saints, tout ce qui paroîtblesser l'humanité & la raison. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie, mais pour un temps; ainsi le purgatoire qui a été une des principales causes de la séparation des Protestants d'avec l'église romaine, est aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entr'eux admettent après la mort: nouveau trait à ajouter à l'histoire des contradictions humaines.

Pour tout dire en un mot, plusieurs Pasteurs de Geneve n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle *mysteres*, & s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable, est de ne rien proposer à croire qui heurte la

raison : aussi quand on les presse sur la nécessité de la révélation , ce dogme si essentiel du christianisme , plusieurs y substituent le terme d'*utilité* , qui leur paroît plus doux : en cela s'ils ne sont pas orthodoxes , ils sont au moins conséquents à leurs principes.

Un Clergé qui pense ainsi doit être tolérant , & l'est en effet assez pour n'être pas regardé de bon œil par les Ministres des autres églises réformées. On peut dire encore , sans prétendre approuver d'ailleurs la religion de Geneve , qu'il y a peu de pays où les Théologiens & les Ecclésiastiques soient plus ennemis de la superstition. Mais en récompense , comme l'intolérance & la superstition ne servent qu'à multiplier les incrédules , on se plaint moins à Geneve qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité , ce qui ne doit pas surprendre : la religion y est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu , du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple : le respect pour Jesus-Christ & pour les écritures , sont peut-être la seule chose qui distingue d'un pur déisme le christianisme de Geneve.

Les Ecclésiastiques sont encore mieux à Geneve que d'être tolérants ; ils se renferment uniquement dans leurs fonctions en donnant les premiers aux citoyens l'exemple de la soumission aux loix. Le consistoire établi pour veiller sur les mœurs , n'inflige que des peines spirituelles. La grande querelle du sacerdoce & de l'empire , qui dans des

siècles d'ignorance a ébranlé la couronne de tant d'Empereurs, & qui, comme nous ne le savons que trop, cause des troubles fâcheux dans les siècles plus éclairés, n'est point connue à Geneve; le Clergé n'y fait rien sans l'approbation des Magistrats.

Le culte est fort simple; point d'images, point de luminaire, point d'ornemens dans les églises. On vient pourtant de donner à la cathédrale un portail d'assez bon goût; peut-être parviendra-t-on peu à peu à décorer l'intérieur des temples. Où seroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux & des statues, en avertissant le peuple, si l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, & de ne les regarder que comme des monuments destinés à retracer d'une manière frappante & agréable les principaux événements de la religion? Les arts y gagneroient sans que la superstition en profitât. Nous parlerons ici, comme le lecteur doit le sentir, dans les principes des Pasteurs Genevois, & non dans ceux de l'église catholique.

Le service divin renferme deux choses, les prédications & le chant. Les prédications se bornent presque uniquement à la morale, & n'en valent que mieux. Le chant est d'assez mauvais goût: & les vers français qu'on chante, plus mauvais encore. Il faut espérer que Geneve se reformera sur ces deux points. On vient de placer un orgue dans la cathédrale, & peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage

& en meilleure musique. Du reste la vérité nous oblige de dire que l'Être suprême est honoré à Geneve avec une décence & un recueillement qu'on ne remarque point dans nos églises.

Nous ne donnerons peut-être pas d'aussi grands articles aux plus vastes monarchies, mais aux yeux du Philosophe la République des abeilles n'est pas moins intéressante que l'histoire des grands empires, & ce n'est peut-être que dans les petits Etats qu'on peut trouver le modele d'une parfaite administration politique. Si la religion ne nous permet pas de penser que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre monde, la raison nous oblige de croire qu'ils sont à peu près aussi heureux qu'on le peut être dans celui-ci :

O fortunatos nimum , sua si bona norint !





E X T R A I T

D E S R E G I S T R E S

DE LA VÉNÉRABLE COMPAGNIE
des Pasteurs & Professeurs de l'Église &
de l'Académie de GENEVE.

Du 10 Février 1758.

LA Compagnie informée que le VII. Tome de l'Encyclopédie, imprimé depuis peu à Paris, renferme au mot GENEVE, des choses qui intéressent essentiellement notre Église, s'est fait lire cet article; & ayant nommé des commissaires pour l'examiner plus particulièrement; oui leur rapport, après mûre délibération, elle a cru se devoir à elle-même & à l'édification publique, de faire & de publier la déclaration suivante:

La Compagnie a été également surprise & affligée de voir dans ledit article de l'Encyclopédie, que non-seulement notre culte est représenté d'une manière défectueuse, (a) mais que l'on y donne une très-fausse

(a) Ce qu'on dit du culte dans l'article Geneve se réduit à ce peu de mots. » Le culte est fort simple; » point d'images, point de luminaires, point d'or-

idée de notre doctrine & de notre foi. L'on attribue à plusieurs de nous, sur divers articles, des sentiments qu'ils n'ont point; & l'on en défigure d'autres. L'on avance, contre toute vérité, que *plusieurs ne croient plus la Divinité de JESUS-CHRIST.... & n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle mystere, &c.* Enfin, comme pour nous faire honneur d'un esprit tout philosophique, on s'efforce d'exténuer notre christianisme par des expressions qui ne vont pas à moins qu'à le rendre tout-à-fait suspect, comme quand on dit que parmi nous *la religion est presque réduite à l'adoration d'un seul*

» nements dans les églises..... Le service divin ren-
 » ferme deux choses; les prédications & le chant.
 » Les prédications se bornent presque uniquement
 » à la morale, & n'en valent que mieux. Le chant
 » est d'assez mauvais goût, & les vers français
 » qu'on chante, plus mauvais encore. « Si on en
 croit les étrangers qui ont été à Geneve, & les
 Genevois même, cette exposition est fort exacte;
 elle n'a rien d'ailleurs qui puisse blesser les Ministres
 de Geneve. L'abolition des images est un des points
 de leur doctrine. Quand ils se borneroient à la
 morale dans leurs sermons, ils ne seroient point
 blâmables en cela, les matieres de dogme étant plus
 faites pour les livres que pour la chaire. Enfin il
 n'y a pas d'apparence qu'ils veuillent donner leur
 musique pour bonne, non plus que les vieux pseau-
 mes de Marot & de Beze.

seul DIEU, du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple; & que le respect pour JESUS-CHRIST & pour l'Ecriture, sont peut-être la seule chose qui distingue du pur déisme le christianisme de Geneve.

De pareilles imputations sont d'autant plus dangereuses & plus capables de nous faire tort dans toute la chrétienté, qu'elles se trouvent dans un livre fort répandu, qui d'ailleurs parle favorablement de notre ville, de ses mœurs, de son gouvernement, & même de son clergé & de sa constitution ecclésiastique. Il est triste pour nous que le point le plus important soit celui sur lequel on se montre le plus mal informé.

Pour rendre plus de justice à l'intégrité de notre foi, il ne falloit que faire attention aux témoignages publics & authentiques que cette église en a toujours donné, & qu'elle en donne encore chaque jour. (a) Rien de plus connu que notre grand principe & notre profession constante de tenir *la doctrine des saints Prophetes & Apôtres, contenue dans les livres de l'ancien & du nouveau testament*, pour une doctrine divinement inspirée, seule regle in-

(a) Pourquoi, donc dans l'opinion de la plupart des protestants, & notamment des Eglises de Suisse & de Hollande, l'Eglise de Geneve passe-t-elle pour socinienne, ou du moins pour favorable au socinisme? Si les Ministres de Geneve n'ont point donné lieu à cette opinion, il faut avouer qu'ils sont fort à plaindre.

faillible & parfaite de notre foi & de nos mœurs. Cette profession est expressement confirmée par ceux que l'on admet au saint ministère, & même par tous les membres de notre troupeau, quand ils rendent raison de leur foi, comme catéchumenes, à la face de l'Eglise. On fait aussi l'usage continuel que nous faisons du *symbole des Apôtres*, comme d'un abrégé de la partie historique & dogmatique de l'Évangile, également admis de tous les chrétiens. Nos ordonnances ecclésiastiques portent sur les mêmes principes : nos prédications, notre culte, notre liturgie, nos sacrements, tout est relatif à l'œuvre de notre rédemption par JESUS-CHRIST. La même doctrine est enseignée dans les leçons & les thèses de notre Académie, dans nos livres de piété, & dans les autres ouvrages que publient nos Théologiens, particulièrement contre l'incrédulité, poison funeste, dont nous travaillons sans cesse à préserver notre troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en appeler ici au témoignage des personnes de tout ordre, & même des étrangers qui entendent nos instructions tant publiques que particulières, & qui en sont édifiées.

Sur quoi donc a-t-on pu se fonder pour donner une autre idée de notre doctrine ? Ou si l'on veut faire tomber le soupçon sur notre sincérité, comme si nous ne pensions pas ce que nous enseignons & ce que nous professons en public ; de quel droit se per-

met-on un soupçon si odieux ? Et comment n'a-t-on pas senti qu'après avoir loué *nos mœurs* comme *exemplaires*, c'étoit se contredire, c'étoit faire injure à cette même probité, que de nous taxer d'une hypocrisie où ne tombent que des gens peu consciencieux, qui se jouent de la religion ?

Il est vrai que nous estimons & que nous cultivons la philosophie. Mais ce n'est point cette philosophie licencieuse & sophistique dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. C'est une philosophie solide, qui, loin d'affoiblir la foi, conduit les plus sages à être aussi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la morale, nous n'insistons pas moins sur le dogme. Il trouve chaque jour sa place dans nos chaires; nous avons même deux exercices publics par semaine, uniquement destinés à l'explication du catéchisme. D'ailleurs cette morale est la morale chrétienne, toujours liée au dogme, & tirant delà sa principale force, particulièrement des promesses de pardon & de félicité éternelle (a) que fait l'é-

(a) Il seroit à souhaiter que les Pasteurs de Geneve eussent expliqué ici l'idée précise qu'ils attachent au mot *éternel*. On sait que plusieurs écrivains protestants ont entendu par ce mot, non pas *ce qui ne finira jamais*, mais *ce qui doit durer très-long-temps*. C'est ainsi qu'ils expliquent les passages de l'écriture où se trouve le mot *éternel*. On sent donc combien il étoit nécessaire que les Ministres de Geneve évitassent l'équivoque. Une ligne auroit suffi pour cela.

vangile à ceux qui s'amendent; comme aussi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies & les impénitents. A cet égard, comme à tout autre, nous croyons qu'il faut s'en tenir à la sainte Ecriture, qui nous parle, non d'un purgatoire, (a) mais du paradis & de l'enfer, où chacun recevra sa juste rétribution, selon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'est en prêchant fortement ces grandes vérités, que nous tâchons de porter les hommes à la sanctification.

Si on loue en nous un esprit de modération & de tolérance, on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence ou de relâchement. Graces à Dieu, il a un tout autre principe. Cet esprit est celui de l'évangile, qui s'allie très-bien avec le zèle. D'un côté la charité chrétienne nous éloigne absolument des voies de contrainte, & nous fait supporter sans peine quelque diversité d'opinions (b) qui n'atteint pas l'essentiel,

(a) Si par hazard il étoit vrai que l'Eglise de Geneve ne crût pas les peines éternelles dans le sens rigoureux de ce mot, alors, suivant cette Eglise, il n'y auroit plus proprement d'enfer, mais seulement un purgatoire, & l'auteur de l'Article Geneve auroit raison dans ce qu'il a avancé sur ce sujet. La différence des noms ne fait rien au fond de la chose.

(b) On auroit désiré des exemples de cette diversité d'opinions qui n'atteint pas l'essentiel. Car cette diversité d'opinions pourroit tomber sur des articles qui, selon d'autres Eglises, même protestantes,

comme il y en a eu de tout temps dans les Eglises même les plus pures : de l'autre, nous ne négligeons aucun soin, aucune voie de persuasion, pour établir, pour inculquer, pour défendre les points fondamentaux du christianisme.

Quand il nous arrive de remonter aux principes de la loi naturelle, nous le faisons à l'exemple des auteurs sacrés; & ce n'est point d'une manière qui nous approche des déistes, puisque, en donnant à la théologie naturelle plus de solidité & d'étendue que ne font la plupart d'entr'eux, nous y joignons toujours la révélation, comme un secours du ciel très-nécessaire, (a) & sans

seroient très-essentiels à la religion, comme l'éternité absolue & rigoureuse des peines de l'enfer, la Trinité, l'Incarnation, &c.

(a) Voilà encore un mot qu'il auroit fallu expliquer; d'autant qu'il est de notoriété publique, qu'un des principaux Ministres de Geneve, qui vit encore, & qui jouit avec justice d'une grande considération dans son Eglise, ayant parlé dans la première édition d'un de ses ouvrages de la *nécessité* de la révélation, a changé ce mot dans les éditions suivantes, pour y substituer celui d'*utilité*. Or, la distance est grande de ce qui est *nécessaire* à ce qui est simplement *utile*. Est-ce par ménagement pour leur confrère, que les Ministres de Geneve n'ont pas expressément proscrit en cette occasion le terme d'*utilité* dont il s'est servi? Mais de pareils ménagements doivent-ils avoir lieu dans un écrit où ces Ministres ont pour but de lever les soupçons qu'on a voulu

lequel les hommes ne seroient jamais sortis de l'état de corruption & d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos principes est de *ne rien proposer à croire qui heurte la raison*, ce n'est point là, comme on le suppose, un caractère de socinianisme. Ce principe est commun à tous les protestants; & ils s'en servent pour rejeter des doctrines absurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'écriture sainte bien entendue. Mais ce principe ne va pas jusqu'à nous faire *rejeter tout ce qu'on appelle mystere*; puisque c'est le nom que nous donnons à des vérités d'un ordre surnaturel, que la seule raison humaine ne découvre pas, ou qu'elle ne sauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pourant rien d'impossible en elles-mêmes, & que DIEU nous a révélées. (a) Il suffit que cette révélation soit

répandre sur leur foi? Enfin les Ministres de Geneve regarderoient-ils les termes de *nécessité* ou d'*utilité*, comme pouvant être indifféremment employés dans cette matière, & comme un des exemples de *cette diversité d'opinions* qu'ils supportent sans peine, & qui n'atteint pas l'*essentiel*? Si ce n'est pas-là leur façon de penser, on les invite à s'en expliquer formellement; sans quoi il restera toujours à leur égard des doutes fâcheux.

(a) Tout cet article n'est pas clair, & avoit d'autant plus besoin de l'être, que c'est un des points les plus essentiels de la profession de foi qu'on nous présente. Les Ministres de Geneve conviennent d'abord qu'un de leurs principes est en effet de *ne rien*

certaine dans ses preuves, & précise dans ce qu'elle enseigne, pour que nous admet-

proposer à croire qui heurte la raison ; ils se servent, disent-ils, de ce principe pour rejeter des doctrines absurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'écriture sainte bien entendue. C'est donc par ce principe qu'ils rejettent, par exemple, la présence réelle, comme une doctrine absurde, comme une doctrine qui heurte la raison, & qui ne se trouve point dans l'écriture sainte bien entendue. Or, les autres mysteres de la religion chrétienne, ceux de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, &c. ne heurtent pas moins la raison en apparence que le mystere de la présence réelle, & ce dernier mystere n'est pas énoncé plus obscurément dans l'écriture que les premiers. Le principe admis par les Ministres de Geneve va donc à proscrire tous les mysteres. Aussi rien n'est-il moins satisfaisant que la définition qu'ils donnent de ce qu'ils entendent par mysteres. » Ce sont, disent-ils, des vérités d'un ordre surnaturel, que la seule raison humaine ne découvre pas, ou qu'elle ne sauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pour tant rien d'impossible en elles-mêmes, & que Dieu nous a révélées. « 1^o Il auroit fallu donner des exemples de ces vérités d'un ordre surnaturel, sans quoi l'expression reste vague & équivoque. On demande, par exemple, aux Ministres de Geneve si la Divinité de J. C., la Trinité, &c. sont pour eux au nombre de ces vérités d'un ordre surnaturel ? 2^o Quand on appelle les mysteres des vérités que la seule raison humaine ne découvre pas ou qu'elle ne sauroit comprendre parfaitement, le mot ou est-il disjonctif ou explicatif ? Veut-on dire qu'il y a des mysteres que la raison ne découvre pas, & d'autres

tions de telles vérités ; conjointement avec celles de la religion naturelle ; d'autant mieux qu'elles se lient fort bien entr'elles, & que l'heureux assemblage qu'en fait l'évangile, forme un corps de religion admirable & complet.

Enfin, quoique le point capital de notre religion soit *d'adorer un seul DIEU*, l'on ne doit pas dire qu'elle se réduise presque à cela chez presque tout ce qui n'est pas peuple. Les personnes les mieux instruites sont aussi celles qui savent le mieux quel est le prix de l'alliance de grace, & que la vie éternelle consiste à connaître le seul vrai DIEU, &

qu'elle découvre, mais qu'elle ne peut comprendre parfaitement, comme certaines vérités de géométrie ; ou bien veut-on dire que la raison humaine ne découvre pas les mystères *en ce sens*, qu'elle ne peut les comprendre *parfaitement* ? L'une & l'autre de ces explications est de beaucoup trop foible pour répondre à l'idée qu'on doit attacher au mot mystère. Les mystères de la religion sont des vérités que la raison humaine ne sauroit ni découvrir, ni comprendre, *même imparfaitement*, & qui sont *absolument & entièrement* au-dessus de sa portée. 3^o Les mystères sans doute *n'ont rien d'impossible en eux-mêmes*, mais ils *paroissent impossibles aux yeux de la raison*, & voilà ce qu'il étoit très-essentiel d'ajouter, sur-tout quand on a commencé par dire que les mystères ne doivent point *heurter* la raison. Car rien ne *heurte* plus la raison que ce qui lui paroît impossible. Mais ce qui *heurte* la raison n'est pas pour cela contraire à la raison, & les mystères sont dans ce cas.

celui qu'il a envoyé, JESUS-CHRIST, son fils, en qui a habité corporellement toute la plénitude de la divinité, (a) & qui nous a

(a) Il est très-fâcheux que les Ministres de Geneve, pour prouver qu'ils croient la Divinité de J. C., se contentent de rapporter un passage de l'écriture, sans expliquer quel sens précis ils donnent à ce passage. Arius & les autres hérétiques qui nioient la Divinité du Verbe, admettoient aussi les expressions de l'écriture relatives au Fils de Dieu, mais ils expliquoient ces expressions conformément à leur erreur. On fait même combien peu le langage des Ariens différoit en apparence de celui des catholiques. Une seule lettre en faisoit la différence; le Fils, selon les Ariens, étoit *homoiousios* au Pere, c'est-à-dire d'une substance *SEMBLABLE*, & selon les catholiques il étoit *homœousios*, c'est-à-dire *consubstantiel* ou de la *MÊME* substance. Pourvu qu'on ne forçât pas les Ariens à dire que J. C. étoit Dieu, égal en tout à son pere, ils disoient d'ailleurs tout ce qu'on vouloit pour le rapprocher des catholiques. Cependant il est clair qu'on ne croit pas réellement la Divinité de J. C. & l'unité de Dieu, (deux points essentiels du christianisme) si on ne croit pas que J. C. est Dieu, consubstantiel & égal à son Pere, & ne faisant avec lui qu'un seul & même Dieu. Car si le Verbe n'est pas égal en tout à Dieu le Pere, le Verbe n'est pas Dieu; & le titre de Divinité qu'on lui donne ne seroit en ce cas qu'un titre d'honneur & non de réalité; & si le Verbe n'est pas consubstantiel au Pere, & qu'il lui soit égal, il y a plusieurs Dieux. On ne sauroit donc trop inviter les Ministres de Geneve à s'expliquer sur cet article important de la religion avec une grande clarté, & sans la plus légère equivoque.

été donné pour sauveur, pour médiateur & pour juge, afin que tous honorent le fils comme ils honoient le pere. Par cette raison, le terme de respect pour JESUS-CHRIST & pour l'écriture, nous paroissant de beaucoup trop foible ou trop équivoque, pour exprimer la nature & l'étendue de nos sentimens à cet égard, nous disons que c'est avec foi, avec une vénération religieuse, avec une entière soumission d'esprit & de cœur, qu'il faut écouter ce divin Maître, & le Saint-Esprit parlant dans les écritures. C'est ainsi qu'au lieu de nous appuyer sur la sagesse humaine, si foible & si bornée, nous sommes fondés sur la parole de DIEU, seul capable de nous rendre véritablement sages à salut par la foi en JESUS-CHRIST : ce qui donne à notre religion un principe plus sûr, plus relevé, & bien plus d'étendue, bien plus d'efficace; en un mot, un tout autre caractère que celui sous lequel on s'est plu à la dépeindre.

Tels sont les sentimens unanimes de cette compagnie, qu'elle se fera un devoir de manifester & de soutenir en toute occasion, comme il convient à de fideles serviteurs de JESUS-CHRIST. Ce sont aussi les sentimens des Ministres de cette Eglise, qui n'ont pas encore cure d'ames, lesquels étant informés du contenu de la présente déclaration, ont tous demandé d'y être compris. Nous ne craignons pas non plus d'affirmer que c'est le sentiment général de notre Eglise; ce qui a bien paru par la sensibilité qu'ont témoignée:

les personnes de tout ordre de notre troupeau, sur l'article du Dictionnaire qui cause ici nos plaintes.

Après ces explications & ces assurances, nous sommes bien dispensés, non-seulement d'entrer dans un plus grand détail sur les diverses imputations qui nous ont été faites; mais aussi de répondre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but. (a) Ce ne seroit qu'une contestation inutile, dont notre caractère nous éloigne infiniment. Il nous suffit d'avoir mis à couvert l'honneur de notre Eglise & de notre ministère, en montrant que le portrait qu'on a fait

(a) Cette déclaration a quelque chose de très-singulier, à la suite d'une profession de foi aussi insuffisante que celle-ci. Les Ministres de Geneve ne doivent pas craindre de rendre aux autres Eglises un compte détaillé de leur foi. On leur demande donc avec confiance :

1^o S'ils croient les peines de l'enfer *éternelles*, en ce sens qu'elles n'auront jamais de fin?

2^o Quels sont les mystères qu'ils admettent?

3^o S'ils croient que JESUS-CHRIST est Dieu, égal en tout à son Pere, & ne faisant avec lui qu'un seul & même Dieu?

Ils doivent se faire d'autant moins de peine de répondre à ces questions, qu'elles leur sont faites par un Théologien qui ne prend aucun intérêt à l'article Geneve de l'Encyclopédie, & qui desire d'ailleurs très-sincèrement d'être détrompé sur l'idée que cet article lui a donné d'eux, & que la profession de foi n'a pas suffisamment détruite.

de notre religion est infidèle, & que notre attachement pour la saine doctrine évangélique n'est ni moins sincère que celui de nos pères, ni différent de celui des autres Eglises réformées, avec qui nous faisons gloire d'être unis par les liens d'une même foi, & dont nous voyons avec beaucoup de peine que l'on veuille nous distinguer.

J. TREMBLEY, *Secrétaire.*



LETTRE

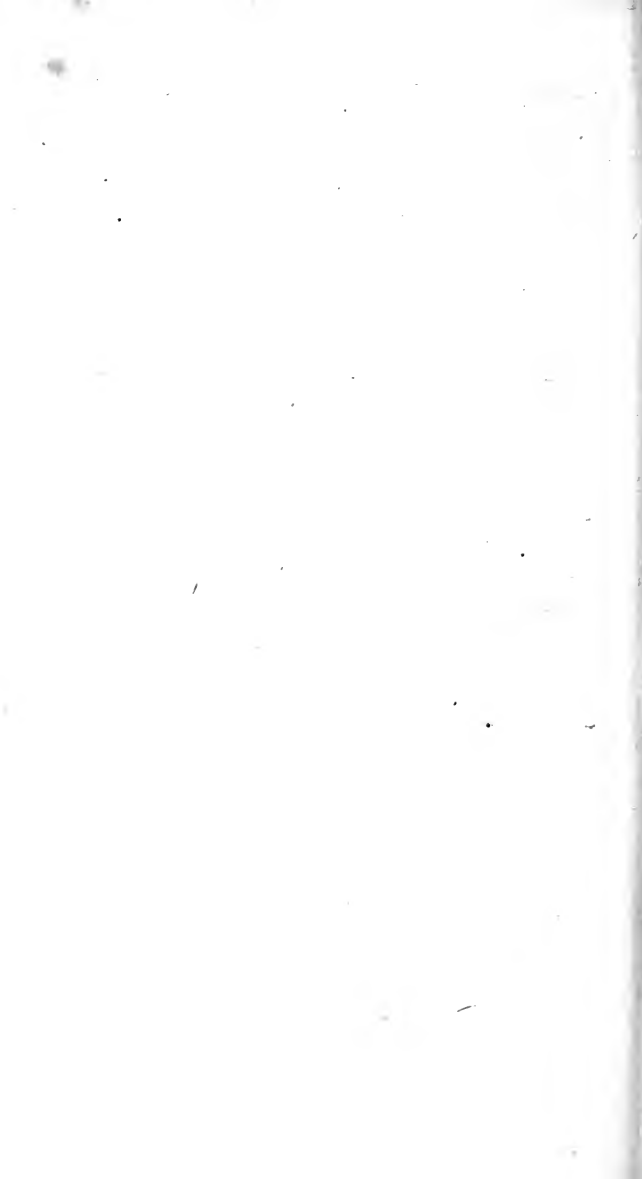
A

M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.

LA FONT. L. XII. Fsb. XX.





L E T T R E

A M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.



A lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, MONSIEUR, sur l'article *Geneve* de l'Encyclopédie, a eu tout le succès que vous deviez en attendre.

En intéressant les Philosophes par les vérités répandues dans votre Ouvrage, & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre style, vous avez encore sû plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, & que vous eussiez peut-être marqué davantage en affectant moins de le montrer.

Je ne me propose pas de répondre précisément à votre lettre, mais de m'entretenir avec vous sur ce qui en fait le sujet, & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaises; il seroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre, &

je ne cherche point à écrire des choses brillantes, mais des choses vraies.

Une autre raison m'engage à ne pas demeurer dans le silence; c'est la reconnoissance que je vous dois des égards avec lesquels vous m'avez combattu. Sur ce point seul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux gens de lettres un exemple digne de vous, & qu'ils imiteront peut-être enfin quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts. Si la satire & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle seroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus utile à ceux qui en sont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant; on ne songeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une estime réciproques; la vérité seroit connue, & personne ne seroit offensé, car c'est moins la vérité qui blesse, que la manière de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois objets principaux, d'attaquer les spectacles pris en eux-mêmes, de montrer que quand la morale pourroit les tolérer, la constitution de Geneve ne lui permettroit pas d'en avoir, de justifier enfin les Pasteurs de votre Eglise sur les sentiments que je leur ai attribués en matière de religion. Je suivrai ces trois objets avec vous, & je m'arrêterai d'abord sur le premier, comme sur celui qui intéresse le plus grand nombre des Lecteurs. Malgré l'étendue de la matière, je tâcherai d'être le plus court qu'il me sera possible: il

n'appartient qu'à vous d'être long & d'être lu, & je ne dois pas me flatter d'être aussi heureux en écarts.

Le caractère de votre philosophie, Monsieur, est d'être ferme & inexorable dans sa marche. Vos principes posés, les conséquences sont ce qu'elles peuvent; tant pis pour nous si elles sont fâcheuses; mais à quelque point qu'elles le soient, elles ne vous le paroissent jamais assez pour vous forcer à revenir sur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me semble voir en vous (la comparaison ne vous offensa pas sans doute) ce chef intrépide des réformateurs, qui, pour se défendre d'une hérésie, en avança une plus grave, qui commença par attaquer les indulgences, & finit par abolir la Messe. Vous avez prétendu que la culture des sciences & des arts est nuisible aux mœurs; on pouvoit vous objecter que dans une société policée, cette culture est du moins nécessaire jusqu'à un certain point, & vous prier d'en fixer les bornes; vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud, & vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux & parfaits, qu'en nous réduisant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéra français avoient si bien prouvé avant vous, que nous n'avons point de musique, vous avez déclaré que nous

ne pouvions en avoir ; & que si nous en avions une , ce seroit tant pis pour nous. Enfin dans la vue d'inspirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la Comédie, vous la représentez comme une des plus pernicieuses inventions des hommes, &, pour me servir de vos propres termes, comme un divertissement *plus barbare que les combats des Gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre, & ne portez pas d'abord les grands coups. A ne regarder les spectacles que comme un amusement, cette raison seule vous paroît suffire pour les condamner. *La vie est si courte, dites-vous, & le temps si précieux!* Qui en doute, Monsieur? Mais en même-temps la vie est si malheureuse, & le plaisir si rare! Pourquoi envier aux hommes, destinés presque uniquement par la nature à pleurer & à mourir, quelques délassements passagers, qui les aident à supporter l'amertume ou l'insipidité de leur existence? Si les spectacles, considérés sous ce point de vue, ont un défaut à mes yeux, c'est d'être pour vous une distraction trop légère & un amusement trop foible, précisément par cette raison qu'ils se présentent trop à nous sous la seule idée d'amusement, & d'amusement nécessaire à notre oisiveté. L'illusion se trouvant rarement dans les représentations théâtrales, nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laisse presque entièrement à

nous. D'ailleurs le plaisir superficiel & momentané qu'elles peuvent produire, est encore affoibli par la nature de ce plaisir même, qui, tout imparfait qu'il est, a l'inconvénient d'être trop recherché, & si on peut parler de la sorte, appelé de trop loin. Il a fallu, ce me semble, pour imaginer un pareil genre de divertissement, que les hommes en eussent auparavant essayé & usé de bien des especes: quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraisemblablement un prince) doit avoir eu la première idée de cet amusement raffiné, qui consiste à représenter sur des planches les infortunes & les travers de nos semblables, pour nous consoler ou nous guérir des nôtres, & à nous rendre spectateurs de la vie, d'acteurs que nous y sommes, pour nous en adoucir le poids & les malheurs. Cette réflexion triste vient quelquefois troubler le plaisir que je goûte au théâtre; à travers les impressions agréables de la scene, j'apperçois de temps en temps malgré moi & avec une sorte de chagrin, l'empreinte fâcheuse de son origine, sur-tout dans ces moments de repos où l'action suspendue & refroidie, laissant l'imagination tranquille, ne montre plus que la représentation au lieu de la chose, & l'acteur au lieu du personnage. Telle est, Monsieur, la triste destinée de l'homme jusques dans les plaisirs même; moins il peut s'en passer, moins il les goûte; & plus il y met de soins &

d'étude, moins leur impression est sensible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du théâtre, jettons les yeux sur ces maisons décorées par la vanité & par l'opulence, que le vulgaire croit un séjour de délices, & où les raffinements d'un luxe recherché brillent de toutes parts; elles ne rappellent que trop souvent au riche blazé qui les a fait construire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces raffinements nécessaires.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, nous avons trop besoin de plaisirs, pour nous rendre difficiles sur le nombre ou sur le choix. Sans doute tous nos divertissements forcés & factices, inventés & mis en usage par l'oisiveté, sont bien au-dessous des plaisirs si purs & si simples que devroient nous offrir les devoirs de citoyen, d'ami, d'époux, de fils, & de père; mais rendez-nous donc, si vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles & moins tristes; ou souffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux, nous nous consolions de notre mieux aussi des chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heureux, & par conséquent les citoyens moins rares, les amis plus sensibles & plus constants, les pères plus justes, les enfants plus tendres, les femmes plus fidelles & plus vraies; nous ne chercherons point alors d'autres plaisirs que ceux qu'on goûte au sein de l'amitié,

de la patrie , de la nature & de l'amour. Mais il y a long-temps , vous le savez , que le siecle d'Astrée n'existe plus que dans les fables , si même il a jamais existé ailleurs. Solon disoit qu'il avoit donné aux Athéniens , non les meilleures loix en elles-mêmes , mais les meilleures qu'ils pussent observer. Il en est ainsi des devoirs qu'une saine philosophie prescrit aux hommes , & des plaisirs qu'elle leur permet. Elle doit nous supposer & nous prendre tels que nous sommes , pleins de passions & de foiblesses , mécontents de nous-mêmes & des autres , réunissant à un penchant naturel pour l'oïveté , l'inquiétude & l'activité dans les désirs. Que reste-t-il à faire à la philosophie , que de pallier à nos yeux par les distractions qu'elle nous offre , l'agitation qui nous tourmente ou la langueur qui nous consume ? Peu de personnes ont , comme vous , Monsieur , la force de chercher leur bonheur dans la triste & uniforme tranquillité de la solitude. Mais cette ressource ne vous manque-t-elle jamais à vous-même ? N'éprouvez-vous jamais au sein du repos , & quelquefois du travail , ces moments de dégoût & d'ennui qui rendent nécessaires les délassiements ou les distractions ? La société seroit d'ailleurs trop malheureuse , si tous ceux qui peuvent se suffire ainsi que vous , s'en bannissoient par un exil volontaire. Le sage , en fuyant les hommes , c'est-à-dire , en évitant de s'y livrer ; (car c'est la

seule maniere dont il doit les fuir,) leur est au moins redevable de ses instructions & de son exemple ; c'est au milieu de ses semblables que l'Être suprême lui a marqué son séjour, & il n'est pas plus permis aux Philosophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaisirs du théâtre. Vous avez laissé avec raison aux déclamateurs de la chaire cet argument si rebattu contre les spectacles, qu'ils sont contraires à l'esprit du christianisme, qui nous oblige de nous mortifier sans cesse. On s'interdiroit sur ce principe les délasséments que la religion condamne le moins. Les Solitaires austères de Port-Royal, grands prédicateurs de la mortification chrétienne, & par cette raison grands adversaires de la comédie, ne se refusoient pas dans leur solitude, comme l'a remarqué Racine, le plaisir de faire des fabots, & celui de tourner les Jésuites en ridicule.

Il semble donc que les spectacles, à ne les considérer encore que du côté de l'amusement, peuvent être accordés aux hommes, du moins comme un jouet qu'on donne à des enfants qui souffrent. Mais ce n'est pas seulement un jouet qu'on a prétendu leur donner, ce sont des leçons utiles, déguisées sous l'apparence du plaisir. Non-seulement on a voulu distraire de leurs peines ces enfants adultes ; on a voulu que ce théâtre, où ils ne vont en apparence que pour

rire ou pour pleurer , devint pour eux , presque sans qu'ils s'en apperçussent , une école de mœurs & de vertu. Voilà , Monsieur , de quoi vous croyez le théâtre incapable ; vous lui attribuez même un effet absolument contraire , & vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous que les écrivains dramatiques ont pour but principal de plaire , & que celui d'être utiles est tout au plus le second ; mais qu'importe , s'ils sont en effet utiles , que ce soit leur premier ou leur second objet ? Soyons de bonne foi , Monsieur , avec nous-mêmes , & convenons que les Auteurs de théâtre n'ont rien en cela qui les distingue des autres. L'estime publique est le but principal de tout écrivain ; & la première vérité qu'il veut apprendre à ses lecteurs , c'est qu'il est digne de cette estime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ses ouvrages ; l'indifférence se tait , & ne fait point tant de bruit ; les injures même , dites à une nation , ne sont quelquefois qu'un moyen plus piquant de se rappeler à son souvenir. Et le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois , si les Athéniens eussent passé leur chemin sans le regarder & sans l'entendre. La vraie philosophie ne consiste point à fouler aux pieds la gloire , & encore moins à le dire ; mais à n'en pas faire dépendre son bonheur , même en

tâchant de la mériter. On n'écrit donc, Monsieur, que pour être lu, & on ne veut être lu que pour être estimé; j'ajoute pour être estimé de la multitude, de cette multitude même, dont on fait d'ailleurs (& avec raison) si peu de cas. Une voix secrete & importune nous crie, que ce qui est beau, grand & vrai, plaît à tout le monde, & que ce qui n'obtient pas le suffrage général, manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainsi quand on cherche les éloges du vulgaire, c'est moins comme une récompense flatteuse en elle-même, que comme le gage le plus sûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour-propre qui n'annonce que des prétentions modérées, en déclarant qu'il se borne à l'approbation du petit nombre, est un amour-propre timide qui se console d'avance, ou un amour-propre mécontent qui se console après-coup. Mais quel que soit le but d'un écrivain, soit d'être loué, soit d'être utile, ce but n'importe guere au public; ce n'est point-là ce qui regle son jugement, c'est uniquement le degré de plaisir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'instruisent, il encourage ceux qui l'amusent, il applaudit ceux qui l'instruisent en l'amusant. Or les bonnes pieces de théâtre me paroissent réunir ces deux derniers avantages. C'est la morale mise en action, ce sont les préceptes réduits en exemples; la tragédie nous offre

offre les malheurs produits par les vices des hommes, la comédie, les ridicules attachés à leurs défauts; l'une & l'autre mettent sous les yeux ce que la morale ne montre que d'une manière abstraite & dans une espèce de lointain. Elles développent & fortifient par les mouvements qu'elles excitent en nous, les sentiments dont la nature a mis le germe dans nos ames.

On va, selon vous, s'isoler au spectacle, on y va oublier ses proches, ses concitoyens & ses amis. Le spectacle est, au contraire, celui de tous nos plaisirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous présente de la vie humaine, & par les impressions qu'il nous donne & qu'il nous laisse. Un Poète dans son enthousiasme, un Géometre dans ses méditations profondes, sont bien plus isolés qu'on ne l'est au théâtre. Mais quand les plaisirs de la scène nous feroient perdre pour un moment le souvenir de nos semblables, n'est-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amusement qui nous entraîne? Combien de moments dans la vie où l'homme le plus vertueux oublie ses compatriotes & ses amis sans les aimer moins; & vous-même, Monsieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres, que pour y penser toujours?

Vous avez bien de la peine, ajoutez-vous, à concevoir cette règle de la poétique des anciens, que le théâtre purge les passions

en les excitant. La regle, ce me semble, est vraie, mais elle a le défaut d'être mal énoncée; & c'est sans doute par cette raison qu'elle a produit tant de disputes, qu'on se feroit épargnées si on avoit voulu s'entendre. Les passions dont le théâtre tend à nous garantir, ne sont pas celles qu'il excite; mais il nous en garantit en excitant en nous les passions contraires; j'entends ici par *passion*, avec la plupart des Ecrivains de morale, toute affection vive & profonde, qui nous attache fortement à son objet. En ce sens, la tragédie se sert des passions utiles & louables, pour réprimer les passions blâmables & nuisibles; elle emploie, par exemple, les larmes & la compassion dans Zaire, pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux; l'amour de la patrie dans Brutus, pour nous guérir de l'ambition; la terreur & la crainte de la vengeance céleste dans Sémiramis, pour nous faire haïr & éviter le crime. Mais si, avec quelques Philosophes, on n'attache l'idée de passion qu'aux affections criminelles, il faudra pour lors se borner à dire que le théâtre les corrige en nous rappelant aux affections naturelles ou vertueuses, que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes passions.

» Voilà, objectez-vous, un remede bien
 » foible, & cherché bien loin: l'homme est
 » naturellement bon; l'amour de la vertu,
 » quoi qu'en disent les Philosophes, est inné
 » dans nous; il n'y a personne, excepté les

» scélérats de profession, qui, avant d'enten-
» dre une tragédie, ne soit déjà persuadé des
» vérités dont elle va nous instruire; & à l'é-
» gard des hommes plongés dans le crime,
» ces vérités sont bien inutiles à leur faire en-
» tendre, & leur cœur n'a point d'oreilles. «
L'homme est naturellement bon, je le veux;
cette question demanderoit un trop long exa-
men; mais vous conviendrez du moins que
la société, l'intérêt, l'exemple, peuvent
faire de l'homme un être méchant. J'a-
voue que quand il voudra consulter sa raison,
il trouvera qu'il ne peut être heureux que par
la vertu; & c'est en ce seul sens que vous pou-
vez regarder l'amour de la vertu comme in-
né dans nous; car vous ne crovez pas appa-
remment que le *fœtus* & les enfants à la mam-
melle aient aucune notion du juste & de l'in-
juste. Mais la raison ayant à combattre en
nous des passions qui étouffent sa voix, em-
prunte le secours du théâtre pour imprimer
plus profondément dans notre ame les véri-
tés que nous avons besoin d'apprendre. Si ces
vérités glissent sur les scélérats décidés, elles
trouvent dans le cœur des autres une entrée
plus facile; elles s'y fortifient quand elles y
étoient déjà gravées; incapables peut-être
de ramener les hommes perdus, elles sont au
moins propres à empêcher les autres de se
perdre. Car la morale est, comme la médecine,
beaucoup plus sûre dans ce qu'elle fait pour
prévenir le s maux, que dans ce qu'elle tente
pour les guérir.

L'effet de la morale du théâtre est donc moins d'opérer un changement subit dans les cœurs corrompus, que de prémunir contre le vice les âmes foibles par l'exercice des sentiments honnêtes, & d'affermir dans ces mêmes sentiments les âmes vertueuses. Vous appelez passagers & stériles les mouvements que le théâtre excite, parce que la vivacité de ces mouvements semble ne durer que le temps de la pièce; mais leur effet, pour être lent & comme insensible, n'en est pas moins réel aux yeux du Philosophe. Ces mouvements sont des secousses par lesquelles le sentiment de la vertu a besoin d'être réveillé dans nous; c'est un feu qu'il faut de temps en temps ranimer & nourrir, pour l'empêcher de s'éteindre.

Voilà, Monsieur, les fruits naturels de la morale mise en action sur le théâtre; voilà les seuls qu'on en puisse attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez-vous que la morale réduite aux préceptes en produise beaucoup davantage? Il est bien rare que les meilleurs livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y sont pas disposés d'avance; est-ce une raison pour proscrire ces livres? Demandez à nos prédicateurs les plus fameux, combien ils font de conversions par an; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par siècle, encore faut-il que le siècle soit bon; sur cette réponse, leur défendez-vous de prêcher, & à nous de les entendre?

» Belle comparaison, direz-vous ! je veux
» que nos prédicateurs & nos moralistes
» n'aient pas des succès brillants ; au moins
» ne font-ils pas grand mal, si ce n'est peut-
» être celui d'ennuyer quelquefois ; mais
» c'est précisément parce que les Auteurs de
» théâtre nous ennuient moins, qu'ils nous
» nuisent davantage. Quelle morale que
« celle qui présente si souvent aux yeux des
» spectateurs des monstres impunis, & des
» crimes heureux ? Un Atrée qui s'applaudit
» des horreurs qu'il a exercées contre son
» frere ; un Neron qui empoisonne Britan-
» nicus pour régner en paix ; une Médée qui
» égorge ses enfants, & qui part en insultant
» au désespoir de leur pere ; un Mahomet
» qui séduit & qui entraîne tout un peuple,
» victime & instrument de ses fureurs !
» Quel affreux spectacle à montrer aux hom-
» mes, que des scélérats triomphants ! « Pour-
» quoi non, Monsieur, si on leur rend ces
» scélérats odieux dans leur triomphe même ?
» Peut-on mieux nous instruire à la vertu,
» qu'en nous montrant d'un côté les succès du
» crime, & en nous faisant envier de l'autre
» le sort de la vertu malheureuse ? Ce n'est
» pas dans la prospérité ni dans l'élévation
» qu'on a besoin d'apprendre à l'aimer, c'est
» dans l'abjection & dans l'infortune. Or, sur
» cet effet du théâtre, j'en appelle avec con-
» fiance à votre propre témoignage ; inter-
» rogez les spectateurs l'un après l'autre au
» sortir de ces tragédies, que vous croyez une

école de vice & de crime ; demandez-leur lequel ils aimeroient mieux être, de Britannicus ou de Néron, d'Attée ou de Thieste, de Zopire ou de Mahomet ; hésiteront-ils sur la réponse ? Et comment hésiteroient-ils ? Pour nous borner à un seul exemple, quelle leçon plus propre à rendre le fanatisme exécrationnable, & à faire regarder comme des monstres ceux qui l'inspirent, que cet horrible tableau du quatrième acte de Mahomet, où l'on voit Seïde égaré par un zèle affreux, enfoncer le poignard dans le sein de son père ? Vous voudriez, Monsieur, bannir cette tragédie de notre théâtre ? Plut à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cents ans ! L'esprit philosophique qui l'a dictée, seroit de même date parmi nous, & peut-être eût épargné à la nation française, d'ailleurs si paisible & si douce, les horreurs & les atrocités religieuses auxquelles elle s'est livrée. Si cette tragédie laisse quelque chose à regretter aux sages, c'est de n'y voir que les forfaits causés par le zèle d'une fausse religion, & non les malheurs encore plus déplorables où le zèle aveugle pour une religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet, je crois pouvoir le dire de même des autres tragédies qui vous paroissent si dangereuses. Il n'en est, ce me semble, aucune qui ne laisse dans notre ame, après la représentation, quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans

Œdipe un prince fort à plaindre sans doute, mais toujours coupable, puisqu'il a voulu, contre l'avis même des Dieux, braver sa destinée; dans Phèdre, une femme que la violence de sa passion peut rendre malheureuse, mais non pas excusable, puisqu'elle travaille à perdre un prince vertueux dont elle n'a pu se faire aimer; dans Catilina, le mal que l'abus des grands talents peut faire au genre humain; dans Médée & dans Atrée les effets abominables de l'amour criminel & irrité, de la vengeance & de la haine. D'ailleurs, quand ces pièces ne nous enseigneroient directement aucune vérité morale, seroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuses? Il suffiroit, pour les justifier de ce reproche, de faire attention aux sentimens louables, ou tout au moins naturels, qu'elles excitent en nous; Œdipe & Phèdre, l'attendrissement sur nos semblables; Atrée & Médée, le frémissement & l'horreur. Quand nous irions à ces tragédies, moins pour être instruits que pour être remués, quel seroit en cela notre crime & le leur? Elles seroient pour les honnêtes gens, s'il est permis d'employer cette comparaison, ce que les supplices sont pour le peuple, un spectacle où ils assisteroient par le seul besoin que tous les hommes ont d'être émus. C'est en effet ce besoin, & non pas, comme on le croit communément, un sentiment d'inhumanité qui fait couir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit au

contraire ces exécutions avec un mouvement de trouble & de pitié, qui va quelquefois jusqu'à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes, concentrées & grossières, des secouffes fortes pour les ébranler. La tragédie suffit aux ames plus délicates & plus sensibles; quelquefois même, comme dans Médée & dans Atrée, l'impression est trop violente pour elles. Mais bien loin d'être alors dangereuse, elle est au contraire importune; & un sentiment de cette espèce peut-il être une source de vices & de forfaits? Si, dans les piéces où l'on expose le crime à nos yeux, les scélérats ne sont pas toujours punis, le spectateur est affligé qu'ils ne le soient pas: quand il ne peut en accuser le Poëte, toujours obligé de se conformer à l'histoire, c'est alors, si je puis parler ainsi, l'histoire elle-même qu'il accuse, & il se dit en sortant:

Faisons notre devoir, & laissons faire aux Dieux.

Aussi dans un spectacle qui laisseroit plus de liberté au Poëte, dans notre opéra, par exemple, qui n'est d'ailleurs ni le spectacle de la vérité, ni celui des mœurs, je doute qu'on pardonnât à l'Auteur de laisser jamais le crime impuni. Je me souviens d'avoir vu autrefois en manuscrit un opéra d'Atrée, où ce monstre périssoit écrasé de la foudre, en criant avec une satisfaction barbare:

Tonnez, Dieux impuissants, frappez, je suis vengé.

Cette situation vraiment théâtrale, secondée par une musique effrayante, eût produit, ce me semble, un des plus heureux dénouements qu'on puisse imaginer au théâtre lyrique.

Si dans quelques tragédies on a voulu nous intéresser pour des scélérats, ces tragédies ont manqué leur objet; c'est la faute du Poëte, & non du genre : vous trouverez des historiens même qui ne sont pas exempts de ce reproche ; en accuserez-vous l'histoire ? Rappelez-vous, Monsieur, un de nos chefs-d'œuvres en ce genre, la conjuration de Venise de l'Abbé de Saint-Réal, & l'espece d'intérêt qu'il nous inspire (sans l'avoir peut-être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur patrie ; on s'afflige presque après cette lecture, de voir tant de courage & d'habileté devenus inutiles ; on se reproche ce sentiment, mais il nous saisit malgré nous, & ce n'est que par réflexion qu'on prend part au salut de Venise. Je vous avouerai à cette occasion (contre l'opinion assez généralement établie) que le sujet de *Venise sauvée* me paroît bien plus propre au théâtre, que celui de *Manlius Capitolinus*, quoique ces deux pieces ne different guere que par les noms & l'état des personnages : des malheureux qui conspirent pour se rendre libres, sont moins odieux que des Sénateurs.

teurs qui cabalent pour se rendre maîtres.

Mais ce qui paroît, Monsieur, vous avoir choqué le plus dans nos pièces, c'est le rôle qu'on y fait jouer à l'amour. Cette passion, le grand mobile des actions des hommes, est en effet le ressort presque unique du théâtre français ; & rien ne vous paroît plus contraire à la saine morale, que de réveiller par des peintures & des situations séduisantes, un sentiment si dangereux. Permettez-moi de vous faire une question avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la société ? Ce seroit, je crois, pour elle un grand bien & un mal. Mais vous cherchiez en vain à détruire cette passion dans les hommes ; il ne paroît pas d'ailleurs que votre dessein soit de la leur interdire, du moins si on en juge par les descriptions intéressantes que vous en faites, & auxquelles toute l'austérité de votre philosophie n'a pu se refuser. Or si on ne peut, & si on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes, que reste-t-il à faire, sinon de le diriger vers une fin honnête, & de nous montrer dans des exemples illustres ses fureurs & ses foiblesses, pour nous en défendre ou nous en guérir ? Vous convenez que c'est l'objet de nos tragédies ; mais vous prétendez que l'objet est manqué par les efforts même que l'on fait pour le remplir ; que l'impression du sentiment reste, & que la morale est bientôt oubliée. Je prendrai, Monsieur, pour vous répondre l'exemple

même que vous apportez de la tragédie de Bérénice, où Racine a trouvé l'art de nous intéresser pendant cinq actes avec ces seuls mots, *je vous aime, vous êtes Empereur & je pars*; & où ce grand Poëte a su réparer par les charmes de son style le défaut d'action & la monotonie de son sujet. Tout spectateur sensible, je l'avoue, sort de cette tragédie le cœur affligé, partageant en quelque maniere le sacrifice qui coûte si cher à Titus, & le désespoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce spectateur regarde au fond de son ame, & approfondit le sentiment triste qui l'occupe, qu'y apperçoit-il, Monsieur? Un retour affligeant sur le malheur de la condition humaine, qui nous oblige presque toujours de faire céder nos passions à nos devoirs. Cela est si vrai, qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice, le bonheur du monde attaché au sacrifice de Titus, nous rend inexorables sur la nécessité de ce sacrifice même dont nous le plaignons; l'intérêt que nous prenons à sa douleur, en admirant sa vertu, se changeroit en indignation s'il succomboit à sa faiblesse. En vain Racine même, tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur, eût essayé de nous représenter ce prince, entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre, sensible aux prières d'un peuple qui embrasse ses genoux pour le retenir, mais cédant aux larmes de sa maîtresse; les adieux les plus touchants de ce prince à ses sujets, ne le ren-

droient que plus méprisable à nos yeux ; nous n'y verrions qu'un Monarque vil, qui, pour satisfaire une passion obscure, renonce à faire du bien aux hommes, & qui va dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque chose au contraire adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'est le spectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du prince : rien n'est plus propre à consoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui souffrent ; & l'homme vertueux suspend le cours de ses larmes en essuyant celles des autres. Cette tragédie, Monsieur, a d'ailleurs un autre avantage, c'est de nous rendre plus grands à nos propres yeux, en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puissante & la plus douce de toutes les passions, que pour nous apprendre à la vaincre en la faisant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus pressants & plus chers. Ainsi elle nous flatte & nous élève tout à la fois, par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendresse de notre ame, & par le courage qu'elle nous inspire pour réprimer ce sentiment dans ses effets, en conservant le sentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour sur nos théâtres étoient dangereuses, ce ne pourroit être tout au plus que chez une nation déjà corrompue, à qui les remèdes même seroient de poison ; aussi suis-je persuadé, malgré l'opinion contraire où vous

êtes, que les représentations théâtrales sont plus utiles à un peuple qui a conservé ses mœurs, qu'à celui qui auroit perdu les siennes. Mais quand l'état présent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la tragédie comme un nouveau moyen de corruption, la plupart de nos pièces me paroissent bien propres à nous rassurer à cet égard. Ce qui devroit, ce me semble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons si fréquemment sur nos théâtres, ce n'est pas la vivacité avec laquelle il est peint, c'est le rôle froid & subalterne qu'il y joue presque toujours. L'amour, si on en croit la multitude, est l'ame de nos tragédies; pour moi, il m'y paroît presque aussi rare que dans le monde. La plupart des personnages de Racine même ont à mes yeux moins de passion que de métaphysique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'est-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphigénie, dans Britannicus, dans Bajazet même, & dans Andromaque, si on en excepte quelques traits des rôles de Roxane & d'Heirmione? Phedre est peut-être le seul ouvrage de ce grand homme, où l'amour soit vraiment terrible & tragique; encore y est-il défiguré par l'intrigue obscure d'Hippolyte & d'Aricie. Arnauld l'avoit bien senti, quand il disoit à Racine : *pourquoi cet Hippolyte amour eux?* Le reproche étoit moins d'un casuiste que d'un homme de goût; on fait la réponse que Racine lui fit : *eh, Monsieur, sans cela,*

qu'auroient dit les petits-maîtres? Ainſi c'eſt à la frivolité de la nation que Racine a ſacrifié la perfection de ſa piece. L'amour dans Corneille eſt encore plus languiffant & plus déplacé : ſon génie ſemble s'être épuifé dans le Cid à peindre cette paſſion , & il faut avouer qu'il l'a peinte en maître ; mais il n'y a preſque aucune de ſes autres tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidiſſe. Ce ſentiment excluſif & impérieux, ſi propre à nous conſoler de tout , ou à nous rendre tout inſupportable , à nous faire jouir de notre exiſtence , ou à nous la faire déteſter, veut être ſur le théâtre comme dans nos cœurs, y régner ſeul & ſans partage. Partout où il ne joue pas le premier rôle, il eſt dégradé par le ſecond. Le ſeul caractère qui lui convienne dans la tragédie, eſt celui de la véhémence, du trouble & du deſeſpoir : ôtez-lui ces qualités, ce n'eſt plus, ſi j'oſe parler ainſi, qu'une paſſion commune & bourgeoife. Mais, dira-t-on, en peignant l'amour de la ſorte, il deviendra monotone, & toutes nos pieces ſe reſsembleront. Et pourquoi s'imaginer, comme ont fait preſque tous nos Auteurs, qu'une piece ne puiſſe nous intéreſſer ſans amour? Sommes-nous plus difficiles ou plus inſenſibles que les Athéniens? & ne pouvons-nous pas trouver, à leur exemple, une infinité d'autres ſujets capables de remplir dignement le théâtre: les malheurs de l'ambition, le ſpectacle d'un héros dans l'infortune, la haine de la ſuper-

stitution & des tyrans, l'amour de la patrie, la tendresse maternelle ? Ne faisons point à nos Françaises l'injure de penser que l'amour seul puisse les émouvoir, comme si elles n'étoient ni citoyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vues s'intéresser à la mort de César, & verser des larmes à Mérope ?

Je viens, Monsieur, à vos objections sur la comédie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuel de libertinage, de perfidie & de mauvaises mœurs ; des femmes qui trompent leurs maris, des enfants qui volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois duppés par des frippons de cour. Mais je vous prie de considérer un moment sous quel point de vue tous ces vices nous sont représentés sur le théâtre. Est-ce pour les mettre en honneur ? Nullement ; il n'est point de spectateur qui s'y méprenne ; c'est pour nous ouvrir les yeux sur la source de ces vices, pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui, en eux-mêmes, ne blessent point l'honnêteté) une des causes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *Georges Dandin* ? Que le dérèglement des femmes est la suite ordinaire des mariages mal assortis, où la vanité a préfidé ; dans le *Bourgeois - Gentilhomme* ? Qu'un bourgeois qui veut sortir de son état, avoir une femme de la cour pour maîtresse & un grand Seigneur pour ami, n'aura pour maîtresse qu'une femme perdue, & pour ami qu'un

honnête voleur ; dans les scènes d'*Harpagon* & de son fils ? Que l'avarice des peres produit la mauvaise conduite des enfants ; enfin dans toutes , cette vérité si utile , *que les ridicules de la société y sont une source de désordres*. Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules , que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchants à nos dépens ? En vain diriez-vous que dans la comédie nous sommes plus frappés du ridicule qu'elle joue , que des vices dont ce ridicule est la source. Cela doit être , puisque l'objet naturel de la comédie est la correction de nos défauts par le ridicule , leur antidote le plus puissant , & non la correction de nos vices , qui demande des remèdes d'un autre genre. Mais son effet n'est pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule ; elle nous suppose pour le vice cette horreur qu'il inspire à toute ame bien née ; elle se sert même de cette horreur pour combattre nos travers ; & il est tout simple que le sentiment qu'elle suppose nous affecte moins (dans le moment de la représentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous , sans que pour cela elle nous fasse prendre le change sur celui de ces deux sentiments qui doit dominer dans notre ame. Si quelques comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable , & sont presque uniquement une école de mauvaises mœurs , on peut comparer leurs Auteurs à ces hérétiques , qui , pour débiter le mensonge , ont abusé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une satire cruelle de la vertu, le *Misanthrope* de Moliere, ce chef-d'œuvre de notre théâtre comique; si néanmoins le *Tartufe* ne lui est pas encore supérieur, soit par la vivacité de l'action, soit par les situations théâtrales, soit enfin par la variété & la vérité des caractères. Je ne fais, Monsieur, ce que vous pensez de cette dernière piece; elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous, ne fût-ce que par l'aversion dont on ne peut se défendre pour l'espece d'hommes si odieuse que Moliere y a joués & démasqués. Mais je viens au *Misanthrope*. Moliere, selon vous, a eu dessein dans cette comédie de rendre la vertu ridicule. Il me semble que le sujet & les détails de la piece, que le sentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre que l'esprit & la vertu ne suffisent pas pour la société, si nous ne savons compatir aux foiblesses de nos semblables, & supporter leurs vices même; que les hommes sont encore plus bornés que méchants, & qu'il faut les mépriser sans le leur dire. Quoique le *Misanthrope* divertisse les spectateurs, il n'est pas pour cela ridicule à leurs yeux: il n'est personne au contraire qui ne l'estime, qui ne soit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de sa mauvaise humeur, comme de celle d'un enfant bien né & de beaucoup d'esprit. La seule chose que j'oserois blamer

dans le rôle du Misanthrope, c'est qu'Alceste n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raisonnable & philosophe, que Moliere a voulu lui opposer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru, non pas absolument, comme vous le prétendez, un caractère odieux, mais un caractère mal décidé, plein de sagesse dans ses maximes, & de fausseté dans sa conduite. Rien de plus sensé que ce qu'il dit au Misanthrope dans la premiere scene, sur la nécessité de s'accommoder au travers des hommes; rien de plus foible que sa réponse aux reproches dont le Misanthrope l'accable, sur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne fait pas le nom. Il ne disconvient pas de l'exagération qu'il a mise dans cet accueil, & donne par-là beaucoup d'avantage au Misanthrope. Il devoit répondre au contraire, que ce qu'Alceste avoit pris pour un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid, une de ces formules de politesse dont les hommes sont convenus de se payer réciproquement lorsqu'ils n'ont rien à se dire. Le Misanthrope a encore plus beau jeu dans la scene du sonnet. Ce n'est point Philinte qu'Oronte vient consulter, c'est Alceste; & rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le sonnet d'Oronte, à tort & à travers, & d'interrompre même la lecture par ses fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât son avis, & se borner alors à des

discours généraux , & à une approbation foible , parce qu'il sent qu'Oronte veut être loué, & que dans des bagatelles de ce genre, on ne doit la vérité qu'à ses amis, encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand besoin qu'on la leur dise. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceste qui se pique de vérité dans les choses les plus indifférentes, au risque de blesser ceux à qui il la dit. Cette colere du Misanthrope sur la complaisance de Philinte, n'en eût été que plus plaisante, parce qu'elle eût été moins fondée; & la situation des personnes eût produit un jeu de théâtre d'autant plus grand, que Philinte eût été partagé entre l'embarras de contredire Alceste, & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'aperçois, Monsieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que dans cette scene du sonnet, le Misanthrope est presque un Philinte, & ses *je ne dis pas cela*, répétés avant que de déclarer franchement son avis, vous paroissent hors de son caractère. Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment. Le Misanthrope de Moliere n'est pas un homme grossier, mais un homme vrai; ses *je ne dis pas cela*, sur-tout de l'air dont il les doit prononcer, font suffisamment entendre qu'il trouve le sonnet détestable; ce n'est que quand Oronte le presse & le pousse à bout, qu'il doit lever le masque & lui rompre en

vifiere. Rien n'est, ce me semble, mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette scene ; & je dois rendre cette justice à nos spectateurs modernes , qu'il en est peu qu'ils écoutent avec plus de plaisir. Aussi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (supérieur peut-être de quelques années à son siecle) dût craindre aujourd'hui le sort équivoque qu'il eut à sa naissance ; notre parterre , plus fin & plus éclairé qu'il ne l'étoit il y a soixante ans , n'auroit plus besoin du Médecin malgré lui pour aller au Misanthrope. Mais je crois en même-temps avec vous , que d'autres chefs-d'œuvres du même Poëte & de quelques autres , autrefois justement applaudis , auroient aujourd'hui plus d'estime que de succès ; notre changement de goût en est la cause ; nous voulons dans la tragédie plus d'action , & dans la comédie plus de finesse. La raison en est , si je ne me trompe , que les sujets communs sont presque entièrement épuisés sur les deux théâtres ; & qu'il faut d'un côté plus de mouvement pour nous intéresser à des héros moins connus , & de l'autre plus de recherche & plus de nuance pour faire sentir des ridicules moins apparents.

Le zèle dont vous êtes animé contre la comédie , ne vous permet pas de faire grace à aucun genre , même à celui où l'on se propose de faire couler nos larmes par des situations intéressantes , & de nous offrir dans la vie commune des modeles de courage & de

vertu; *autant vaudroit*, dites-vous, *aller au sermon*. Ce discours me surprend dans votre bouche. Vous prétendiez un moment auparavant, que les leçons de la tragédie nous sont inutiles, parce qu'on n'y met sur le théâtre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter de ressembler; & vous blâmez à présent les pièces où l'on n'expose à nos yeux que nos citoyens & nos semblables; ce n'est plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme insipide & ennuyeux, que vous attaquez ce genre. Dites, Monsieur, si vous le voulez, qu'il est le plus facile de tous; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir; il me semble au contraire qu'aucun genre de pièces n'y est plus propre; & s'il m'est permis de juger de l'impression des autres par la mienne, j'avoue que je suis encore plus touché des scènes pathétiques de l'*Enfant prodige*, que des pleurs d'*Andromaque* & d'*Iphigénie*. Les princes & les grands sont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour ainsi dire, les infortunes des Rois qu'en perspective, & dans le temps même où nous les plaignons, un sentiment confus semble nous dire, pour nous consoler, que ces infortunes sont le prix de la grandeur suprême, & comme les degrés par lesquels la nature rapproche les princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette ressource à nous offrir; ils sont l'image

fidelle des peines qui nous affligent ou qui nous menacent ; un Roi n'est presque pas notre semblable, & le sort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre, ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poètes, est le mélange bizarre qu'ils y ont presque toujours fait du pathétique & du plaisant ; deux sentiments si tranchants & si disparates ne sont pas faits pour être voisins ; & quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonstances bizarres où l'on rit & où l'on pleure à la fois, je demande si toutes les circonstances de la vie sont propres à être représentées sur le théâtre, & si le sentiment trouble & mal décidé qui résulte de cet alliage des ris avec les pleurs, est préférable au plaisir seul de pleurer, ou même au plaisir seul de rire ? *Les hommes sont tous de fer !* s'écrie l'Enfant prodigue, après avoir fait à son valet la peinture odieuse de l'ingratitude & de la dureté de ses anciens amis ; & *les femmes ?* lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le parterre ; j'ose inviter l'illustre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots qui ne sont là que pour défigurer un chef-d'œuvre. Il me semble qu'ils doivent produire sur tous les gens de goût le même effet qu'un son aigre & discordant qui se feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une musique touchante.

Après avoir dit tant de mal des spectacles, il ne vous restoit plus, Monsieur, qu'à vous

déclarer aussi contre les personnes qui les représentent & contre celles qui, selon vous, nous y attirent ; & c'est de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la manière dont vous traitez les comédiens & les femmes. Votre philosophie n'épargne personne, & on pourroit lui appliquer ce passage de l'écriture, & *manus ejus contra omnes*. Selon vous, l'habitude où sont les comédiens de revêtir un caractère qui n'est pas le leur, les accoutume à la fausseté. Je ne saurois croire que ce reproche soit sérieux. Vous feriez le procès, sur le même principe, à tous les Auteurs de pièces de théâtre, bien plus obligés encore que les comédiens, de se transformer dans les personnages qu'ils ont à faire parler sur la scène. Vous ajoutez qu'il est vil de s'exposer aux sifflets pour de l'argent ; qu'en faut-il conclure ? Que l'état de comédien est celui de tous où il est le moins permis d'être médiocre. Mais en récompense, quels applaudissements plus flatteurs que ceux du théâtre ? C'est-là où l'amour-propre ne peut se faire illusion ni sur les succès, ni sur les chûtes ; & pourquoi refuserions-nous à un acteur accueilli & désiré du public, le droit si juste & si noble de tirer de son talent sa subsistance ? Je ne dis rien de ce que vous ajoutez, (pour plaisanter sans doute) que les valets en s'exerçant à voler adroitement sur le théâtre, s'instruisent à voler dans les maisons & dans les rues.

Supérieur, comme vous l'êtes, par votre caractère & par vos réflexions, à toute espece de préjugés, étoit-ce là, Monsieur, celui que vous deviez préférer pour vous y soumettre & pour le défendre? Comment n'avez-vous pas senti que si ceux qui représentent nos pieces méritent d'être déshonorés, ceux qui les composent mériteroient aussi de l'être; & qu'ainsi, en élevant les uns & en avilissant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconséquents & bien barbares? Les Grecs l'ont été moins que nous, & il ne faut point chercher d'autres causes de l'estime où les bons comédiens étoient parmi eux. Ils considéroient Esopus par la même raison qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Romains, il est vrai, ont pensé différemment; mais chez eux la comédie étoit jouée par des esclaves; occupés de grands objets, ils ne vouloient employer que des esclaves à leurs plaisirs.

La chasteté des comédiennes, j'en conviens avec vous, est plus exposée que celle des femmes du monde; mais aussi la gloire de vaincre en doit être plus grande; il n'est pas rare d'en voir qui résistent long-temps, & il seroit plus commun d'en trouver qui résistassent toujours, si elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de considération réelle qu'elles en retirent. Le plus sûr moyen de vaincre les passions, est de les combattre par la vanité; qu'on accorde des distinctions aux comédiennes sa-
ges,

ges, & ce sera, j'ose le prédire, l'ordre de l'Etat le plus sévère dans ses mœurs. Mais quand elles voient que, d'un côté, on ne leur fait aucun gré de se priver d'amants, & que de l'autre il est permis aux femmes du monde d'en avoir, sans en être moins considérées, comment ne chercheroient-elles pas leur consolation dans des plaisirs qu'elles s'interdiroient en pure perte ?

Vous êtes du moins, Monsieur, plus juste ou plus conséquent que le public; votre sortie sur nos actrices en a valu une très-violente aux autres femmes. Je ne fais si vous êtes du petit nombre des sages qu'elles ont su quelquefois rendre malheureux; & si par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur restituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente censure vous fasse parmi elles beaucoup d'ennemies; on voit percer à travers vos reproches le goût très-pardonnable que vous avez conservé pour elles, peut-être même quelque chose de plus vif; ce mélange de sévérité & de foiblesse, (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aisément obtenir grace; elles sentiront du moins, & elles vous en sauront gré, qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur, que pour les voir & les juger avec une indifférence philosophique. Mais comment allier cette indifférence avec le sentiment si séduisant qu'elles inspirent? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles

sans intérêt ? Essayons néanmoins, pour les apprécier avec justice, sans adulation comme sans humeur, d'oublier en ce moment combien leur société est aimable & dangereuse; relisons Epictete avant que d'écrire, & tenons-nous fermes pour être austeres & graves.

Je n'examinerai point, Monsieur, si vous avez raison de vous écrier, *où trouvera-t-on une femme aimable & vertueuse*, comme le Sage s'écrioit autrefois, *où trouvera-t-on une femme forte* ? Le genre humain seroit bien à plaindre, si l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet aussi rare que vous le dites. Mais si par malheur vous aviez raison, quelle en seroit la triste cause ? L'esclavage & l'espece d'avilissement où nous avons mis les femmes; les entraves que nous donnons à leur esprit & à leur ame; le jargon futile, & humiliant pour elles & pour nous, auquel nous avons réduit notre commerce avec elles; comme si elles n'avoient pas une raison à cultiver, ou n'en étoient pas dignes; enfin l'éducation funeste, je dirois presque meurtriere, que nous leur prescrivons, sans leur permettre d'en avoir d'autre : éducation où elles apprennent presque uniquement à se contrefaire sans cesse, à n'avoir pas un sentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles ne cachent, une pensée qu'elles ne déguisent. Nous traitons la nature en elles comme nous la traitons dans nos jar-

dins, nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des nations ont agi comme nous à leur égard, c'est que par-tout les hommes ont été les plus forts, & que par-tout le plus fort est l'oppresser & le tyran du plus foible. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer & leur élever l'ame, est bien capable, en mettant leur vanité à la gêne, de flatter leur amour-propre. On diroit que nous sentons leurs avantages, & que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous dissimuler que dans les ouvrages de goût & d'agrément, elles réussiroient mieux que nous, sur-tout dans ceux dont le sentiment & la tendresse doivent être l'ame; car quand vous dites qu'elles ne savent ni décrire, ni sentir l'amour même, il faut que vous n'avez jamais lu les lettres d'Héloïse, ou que vous ne les ayez lues que dans quelque Poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un temps d'ignorance, où la nature seule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans notre siècle, & que les femmes, devenues, à notre exemple, plus coquettes que passionnées, sauront bientôt aimer aussi peu que nous & le dire aussi mal; mais sera-ce la faute de la nature? A l'égard des ouvrages de génie & de sagacité, mille exemples nous prouvent que

la foiblesse du corps n'y est pas un obstacle dans les hommes ; pourquoi donc une éducation plus solide & plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réussir ? Descartes les jugeoit plus propres que nous à la philosophie , & une Princesse malheureuse a été son plus illustre disciple. Plus inexorable pour elles , vous les traitez , Monsieur , comme ces peuples vaincus , mais redoutables , que leurs conquérants désarment ; & après avoir soutenu que la culture de l'esprit est pernicieuse à la vertu des hommes , vous en concluez qu'elle le seroit encore plus à celle des femmes. Il me semble au contraire que , les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables sources de leur bonheur , le genre humain doit gagner à s'instruire. Si les siècles éclairés ne sont pas moins corrompus que les autres , c'est que la lumière y est trop inégalement répandue ; qu'elle est resserrée & concentrée dans un trop petit nombre d'esprits ; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont assez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages du vice , & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur : le grand défaut de ce siècle philosophe est de ne l'être pas encore assez. Mais quand la lumière fera plus libre de se répandre , plus étendue & plus égale , nous en sentirons alors les effets bienfaisants ; nous cesserons

de tenir les femmes sous le joug & dans l'ignorance, & elles de séduire, de tromper & de gouverner leurs maîtres. L'amour fera pour lors entre les deux sexes ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie est entre les hommes vertueux; ou plutôt ce sera un sentiment plus délicieux encore, le complément & la perfection de l'amitié; sentiment qui, dans l'intention de la nature, devoit nous rendre heureux, & que, pour notre malheur, nous avons su altérer & rompre.

Enfin ne nous arrêtons pas seulement, Monsieur, aux avantages que la société pourroit tirer de l'éducation des femmes; ayons de plus l'humanité & la justice de ne pas leur refuser ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'esprit & l'exercice des talents sont propres à nous distraire de nos maux, & à nous consoler dans nos peines: pourquoi refuser à la plus aimable moitié du genre humain, destinée à partager avec nous le malheur d'être, le soulagement le plus propre à le lui faire supporter? Philosophes, que la nature a répandus sur la surface de la terre, c'est à vous à détruire, s'il vous est possible, un préjugé si funeste; c'est à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être pères, d'oser les premiers secouer le joug d'un barbare usage, en donnant à leurs filles la même éducation

qu'à leurs autres enfans. Qu'elles aprennent seulement de vous, en recevant cette éducation précieuse, à la regarder uniquement comme un préservatif contre l'oïfiveté, un rempart contre les malheurs, & non comme l'aliment d'une curiosité vaine, & le sujet d'une ostentation frivole. Voilà tout ce que vous devez & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique, qui peut les condamner à paroître ignorantes, mais non pas les forcer à l'être. On vous a vu si souvent, pour des motifs très-légers, par vanité ou par humeur, heurter de front les idées de votre siècle; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver, que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde, pour rendre la vie moins amère à celles qui la tiennent de vous, & que la nature a destinées à vous survivre & à souffrir; pour leur procurer dans l'infortune, dans les maladies, dans la pauvreté, dans la vieillesse, des ressources dont notre injustice les a privées? On regarde communément, Monsieur, les femmes comme très-sensibles & très-foibles; je les crois au contraire ou moins sensibles ou moins foibles que nous. Sans force de corps, sans talents, sans étude qui puisse les arracher à leurs peines, & les leur faire oublier quelques moments, elles les supportent néanmoins, elles les dévorent, & savent quelquefois les cacher mieux que nous; cette fermeté suppose en elles, ou une ame peu

susceptible d'impressions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupations qui les entraîne? Les chagrins des femmes seroient-ils moins pénétrants & moins vifs que les nôtres? Ils ne le devroient pas être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur, les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces sentiments étrangers, que l'éducation a portés dans notre ame, que l'habitude y a gravés, & que l'exemple y fortifie, deviennent (à la honte de l'humanité) plus puissants sur nous que les sentiments naturels; la douleur fait plus périr de ministres déplacés que d'amants malheureux.

Voilà, Monsieur, si j'avois à plaider la cause des femmes, ce que j'oserois dire en leur faveur; je les défendrois moins sur ce qu'elles sont que sur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point, en soutenant avec vous que la pudeur leur est naturelle; ce seroit prétendre que la nature ne leur a donné ni besoins, ni passions; la réflexion peut réprimer les desirs, mais le premier mouvement (qui est celui de la nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la société & les loix ont rendu la pudeur nécessaire aux femmes; & si je fais jamais un livre sur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en

fera le premier chapitre. Mais en paroissant moins prévenu que vous pour la modestie de leur sexe, je serai plus favorable à leur conversation; & malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, soit de les destiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monsieur, & je crains bien de m'en appercevoir trop tard, que le plaisir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, & peut-être cet intérêt secret qui nous séduit toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin & trop longtemps hors de mon sujet. En voilà donc assez, & peut-être trop, sur la partie de votre lettre qui concerne les spectacles en eux-mêmes, & les dangers de toute espèce dont vous les rendez responsables. Rien ne pourra plus leur nuire, si votre écrit n'y réussit pas; car il faut avouer qu'aucun de nos prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de subtilité que vous. Il est vrai que la supériorité de vos talents ne doit pas seule en avoir l'honneur. La plupart de nos orateurs chrétiens, en attaquant la comédie, condamnent ce qu'ils ne connoissent pas; vous avez au contraire étudié, analysé, composé vous-même, pour en mieux juger les effets, le poison dangereux dont vous cherchez à nous préserver; & vous décriez nos pièces de théâ-

tre avec l'avantage non-seulement d'en avoir vu, mais d'en avoir fait. Néanmoins cet avantage même forme contre vous une objection incommode que vous paroissiez avoir sentie en osant vous la faire, & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les spectacles, selon vous, sont nécessaires dans une ville aussi corrompue que celle que vous avez habitée long-temps; & c'est apparemment pour ses habitants pervers, (car ce n'est pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été composées. C'est-à-dire, Monsieur, que vous nous avez traité comme des animaux expirants, qu'on acheve dans leurs maladies, de peur de les voir trop long-temps souffrir. Assés d'autres sans vous auroient pris ce soin; & votre délicatesse n'aura-t-elle rien à se reprocher à notre égard? Je le crains d'autant plus, que le talent dont vous avez montré au théâtre lyrique de si heureux essais, comme Musicien & comme Poëte, est du moins aussi propre à faire aux spectacles des partisans, que votre éloquence à leur en enlever. Le plaisir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre; & vous aurez long-temps la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos écrits contre la comédie auroient pu nous faire.

Il me reste à vous dire un mot sur les deux autres articles de votre lettre, & en premier lieu sur les raisons que vous appor-

tez contre l'établissement d'un théâtre de comédie à Geneve. Cette partie de votre ouvrage, je dois l'avouer, est celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très-indulgents envers nous-mêmes, nous regardons les spectacles comme un aliment nécessaire à notre frivolité ; mais nous décidons volontiers que Geneve ne doit point en avoir ; pourvu que nos riches oisifs aillent tous les jours pendant trois heures se soulager au théâtre du poids du temps qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuse ailleurs ; parce que Dieu, pour me servir d'une de vos plus heureuses expressions, les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéressent un peu plus que nous à ce qui les regarde, applaudissent de même à votre sévérité. C'est d'après un désir qui m'a paru presque général dans vos concitoyens, que j'ai proposé l'établissement d'un théâtre dans leur ville, & j'ai peine à croire qu'ils se livrent avec autant de plaisir aux amusements que vous y substituez. On m'assure même que plusieurs de ces amusements, quoiqu'en simple projet, alarment déjà vos graves Ministres ; qu'ils se récrient sur-tout contre les danses que vous voulez mettre à la place de la comédie ; & qu'il leur paroît plus dangereux encore de se donner en spectacle que d'y assister.

Au reste, c'est à vos compatriotes seuls à

juger de ce qui peut en ce genre leur être utile ou nuisible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les suites de la comédie, ce que j'ai déjà dit en sa faveur ne les déterminera point à la recevoir, comme tout ce que vous dites contr'elle ne la leur fera pas rejeter, s'ils imaginent qu'elle puisse leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu de mots les raisons que vous apportez contre l'établissement d'un théâtre à Geneve, & je soumetts cet examen au jugement & à la décision des Genevois.

Vous nous transportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit pays dont vous faites une description charmante; vous nous montrez ce qui ne se trouve peut-être que dans un seul coin de l'univers, des peuples tranquilles & satisfaits au sein de leur famille & de leur travail; & vous prouvez que la comédie ne seroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouissent. Personne, Monsieur, ne prétendra le contraire; des hommes assez heureux pour se contenter des plaisirs offerts par la nature, ne doivent point y en substituer d'autres; les amusements qu'on cherche sont le poison lent des amusements simples; & c'est une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux: qu'en conclurez-vous pour Geneve? L'état présent de cette République est-il susceptible de l'application de ces regles? Je veux

croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romanesque dans la description de ce canton fortuné du Valais, où il n'y a ni haine, ni jalousie, ni querelles, & où il y a pourtant des hommes. Mais si l'âge d'or s'est réfugié dans les rochers voisins de Geneve, vos citoyens en sont pour le moins à l'âge d'argent; & dans le peu de temps que j'ai passé parmi eux, ils m'ont paru assez avancés, ou, si vous voulez, assez pervertis pour pouvoir entendre Brutus & Rome sauvée, sans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établissement d'un théâtre à Geneve, c'est l'impossibilité de supporter cette dépense dans une petite ville. Vous pouvez néanmoins vous souvenir que des circonstances particulières ayant obligé vos Magistrats, il y a quelques années, de permettre dans la ville même de Geneve un spectacle public, on ne s'aperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant quand il seroit vrai que la recette journalière ne suffiroit pas à l'entretien du spectacle, je vous prie d'observer que la ville de Geneve est, à proportion de son étendue, une des plus riches de l'Europe; & j'ai lieu de croire que plusieurs citoyens opulents de cette ville, qui désireroient d'y avoir un théâtre, fourniroient sans peine à une partie de la dépense; c'est du moins la disposition où plusieurs d'entr'eux

m'ont paru être, & c'est en conséquence que j'ai hasardé la proposition qui vous alarme. Cela supposé, il seroit aisé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Geneve un spectacle tous les jours; un ou deux jours de la semaine suffiroient à cet amusement, & on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple se repose; ainsi, d'un côté, le travail ne seroit point ralenti, de l'autre, la troupe pourroit être moins nombreuse, & par conséquent moins à charge à la ville; on donneroit l'hiver seul à la comédie, l'été aux plaisirs de la campagne, & aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire aussi qu'on ne pût remédier par des loix séveres aux alarmes de vos Ministres sur la conduite des comédiens, dans un Etat aussi petit que celui de Geneve, où l'œil vigilant des Magistrats peut s'étendre au même instant d'une frontiere à l'autre, où la législation embrasse à la fois toutes les parties, où elle est enfin si rigoureuse & si bien exécutée contre les désordres des femmes publiques, & même contre les désordres secrets. J'en dis autant des loix somptuaires, dont il est toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit Etat: d'ailleurs la vanité même ne sera guere intéressée à les violer, parce qu'elles obligent également tous les citoyens, & qu'à Geneve les hommes ne sont jugés ni par les richesses, ni par les habits. Enfin rien, ce me semble, ne souffriroit dans votre patrie de l'établissement

d'un théâtre , pas même l'ivrognerie des hommes & la médisance des femmes , qui trouvent l'une & l'autre tant de faveur auprès de vous. Mais quand la suppression de ces deux articles produiroit , pour parler votre langage , *un affoiblissement d'état* , je ferois d'avis qu'on se consolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un Philosophe exercé comme vous aux paradoxes , pour nous soutenir qu'il y a moins de mal à s'enivrer & à médire , qu'à voir représenter Cinna & Polieucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie journaliere de vos citoyens , & je n'ignore pas qu'ils se récrient fort contre cette peinture ; le peu de séjour , disent-ils , que vous avez fait parmi eux , ne vous a pas laissé le temps de les connoître , ni d'en fréquenter assez les différents états ; & vous avez représenté comme l'esprit général de cette sage République , ce qui n'est tout au plus que le vice obscur & méprisé de quelques sociétés particulières.

Au reste , vous ne devez pas ignorer , Monsieur , que depuis deux ans une troupe de comédiens s'est établie aux portes de Geneve , & que Geneve & les comédiens s'en trouvent à merveille. Prenez votre parti avec courage , la circonstance est urgente , & le cas difficile. Corruption pour corruption , celle qui laissera aux Genevois leur argent dont ils ont besoin , est préférable à celle qui le fait sortir de chez eux.

Je me hâte de finir sur cet article, dont la plupart de nos lecteurs ne s'embarassent guere, pour en venir à un autre qui les intéresse encore moins, & sur lequel, par cette raison, je m'arrêterai encore moins. Ce sont les sentiments que j'attribue à vos Ministres en matiere de religion. Vous savez, & ils le savent encore mieux que vous, que mon dessein n'a point été de les offenser; & ce motif seul suffiroit aujourd'hui pour me rendre sensible à leurs plaintes, & circonspect dans ma justification. Je serois très-affligé du soupçon d'avoir violé leur secret, sur-tout si ce soupçon venoit de votre part; permettez-moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par lesquels vous supposez que j'ai pu juger de leur doctrine, n'est pas complete. Si je me suis trompé dans l'exposition que j'ai faite de leurs sentiments, (d'après leurs ouvrages, d'après des conversations publiques, où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à la Trinité ni à l'enfer, enfin, d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres Eglises réformées) tout autre que moi, j'ose le dire, eût été trompé de même. Ces sentiments sont d'ailleurs une suite nécessaire des principes de la religion protestante; & si vos Ministres ne jugent pas à propos de les adopter, ou de les avouer aujourd'hui, la logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laisser à moitié chemin. Quand ils ne seroient pas *sociniens*, il faudroit qu'ils

le devinssent, non pour l'honneur de leur religion, mais pour celui de leur philosophie. Ce mot de *sociniens* ne doit pas vous effrayer; mon dessein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juste éloge, mais d'exposer par un seul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, & ce qui sera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur profession de foi, je me borne à vous y renvoyer, & à vous en faire juge; vous avouez que vous ne l'avez pas lue, c'étoit peut-être le moyen le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous le paroissez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de satire contre vos Ministres; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenser; en matière de profession de foi, il est permis à un catholique de se montrer difficile, sans que des chrétiens d'une communion contraire puissent légitimement en être blessés. L'Eglise romaine a un langage consacré sur la divinité du Verbe, & nous oblige à regarder impitoyablement comme ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Pasteurs diront qu'ils ne reconnoissent pas l'Eglise romaine pour leur juge; mais ils souffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous serons réconciliés les uns avec les autres, & j'aurai dit vrai sans les offenser. Ce qui m'étonne, Monsieur, c'est que des hommes qui se donnent pour zélés défenseurs des

vérités de la religion *catholique*, qui voient souvent l'impiété & le scandale où il n'y en a pas même l'apparence, qui se piquent sur ces matieres d'entendre finesse, & de n'entendre point raison, & qui ont *lu* cette profession de foi de Geneve, en aient été aussi satisfaits que vous, jusqu'à se croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agissoit de rendre tout à la fois ma probité & ma religion suspectes, tout leur a été bon dans ce dessein, & ce n'étoit pas aux Ministres de Geneve qu'ils vouloient nuire. Quoi qu'il en soit, je ne fais si les Ecclésiastiques Genevois, que vous avez voulu justifier sur leur croyance, seront beaucoup plus contents de vous qu'ils l'ont été de moi, & si votre mollesse à les défendre leur plaira plus que ma franchise. Vous semblez m'accuser presque uniquement d'*imprudence* à leur égard; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere, mais à la mienne, & vous marquez d'ailleurs assez d'indifférence sur ce jocinianisme dont ils craignent tant d'être soupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cause les satisfasse. Je n'en serois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la morale que vous prêchez les a rendus indulgents sur la tolérance que vous proëssiez avec courage & sans détour. Est-ce à eux qu'il faut en faire honneur, ou à vous, ou peut-être aux progrès inattendus

de la philosophie dans les esprits même qui en paroissent les moins susceptibles? Mon article Geneve n'a pas reçu de leur part le même accueil que votre lettre; nos Prêtres m'ont presque fait un crime des sentiments hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous ni moi n'aurions prévu; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légères injustices; heureux quand il n'en essuie point de plus graves.

Je suis avec tout le respect que méritent votre vertu & vos talents, & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur
D'ALEMBERT.

P. A. LAVAL

COMÉDIEN,

A

M. J. J. ROUSSEAU,

CITOTEN DE GENEVE.

Sur les raisons qu'il expose pour réfuter M. d'ALEMBERT, qui, dans le VIII. Volume de l'Encyclopédie, Article GENEVE, prouve que l'établissement d'une Comédie dans cette Ville y feroit réunir la sagesse de Lacédémone à la politesse d'Athenes.

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*



A U L E C T E U R.

QUAND on parle raison & qu'on dit la vérité, on est persuadé d'être favorablement accueilli. En douter c'est faire injure au public. Aussi ne me mettrai-je point humblement à genoux dans une préface pour réclamer l'indulgence du Lecteur. Le fond de mes raisonnemens est vrai, juste & solide; en voilà assez pour mériter son approbation. Ai-je eu l'art d'y joindre la délicatesse & l'agrément du style? Ce n'est pas à moi à en juger. Si mon Livre ennuie, j'aurai beau prier qu'on le lise, on n'en fera rien; s'il plaît, à quoi bon affecter une inutile modestie? Dois-je cependant refuser à l'amour-propre un tribut qui lui est dû, & qu'on lui prodigue quelquefois avec d'autant plus de fatuité, qu'on paroît déterminé à ne le lui point accorder? Je hais la dissimulation, & je pense tout haut. C'est donc pour moi-même que je prévien du peu de temps que j'ai mis à composer ce petit Volume. Pourquoi, me dira-t-on, vous être si fort précipité? Le public ne vaut-il pas bien la peine que vous limiez ce que vous osez lui présenter? Qui en doute? Et qui doit connoître mieux qu'un comédien tout le respect qu'on doit à ce public? Si je n'ai pas mis la dernière main à mon ouvrage, ce n'est ni par négligence, ni par caprice, ni par défaut de respect: il falloit arrêter promptement le poi-

son dont j'appercevois les symptomes. Il eût été bien plus flatteur pour moi de présenter l'antidote sous une forme agréable. J'ai sacrifié mon intérêt personnel à celui de tous mes camarades. Dix-sept jours m'ont suffi pour composer mon manuscrit, & pendant cet intervalle je n'ai pas laissé de remplir mes devoirs.

Je n'ai point entrepris de réfuter M. Rousseau en matière de religion ; j'ai peut-être assez d'étude de théologie pour avoir pu hasarder la dispute. Si je ne l'ai pas osé, c'est moins par la crainte de succomber sous la force de ses arguments, que par vénération pour ce qui en fait le sujet. Il n'auroit pas fallu d'ailleurs être fort savant pour le terrasser à cet égard. J'aurois eu pour moi la vérité. Que le mensonge est foible devant elle ! J'ai donc appréhendé de mêler des dissertations de dogme à l'examen des pièces de théâtre : je crois avoir eu raison.

Au surplus, quand je dis qu'il m'eût été facile de convaincre mon Adversaire ; qu'il raisonne plus mal sur la théologie, ou du moins plus dangereusement qu'il ne fait sur la comédie, je ne prétends point parler de controverse, ni attaquer les religions adoptées. Ce n'est point mon affaire. Content de la mienne, je ne déclame contre celle de personne ; mais je dis qu'il n'auroit pas été fort difficile de s'élever avec avantage contre un homme qui sappe les fondemens de toute espèce de religion chrétienne, en abolissant la foi.

Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve absurde, ce n'est pas sa faute, c'est celle de sa raison ; & comment concevrai-je que Dieu le punisse de ne s'être pas fait un entendement contraire à celui qu'il a reçu de lui ?

Si l'on ne voit pas là-dedans l'anéantissement de la foi, & le principe de l'incrédulité dans le refus de l'intelligence que le Créateur fait à sa créature, c'est qu'on ne voudra pas le voir. Quelle conséquence faudroit-il tirer de-là ?

Je ne suis pas plus scandalisé que ceux qui servent un Dieu clément rejettent l'Eternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec sa justice. Qu'en pareil cas ils interprètent de leur mieux les passages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner ; que peuvent-ils faire autre chose ?

Ainsi chacun va être le maître des articles de foi les plus importants, en interprétant à sa guise les passages de l'Écriture. Cette morale n'est pas plus admise à Genève qu'à Paris, & tout bon Protestant, comme tout bon Catholique, ne se permettra jamais des sentiments si contraires à la croyance qu'on doit aux mystères de foi, qu'ils paroissent incompatibles avec les lumières de notre foible raison. Le Calviniste & le Romain sont persuadés qu'ils doivent adorer un Dieu en trois personnes ; ils ne comprennent pourtant ni l'un ni l'autre, comment trois ne font qu'un.

Mais je tombe dans l'inconvenient que je voulois éviter, je m'en repens, & je me tais.



P. A. L A V A L

A

M. J. J. ROUSSEAU,
CITOTEN DE GENEVE.



AUT-IL avoir autant d'esprit que vous, Monsieur, pour répondre à l'ouvrage que vous venez de donner au public avec la noble & généreuse intention de dénigrer des gens qui ne vous ont fait aucun mal? Non sans doute: il suffit, je crois, de l'avoir bon. Sous le masque spécieux du patriotisme, vous vous croyez en droit d'exhaler une bile odieuse; & pour prouver que l'établissement de la comédie à Geneve y seroit nuisible, vous taxez tous les acteurs d'être insolents, vicieux, fourbes & frippons. Voilà le précis de votre livre. Avouez de bonne foi que si vous aviez pu, par votre seule accusation, inspirer vos sentiments d'aigreur à tout le monde; vous vous seriez dis-

pensé de travailler à prouver que la comédie ne peut absolument pas être une école de bonnes mœurs. Il a fallu envelopper la calomnie ; & pour lui donner plus de cours, vous vous êtes avisé d'accumuler des principes faux, dont vous avez tiré de frivoles conséquences. Vous les avez exposés avec tout l'art & toute l'élégance dont votre plume est capable. Vous en avez enfin composé un Volume de 264 pages, qui pourroit bien faire rejaillir sur son Auteur un vernis de méchanceté, en échange de celui dont il a fait usage pour flétrir des gens à talents qu'un préjugé déjà trop barbare autorise le menu peuple à mépriser.

Ne pensez pas, Monsieur, que je veuille devenir l'apologiste de la comédie & des comédiens : je pourrois peut-être avec raison l'être de l'une, je ne veux pas l'être des autres. Dépouillé de toute espece de prévention à cet égard, je sens le vuide du spectacle, comme j'en connois l'utilité. Je suis également impartial sur la profession du comédien ; mais loin de la regarder comme infamante, je soutiens & je prouverai qu'elle est honnête, utile, nécessaire même, & que ce ne peuvent être que les mauvaises mœurs du comédien qui la déshonorent. Ce déshonneur lui est commun avec toutes les autres, que les hommes, de quelqu'espece de condition qu'ils soient, pourront rendre méprisables quand ils se feront mépriser eux-mêmes.

L'état de comédien n'auroit assurément rien de flétrissant si tous ceux qui l'ont embrassé dans son principe, s'étoient comportés comme beaucoup d'acteurs de nos jours. Il n'est donc pas infame par lui-même, & tous ceux qui l'exercent ne sont pas tels que vous les dépeignez. Tâchons de vous démontrer cette vérité. Si je ne suis pas aussi correct & aussi fleuri que vous dans mon style, je ferai plus juste & plus vrai. On n'y rencontrera point d'ailleurs tant de sel, parce que je n'ai point de méchancetés à dire.

Avant d'entrer dans le détail de toutes les raisons bonnes ou mauvaises que vous employez à noircir les comédiens, remontons à l'origine des spectacles. Les Grecs, réputés pour les plus sages d'entre les hommes, sont les premiers inventeurs de la tragédie & de la comédie. Leurs acteurs étoient leurs Prêtres. Pour encourager les spectateurs à la vertu, ils ne trouvoient rien de plus frappant que de faire revivre sur la scène les héros dont on célébroit la valeur & les actions glorieuses. Vouloient-ils inspirer l'horreur du crime? Ils parloient tout à la fois aux yeux & aux oreilles, & s'exprimoient bien plus éloquemment, en représentant un tyran occupé à consommer ses forfaits, que s'ils s'étoient contentés d'un simple récit de déclamateur. Voilà l'origine de la tragédie, qui n'avoit assurément rien que de louable dans son invention, & conséquemment ses acteurs, loin d'être méprisables & méprisés,

étoient au contraire honorés avec beaucoup de distinction. Ils le seroient encore aujourd'hui, si la succession des temps, qui peut avilir & dégrader les meilleures choses, n'eût fait changer de face à cette profession.

L'avidité du gain & la curiosité du peuple persuaderent peu-à-peu à des gens sans ressource qu'ils pourroient aisément faire le métier d'acteur. Ils se rassemblèrent dans les places publiques, & là, élevés sur deux tréteaux, ils furent, à l'égard des véritables comédiens, ce que sont à peu près vis-à-vis de nos Prêtres ces misérables vendeurs d'images, qui, avec une apparence de dévotion, s'érigent en prédicateurs, & rassemblent le menu peuple qui paie leurs sermons par l'achat d'un S. Suaire ou d'un cantique de S. Hubert.

La licence, la mauvaise foi & la crapule de ces misérables baladins, les rendirent bientôt l'objet de la haine & du dédain public. L'ignorance leur donna le nom de comédiens, parce qu'ils parurent dans un temps & dans des pays où ceux qui auroient pu mériter ce titre comme successeurs & émulateurs de ceux que la Grece avoit honorés, ne se rencontroient plus. (a) Cette espece de vermine se répandant insensiblement par-

(a) Ce n'est que sous le regne de Louis XIII. que le théâtre prit une forme honnête en France, voilà l'époque des vrais comédiens dans ce Royaume. Ce ne sont point eux qui ont attiré les foudres de l'Eglise.

tout, inspira tant d'horreur que l'opprobre en rejaillit encore aujourd'hui sur des gens dont l'état est aussi éloigné de cette infamie que nos Ecclésiastiques le sont des prédicateurs du Pont-Neuf. Cette comparaison est sans doute beaucoup trop foible encore, puisque ces vendeurs de fausses reliques disent du moins de bonnes choses, au lieu que ces indignes farceurs se faisoient une étude d'exciter les ris de la vile populace, par des ordures, & souvent des impiétés. Voilà contre qui les Magistrats & les Prêtres ont été en droit de sévir; l'abus du nom de comédien, chez les anciens comme chez nous, est donc sans contredit l'origine de toutes les indignités dont mille honnêtes gens sont depuis long-temps les victimes.

Il n'est pas aisé, Monsieur, de faire tomber un préjugé qu'une longue suite d'années a si fort enraciné contre ce nom, & que la discipline de l'Eglise autorise dans divers pays; mais il est certain que si la comédie & les comédiens avoient toujours été tels qu'ils ont été dans leur origine chez les Grecs, & qu'ils sont aujourd'hui, ils n'éprouveroit point en France les rigueurs des censures ecclésiastiques, & le peuple penseroit aussi avantageusement sur leur compte que les gens éclairés. Que n'est-il aussi facile de desfiller sur cet article les yeux du grossier public, & de concilier les intérêts qui obligent différentes puissances à ne point rétracter les censures qu'elles ont porté contre la comédie,

qu'il est aisé aux acteurs d'aujourd'hui de prouver que, si d'autres qu'eux n'avoient point porté le nom de comédien, ils jouiroient des prérogatives que les talents doivent mériter aux hommes! (a)

Avant de fournir la preuve de ce que j'avance, examinons successivement toutes les raisons que vous employez pour forcer vos Lecteurs à partager vos sentimens de mépris & d'indignation contre les spectacles.

» Demander, dites-vous, si les spectacles
 » sont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'est
 » faire une question trop vague, c'est exa-
 » miner un rapport avant que d'avoir fixé
 » les termes. Les spectacles sont faits pour
 » le peuple, & ce n'est que par leurs effets
 » sur lui, qu'on peut déterminer leurs qua-
 » lités absolues. «

Pourquoi, Monsieur, trouvez-vous qu'on ne peut répondre si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes? Est-ce par la crainte d'avouer qu'ils peuvent être bons que vous ne voulez décider de leur valeur que par l'impression qu'ils font sur les spectateurs? Il s'agit, dans votre première proposition, de décider s'ils sont bons en eux-

(a) Chez nos dévots aveux le théâtre abhorré
 Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
 De Pélerins, dit-on, une troupe grossière
 Un public à Paris y monta la première,
 Et tottement zélée en sa simplicité,
 Joua les Saints, la Vierge & Dieu par piété.

mêmes. Je ne vois pas qu'il soit impossible de déterminer leur mérite intrinsèque avant d'avoir fixé leurs effets. Je dis donc que les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes, suivant ce qu'ils sont par leur propre nature. Un combat de gladiateurs qui s'égorge, est un mauvais spectacle en lui-même, parce que l'homicide est un crime. Une course, une joute, un carrousel, est un bon spectacle en lui-même, parce que l'adresse est une bonne qualité. La bonté de leur nature ne dépend donc pas de leurs effets, mais au contraire leurs effets dépendent de la bonté de leur nature. Ce n'est donc point faire une question trop vague que de demander si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes. Parmi ceux qui sont aujourd'hui l'ornement de la scène, choisissez ceux où la vertu triomphe, où le vice est puni, où le ridicule est tourné en dérision, vous aurez un spectacle bon en lui-même, & bon dans ses effets.

» C'est nécessairement, *suivant vous*, le
 » plaisir que les spectacles donnent qui dé-
 » termine leur espèce, & non leur utilité....
 » Pourvu que le peuple s'amuse, cet objet
 » est assez rempli. «

J'en conviendrai avec vous, lorsque je serai affecté comme vous, lorsque je ne voudrai envisager les choses que du côté défavantageux; mais lorsque je voudrai les peser au poids de l'équité, je dirai que la devise du spectacle doit être, & est effectivement, *utile dulci*.

» Un spectacle, *selon vous*, ne peut être
 » utile au peuple, parce que pour lui plaire
 » il faut favoriser ses penchans, au lieu qu'il
 » faudroit les modérer. «

Je ne suis pas bien persuadé qu'il faille absolument favoriser le penchant du peuple, pour accréditer le spectacle : je ne conseillerois pas à un Auteur de fronder tout-à-coup, & sans précaution, le goût d'une nation ; mais je voudrois que par degrés il l'accoutumât à le rectifier.

Par exemple, Monsieur, il est certain que le théâtre de Londres est, pour ainsi dire, une boucherie. Pensez-vous qu'une bonne tragédie, où l'on ne verroit pas ruisseler le sang sur la scène, tomberoit tout-à-fait ? Nous avons des exemples du contraire. Mais en supposant qu'un ouvrage de la nature que celui que je propose, n'eût pas un succès aussi brillant qu'un autre qui seroit tout-à-fait sanguinaire, il suffiroit que dans son principe cette tentative ne déplût pas. Petit à petit le goût changera, lorsqu'on en connoitra la dépravation. Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour, j'en conviens ; mais corrige-t-on les défauts des hommes avec autant de promptitude & de facilité qu'on les apperçoit ?

Ce que je dis, en citant l'Angleterre pour exemple, je le dis aussi du théâtre français. L'amour est ordinairement le sujet principal de nos piéces ; & l'on s'étoit persuadé que sans une intrigue qui roulat sur cette passion,

un ouvrage théâtral n'auroit point de succès.

Le célèbre Voltaire, à qui la Grece auroit dressé des autels, même de son vivant, nous a fait voir par ses tragédies de la mort de César & de Mérope, qu'on peut intéresser le spectateur français sans lui parler d'amour. On peut donc travailler utilement & agréablement, en modérant le penchant du peuple à qui l'on expose ses ouvrages.

» La scene, *comme vous le dites fort bien*,
 » est un tableau des passions humaines dont
 » l'original est dans tous les cœurs. Mais,
 » *ajoutez-vous*, si le peintre n'avoit soin de
 » flatter ces passions, les spectateurs seroient
 » bientôt rebutés, & ne voudroient plus se
 » voir sous un aspect qui les fit mépriser d'eux-
 » mêmes. «

Appellez-vous flatter les passions que de fixer l'attention du spectateur en l'intéressant? Direz-vous que l'ambition & le fanatisme sont flattés dans la représentation de Mahomet, parce qu'Omar est le protocole de son faux prophète? Le vertueux Zopire ne jette-t-il pas un rayon de lumière qui éclaire toute l'horreur de la conduite du conquérant? Pourquoi prétendez-vous encore » qu'il
 » n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien
 » sur la scene, & qu'un homme sans passions,
 » ou qui les domineroit toujours, n'y sauroit
 » intéresser personne? «

Le même Zopire, dont je parle ici, est une preuve du contraire dans le tragique. Est-il un mortel plus vertueux, plus raison-

nable, & moins passionné que lui ? En est-il un plus intéressant ? Ariste du Méchant ne témoigne pas moins à votre désavantage dans le comique. Demandez au parterre de Paris si M. de la Noue, honnête homme comédien, a su l'intéresser dans ce rôle, qui n'est autre que la raison la plus saine & la plus épurée.

» Un Stoïcien, à votre avis, seroit un personnage insupportable dans la tragédie. « En savez-vous la raison, Monsieur ? C'est qu'un Stoïcien fait ordinairement état de ne s'intéresser pour personne ; ainsi l'on n'est pas porté à s'intéresser pour lui. A l'égard de la comédie, où vous dites qu'il feroit rire tout au plus, l'impression qu'il feroit dépendroit des ombres & des couleurs sous lesquelles l'Auteur le feroit paroître. Un Stoïcien, par exemple, qui, trahi par ses amis, & maltraité injustement, soutiendra sa disgrâce, comme son esprit philosophique l'exige, excitera mon admiration & mes applaudissements. Je ne crois pas, au reste, qu'il soit fort difficile de faire de cet homme un personnage très-intéressant ; car enfin, moins il paroitra être ému par ses malheurs, plus je le serai pour lui. Ce genre-là n'est point, dites-vous, propre à la comédie. Nos Auteurs modernes nous ont fait connoître que cette espece de spectacle pouvoit très-bien être rempli par des scènes nobles, touchantes, & qu'on pouvoit faire une bonne comédie sans provoquer les éclats de rire par des plaisanteries.

» Qu'on n'attribue pas, *dites-vous*, au
» théâtre le pouvoir de changer des senti-
» ments ni des mœurs qu'il ne peut que sui-
» vre & embellir. «

Permettez-moi de ne pas convenir de ce que vous dites, à moins que vous ne prétendiez que le théâtre suit & embellit les nobles sentiments & les bonnes mœurs. Or, c'est ce que vous n'entendez sûrement pas. Est-ce suivre & embellir les mœurs d'un conquérant qui se croit tout permis, que de lui représenter *Christienne*, au cinquième acte de *Gustave*, enchaîné, puni & excitant l'indignation publique par les reproches dont l'accable son vertueux vainqueur? Il a vu cette tragédie, il l'a applaudie malgré son penchant à l'usurpation. Il n'en a pas profité, il est vrai. Je voudrais qu'on la lui représentât aujourd'hui.

Il en est, Monsieur, de la scène comme de la peinture; on voit sans peine, & même avec une espèce de satisfaction, un serpent qu'un habile pinceau a, pour ainsi dire, vivifié; mais le talent du peintre, qui représente ce monstre, ne le fait pas aimer. Tel qui achète la copie, ne s'appriivoiserait point avec l'original.

S'il est vrai, comme il n'en faut pas douter, qu'un Auteur qui voudrait heurter le goût général, composerait bientôt pour lui seul, il n'est pas moins assuré qu'il dépend de lui de travailler avec succès pour tout le monde, lorsqu'il apportera certains tempé-

raments dans la maniere dont il frondera le mauvais goût de son siècle. Moliere n'avoit pas eu tort de donner son *Misanthrope*; mais il auroit dû en faire pressentir la premiere représentation, & sa piece n'y seroit pas tombée. La preuve, c'est que par la suite elle a été vue avec le concours le plus général. Les meilleurs remedes n'operent que sur un tempérament préparé à en recevoir l'administration. Ce n'est donc pas la faute du théâtre, si certains ouvrages, quoique fort bons & fort utiles pour les mœurs, n'y sont pas bien reçus; c'est la faute des Auteurs, qui doivent amener avec circonspection les sujets qu'ils veulent traiter.

Le goût du théâtre n'est pas aujourd'hui le même qu'il étoit du temps de Moliere. Mais qui a operé ce changement? C'est le soin qu'on a apporté dans les spectacles, de n'exposer aux yeux du public que de bonnes pieces. Si Moliere & les autres Auteurs contemporains ou modernes, n'avoient orné la scene que de pasquinades comme autrefois, elles y seroient encore reçues; mais malgré le goût du peuple pour ces farces, on lui a fait voir du véritablement beau; il a changé petit à petit, & ce changement, bien loin de prouver, comme vous le prétendez, qu'il faut absolument suivre & embellir les mœurs ou le goût présent, rend le témoignage le plus convainquant, que le théâtre aide à le rectifier, puisque la premiere représentation du *Misanthrope* fut mal

reçue, & que depuis ce temps-là cette pièce a toujours été regardée comme un chef-d'œuvre. Moliere a été bien hardi de traiter quelque chose d'aussi sérieux que le Misanthrope, devant des spectateurs accoutumés à des bouffonneries ; mais cette hardiesse lui a valu l'honneur d'être regardé comme le pere & le réformateur du théâtre comique. On ne lui reproche qu'une chose, c'est qu'après avoir essayé sa force, il a eu la foiblesse de donner des ouvrages où l'on trouve encore d'assez basses plaisanteries ; il avoit commencé à corriger son parterre, il falloit ne plus le flatter dans ses défauts. Au reste, quand vous prétendez que les chefs-d'œuvres de ce grand homme tomberoient s'ils paroissent aujourd'hui pour la première fois ; permettez-moi de vous dire que votre sentiment est outré. Le siècle étant plus éclairé, on les épilucheroit davantage ; mais comme il est certain que ces ouvrages sont marqués au bon coin, ils auroient un sort aussi favorable, vu l'augmentation de nos lumières, qu'ils l'ont eu dans un temps où l'on n'a pas apperçu si aisément leurs défauts ; mais aussi où l'on n'en sentoit pas si parfaitement les beautés. Delà je conclus que si le théâtre s'affujettit aux mœurs & au goût du spectateur, c'est moins pour le flatter que pour le corriger par degrés. Vous voyez, Monsieur, que nous regardons les choses d'un œil bien différent ; c'est au public à juger par l'expérience, qui de nous deux a raison.

S'il est vrai que la meilleure piece de Sophocle tomberoit sur notre théâtre, ce n'est point parce que nous ne nous trouverions pas du goût de ses anciens spectateurs, comme vous le dites, mais c'est que, tout excellent que soit Sophocle, nous avons eu depuis lui bien des Auteurs qui ont traité ses sujets avec une grande perfection; c'est qu'il seroit fort difficile de le faire ressembler à lui-même dans une traduction du grec en français: c'est enfin parce que l'Œdipe & l'Electre de ce Poëte ne sont pas sans de grands défauts. Nous verrions avec plaisir un sujet dont la morale seroit telle que celle de ces deux pieces; (*) mais il faudroit le traiter dans notre langue avec la liberté de l'invention. La traduction est toujours trop foible, & peu susceptible des beautés de l'original.

» La poëtique du théâtre prétend, dites-
 » vous, purger les passions en les excitant;
 » mais j'ai peine à bien concevoir cette regle.
 » Serait-ce que pour devenir tempérant &

(*) Sophocle dans son Œdipe fait voir que l'orgueil, la violence, la colere & la curiosité, entraînent dans d'affreuses calamités des gens vertueux d'ailleurs. Ce sont-là les passions qu'il veut purger en nous par l'exemple d'Œdipe. Cette piece est sans contestation son chef-d'œuvre. Il prouve dans son Electre que les méchants tôt ou tard n'échappent point à la justice divine; voilà l'utilité qu'il vouloit que ses spectateurs tirassent de la représentation de cette tragédie, qui, quoique fort belle, est cependant inférieure à celle d'Œdipe.

» sage, il faut commencer par être furieux &
» fou? « Voilà, Monsieur, comme on raisonne quand on veut sacrifier ses propres lumières au plaisir de soutenir un sentiment erronné. Est-ce exciter les passions que de les montrer sous un point de vue où elles sont toujours odieuses, dès qu'elles sont criminelles? Est-ce exciter l'ambition d'un usurpateur que de lui représenter Polifonte justement mis à mort par le jeune Egiste son prince légitime? Est-ce exciter la barbarie, l'orgueil & la cruauté que d'exposer aux yeux du public Gusman puni de sa férocité par Zamore? Est-ce exciter la vengeance que d'introduire ce vice-roi sur la scène, qui, baigné dans son sang, pardonne sa mort à son meurtrier, par un effort d'héroïsme propre à un véritable chrétien? Est-ce enfin exciter la criminelle complaisance d'une femme qui se porte à des conseils & à des intrigues blâmables pour favoriser l'impudicité, que de lui faire appercevoir le prix de ses lâchetés dans la juste punition d'Onone? Quoi de plus propre à faire détester le crime que d'en voir l'exemple vivant accompagné de tous les maux dont il est la source? Blâmez-vous la sagesse de ces anciens, qui, pour inspirer l'horreur de l'ivrognerie à leurs enfants, faisoient enivrer leurs esclaves? Excitoient-ils dans ces enfants le désir de boire, parce qu'un ivrogne, dans la joie que lui inspiroit le vin, pouvoit témoigner la plus parfaite satisfaction? L'abrutissement, suite inévitable de son intempérance, faisoit

plus d'impression sur les enfants que n'en avoit fait sa gaieté passagere. Voilà aussi l'effet que produit la tragédie. Je veux bien convenir avec vous, que la vengeance, l'amour, l'ambition, peuvent me paroître pendant l'espace de quelques scenes des passions moins criminelles qu'elles ne sont, par l'adresse que l'Auteur a eu besoin d'employer pour représenter son héros tel qu'il est; mais cette affection sera momentanée, & le dénouement de la piece me forcera à apprécier les choses dans leur juste valeur. Le crime y étant puni, je le détesterai pour lui-même & pour ses effets. La vertu y étant récompensée, je l'aimerai pour elle-même & pour ses avantages.

Je suis très-assuré que vous avez senti ces vérités comme moi. Puis-je croire conséquemment que ce soit avec bonne foi que vous avez fait la demande qui suit?

» Pourquoi l'image des peines qui naissent
 » des passions, effaceroit-elle celle des trans-
 » ports de plaisir & de joie qu'on en voit aussi
 » naître? «

Hélas! Monsieur, un homme d'esprit comme vous, fait-il cette question? Ou s'il l'a pu faire, est-ce comme homme d'un bon esprit qu'il la fait? Quoi, lorsque Polifonte vient me dire

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
 A gouverner l'état quand il l'a su défendre.

Quelque beauté qu'il y ait dans ces vers,
 qu'il y ait l'apparence de raison que j'y rencontre

me persuadera-t-il en faveur de la tyrannie avec assez de force pour ne pas perdre toutes les impressions que j'aurai prises à son avantage, lorsque Mérope lui reprochera ses forfaits, & que son prince légitime l'en punira? Est-il possible que vous vous déterminiez à sacrifier la vérité à la passion? Le plaisir de dire du mal des spectacles doit-il l'emporter sur la justice que la probité vous doit obliger de leur rendre? C'est travailler contre vous-même, car enfin, peut-il se rencontrer un lecteur assez stupide pour ne pas appercevoir que toutes vos phrases sont dictées par un esprit de parti? Ce terme ne doit pas vous paroître offensant.

» Lethéâtre, *dites-vous*, purge les passions
 » qu'on n'a pas, & fomenté celles qu'on a. «
 C'est une conséquence que vous tirez d'un principe très-faux, que vous établissez en fournissant des exemples dont la lecture m'a fait rire de bon cœur. Examinons un peu ce passage, il est curieux.

» Nous ne partageons pas les affections de
 » tous les personnages, il est vrai; car leurs
 » intérêts étant opposés, il faut bien que l'Au-
 » teur nous en fasse préférer quelqu'un, autre-
 » ment nous n'en prendrions point du tout;
 » mais loin de choisir pour cela les passions
 » qu'il veut nous faire aimer, il est forcé de
 » choisir celles que nous aimons. Ce que j'ai
 » dit du genre des spectacles doit s'entendre
 » encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A
 » Londres un drame intéressé en faisant haïr

» les Français; à Tunis la belle passion seroit
» la piraterie; à Messine, une vengeance
» bien favoureuse; à Goa, l'honneur de brû-
» ler des Juifs. Qu'un Auteur choque ces ma-
» ximes, il pourra faire une belle piece où
» l'on n'ira point. « Mais dites-moi, Mon-
sieur, si l'on ne va pas à une piece où ces pas-
sions seront frondées; est-il nécessaire de pren-
dre ces sujets pour le théâtre? Ne peut-on re-
présenter à Londres une tragédie sans y mal
parler des Français? Je vous dirai en ce cas-là
que vous avez raison; mais si on en expose
sur ce théâtre, sans qu'il y soit question de
la France, on ne fomente donc pas la pas-
sion du public, tout au plus on la laisse telle
qu'elle est sans l'attaquer. Parlons vrai, Mon-
sieur, croyez-vous qu'un Auteur qui donne-
roit au parterre de Londres une bonne tragé-
die, où, avec tout l'art & toute l'habileté d'un
Voltaire, il introduiroit un Athénien repro-
chant à un Romain l'injuste préjugé qui rend
ces deux nations ennemies l'une de l'autre;
qui lui feroit des leçons d'humanité; qui enfin
lui prouveroit que plus deux peuples sont ver-
tueux, sages & éclairés, plus ce doit être une
raison d'union, & qu'en pareil cas la rivalité
ne doit avoir lieu que pour combattre de ver-
tus; pensez-vous, dis-je, qu'un tel personnage
n'attireroit pas les applaudissements des spec-
tateurs? Je sais bien qu'aujourd'hui particu-
lièrement que nous sommes en guerre, un
Auteur auroit mauvais jeu à faire le panégyri-
que de la France; mais sans nommer les gens

par leur nom, un habile homme fait se faire entendre : j'en reviens donc à ce que j'ai dit. On ne doit point heurter ouvertement le goût d'une nation ; mais avec des tempéraments faciles pour les gens à talents, on vient à bout d'adoucir la censure qu'on en fait, & insensiblement on le rectifie.

J'aurois bien à faire s'il falloit démontrer le faux de tout ce que vous dites du spectacle, s'il falloit prendre toutes vos phrases les unes après les autres. Je me contente de relever les absurdités les mieux enveloppées & les plus capables de glisser dans l'esprit des lecteurs le venin de votre livre ; tout y est amertume. A quel propos, par exemple, faire une mauvaise plaisanterie sur les acteurs de l'opéra, parce que Néron faisoit égorger ceux qui s'endormoient lorsqu'il chantoit au théâtre ? Admirez tout le fiel de cette apostrophe : „ nobles acteurs de l'opéra de Paris, ah ! si vous eussiez joui de la puissance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu ! “

Avez-vous toujours tenu ce langage, vous qui avez travaillé pour le théâtre même, que vous insultez aujourd'hui ? *Heu, quantum distat ab isto !* Oui, on vous a vu faire la cour à ces acteurs lorsqu'il étoit question de donner au public votre Devin du Village. Mais ne savez-vous pas, Monsieur, que qui veut la cause veut l'effet ? Il n'y auroit point d'acteurs s'il n'y avoit point d'auteurs. Croyez-moi, faites amende honorable d'avoir été le

premier instrument de l'ennui que quelques esprits caustiques diront avoir éprouvé à la représentation de votre piece. Plaifanterie à part, je ne prétends pas que votre joli petit opéra soit ennuyeux ; mais je suis fâché que vous déclamiez contre des gens qui ont employé tous leurs talents pour faire valoir les vôtres, & que vous avez payé d'ingratitude. Cela n'est pas d'un galant homme. Je ne vois pas non plus pourquoi vous vous plaignez de l'ennui que vous avez eu à l'opéra. Qui vous forçoit d'y aller, si vous n'y rencontriez pas tous les agréments dont ce spectacle est susceptible par lui-même & par le mérite de ses sujets ? Vous avez voulu dire un bon mot, on en rit, mais on n'en ira pas moins à l'opéra, & votre satyre n'empêchera pas les gens de goût & d'un bon esprit de lui rendre justice. Prenez garde au surplus que vous ne vous contentez pas de tourner en ridicule les acteurs de l'Académie royale de musique quant à leurs talents, vous les taxez encore d'être d'un caractère aussi cruel que Néron, car vous parlez comme un homme convaincu qu'ils ne vous laisseroient pas dormir avec impunité lorsque l'ennui de leur chant provoqueroit votre sommeil. *Si vous aviez joui de la puissance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu.* Si leurs talents ne doivent pas être mis en parallèle avec ceux de Néron, je suis également persuadé que l'on ne peut, sans une monstrueuse calomnie, leur prêter le cœur & les sentiments de ce méchant Empereur.

Revenons à notre sujet. Vous ne voulez pas que le théâtre, dirigé comme il peut & doit l'être, rende la vertu aimable & le vice odieux. » Quoi donc, dites-vous, avant qu'il y eût des comédies n'aimoit-on pas les gens de bien, ne haïssoit-on point les méchants ? « Belle conséquence ! N'aimoit-on pas les gens de bien & ne haïssoit-on pas les méchants avant les Bourdaloue ? (a) Il étoit donc inutile qu'ils prêchassent la plus sainte & la plus savante morale, parce que le bien est gravé dans tous les cœurs. *Signatum est super nos.*

C'est précisément, Monsieur, parce qu'on aime les gens de bien & qu'on hait les méchants, qu'on trouve le spectacle utile & agréable. C'est un amusement qui est permis, puisque loin de nous éloigner de notre devoir, il nous en retrace les préceptes, & qu'il nous entretient dans les louables sentiments de ne point nous en écarter ; mais il ne s'enfuit pas que, s'il n'y avoit point de spectacles, on cesseroit d'aimer la vertu & de haïr le vice. Votre raisonnement est celui d'un homme qui veut étourdir par des termes. Vous pourrez en imposer par-là à des gens qui s'attachent à la superficie, *frons prima multos decipit* ; mais

(a) Je ne prétends point faire ici une comparaison d'état. On me fera la grace de ne pas me croire fou. La comparaison ne tombe que sur l'utilité qu'on peut tirer du sacré & du profane, suivant le genre de chacun.

vous ne persuaderez pas les personnes qui savent approfondir.

Une preuve que vous ne cherchez qu'à éblouir l'imagination de vos lecteurs, c'est la phrase dont vous vous servez pour démontrer l'inutilité du spectacle. » Je doute que tout
 » homme à qui l'on exposera d'avance les cri-
 » mes de Phedre ou de Médée, ne les dé-
 » teste plus encore au commencement qu'à
 » la fin de la piece ; & si ce doute est fondé ,
 » que faut-il penser de cet effet si vanté du
 » théâtre ? «

Vous avez raison de dire ; *si ce doute est fondé*. Cela me paroît bien problématique , ou , pour mieux dire, ce n'est un problème que pour vous seul. Je suis très-assuré que Phedre indigne bien plus après le récit de Teramene qui expose l'innocence d'Hippolyte, & qui attendrit tous les cœurs par le témoignage qu'il rend à la vertu du héros, victime de son incestueuse belle-mere, qu'elle n'indigneroit si on se contentoit de faire une foible, mais véritable narration de ses feux impudiques & de toutes ses fureurs. Je pourrois pourtant appuyer votre sentiment par une réflexion sur laquelle vous vous êtes peut-être fondé. Phedre sera moins détestée à la fin de la piece qu'au commencement, parce que l'on se sera accoutumé à voir avec plaisir sur la scene une jolie femme bien parée ; mais si, malheureusement pour vous, l'actrice est laide, adieu la compassion qu'auroit pu provoquer sa beauté.

» Je voudrois bien, *ce sont vos paroles*,
» qu'on me montrât clairement & sans ver-
» biage, par quels moyens le spectacle pour-
» roit produire en nous des sentiments que
» nous n'aurions pas?

Je ne pense point qu'il soit fort difficile de prouver comme une vérité ce que vous révoquez en doute; mais c'est à tout autre qu'à vous qu'il sera aisé de donner cette preuve; car pour les gens à parti, c'est assurément d'eux qu'il faut dire: *oculos habent & non videbunt*. Quoi qu'il en soit, voyons si la vérité dans son grand jour frappera du moins vos yeux. Peut-être, & je l'espère, ira-t-elle jusqu'au cœur des autres.

Plus les exemples sont naturels, vifs, intéressants, & plus ils ont de force. Le Prophete Nathan veut-il reprocher à David son adultere? il lui fait la comparaison d'un homme qui, ayant un troupeau de brebis, en a lâchement volé une à un pauvre malheureux qui en faisoit ses plus cheres délices. Le Roi trouve qu'un tel homme est digne de mort; alors le Prophete venant à l'application lui dit: *tu es ille vir*. Peut-être que sans l'art avec lequel Nathan reproche à son maître un si grand crime, il n'auroit fait qu'exciter son indignation contre une telle hardiesse; & au lieu de provoquer le Prince à la pénitence, il l'auroit entraîné dans un nouveau péché, par l'abus que ce Roi auroit pu faire de son pouvoir. A Dieu ne plaise que je veuille donner autant d'efficacité aux exemples que les comé-

diens fournissent tous les jours de vertu, par la représentation des héros & des grands hommes, que la comparaison de la brebis en eut dans la bouche de Nathan! Je ne me fers de cette figure que pour vous faire sentir qu'il y a un art, sinon à inspirer, du moins à exciter les sentimens d'honneur & de probité.

Quoique l'amour que nous devons aux auteurs de nos jours soit gravé dans tous les cœurs, il est certain qu'il y a des enfans dénaturés. Pensez-vous, Monsieur, qu'un de ces especes de monstres, à la représentation d'Esopé à la cour, ne se fera pas horreur à lui-même lorsqu'il verra une mere tendre se plaindre du mépris de sa fille qui refuse de la reconnoître; & croyez-vous que ce même monstre ne sera pas touché, quand cette fille tombera aux genoux de sa mere après le reproche qu'Esopé lui auroit fait de la perversité de son cœur, en la comparant à une petite riviere qui, enflée d'orgueil parce qu'elle est devenue un fleuve considérable, méconnoît son humble source.

Voilà comment le spectacle peut produire en nous des sentimens, qui, quoiqu'innés dans l'homme, se trouvent quelquefois presque éteints dans son cœur par les passions. Cessez donc de vous écrier: » Ah! si la beauté de » la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long- » temps qu'il l'auroit défigurée! «

L'art défigurera la vertu quand il sera l'ouvrage des méchants; il la fera briller dans tout son lustre quand il sera employé par les bons.

Le plaisir de faire une épigramme l'emportera-t-il toujours chez vous sur la justice & l'équité ?

Vous soutenez que l'homme est né bon. Qui en doute ? Il est question de savoir s'il dégrade souvent la perfection de sa nature ; & si cela est, il faut donc le rappeler à lui-même en lui remontrant ses devoirs sous le point de vue le plus propre à dissiper les nuages dont il laisse éclipser sa raison. Je fais bien que quiconque va à la comédie est intérieurement convaincu de ce qu'on y prouve, & déjà prévenu pour tous ceux qu'on y fait aimer, parce qu'on y rend la seule vertu aimable ; mais cette conviction vague qui précède la représentation, ne produit pas sur le spectateur le même effet que l'action opérera. L'attention qu'il donne à la scène passe de l'esprit au cœur. Tel qui, avant d'avoir vu le Glorieux, savoit fort bien que la misère d'un père ne doit pas le faire méconnoître par son fils, n'avoit jamais si parfaitement senti la bassesse de cette conduite, que quand le Glorieux est humilié aux pieds de son père qu'il a voulu faire passer pour son intendant.

» Dans les querelles, *dites-vous*, dont
» nous sommes purement spectateurs, nous
» prenons à l'instant le parti de la justice . . .
» mais quand notre intérêt s'y mêle . . . c'est
» alors que nous préférons le mal qui nous
» est utile au bien que nous fait aimer la
» nature. «

Qu'en concluez-vous? Qu'il est par conséquent inutile de nous faire appercevoir notre injustice, parce que notre intérêt, malgré les remontrances, nous déterminera en sa faveur. Ainsi un hypocrite n'aura point de retour sur lui-même en voyant jouer le Tartufe? Je conviens qu'il y a des gens assez dépravés pour se dire à eux-mêmes, *je fais que je fais mal, & je veux le faire. Alors perditio tua, Israël;* mais j'en connois d'autres qui, malgré l'intérêt qu'ils auroient à persévérer dans un vice, changeront de conduite lorsqu'on aura eu l'habileté de leur en faire sentir toute l'indignité.

» Le méchant, *comme vous le remarquez*
 » *fort bien*, va voir précisément au specta-
 » cle ce qu'il voudroit trouver par-tout ;
 » des leçons de vertu pour le public dont
 « il s'excepte, & des gens immolant tout
 » à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien
 » de lui. «

Vous parlez-là d'un méchant décidé, sans remords & qui a étouffé tout-à-fait les sentiments de probité, chez qui enfin la voix de la conscience ne se fait plus entendre. Ces sortes de gens sont-ils bien communs, & ferez-vous l'honneur à un spectacle, composé de mille ou douze cens personnes, de croire que le plus grand nombre ressemble à un tel homme? Peut-être n'y trouveroit-on pas une seule copie d'un pareil original. Il s'y rencontrera des spectateurs qui auront des défauts, sans avoir le cœur gâté; c'est à ceux-là que
 les

Les leçons de vertu sont efficaces ; & c'est à ceux-là seulement qu'on peut espérer que la comédie sera utile. Quant aux gens tout-à-fait vertueux, ils se feront un amusement du spectacle, & apprendront aux vicieux le cas qu'ils font du mérite, par leurs applaudissements. A l'égard du méchant déterminé, dont nous avons parlé, la comédie ne lui est pas plus utile que le meilleur sermon. Vous n'en conclurez pas, j'espère, qu'il ne faut point de Prédicateurs.

Vous soutenez hardiment que la pitié que la tragédie inspire est une pitié stérile, qui n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Voilà ce qui s'appelle décider en dernier ressort. Je ne m'amuserai point à vous prouver la futilité de votre raisonnement ; on la sent avec trop de facilité. Tous les hommes qui ont vu jouer la tragédie, vous ont-ils assuré que les leçons d'humanité qu'ils y ont reçu ont glissé légèrement sur eux, & qu'ils n'en ont jamais fait aucun acte relativement à ces leçons ? Je pourrois, si j'osois, vous nommer un homme en place qui, après la représentation de Nanine, rentra avec précipitation chez lui pour ordonner à son Suisse de ne refuser sa porte à qui que ce fût, pas même aux fouguenilles & aux sabots, ce furent ses propres termes ; le Suisse fut si fort étonné du discours de son maître, qui jusques-là n'avoit apparemment pas été fort débonnaire, qu'il dit à un valet de chambre qui se rencontra près de lui, morbleu si j'en avois aperçu Mademoiselle D***.

dans le carrosse de Monseigneur, je croirois qu'il vient de confesse.

Une tragédie, où les mêmes préceptes d'humanité se seroient rencontrés, auroit sans doute eu le même effet que la comédie de M. de Voltaire.

Vous ne vous démentez en rien, Monsieur, & votre esprit est toujours une source de satire. En voici un nouveau trait.

» Quand un homme est allé admirer de
 » belles actions dans les fables . . . ne s'est-
 » il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la
 » vertu par l'hommage qu'il vient de lui
 » rendre? Que voudroit-on qu'il fit de
 » plus? Qu'il la pratiquât lui-même? Il
 » n'a point de rôle à jouer: il n'est pas co-
 » médien. «

Quel effort d'imagination! La pratique de la vertu est donc étrangère à l'homme? Quelle pointe! Mais accordez-vous donc avec vous-même. Défavouerez-vous la phrase suivante?

» Quant à moi, dût-on me traiter de mé-
 » chant encore pour oser soutenir que l'hom-
 » me est né bon, je le pense & crois l'avoir
 » prouvé; la source de l'intérêt qui nous
 » attache à ce qui est honnête & nous inspire
 » de l'aversion pour le mal, est en nous, &
 » non dans les pieces. « Si la source du bien
 est en nous, sa pratique nous est propre; il ne faut donc point avoir de rôle à jouer & être comédien pour faire des actions vertueuses.

L'homme est né bon quand vous voulez l'empêcher d'aller à la comédie, en lui persuadant que la morale qu'il y rencontrera est dans son cœur; mais il est méchant quand il y a été, puisqu'il se contentera d'avoir applaudi le bien sans le faire. Vous avez raison de dire que *le cœur de l'homme est toujours droit sur ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Que dans les querelles dont nous sommes purement spectateurs, nous prenons à l'instant le parti de la justice; mais que quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos sentiments se corrompent.*

Ne vous écrivez pas pour nous convaincre de cette vérité. *Fabula de te narratur.*

Avançons. » On se croiroit, à votre décision, aussi ridicule d'adopter les vertus des héros tragiques que de parler en vers & d'endosser un habit à la romaine. « Exceptez-moi, s'il vous plaît, du nombre de ceux à qui vous prêtez cette façon de penser. Je vous proteste avec toute la sincérité imaginable, que je voudrois ressembler à Narbas, à Polieucte, & à Mardochée par le cœur; mais en vérité je serois très-fâché d'être obligé de porter leurs habits dans la société. (a) Je suis persuadé que tous les honnêtes gens pensent comme moi à cet égard. Vous avez

(a) Je sens d'ici la pointe de votre Epigramme. Je ne leur ressemblerai, direz-vous, au contraire que par l'habit. Pouvez-vous en décider? J'écris contre vous.

Donc tort de dire que » toutes les brillantes
 » maximes qu'on vante avec tant d'emphase,
 » sont reléguées à jamais sur la scène, & ne
 » servent qu'à nous montrer la vertu comme
 » un jeu de théâtre, bon pour amuser le pu-
 » blic; que la plus avantageuse impression des
 » meilleures tragédies est de réduire à quel-
 » ques affections passageres, stériles & sans
 » effet, tous les devoirs de la vie humaine, à
 » peu près comme ces gens polis qui croient
 » avoir fait un acte de charité, en disant au
 » pauvre : Dieu vous assiste. «

Vous parlez ici contre vous-même ; car si la tragédie est aussi éloquente que la misère du pauvre qui expose ses besoins, elle ne sera pas toujours sans effet. Bien des gens donnent l'aumône à ce misérable, d'autres la lui refusent. La dureté des uns ne doit point décourager le mendiant, sur-tout quand il est bien accueilli par la générosité des autres.

A force de vouloir approfondir, pour autoriser votre système, vous donnez dans des écarts qui ne sont pas d'un homme d'esprit comme vous. » On peut, *c'est vous qui parlez*, donner un appareil plus simple à la scène, & rapprocher dans la comédie le ton du théâtre de celui du monde ; mais de cette manière on ne corrige pas les mœurs, on les peint, & un laid visage ne paroît point laid à celui qui le porte. «

C'est au contraire en peignant les mœurs qu'on les corrige ; la charge qu'on ajoute dans la peinture qu'on en fait, y est nécessaire. Il

faut être soi-même affecté doublement d'un sentiment qu'on veut faire passer dans l'ame de son auditeur, sans quoi on est froid, & le public ne s'intéresse plus. Il est d'ailleurs très-faux qu'un laid visage ne paroît pas tel à celui qui le porte. L'amour-propre cherche à pallier ses défauts, mais un miroir sert de juge. Je ne puis mieux vous comparer les charges qu'on emploie au théâtre pour ridiculiser le vice, qu'à ces lunettes qui grossissent les objets, pour en faire appercevoir jusqu'aux moindres défauts. Ces verres sont nécessaires pour ceux dont la vue est foible. Une charge décente qu'on donne à un vice, défile les yeux de quiconque voudroit s'abuser en s'excusant.

Ne craignez point au reste, comme vous paroissez l'apprehender, que le ridicule attaque dans le fond du cœur le respect qu'on doit à la vertu, parce que l'on plaïsante quelquefois des gens très-estimables. Jamais la vertu ne devient sur le théâtre l'objet de la plaïsanterie, sans un puissant correctif qui lui rend toujours les respects & les hommages qui lui sont dûs; & jamais le fourbe qui la badine n'est peint sous d'autres couleurs que sous celles qui le rendent odieux, bien que ses mauvais tours excitent le rire par leur singularité. Vous appuyez le sentiment dans lequel vous êtes sur l'inutilité des spectacles, de l'opinion du grave Murat, qui dit que nous voyons toujours au théâtre d'autres êtres que nos semblables. Encore une fois,

Monfieur, les portraits y font chargés pour y paroître tels qu'ils doivent être. Une statue immense, placée à un certain éloignement, diminue de fa grandeur, & vous femble de hauteur naturelle. Pour laiffer au public une idée de l'héroïfme d'Alexandre, il faut le peindre au-deffus de lui-même, afin qu'il gagne, par cette exagération, ce qu'il perd à n'être que représenté. Voilà pourquoi la tragédie met l'homme au-deffus de l'humanité; fi la comédie le met au-deffous, c'est toujours par la même difficulté de faire appercevoir les objets tels qu'ils font réellement. L'homme y paroît-il plus foible qu'il n'est en effet? Le fpectateur ne fera que trop porté à lui rendre beaucoup plus qu'on ne lui ôte. Lors donc qu'Aristote donne pour regle dans fa poétique de faire dans la tragédie les héros plus grands qu'ils ne font; & s'il veut au contraire qu'on mette les hommes au-deffous d'eux-mêmes dans la comédie, c'est parce qu'il a fenti que ces deux excès étoient chacun néceffaires dans leur genre pour que le public fe fît une juſte idée de ce qu'on vouloit lui représenter. Ce n'est donc point l'amour de l'illusion qui a dicté cette regle, c'est celui de la vérité.

Vous croyez convaincre du peu de profit qu'on peut tirer des ſpectacles pour les mœurs, parce que, dites-vous, » la plupart des ac-
 » tions tragiques, n'étant que de pures fables,
 » des événemens qu'on fait être de l'inven-
 » tion du Poëte, ne font pas une grande im-

» pression sur les spectateurs. « Je réponds à cela qu'il n'est pas exactement vrai que la plupart des actions tragiques soient de pures fables, qu'il y en a quelques-unes, mais que le grand nombre est fondé sur de véritables histoires. J'ajoute que quand cela seroit vrai, les fables, les allégories & les paraboles ont été de tout temps regardées comme les moyens les plus propres à instruire les hommes; tous les législateurs les ont employées avec succès. Pourquoi ne perdroient-elles leur utilité qu'au théâtre, où l'on cherche à les rapprocher le plus qu'on peut de la vérité? Vous ne voulez pas non plus que les exemples de la vertu récompensée & du vice puni, soient profitables sur la scène, » parce que ces punitions & ces récompenses s'opèrent tous jours par des moyens si extraordinaires, » qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choses humaines. « Mauvaise raison! Ne serai-je point excité à l'amour de la foi chrétienne, quand un miracle honorerait la mort d'un martyr, parce que c'est un événement qui ne doit pas se rencontrer dans le cours naturel des choses humaines? L'horreur que je dois avoir du mensonge ne s'augmentera-t-elle pas en moi quand je lirai l'histoire d'Ananie, parce que les menteurs ne sont pas tous frappés de mort par la toute-puissance de Dieu? A la vérité, ces exemples saints feront sur moi une impression bien différente que la punition de Salomé, ou d'autres histoires fabuleuses; dans les uns

J'adorerai le doigt de Dieu, dans les autres, je tirerai mon profit de leur morale, quoique je sache que ce soit l'ouvrage des hommes. Si je fais une action sainte en me nourrissant des vérités sacrées, je n'en ferai pas une mauvaise, en cherchant une bonne morale dans la fable. J'imiterai l'abeille qui, après avoir fait un précieux larcin sur le lys, ne dédaigne pas le suc du serpolet.

Vous avez senti la foiblesse des preuves que vous apportez pour détruire l'utilité de la comédie. Votre dernière ressource est donc de nier tout net que le spectacle puisse être avantageux. » Je réponds, *dites-vous*, » en niant le fait. « Vous ne voulez pas que l'objet sur lequel les autres dirigent leurs ouvrages, soit d'inspirer l'amour de la vertu & la haine du vice par la morale de leurs pièces ; ainsi vous n'hésitez point de parler en ces termes. » Vice ou vertu, qu'importe, » pourvu qu'on en impose par un air de grandeur? Aussi la scène française, sans contredit la plus parfaite, ou du moins la plus régulière qui ait encore existé, n'est-elle pas moins le triomphe des grands scélérats que des plus illustres héros : témoin Carilina, Mahomet, Atrée, & beaucoup d'autres. «

Quelqu'un qui lira cet article sans connaître les tragédies dont vous parlez, avalera à longs traits le poison que vous versez. Voilà pourquoi les Écrivains sont souvent à craindre. Ils adoptent un sentiment qu'ils

soutiennent avec esprit, conséquemment avec quelque apparence de vérité. Les lecteurs sont séduits, & entraînés dans le piège qu'on leur a tendu, parce qu'il ne se trouve personne qui les garantisse du précipice, ou qui les aide à en sortir.

Catiline est représenté comme un illustre scélérat, mais non pas comme un grand homme. Depuis le premier jusqu'au quatrième acte inclusivement, il étonne, il étourdit le spectateur par la hardiesse de ses projets; au cinquième ses fureurs ne provoquent assurément pas la pitié, elles inspirent au contraire de l'horreur. C'est un homme extraordinaire qu'on veut connoître parce qu'il s'est rendu fameux, & toute sa conduite sert de preuve que les plus hautes qualités sont les plus pernicieuses dans un cœur corrompu. L'Auteur a mis cette vérité dans la bouche de Caton, qui lui dit :

Catiline, je crois que tu n'es point coupable,
 Mais si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable,
 Car je ne vois en toi que l'esprit & l'éclat
 Du plus grand des mortels, ou du plus scélérat.

Le public, qui entend parler ainsi Caton, est prévenu que Catiline est réellement coupable; il l'envisage donc comme le plus scélérat des hommes, & non comme le plus grand.

Lorsque Catiline, en voyant sortir Cicéron, qu'il vient de tromper par un lâche artifice, dit :

Va , ma valeur bientôt sera mieux occupée ;
Elle n'aspire plus qu'à te percer le sein.

Croyez - vous que ces deux vers disposent en sa faveur , & qu'on ne le regarde pas comme un forcené ? On le met au rang des Cromwel ; & de tels personnages sont toujours odieux.

Il finit par se poignarder lui-même , on ne le plaint pas ; il a révolté les esprits par ses forfaits , on ne se sent point attendri pour lui. Si la catastrophe de la piece peut inspirer de la pitié , c'est pour Tullie qu'on la ressent. On voudroit que la fille du plus grand des Romains eût pu résister à l'amour qui l'enflamme pour un monstre qui ne respire que l'affassinat de son pere. Les transports dont elle est agitée à la vue des crimes de son amant , les efforts qu'elle fait pour lui suggérer des sentiments de repentir , & pour qu'il se mette à même d'obtenir le pardon de sa révolte ; sa douleur enfin , lorsqu'il se poignarde à ses yeux , tous les mouvements de Tullie intéressent & émeuvent en sa faveur ; mais on n'est point du tout fâché de voir périr un traître , un séditieux , un meurtrier , un homme enfin abominable , & qui est dépeint comme tel. Ses crimes ne se changent en vertu que dans sa bouche. Il ne peut en imposer , Cicéron & Caton le démasquent.

Ne dites donc pas que la scene est le triomphe de Catilina , puisqu'elle met au jour l'horreur de ses complots , & que sa mort & celle

de ses conjurés en est la juſte punition.

Vous prétendez que dans cette piece, Caton fait le perſonnage d'un pédant, & Cicéron celui d'un vil rhéteur & d'un lâche. Ils ne ſont traités ainſi que par Catilina, qui a intérêt de les abaifſer. Vous ſavez bien que l'éloge ou le blâme d'un ſcélérat eſt ſans aucun poids ; (a) ſ'il étoit poſſible que les mépris de Catilina pour ces deux Romains fiſſent quelque impreſſion défavantageuſe ſur l'eſprit des ſpectateurs, elle s'évanouiroit bientôt par les ſoins qu'on les voit prendre pour ſauver la république, & par les ſuccès dont ces mêmes ſoins ſont ſuivis.

Il n'y a jamais qu'un acteur qui préférera pour le jeu ſeulement, le rôle de Catilina à celui de Cicéron ou de Caton. C'eſt donc à tort que vous accuſez M. de Crébillon d'avoir obligé les ſpectateurs à accorder toute leur eſtime au ſcélérat qu'il a peint tel que Cicéron lui-même dans ſes Catilinaires.

De tout ce que je viens de dire, il n'en réſulte pas, comme vous l'afſurez, » que la » morale de cette piece n'aboutit qu'à en- » courager des Catilina, & à donner aux » méchants habiles le prix de l'eſtime due » aux gens de bien. «

Nous ſommes dans un ſiècle où les Catilina n'auroient pas plus beau jeu que leur modèle. Affurément le prix de ſes crimes

(a) Qu'il parle mal ou bien ;
Il eſt déshonoré, ſes diſcours ne ſont rien.

n'encouragera personne à l'imiter. Au surplus, votre crainte à cet égard ne peut regarder que votre patrie. Je suis très-persuadé qu'elle n'a point donné le jour à un méchant de l'espèce de celui dont nous parlons ; si je ne me trompe dans ma bonne opinion, elle trouvera en vous un second Cicéron. Soyez donc tranquille sur les effets de la représentation de cette tragédie.

Vous me dispenserez, s'il vous plaît, de faire l'examen de Mahomet & d'Attrée ; j'ai déjà parlé de la première de ces deux pièces, qui est un chef-d'œuvre en tout genre : la seconde a sans doute un mérite supérieur ; mais je n'ai pas le temps de faire une discussion générale de toutes les productions de nos Auteurs. Moins j'allongerai mes remarques à cet égard, plus vous devez m'en faire gré.

Vous vous plaignez qu'on ne fait paroître sur la scène que des héros ; vous voudriez qu'on nous affectât des mêmes sentiments d'un tendre intérêt pour la simple humanité. Vous êtes le seul qui n'avez pas apperçu, ou voulu appercevoir toutes les leçons que la tragédie fournit à cet égard.

Vous avez vu jouer Mérope, & vous demandez des leçons d'humanité ! O Voltaire ! quel Dieu t'inspira la seconde scène du second acte ? O Rousseau ! quel démon te l'a fait oublier ? Fut-il jamais de sentiments plus nobles, plus grands, plus généreux que ceux de Mérope, qui veut protéger Egipte lorsqu'

qu'elle croit être persuadée qu'il n'est pas son
fils ? Ecoutons cette Reine :

Tendons à la jeunesse une main bienfaisante ,
C'est un infortuné que le Ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit malheureux.

Se plaindre après que la tragédie est muette lorsqu'il s'agit de donner des leçons d'humanité, c'est s'aveugler soi-même, c'est suivre l'erreur, parce qu'on la chérit. Je choisis cet ouvrage de M. de Voltaire par prédilection ; mais sans rien diminuer du mérite de ce grand homme ; en le lui faisant partager avec d'autres, je pourrois citer une nombreuse multitude de tragédies qui ne sont pas de ce sublime Ecrivain, dans lesquelles les leçons de la simple humanité sont aussi frappantes que répétées. Je regarde donc comme un sacrifice du cœur fait à l'esprit cette jolie phrase que vous nous débitez à ce sujet : » Les anciens » avoient des héros, & mettoient des hommes sur leurs théâtres ; nous au contraire, » nous n'y mettons que des héros, & à peine » avons-nous des hommes. «

Je ne suis pas surpris qu'ayant adopté un système, vous cherchiez à le faire recevoir ; mais ce qui m'étonne, ce sont les moyens que vous employez pour y réussir.

» Il n'est pas vrai, *dites-vous*, que le meurtre & le parricide soient toujours odieux au théâtre. « Et où, s'il vous plaît, paroissent-ils sans être des objets d'exécration ? Toutes les mauvaises raisons que les criminels appor-

rent, toute la pompe des vers qu'ils débitent, le ton imposant & sentencieux qu'ils emploient, tout cela peut-il en faire accroire? Belle instruction, vous écriez-vous, pour le parterre! Mais quel parterre assez stupide pour être la dupe de ce ton imposant & sentencieux? Vous lui faites bien de l'honneur.

Quel assemblage faites-vous, Monsieur, des crimes les plus énormes & les plus monstrueux, pour convaincre votre lecteur que les combats des gladiateurs n'étoient pas si barbares que nos spectacles? L'adultère, l'inceste, le parricide, sont, à vous entendre, l'ornement de la scène française. Je sais qu'il est quelquefois mention de ces crimes; mais je n'ignore pas que, s'il faut les bannir du théâtre, parce qu'ils font frissonner d'horreur, il faut supprimer tous les historiens qui nous en ont transmis le détail. Le récit de ces exécutions n'est pas fait pour *parer* la scène, mais pour inspirer une haine salutaire contre ces abominables actions. Graces à la sagesse des loix & du Gouvernement, ces scélératesses ne sont pas fréquentes; on en voit pourtant quelquefois de trop funestes exemples; on ne fait donc pas mal de déclamer contre ces crimes. Au surplus, le nombre des tragédies auxquelles l'inceste & le parricide servent de sujets, est fort petit en comparaison des autres; fût-il d'ailleurs plus considérable, ce seroit toujours outrer la matière que de vouloir nous faire convenir que *les massacres des gladiateurs n'étoient pas si barbares que nos affreux spec-*

tacles. La représentation de quelque fait que ce puisse être, pourra-t-elle être mise en parallèle avec la réalité d'un mal aussi grand que celui de l'homicide? Les gladiateurs s'égorgeoient réellement; l'un des combattants, & quelquefois tous les deux étoient mis à mort. Chez nous, l'incestueux & le parricide n'ont que l'ombre du crime; nos spectacles sont pourtant, à votre avis, plus affreux que ceux qui en avoient la réalité. Votre décision passera-t-elle sans appel?

J'ajouterai encore que nos Auteurs français ont très-grand soin de dérober, autant qu'ils peuvent, la vue & le récit même de tous les forfaits trop odieux. Vous excusez les Grecs qui agissoient à cet égard sans aucun ménagement, parce » qu'ils avoient leurs raisons; & » que l'odieux même entroit dans leurs vues. «

Voilà qui est bientôt dit; mais ne voit-on pas qu'il y a dans ce raisonnement une volonté déterminée de décrier absolument le théâtre français, lors même qu'il évite les défauts qu'on reproche aux Grecs?

Nous avons une tragédie d'Electre. Sophocle, Euripide, Eschyle, nous en ont laflé chacun une sur le même sujet. Quelle comparaison ferez-vous de la nôtre avec celles de ces anciens? Vous avez dit plus haut que la plus belle tragédie de Sophocle tomberoit tout à plat sur notre théâtre. Mais indépendamment des raisons que je vous ai déjà donné du peu de succès qu'elle auroit, c'est que l'on peut véritablement reprocher à Sophocle, qu'il n'a

point ménagé la délicatesse du sentiment dans ses ouvrages. Par exemple, la catastrophe de son *Electre*, au lieu d'exciter la terreur & la compassion, donne de l'horreur; ce qui passe le tragique. C'est la remarque que fait le savant M. Dacier, lorsqu'il dit :

» Je suis persuadé que le sujet de cette piece
 » paroîtra aujourd'hui trop horrible, & que
 » l'on ne pourra souffrir un fils qui tue sa mere,
 » & une fille qui exhorte son frere à ce meur-
 » tre. En effet, il y a une trop grande atro-
 » cité dans cette action. Les Athéniens mê-
 » me qui étoient le peuple du monde qui haïs-
 » soit le plus les Rois, en ont été choqués; car
 » nous voyons qu'Aristote enseigné de quelle
 » maniere Sophocle devoit corriger cette
 » atrocité, sans rien changer à la fable. Ce
 » Poëte en a diminué l'horreur autant qu'il a
 » pu, en relevant extrêmement les malheurs
 » d'*Electre*, & en peignant des plus noires
 » couleurs la cruauté & la barbarie de Cly-
 » temnestre & d'*Egiste*. D'ailleurs il a cru in-
 » truire par-là plus efficacement les hommes
 » de cette importante vérité, que ceux qui
 » commettent de grands crimes, ne sont pas
 » à couvert au milieu de leur famille, & que
 » Dieu, pour rendre leur châtiment plus ter-
 » rible & plus exemplaire, les punit par la
 » main même de leurs enfants; mais cela ne
 » suffit peut-être pas pour le justifier. «

En effet, lorsqu'au cinquieme acte *Oreste* tue sa mere, on entend *Clytemnestre* lui adresser ces tendres paroles : *mon fils ! mon cher fils !*

avez pitié de celle qui vous a donné la vie. Il faut qu'un fils soit bien dénaturé pour tuer sa mere avec pleine connoissance, lors même que pour le fléchir elle emploie la voix de la nature. Electre est à mon avis encore plus cruelle à raison de son sexe, à qui la pitié & la douceur sont des vertus personnelles. Cette barbare fille, entendant sa mere demander la vie à son fils, lui répond: mais auriez-vous donc eu pitié de lui, & eûtes-vous pitié de notre pere, lorsque vous l'assassinâtes si cruellement?

Je conviendrai avec vous que si nos tragédies avoient des défauts aussi grands que ceux-là, vous auriez raison de dire que nos spectacles sont affreux: mais trouvez-vous rien de semblable dans l'Electre française? Avec quel art le Poëte ne dérobe-t-il pas toute l'atrocité de l'action! Il nous enseigne la même morale que l'Ecrivain grec, mais il le fait d'une maniere qui nous intéresse & qui ne nous révolte pas.

Combien plus ne trouverons-nous pas à blâmer dans l'Electre d'Eschyle que dans celle de Sophocle? On voit sur le théâtre Clytemnestre qui prie son fils de ne la pas tuer. (a) Le même sujet est encore traité d'une maniere plus horrible dans Euripide. Electre y dit

(a) Lorsque Sophocle fait dire à Clytemnestre: *mon fils! mon cher fils! ayez pitié de celle qui vous a donné la vie*; on entend ces paroles sans voir les acteurs; la scene est occupée par le chœur, au lieu qu'Eschyle fait paroître Clytemnestre demandant grace à son fils.

qu'elle se sent capable de tuer sa mere de sa propre main. En effet, elle l'attire dans le piège; elle est non-seulement présente à sa mort, mais elle encourage son frere, & elle met la main au poignard. Voilà pourtant les Auteurs que vous excusez.

» Si les Grecs, *dites-vous*, supportoient
 » de pareils spectacles, c'étoit comme leur
 » représentant des antiquités nationales, qui
 » couroient de tout temps parmi le peuple,
 » qu'ils avoient leurs raisons pour se rappel-
 » ler sans cesse, & dont l'odieux même en-
 » troit dans leurs vues. « Voilà, encore une
 fois, les Grecs disculpés, & nous qui appor-
 tons les tempéraments les plus scrupuleux
 pour ôter toutes les horreurs dont leur théâtre
 étoit rempli; nous qui souffrons à peine le ré-
 cit de ce qu'ils y mettoient en action, nous
 sommes condamnés. L'admirable jugement!

Notre théâtre a des regles qu'il ne peut ja-
 mais transgresser. On ne doit point détruire
 les fables reçues, mais on peut manier avec
 habileté les incidents sans changer le fond de
 la chose. C'est ce qu'Aristote nous apprend
 quand il nous enseigne de quelle maniere il
 faut se conduire lorsqu'on a des actions atro-
 ces à traiter. Il ne veut point qu'on consom-
 me une action atroce avec connoissance de
 cause. Il veut qu'on agisse sans connoître, &
 qu'on reconnoisse son crime quand il est fait,
 ou bien qu'on soit sur le point de le commet-
 tre; mais qu'on le reconnoisse avant l'exécu-
 tion, ce qui empêche qu'on ne l'acheve. Par

ce moyen on sauve au public l'horreur inséparable de tout ce qui est contre nature. Personne ne disconvient qu'une règle si sage ne soit observée aujourd'hui avec la dernière exactitude.

Après avoir employé toute votre rhétorique à nous convaincre du mal auquel la tragédie donne nécessairement lieu, vous en venez à la comédie. Quel acharnement ! C'est ici que vous vous déchaînez avec tout le zèle que votre enthousiasme vous inspire.

» Tout en est mauvais & pernicieux, tout
 » tire à conséquence pour les spectateurs, &
 » le plaisir même du comique étant fondé sur
 » un vice du cœur humain, c'est une suite de
 » ce principe, que plus la comédie est agréa-
 » ble & parfaite, plus son effet est funeste
 » aux mœurs. «

Vous nous apporterez sans doute sur la comédie d'aussi bonnes raisons que celles dont vous avez fait usage contre la tragédie. En attendant l'examen que j'en ferai, je commence par nier tout net (à votre exemple) qu'il soit vrai que *l'effet de la comédie soit funeste aux mœurs, parce que le plaisir du comique est fondé sur un vice du cœur.* Il n'y a dans ce raisonnement que l'art nécessaire à la séduction. Employons contre lui les armes d'une vérité claire & convainquante.

Le plaisir du comique est fondé sur un vice du cœur. Pourquoi, s'il vous plaît ? Parce que l'on rit à la comédie quand un valet fourbe un honnête-homme, & c'est être vicieux que de

rire du mal, parce qu'il ne doit jamais produire que l'indignation. Voilà votre pensée développée.

Vous auriez raison de dire que c'est le propre d'un cœur vicieux que de sentir un certain plaisir quand il voit commettre une mauvaise action. Reste à savoir de quelle nature est le plaisir que me donne un valet qui dupe son maître sur la scène; si le cœur partage ce plaisir, je n'ai point de réplique à vous donner. J'ai long-temps vu jouer à Paris la comédie avant d'avoir embrassé l'état de comédien. Sans difficulté le théâtre de cette ville étant le plus parfait qu'il y ait au monde, c'est lui qui doit indubitablement faire la plus sensible impression sur les spectateurs. Eh bien, Monsieur, je vous proteste & je vous jure que jamais MM. Armand & Prévile, malgré la supériorité de leurs talents, n'ont affecté mon cœur d'une sensation voluptueuse, quand, avec toute l'adresse la plus parfaite, ils ont représenté quelque personnage d'habiles frippons, ou trompé la simplicité d'un honnête vieillard. J'ai pourtant ri avec tout le parterre, mais mon cœur n'avoit aucune part à ce témoignage de satisfaction.

Je distingue deux especes de plaisir qu'on peut goûter au spectacle; l'un qui va droit au cœur; l'autre qui n'égaie que l'esprit. Le premier peut être nuisible aux mœurs, s'il est possible qu'une mauvaise action le fasse naître. Or le cœur de l'homme est naturellement trop ami de la droiture pour être délicieusement

affecté par la représentation du mal, sur-tout quand aucun intérêt personnel n'est assez fort & assez puissant pour obscurcir les lumieres de sa raison, & étouffer le témoignage de sa conscience. Le genre de plaisir que le cœur éprouve à la comédie, est donc toujours le fruit du bien. La générosité, la bonté, la tendre humanité, voilà ce qui remue l'ame & touche agréablement le cœur. (a) Nanine produit ces effets. Nous avons par malheur trop peu de comédies faites sur ce modele. Puissent-elles se multiplier!

Si la plus grande partie de nos comédies ne ressemblent point à Nanine, elles diffèrent aussi dans l'espece de plaisir qu'elles donnent. Le propre de celui-ci est d'égayer l'esprit seulement. Je verse des larmes de joie quand Philippe Humbert met dans tout son jour l'innocence & l'amour filial de Nanine; mon cœur gros de soupirs se souiage avec délectation par mes yeux. Jamais Hector, mettant la main dans le chapeau du joueur pour escamoter quelques pistoles, malgré toute son adresse, ne m'a intéressé assez délicatement pour me faire pleurer de plaisir. J'ai ri, mon esprit goûtoit un moment de récréation; mon cœur étoit sans sentiment. Ne rit-on pas souvent de ce qu'on méprise?

(a) Voyez dans nos spectacles,
 Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
 Cù brille en tout son jour la tendre humanité,
 Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
 Et c'est-là qu'on entend le cri de la nature.

Vous avez donc tort de dire que *le plaisir du comique est fondé sur un vice du cœur*, puisque le cœur n'en a jamais éprouvé, lorsque la bonne foi, la simplicité, ou quelque autre caractère vertueux que ce soit, a été la dupe d'un vaurien, ou tourné en ridicule par un mauvais plaisant.

Vous me direz à cela que la comédie à mon compte sera toujours pernicieuse, puisque, si son plaisir n'est pas fondé sur un vice du cœur, il l'est sur un vice de l'esprit, attendu qu'il n'est pas d'un bon esprit de rire du ridicule qu'on donne à la simple vertu.

Je vous répons d'abord que c'est pointiller sur le spectacle avec autant de raffinement qu'on épiloguerait un sermon. Quoiqu'il en soit, j'ai nié tout net qu'il fût vrai que la comédie fût pernicieuse aux mœurs. Je ne veux pas vous laisser la liberté d'appuyer la preuve de ses dangereux effets par l'impression qu'elle fera sur l'esprit; j'ai démontré qu'elle n'en pouvoit faire qu'une très-bonne sur le cœur.

L'esprit peut être égayé fort innocemment par les pointes & les plaisanteries fines qu'un personnage peu scrupuleux sur la probité lâchera contre un parfaitement honnête homme, sans pour cela être un mauvais esprit. Je ne ris point de la fourberie en elle-même, je ris de la manière ingénieuse dont elle se trame & dont elle s'exécute. L'invention de l'Auteur & l'adresse de l'acteur me font plaisir. Je ne crois pas avoir rien à me reprocher à cet

égard sur ma façon de penser. En voici la raison : si je croyois que Scapin ou Sofie trompassent réellement leurs vertueux Patrons, je pourrois rire de leur adresse, mais j'avertirois leur maître. Je rirois cependant parce que le rire n'est pas un signe d'approbation. Sur la scene, je fais que tout ce qui s'y passe est un jeu ; l'action en elle-même m'est donc très-indifférente. J'y vais voir l'image des mœurs, il faut qu'on me la représente fidèlement. Tous les jours les honnêtes gens sont les victimes des frippons ; j'empêcherai ce malheur tant qu'il sera en moi, mais je ne ferai pas à cet égard le personnage d'Héraclite à la comédie.

Ne me diriez-vous pas par hazard que mon esprit ou mon cœur sont vicieux, parce que je ris quand je vois un charlatan avaler du plomb fondu ? Je suis persuadé qu'il ne se fera pas de mal ; j'ai la liberté de rire de son adresse à en faire accroire aux simples. Toutes ces considérations ont été pour vous de nulle valeur. Vous vouliez absolument dire du mal de la comédie, vous vous êtes satisfait. Continuons à rétorquer tous les argumens que vous employez contr'elle.

» Le théâtre de Moliere, à votre avis, est
» une école de vices & de mauvaises mœurs...
» Les fots y sont les victimes des méchants...
» Cet homme trouble tout l'ordre de la société...
» té..... Il tourne en dérision les respecta-
» bles droits des peres sur leurs enfants, des
» maris sur leurs femmes, des maîtres sur
» leurs serviteurs. «

Si Moliere avoit besoin de justification à cet égard, quelque foible que soit ma plume, je la sentirois assurément assez forte pour l'entreprendre. Heureusement on lui rend la justice qu'il mérite. Il étoit trop honnête homme pour attaquer volontairement le sacré caractère de la vertu; il avoit trop d'esprit pour avoir pu l'attaquer sans qu'il s'en fût apperçu. Que n'ai-je le temps d'examiner toutes ses pieces sans ennuyer le Lecteur! Je lui en ferois l'exposition pour l'en laisser le Juge. Est-ce tourner en dérision les respectables droits des peres, que de faire voir avec quel art un fils soustrait à son pere la connoissance de ses maîtresses, & lui fait payer ses dettes?

Est-ce tourner en dérision les respectables droits des maris, que de montrer combien une femme est adroite quand elle veut tromper son époux?

Est-ce enfin tourner en dérision les respectables droits des maîtres que de leur enseigner comment un frippon de valet peut abuser de leur confiance?

N'est-ce pas l'image de ce qui se passe continuellement? Pourquoi donc a-t-il tort de l'exposer au grand jour? Parce qu'il met les rieurs du côté des fourbes; (a) que » les applau-
» dissements sont rarement pour le plus estima-
» ble, & presque toujours pour le plus adroit. «

Censeur austere, vous que l'amour de la vérité échauffe, excite, & transporte; ô vous zélé

(a) Ridendo dicere verum quid vetat?

zélé défenseur des droits de la simple vertu, répondez : est-ce de bonne foi & en suivant les lumières de votre conscience, que vous avez voulu persuader à vos lecteurs que les comédies de Molière sont une véritable école de mauvaises mœurs, & en avez-vous regardé comme une preuve les applaudissemens que le parterre donne à la naïve peinture des vices de la société? Fut-il jamais de leçon plus instructive que son Tartufe? On applaudit cet hypocrite; mais est-ce le caractère de l'hypocrisie à qui l'on prodigue les applaudissemens, ou est-ce à la vérité avec laquelle il en fait le portrait? S'intéresse-t-on pour lui, jugez-en au plaisir que tout le parterre témoigne, quand, par un juste arrêt du Prince, on le conduit en prison & qu'on restitue au bon homme Orgon tous les biens dont ce traître le vouloit dépouiller? Quelle morale plus saine que celle d'Ariste? Ne l'applaudit-on pas? Si l'on rit de la simplicité du dévot personnage qui est dupé, c'est qu'il a un excès d'amour pour le serpent qu'il chauffe dans son sein, c'est qu'il y a un ridicule à Orgon de s'inquiéter avec soin des nouvelles de Tartufe gros & gras, tandis que ce même Orgon n'a aucune sollicitude pour une femme vertueuse qui est malade. La sottise du bon homme fait rire; elle affecteroit bien différemment si l'on n'étoit pas prévenu que tous les malheurs qui le menacent ne lui arriveront point. Le rire en cette occasion est un mouvement involontaire produit par la singularité de la scène. Le ap-

plaudiffemens qu'on donne à Orgon, quand, en sortant de dessous la table, il prend le perfide sur le fait, font une preuve de la satisfaction qu'on ressent de ce qu'il n'a pourtant pas été la victime de sa bonhomie. Je doute, en un mot, qu'il soit possible de mieux apprendre à se méfier des hypocrites, que par la représentation de cette pièce. N'est-ce pas une obligation qu'on lui a d'avoir ainsi développé tous les ressorts d'un vice d'autant plus à craindre qu'il se couvre des respectables dehors de la vertu?

Ce que je dis du Tartufe, je pourrois également le dire de presque toutes ses pièces, dans lesquelles on rencontre toujours une très-grande morale. Je fais bien qu'on le blâme de n'avoir pas assez épuré quelques-unes de ses scènes, où l'on trouve des équivoques, & des plaisanteries un peu trop fortes; mais, Monsieur, *paucis non offendar maculis ubi plura nitent*. H. C'est un pré immense, tout émaillé de fleurs, parmi lesquelles on voit encore deux ou trois plantes d'horties. On les a aperçues, elles ne sont plus à craindre.

Il est certain que le bien peut être converti en mal, sur-tout par quelqu'un qui a de l'esprit. Je suis donc peu surpris que vous donniez adroitement une mauvaise tournure aux meilleurs ouvrages de ce fameux Auteur. Tout le monde sait que, pour juger d'un fait, il ne suffit pas d'en faire l'exposition, il faut encore en rapporter toutes les

circonstances, & voir si tout l'accessoire ne le met pas dans un autre jour qu'il ne paroîtroit, dénué de tous ses alentours. Que diriez-vous d'un homme, qui, pour dissuader quelqu'un d'acheter un verger délicieux, lui feroit goûter le fruit d'un sauvageon qui se trouveroit par hazard au milieu d'une prodigieuse quantité des plus excellents fruitiers? Je vous laisse le soin d'appliquer cette comparaison, & d'apprécier la droiture du génie d'un tel personnage. Comme votre dessein est de décrier les ouvrages de Molière, vous vous en prenez à son chef-d'œuvre. Nous allons voir si l'équité a dicté votre critique. Elle me semble d'autant plus dangereuse, qu'avant de l'entamer, vous avez soin de faire parade d'un esprit de modération & de douceur, qui ne m'a pas paru vous inspirer jusqu'à présent. » Ne nous prévalons, c'est vous qui parlez, ni des irrégularités qui peuvent se trouver dans les ouvrages de sa jeunesse, ni de ce qu'il y a de moins bien dans ses autres pieces, & passons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour son chef-d'œuvre: je veux dire le Misanthrope. »

Cette indulgence qui veut excuser ce que tout le monde disculpe, aura bientôt des suites rigoureuses. C'est ainsi qu'on couvre de fleurs le piège qu'on tend à son ennemi. *Timeo Danaos vel dona ferentes.*
V. Æn.

» Il n'a point prétendu, à votre jugement, former un honnête homme, mais un homme du monde ainsi voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de société; après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans le Misanthrope. »

La vertu n'a jamais de ridicule ; elle ne peut pas même en avoir ; mais on peut joindre beaucoup de ridicule à la manière dont on s'est projeté d'être vertueux. L'excès est nuisible dans les meilleures choses, il devient même quelquefois criminel. Quand Molière a fait jouer le Misanthrope, il n'a jamais eu l'idée de tourner en ridicule la droiture & la sincérité d'Alceste, mais la rudesse qui accompagne chez lui ces excellentes qualités. Vous vous êtes plaint qu'on ne mettoit sur la scène que des êtres gigantesques & qui ne ressembloient point aux hommes. Direz-vous que celui-ci ne soit pas la véritable image de beaucoup d'honnêtes gens qu'un tempérament atrabilaire rend insupportables, en obscurcissant leur mérite ? Vous n'approuvez pas qu'il soit question au théâtre de crimes, souffrez donc qu'on y censure le ridicule. Où donc en seroit la société, si le caractère du Misanthrope, tel que Molière l'a dépeint, devenoit commun à beaucoup de personnes ? On ne leur repro-

cheroit à la vérité aucun vice grossier, mais l'union, l'amitié, l'esprit de fraternité formeroit-il le lien qui doit unir des citoyens? Les méchants feroient du mal à tout le monde, & les bons ne feroient de bien à personne.

Malgré tout ce que vous pourrez imaginer, vous ne persuaderez à qui que ce soit au monde, que le Misanthrope ne soit un sujet très-propre à être censuré,

Vous convenez vous-même qu'*Alceste a des défauts réels dont on n'a pas tort de rire*, & vous faites le procès à un homme qui fronde ces défauts. La vénération qu'on doit à la vertu, doit-elle aveugler au point, en sa faveur, qu'on n'ose pas lui reprocher les ridicules qu'on lui associe? Chez un homme tel qu'*Alceste* la vertu est une rose qui, quoique fort belle, ne peut être cueillie par la quantité de ses épines. Souffrez qu'une main adroite les ôte, afin de profiter d'une si aimable fleur.

Me permettez-vous, Monsieur, d'oser vous dire que vous n'avez pas saisi le caractère du Misanthrope? Selon vous, *Alceste* est un homme plein de droiture & de sincérité, qui n'a pas tort de se déchaîner contre les hommes.

- - - Les uns parce qu'ils sont méchants,
Et les autres, pour être aux méchants, complai-
sants.

Je conviens que s'il ne peut avoir de commerce qu'avec de telles gens, il a raison de dire, qu'il a conçu pour eux une mortelle haine. Voilà le propre de la vertu, haïr sinon les méchants, du moins la méchanceté. Aussi Moliere se feroit bien gardé de le tourner en ridicule, s'il n'eût refusé le commerce que des méchants ou des flatteurs. Mais il fait plus, il veut rompre avec tous les hommes, & notamment avec Philinte son ami. Et pourquoi, s'il vous plaît ? Parce qu'il l'a vu saluer & embrasser une personne qu'il ne connoît pas parfaitement. Voilà le motif du courroux d'Alceste, qui entre comme un furieux sur la scène, & qui, sans avoir raison de se plaindre d'un ami, qui veut prendre part au chagrin que lui donne l'embarras d'un procès, paie ces témoignages de bienveillance en refusant même de l'écouter. Il fait plus lorsque Philinte cherche à l'adoucir, en lui disant avec intérêt :

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et quoiqu'amis enfin, je suis tout des premiers.

Le Misanthrope lui répond durement :

Moi votre ami ! Rayez cela de vos papiers,
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paroître, &c.

Ne croiriez-vous pas que Philinte a commis quelque crime ou fait quelque lâcheté pour être tout-à-coup rayé du catalogue des amis d'Alceste ? Tout le mal consiste pourtant à avoir porté la politesse un peu plus loin qu'il ne faudroit, en embrassant un homme qu'il ne connoît que médiocrement ; c'est, à l'avis du Misanthrope, un si grand forfait, qu'il dit :

- - - Si par malheur j'en avois fait autant,
Je m'irois de regret pendre tout à l'instant.

Voilà la première scène du Misanthrope, conséquemment voilà l'exposition de son caractère. C'est donc un homme, à la vérité vertueux, mais dur, farouche, peu sociable, ridicule même, que Molière a voulu jouer, & non pas un homme qui ne refuseroit de communiquer qu'avec les frippons & les flatteurs.

Ce qui vous fait errer sur la qualité du caractère d'Alceste, c'est que vous n'aviez pas la pièce bien présente, quand vous en avez entrepris la censure. Vous prétendez que le Misanthrope dit : » qu'il a conçu une » haine effroyable contre le genre humain, » quand, outré d'avoir vu son ami trahir » lâchement son sentiment, & tromper » l'homme qui le lui demande, ils'en voit » encore plaisanter lui-même au plus fort de » sa colere. Il est naturel que cette colere » dégénere en emportement, & lui fasse dire

» alors plus qu'il ne pense de sens froid.

Non, Monsieur, il dit qu'il a conçu cette haine effroyable contre le genre humain, sans avoir encore eu à se plaindre de personne. Ce sont les vices des hommes en général qui l'enflamment de colere contre les particuliers. L'homme au sonnet n'a pas encore paru, ainsi son ami ne s'est pas encore moqué de lui. En un mot, il n'a personnellement de griefs contre qui que ce soit ; & si un tel original est susceptible de sang-froid, c'est de sang-froid qu'il lâche toutes ces sottises.

Je ne vous suscite point une querelle sur le renversement que vous faites de la piece, en vous abusant dans vos citations, puisque vous avertissiez *en cet end oit même*, que peut-être vous vous trompez à cet égard : cependant cette erreur vous a fait donner à gauche dans l'idée que vous vous êtes formé du Misanthrope. Vis-à-vis quelqu'un dont je soupçonnerois la bonne foi, je dirois qu'une pareille méprise peut avoir été volontaire, sur-tout quand on prend les moyens nécessaires pour se mettre à l'abri des reproches, en prévenant par une note, que si on se trompe, c'est parce qu'on travaille sans livres & sans mémoire. Il étoit aisé de vous éclaircir. Vous avez négligé de le faire, par la raison que vous ajoutez dans votre note. *Quand mes ex. mples seroient peu justes, mes raisons ne le seroient pas moins ; attendu qu'elles ne sont point tirées de telle*

ou telle piece, mais de l'esprit général du théâtre, que j'ai bien étudié.

On appelle cela vouloir avoir raison bon gré mal gré. L'intérêt qu'on prend pour ce qui regarde le Misanthrope, & le plaisir même qu'on a en le voyant, ne vient point du tout, comme vous l'imaginez, par la raison qu'il n'est pas Misanthrope à la lettre, mais c'est qu'il a les plus belles qualités du monde. Moliere pensoit trop bien pour ne pas faire rendre hommage à la vertu de la même personne dont il badinoit les ridicules. Si les spectateurs ne voudroient point lui ressembler, ce n'est pas encore, quoique vous en disiez, parce que tant de droiture seroit incommode, mais c'est parce qu'il accompagne cette droiture d'un esprit de misanthropie contraire à l'honnête société.

Vous remarquez judicieusement » qu'il y » a un si grand nombre de propres maximes » de Moliere dans la bouche d'Alceste, que » plusieurs ont cru qu'il vouloit se peindre » lui-même. « Si cela est, il a eu raison de le faire. Il a donc senti que sa qualité d'honnête-homme étoit altérée par des défauts. Sans doute il cherchoit à s'en corriger. Pourquoi lui faire un crime de ce qu'imaginant qu'il y avoit des gens qui lui ressembloient, il a voulu travailler à leur faire partager le degré de perfection auquel il s'efforçoit d'atteindre?

Vous êtes encore dans une bien plus grande erreur sur le fond du caractère de Philinte,

que sur celui du Misanthrope, peu s'en faut que vous n'en fassiez un frippon. » C'est, *dit-tes-vous*, un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des frippons de ces gens qui sont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres, &c. «

Où, s'il vous plaît, avez-vous reconnu cette façon de penser dans les discours de Philinte? L'Auteur en a fait le contraste du Misanthrope. C'est un homme doux, à la vérité, & d'un commerce aisé; mais il est si peu vrai qu'il soit du nombre de ceux *qui ne se soucient de personne*, qu'il marque un véritable intérêt pour ce qui regarde son ami. Il veut l'accompagner, malgré toutes ses brutalités, chez les Maréchaux de France, lorsqu'il y est cité. Il lui donne des conseils très-salutaires sur le mariage qu'il veut faire avec Celimene, dont l'humeur coquette ne peut que causer beaucoup de désagrément à un mari tel qu'Alceste sur-tout. Est-ce là ne se soucier de personne? A l'égard de ce que vous dites: *de la bonne table, du gousset bien garni, du peuple qui a faim*, je ne puis vous blâmer de l'intention que vous avez eue de vous soulever, ainsi que M. de la Bruyere, contre ceux à qui vous reprochez cette in-

sensibilité qui est odieuse, mais elle n'a jamais été propre à Philinte. Moliere se seroit bien gardé de mettre un tel homme en bute aux traits de l'humeur satyrique d'Alceste. Sa misanthropie auroit eu un juste fondement, & le ridicule de sa rudesse n'auroit point forti, comme quand il s'indispose & se courrouce contre un quelqu'un qui joint à un véritable fond de droiture, l'urbanité & la douceur.

Au surplus, tout ce que vous prétendez que Moliere auroit dû faire pour conserver le véritable naturel du Misanthrope, est très-bien raisonné, quant à votre façon de penser, puisque vous voulez qu'il soit exactement sans défaut; mais l'Auteur n'a pas voulu le peindre tel.

Chez vous le Misanthrope est un censeur perpétuel, mais censeur raisonnable, sans passion, sans aigreur, insensible à toutes les injustices qu'on lui peut faire, parce qu'il s'y attend. Chez Moliere, c'est un homme d'un tempérament bilieux, que tout effarouche, qui ne s'offense pas seulement du mal, mais de tous les petits ménagements qu'une politesse, peut-être un peu trop affable, a introduit dans le monde. Chez vous enfin le Misanthrope ne hait que la corruption du genre humain, & chez notre Auteur, la haine de cette corruption, & même de ce qui n'en a qu'une foible apparence, rejaillit jusqu'à un certain point sur les hommes.

Vous croyez qu'on pourroit faire sur votre idée un nouveau Misanthrope. Il ne faudroit

pas alors qu'il devînt le sujet d'aucune plaisanterie. Ce seroit à lui, au contraire, à railler les autres. On ne rempliroit conséquemment pas l'intention de Moliere, qui étoit de montrer qu'un excès de vertu trop austere & mal entendue, peut rendre blâmable. On donneroit des leçons de morale aux hommes.

Votre censeur pourroit même faire rire par mille épigrammes pleines de sel. Reste à décider si un sujet de cette nature pourroit porter le titre de misanthrope. Nous avons attaché à ce mot une signification toute autre que celle d'un juste critique.

Vous désapprouvez la pointe de la scene du sonnet :

La peste de la châte, empoisonneur au Diable!
En eusses-tu fait une pour te casser le nez.

Je vous avouerai qu'elle m'a toujours paru trop basse & trop triviale dans la bouche d'une personne de condition; mais encore une fois, le Poëte a voulu peindre un homme réellement ridicule. Il l'auroit peut-être été assez sans cela.

Je ne pense pas, au reste, que Moliere ait adouci la force du caractère d'Alceste, vis-à-vis l'homme au sonnet, par la seule intention de faire rire le parterre.

L'embarras du Misanthrope, qui use de quelques petites bienféances pour dire que le sonner ne vaut rien, est une preuve de la

otise de sa misanthropie. Il est si peu honnête & si peu raisonnable qu'on dise grossièrement à un quelqu'un d'un certain rang qui vient vous montrer un ouvrage, *cela ne vaut rien*, que le Misanthrope, tout misanthrope qu'il est, ne fait comment s'y prendre pour se livrer tout entier à son peu de politesse. Les détours dont il use en cette occasion, quoique hors de son caractère, ne le détruisent pas assez pour qu'on dise que le Poëte l'a manqué. On voit à la torture qu'il se donne, qu'il est toujours le même, & on en conclut seulement qu'il faut qu'il y ait bien de l'abûrdité dans son humeur, puisque, malgré toute l'envie qu'il auroit de la suivre, il hésite.

Remarquez encore, Monsieur, qu'il ne demeure pas long-temps dans cette situation d'esprit, car à l'instant qu'on lui témoigne du mécontentement de la décision qu'il vient de donner, il se livre à ses emportemens ordinaires, & se dédommage bien de la gêne dans laquelle il s'est vu l'espace de deux ou trois minutes. Peut-on rien de moins mesuré que ces termes :

J'en pourrois par malheur faire d'aussi méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

Le reconnoissez-vous là ? Un homme peut bien se démentir pendant un espace de temps, sur-tout aussi peu considérable; mais *naturam expellas furcâ, tamen usque recurret*. C'est précisément ce qu'il nous prouve.

Vous ne voulez pas que Philinte conseille

à Alceste de visiter les juges, parce que c'est dire, en termes honnêtes, qu'on va chercher à les corrompre. Je ne m'étonne pas que vous vous scandalisez si fort que l'on se moque d'un homme qui porte tout à l'extrême. Vous êtes intéressé au jeu. La cause d'Alceste est bonne; Philinte lui représente que sa partie est forte, qu'elle peut entraîner les suffrages par cabale. Dans cette supposition, est-ce suggérer à un homme de faire une mauvaise action, que de lui représenter combien il est de son intérêt de visiter les juges, non pour les corrompre, mais pour faire valoir ses droits? Si tous les hommes étoient tels qu'ils doivent être, ces soins seroient superflus; mais malheureusement on fait le contraire, & il peut très-bien arriver que la manière dont on exposera la justice de ses prétentions empêchera les juges d'être abusés; car enfin ce sont des hommes, sujets par conséquent à l'erreur. La diligence qu'on aura apporté à leur bien détailler toutes les circonstances qu'ils ne doivent point ignorer, bien-loin de les induire à mal juger, les empêchera au contraire de prêter les mains à l'injustice. D'ailleurs tel Magistrat, qui, par quelque considération particulière, pencheroit du côté qui a tort, peut être ramené à l'équité par de bonnes & solides remontrances. En un mot, solliciter un juge n'est un mal que quand on s'efforce de substituer le mensonge à la vérité. Alceste & Philinte disent eux-mêmes, qu'ils sont bien persuadés que la cause

dont il s'agit est bonne, juste & raisonnable; ce n'est donc pas vouloir faire une méchante action que de visiter les juges, pour qu'ils ne soient ni aveuglés par la chicane, ni entraînés par la cabale. Je n'irai point prier mon rapporteur pour qu'il donne une bonne tournure à mon affaire, mais je lui serai appercevoir toutes les menées de ma partie, qui joint le crédit & l'adresse pour fasciner les yeux du tribunal. Un misanthrope décidé peut fort bien tenir cette conduite, elle prouve même la mauvaise opinion qu'il a des hommes; Philinte a donc pu donner à son ami le conseil qu'il lui a cru salutaire à cet égard. S'il le refuse c'est qu'il est si excessif dans ses idées & dans ses actions, qu'il en devient tout-à-fait condamnable. Cessez donc de vous persuader que vous avez démontré *que dans tout ce qui rend le Misanthrope ridicule, il ne fait que le devoir d'un homme de bien*; il n'auroit point manqué à la droiture quand il se seroit rendu aux avis de son ami. Il auroit au contraire été plus raisonnable, il n'auroit pas rempli le caractère que l'Auteur lui donne. Avec autant de vertu qu'Alceste en a, peut-on, me direz-vous, allier tant de défauts? La preuve que la chose est possible, c'est que Moliere croyoit être tel. Vous finissez l'examen de cet ouvrage par une phrase qui mérite bien d'être rapportée dans toute son étendue.

» Puisque *cette piece* est sans contredit de
» toutes les comédies de Moliere celle qui
» contient la meilleure & la plus saine mora-

» le, sur celle-là jugeons des autres, & conve-
 » nons que l'intention de l'Auteur étant de
 » plaire à des esprits corrompus, ou fa morale
 » porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche
 » est plus dangereux que le mal même, en
 » ce qui séduit par une apparence de raison ;
 » en ce qu'il fait préférer l'usage & les maxi-
 » mes du monde à l'exacte probité ; en ce qu'il
 » fait consister la sagesse dans un certain mi-
 » lieu entre le vice & la vertu ; en ce qu'au
 » grand soulagement des spectateurs, il leur
 » persuade, que pour être honnête homme,
 » il suffit de n'être pas un franc scélérat. »

Je voudrois que vous me disiez pourquoi il a intention de plaire à des esprits corrompus. Vous taxez sans doute tous les spectateurs de corruption, par une suite de votre principe que c'est un vice de cœur de rire du mal qu'on voit à la comédie. Je vous ai démontré suffisamment, ce me semble, que le rire n'étoit point du tout relatif au mal même, ni un acte d'approbation, & qu'on peut rire de ce qu'on méprise. Vous trouvez encore une autre preuve de corruption dans le rire qui est provoqué par toutes les extravagances du Misanthrope, parce que, selon vous, *dans tout ce qui le rend ridicule, il ne fait que le devoir d'un homme de bien.* Est-ce ma faute à moi, si le public ne vous paroît corrompu que parce que vous êtes intéressé à justifier Alceste ? Est-ce encore ma faute si, parce qu'il est foncièrement honnête homme, vous voulez qu'on lui passe toutes ses humeurs, ses fantaisies, ses brutalités, ses impertinences

même? D'où vient pensez-vous sur son compte autrement que celui qui a composé la pièce, & que tous ceux qui la voient jouer? Encore une fois, ce n'est point la vertu du Misanthrope qu'on a prétendu tourner en ridicule, ce sont tous les défauts qui la rendent si mauffade, qu'ils s'en faut peu qu'elle ne dégénere en vice; car enfin, il n'a plus qu'un pas à faire pour parvenir à haïr toute le genre humain, & comme vous le dites vous-même, » une pareille haine ne seroit pas un défaut, » mais une dépravation de la nature, & le » plus grand de tous les vices. »

Commencez par vous rétracter sur la mauvaise opinion que vous avez de nos spectateurs; & par un effort qui vous seroit bien glorieux, parce qu'il vous coûteroit beaucoup, convenez, de bonne foi, que l'intention de Moliere n'a pas été *de persuader, au grand soulagement des spectateurs, que pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.* Vous devez cette justice à la mémoire de cet Auteur, que vous flétrissez par une calomnie atroce; vous la devez enfin à la vérité, puisqu'il est certain que toute la morale du Misanthrope se réduit à faire d'un citoyen un homme tout à la fois aimable & vertueux.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes vos déclamations contre Regnard & Dancourt. L'élégance de votre style ne m'a pas empêché de m'ennuyer en faisant cette lecture. Ma réponse produiroit sans difficulté le

même effet. Vous êtes d'ailleurs si emporté, que j'appréhenderois de vous apostropher d'une façon peu décente, si je voulois commenter cette partie de votre ouvrage. Une plaisanterie mauvaise si vous voulez, échauffe tout à coup votre bile; & transporté par un délire frénétique: *les spectateurs*, vous criez-vous, *sortent complices des crimes qu'ils ont vu commettre sur la scene Qui ne devient pas filou soi-même en s'intéressant pour un filou? Cars'intéresser pour quelqu'un, qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place? Que répondre à cela? Lecteur, j'en ris.*

Vous convenez, Monsieur, que nos Auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des pieces plus épurées, *qu'elles instruisent beaucoup*, mais qu'elles ennuient encore davantage. *Autant vaudroit aller au sermon.* Cette apostrophe est d'un quelqu'un qui n'y va pas, ou qui n'en entend que de mauvais. Quoi qu'il en soit, laissez aux comédiens le soin de se plaindre que les Auteurs modernes les font prêcher au désert. Ils sont contents d'un grand nombre de nouveautés. Vous avouez qu'elles instruisent beaucoup; ils trouvent leur compte à en donner les représentations; laissez donc jouer la comédie en paix, si-non l'on vous dira que vous ressemblez à un fagot d'épines; par où le prendre?

Vous connoissez trop, Monsieur, combien la variété est utile, nécessaire même à un ouvrage, pour ne pas mettre vos lu-

mieres à profit. Il faut de temps en temps soulager l'attention du lecteur. C'est ce que vous faites de la façon du monde la plus ingénieuse. Après une longue dissertation sur la comédie & les comédiens, vous avez craint de causer de l'ennui. Pour éviter cet inconvénient, les femmes vous ont fourni des traits de satire très-propres à égayer l'esprit fatigué de votre morale *anti-comédienne*.

J'ignore si vous avez à vous plaindre du sexe; au cas que cela soit, de quelque nature que puisse être le mécontentement qu'il vous a donné, ma foi, vous n'êtes pas en reste. Vous direz, peut-être, qu'en époufant cette querelle, je prends trop d'avantage contre vous; mais qu'importe à un Philosophe? Vous aurez d'ailleurs, pour soutenir votre parti, ces austères personnages au teint blême & livide, qui se font un devoir de penser comme vous par singularité & par nécessité; vous aurez pour vous tous les Diogene & les Quakres français; en un mot, toute l'espece de philosophes qui vous ressemblient, & moi je ferai réduit à me consoler de la supériorité de vos forces avec des hommes. De quelque côté que demeure la victoire, hazardons le combat.

Il est très-dangereux, à vous entendre, de mettre sur la scène des piéces » où les » femmes & les jeunes filles deviennent » les précepteurs du public; c'est leur don-

„ ner sur les spectateurs le même pouvoir
 „ qu'elles ont sur leurs amants. En augmen-
 „ tant avec tant de soin l'ascendant des fem-
 „ mes, les hommes en feront-ils mieux gou-
 „ vernés? « Ne sembleroit-ils pas que la
 forme du gouvernement & les constitutions
 de l'état vont changer, parce que nos actri-
 ces ont su dire aux hommes qu'ils devoient
 éviter tel & tel mal, pour pratiquer tel &
 tel bien? On va partir de là pour donner aux
 femmes l'administration des affaires & l'en-
 trée du conseil. Tout va changer de face;
 elles vont superbement s'emparer du glai-
 ve, & nous prendrons humblement la que-
 nouille. Quel désordre! quel bouleverse-
 ment! *O tempora! O mores!*

Si quelque chose est capable d'adoucir les
 craintes que vous nous inspirez si salutaire-
 ment, c'est la parole que vous nous donnez,
 „ qu'il peut y avoir dans le monde quel-
 „ ques femmes dignes d'être écoutées d'un
 „ honnête homme. « Consolons-nous donc,
 & *s'il peut y avoir* quelque femme de cet-
 te espece, sans doute ce sera celle-là qui
 prendra l'*ascendant* dont vous craignez de
 les voir jouir à notre préjudice. Ce n'est
 pas au reste que vous ne connoissiez tout
 leur mérite, quand vous appréhendez de nous
 voir subjugués par leur despotisme; mais
 vous craignez *d'avilir notre sexe en honorant
 le leur!*

„ Le plus charmant objet de la nature,
 „ le plus capable d'émouvoir un cœur sen-

» sible & de le porter au bien, est, je l'a-
 » voue, une femme aimable & vertueuse. «
 C'est ainsi que vous vous répandez en éloges! Est-il rien de plus flatteur, & en même-temps de plus vrai? Poursuivons, *mais cet objet céleste où se cache-t-il?* Voilà la pointe, voilà le serpent sous les fleurs. Il n'est donc point cet objet si plein de charmes? Ou s'il existe, il est si rare & si déplacé dans la société, qu'il n'ose pas s'y montrer. Il est obligé de se cacher; & *ou se cache-t-il?* Une femme aimable & vertueuse tout à la fois! Hélas! C'est, à votre avis, un être imaginaire. Je vais donc m'écrier avec vous: » n'est-il pas bien cruel de le con-
 » templer avec tant de plaisir au théâtre,
 » pour en trouver de si différents dans la so-
 » ciété? «

Mais enfin, puisque cet objet ne se rencontre que dans la peinture qu'en fait le théâtre, approuvez donc cette peinture; elle est si belle qu'elle inspirera aux femmes le désir de ressembler à ce tableau. Vous ne vous plaindrez plus après cela de ne pouvoir rencontrer une femme aimable & vertueuse.

Si vous aviez intitulé votre livre: *satyre contre les comédiens & les femmes*, je ne me donnerois pas la peine de vous répondre. Ces sortes d'ouvrages ne sont point dangereux, parce qu'on est prevenu sur les licences qu'ils prennent; mais vous composez un volume pour détruire les opinions

justes & sages d'un homme respectable à tous égards ; d'un homme qui, plein d'estime pour votre patrie, veut que l'univers lui doive l'exemple de la raison sans préjugé ; d'un homme enfin, qui est lui-même le modèle de ce qu'il propose : votre livre se répand à la faveur des deux noms qui en ornent le frontispice ; souffrez donc que si l'amour de votre pays a pu vous suggérer toutes les invectives qui sont sorties de votre plume, l'amour du mien ne me permette pas de demeurer dans le silence, lorsque vous décochez les traits les plus envenimés contre l'honneur & la vertu des dames françaises. C'est sans difficulté les apostropher avec mépris, quand, lorsqu'on est comme vous, au milieu de la France, on demande *dans quel endroit de la terre se cache une femme vertueuse & aimable ?*

Tout ce que vous dites pour humilier ce sexe, n'en diminuera pas sans doute le mérite, & ne changera rien à la nature des choses ; mais vous n'en êtes pas moins répréhensible. Vous ne voulez pas que les hommes prennent des leçons de la part des femmes, *parce qu'elles ne savent rien, quoi- qu'elles jugent de tout.* Ce reproche d'ignorance est très-mal fondé, sur-tout dans ce siècle, où elles ont l'esprit fort orné ; mais quand il seroit juste, il y auroit de l'inhumanité à le faire. Quelle est, s'il vous plaît, la raison du peu de connoissance des femmes ? Est-ce la grossièreté de leur esprit,

le peu de solidité de leur jugement, la pesanteur de leur imagination? Nous savons bien le contraire nous autres hommes. En général elles ont l'esprit plus fin & plus délicat que nous, le jugement plus facile, l'imagination plus vive, elles ont de commun avec nous toutes les bonnes qualités de l'ame & de l'esprit, par-dessus nous l'élégance de la taille, les graces du maintien & les charmes de la figure. Il a donc été de notre intérêt, en les destinant à nos plaisirs, de les éloigner de tout ce qui auroit pu les distraire du soin que nous avons voulu qu'elles prissent uniquement à nous plaire. Nous n'avons cessé de leur répéter qu'elles ne sont faites dans l'ordre de la nature & de la société, que pour nous amuser, & tout au plus veiller aux soins grossiers & nécessaires d'un ménage; après cela nous aurons la barbarie de leur reprocher qu'elles ne savent rien. Jettons les yeux sur celles qui, libres de ce préjugé, ont osé entrer en rivalité avec nous. Leurs écrits, leurs actions n'ont rien d'efféminé. Mais encore une fois, il est de l'intérêt de notre amour-propre qu'elles nous soient inférieures; nous sommes les maîtres, & la loi du plus fort est toujours la meilleure. Si l'esprit de servitude, auquel nous les assujettissons, ne leur permet point de s'élever au-dessus de l'état que notre volonté leur prescrit, disons cependant à leur honneur, que malgré toute notre attention à les dégrader,

elles ne laissent pas d'avoir leurs héroïnes, comme nous nos héros. Sans parler ici des Elizabeth, des Médicis, des Marie-Therese, qui, à raison de leur sexe, l'emportent sur nos plus grands hommes, combien de femmes illustres dont les noms sont consacrés à jamais au temple de mémoire!

Je n'ai jamais pu réfléchir sans indignation à notre injustice, à l'égard de l'objet de nos hommages & de nos adorations. Est-il bien honorable pour nous de ravalier un sexe au pied duquel nous sommes tous les jours? Que sommes-nous donc, si les femmes sont si méprisables, nous qui dans l'effusion d'un cœur qui dit ce qu'il pense, leur jurons une obéissance & un attachement inviolable. Ce sont, direz-vous, des foibles; mais ces foibles sont si générales, si fréquentes, si réitérées, qu'elles peuvent passer pour un effet nécessitant de leurs charmes. En ce cas, la nature a pris soin de les dédommager de notre humeur altière. Avec combien de cruauté ne pourroient-elles pas se venger de nous, si la vengeance dont je veux parler, n'anéantissoit une partie de leurs plaisirs?

Ce que j'ai dit de notre peu d'équité à les avilir, je le dis bien plus de la hardiesse que nous avons de déclamer contre leur honneur, nous qui faisons consister le nôtre à les en priver. N'est-il pas absurde que nous nous soyons imaginés être en droit de décider

décider impérieusement qu'elles doivent être déshonorées pour tomber une seule fois dans la même faute dont nous faisons un plus grand trophée, à proportion du pouvoir que nous avons eu de la multiplier ? Je ne prétends assurément pas justifier par là le libertinage, il est toujours criminel. Mais je soutiens qu'il n'est pas plus excusable dans l'un que dans l'autre sexe ; j'ajoute même, en tirant une conséquence de l'opinion que nous avons de la femme, qu'il devoit être plus honteux & plus déshonorant pour un homme de donner des preuves de sa foiblesse, puisqu'il se prévaut d'un esprit plus élevé & d'un plus ferme courage. Qu'auroit-on à dire en notre faveur, quand après toutes ces considérations nous daignerons rentrer en nous-mêmes pour nous rendre justice sur le métier de suborneurs dont nous faisons hautement profession ? Le sexe, toujours craintif, & plein de candeur, quand nous ne l'avons pas corrompu, s'effarouche à notre approche, il veut nous éviter. Mais comment se dérober à nos poursuites ; nous qui, pour le rendre la victime de notre incontinence, savons employer tour-à-tour les attraits voluptueux de la séduction, & les armes presque toujours victorieuses de l'impudence ?

Encore une fois, Monsieur, ne vous imaginez pas que je veuille autoriser les mauvaises mœurs, quand je semble excuser les

écarts du sexe. Ce seroit, diriez-vous indubitablement, une morale de comédien. Je cherche seulement à prouver que rien n'est plus opposé à la raison, à la justice, & même au simple sens commun, que le droit que nous nous sommes arrogés, d'ériger en gentillesse pour nous, ce qui fait, à notre décision, l'opprobre & la honte des femmes. Concluons que si le libertinage est absolument méprisable dans l'un & l'autre sexe, il faut l'éviter avec soin de part & d'autre.

Après cette digression dont vous êtes la cause, reprenons notre sujet. Vous avez déclamé tout à votre aise contre le spectacle qui, selon vous, est nuisible & préjudiciable à tout le monde, mais qui le seroit incomparablement plus à Geneve que par-tout ailleurs. Sachons-en les raisons : si elles sont justes, rien n'est plus louable que le dessein que vous avez eu de servir votre patrie ; il falloit seulement le faire sans léser tout à la fois la politesse, la bien-séance, la charité chrétienne & la vérité. Néanmoins, dans le cas où je suppose vos raisonnements bien fondés, je vous excuserois par le motif de votre zele, j'en blâmerois seulement la véhémence mal entendue ; mais si au contraire le spectacle ne peut qu'être utile & avantageux à vos concitoyens, quel esprit vous a pu inspirer ? C'est ce qu'il faudra tâcher d'approfondir ; ce sera nécessairement ignorance, animo-

sité, ou mauvaise foi. Quant à l'ignorance, vous êtes connu ; je ne prétends pas vous faire un fade compliment en vous disant que vous n'en pouvez être soupçonné. A l'égard de la mauvaise foi, je ne juge mal de mon prochain que le plus tard que je puis, & j'aime à le trouver innocent. Restera l'animosité. Tout homme a ses faiblesses.

Les spectacles, vous en convenez, peuvent être utiles dans les grandes villes, pour distraire les gens oisifs, que l'inaction peut entraîner au crime. Il est certain que c'est un des avantages qu'on en retire ; mais c'est le moindre, par la raison que ceux qui en composent d'ordinaire le cercle, ne sont pas d'assez mauvaises mœurs, pour croire que leur oisiveté produiroit des forfaits comme vous le dites. Il faut d'autres plaisirs que la comédie aux scélérats. Ce n'est donc pas de ce côté qu'il faut l'envisager pour en faire valoir le bien.

La comédie instruit & amuse tout à la fois. C'est une école de talents, elle fait briller l'esprit des uns, en éclairant celui des autres ; en un mot, on peut dire qu'aujourd'hui tous les beaux arts concourent à l'embellissement de son théâtre ; conséquemment elle excite une noble émulation entre les artistes, qui ne peut manquer d'être d'une utilité très-considérable pour le public. Partout où les arts fleurissent les habitants se multiplient, & le commerce s'agrandit. Si tous

les hommes vivoient comme nos premiers peres, ou comme ces Montagnons dont vous nous faites une si brillante description, je me dispenserois de préconiser leur félicité ; mais je regarderois la comédie comme quelque chose de fort inutile pour eux. Elle pourroit peut-être leur faire appercevoir la différence qu'il y a entre l'aisance & le simple nécessaire ; mais comme on ne regrette point un bonheur qu'on ne connoît pas, je penserois qu'il leur seroit plus expédient de vivre dans l'ignorance d'un état plus heureux que le leur, dans la crainte qu'ils ne se servissent de moyens illicites pour y parvenir avec trop de promptitude & de facilité.

Vos concitoyens sont-ils dans cette position ? Ne savent-ils pas apprécier la situation d'un homme qui est obligé de fabriquer sa maison, & de se tricoter des bas ? Ignorent-ils les avantages d'une noble & estimable industrie qui procure à un négociant le bien-être ? Non sans doute. Or s'ils en connoissent les agréments, certainement ils les désirent, conséquemment il leur est très-expédient de rassembler chez eux tout ce qui peut contribuer à les leur procurer.

Que cet état de simplicité des habitants des environs de Neuchâtel soit le plus heureux de tous, j'en conviendrai avec vous, à la faveur de la peinture que vous nous en faites, qui les rapproche du siècle d'or ima-

ginaire ; mais cette simplicité qui fait le bonheur de vos Montagnons , seroit insupportable à la plus grande partie du reste de la terre, & nommément à MM. les Genevois ; ainsi ne tirons point de conséquence des uns aux autres , puisqu'il n'y a aucun rapport entr'eux. Vos Montagnons aiment les racines qu'ils cultivent & qu'ils mangent sans autre apprêt que leur appétit. Les Genevois aiment les truites du lac, bien cuisinées. Il faut servir tout le monde à son goût.

Il n'est pas en votre pouvoir d'empêcher l'amour des richesses & des plaisirs honnêtes ; quiconque a vu ses voisins en jouir a senti le vuide de leur privation. Les spectacles, bien loin d'appauvrir un pays tel que Geneve, le rendront sans difficulté plus florissant. La raison en est fort simple.

Cette ville est très-commercante, & sa situation la rend susceptible d'un négoce bien plus étendu que celui qui s'y fait. Elle contient environ 24000 habitants, presque tous aisés, & parmi lesquels il y en a de fort riches. Ces derniers, quoiqu'occupés de leur commerce, s'ennuient souvent de la trop grande solitude dans laquelle ils semblent végéter. Pour s'y dérober ils passent en France, & y dépensent leurs revenus dont ils privent leur patrie. L'exemple de ces déferteurs n'est pas propre à y attirer l'étranger, au moyen de quoi la consommation des denrées n'y est pas considé-

nable. Petit à petit tous ceux qui se trouveront dans une passè un peu opulente, s'accoutumeront à venir jouir de la vie chez leurs voisins, pendant cinq ou six mois de l'année. Quel préjudice ! On s'apercevra trop tard du tort qu'on a eu de s'opposer aux plaisirs du public, on voudra y remédier, mais on ne fera pas rentrer les sommes qui seront sorties, ni les habitants qui se seront établis ailleurs, attirés par les agréments qu'ils y auront rencontrés.

C'est en vain que pour étayer vos réflexions d'un air de vérité, vous nous représentez les Genevois comme un peuple simple & laborieux, qui se délasse de ses travaux dans le sein de sa famille, en caressant son épouse & ses enfants. Sans vouloir lui disputer les vertus domestiques qu'il possède, nous le connoissons assez pour ne pas ignorer qu'il ne ressemble en rien à vos Montagnons, si ce n'est par la droiture du cœur : il aime les arts, les plaisirs, le luxe & toutes les douceurs de la vie. Si on les lui refuse chez lui, il ira bientôt les chercher ailleurs.

Vous ne nous persuaderez pas au surplus que l'amour du luxe soit contraire au bien de la république. Le luxe n'est pernicieux que pour les états qui en seront entichés, sans pouvoir se le procurer par leur commerce & leur industrie ; or il est incontestable que si Geneve ambitionne la grandeur & l'opulence, elle est à même de se

satisfaire sans se ruiner, puisque tout contribue à en faire une ville d'un négoce immense. Il ne faut qu'exciter l'industrie des habitants, & l'on n'aura pas de peine à y réussir. Dès l'instant qu'ils connoîtront tout ce qu'ils peuvent à cet égard, & qu'ils en auront quelques exemples devant les yeux, l'émulation se mettra de la partie; alors les trésors que la nature a répandus sur ce climat, ne seront pas les seuls avantages qui le feront chérir.

L'austérité de votre morale philosophique vous persuade que tout le monde doit penser comme vous, sans en avoir les mêmes motifs. Vous voudriez réduire le genre humain à regarder toutes les délices qu'on peut goûter ici bas, comme des êtres contraires à la vertu & au bon ordre; ainsi vous nous exaltez la vie purement champêtre, à peu près comme le doit faire une églogue. Ne savez-vous pas qu'il y a long-temps qu'on a dit que ses douceurs ne se trouvoient plus que dans une idyle ou un paysage? En supposant même qu'elles puissent se rencontrer dans quelques hameaux, les mœurs du village ne peuvent être celles d'une grande ville.

Toute la jeunesse de Geneve aime les spectacles & en demande; pourquoi les lui refuser? Si les vieillards s'opposent encore à ce qu'elle souhaite, c'est moins, je crois, parce qu'ils les regardent comme dangereux, que par la crainte de rien inno-

ver, & parce qu'il se rencontre des esprits turbulents qui, possédant l'art d'en imposer, se font un plaisir de contrarier. Cela donne un air de singularité qui distingue.

La comédie à Geneve en rendra le séjour plus agréable, & en amusant les citoyens, les empêchera d'abandonner leur pays & d'aller dissiper leurs revenus chez l'étranger. Premier avantage.

L'heure des spectacles étant toujours celle du soir, le travail n'en souffrira point; au contraire ils rassembleront plusieurs fois la semaine des gens qui s'éloigneroient de la ville pour aller se divertir ailleurs. Or, cet éloignement ne peut avoir lieu sans un notable préjudice. Le chef d'une famille ne s'absente guere sans qu'il en résulte une négligence dans son trafic & une trop grande dissipation dans son domestique. La comédie remédiera à cet inconvénient. Second avantage.

Le séjour de Geneve, si gracieux par lui-même, deviendra plus agréable par l'établissement d'un spectacle qui attirera la fréquentation des étrangers. La circulation des espèces sera plus abondante. Troisième avantage.

Chacun voudra partager des plaisirs qui, sans être dispendieux, coûteront toujours quelque chose. Il faudra par conséquent un surcroît d'industrie & d'assiduité au travail de la part du petit bourgeois. Les manufactures se perfectionneront & se multiplie-

ront à mesure que les dépenses, qui ne sortiront pas du sein de la république, deviendront plus considérables. Quatrième avantage.

Les jeunes gens apprendront à parler la langue française avec pureté. Les pièces de théâtre les inciteront à la connoissance de la fable & de l'histoire. La société deviendra plus amicale, parce qu'on se rassemblera plus souvent. La peinture, la musique, la poésie, enfin les beaux arts y fleuriront, & conséquemment le public & le particulier y gagneront. Cinquième avantage.

Je ne finirois pas si j'entrois dans le détail de l'utilité que la comédie apporterait à cette république si sage & si prudente. Vous nous assurez au reste, que si quelque chose doit fortement s'opposer à son établissement, c'est la crainte » des inconveniens qui peuvent naître de l'exemple des » comédiens. «

Je ne suis pas assez déraisonnable pour nier que le mauvais exemple n'ait une force bien puissante; mais s'il est facile de le prévenir, qu'aurez-vous à me répondre ?

Vous regardez comme une chose impossible d'avoir tout à la fois des spectacles & des mœurs. Ce seroit, dites-vous, une chose à voir; car ce seroit la première fois. Il est très-faux que les comédiens soient partout aussi débordés que vous les faites; & quand cela seroit, le mal pourroit être fait.

ceptible de remede. Si Monsieur d'Alembert a proposé de les contenir par la sévérité des loix, c'est qu'il a cru la chose facile. Vous n'êtes pas de ce sentiment. Pourquoi ? *parce que la force de la loi seroit inférieure à celle des vices qu'on voudroit réprimer, & que d'ailleurs les choses de mœurs ne se reglent pas comme celles de droit rigoureux, par des édits & des loix.*

A vous entendre, rien ne peut arrêter la licence des comédiens; toutes les loix les plus sages ne pourroient les contenir. Voilà des gens bien pernicious. Mais, Monsieur, qui vous a constitué Juge en Israël ? Qui vous a découvert les secrets les plus cachés du cœur humain, pour oser soutenir que les mêmes gens à qui vous prêtez tant d'amour pour le libertinage, ne désirent pas en sortir ? Qui vous a répondu qu'ils n'en donneroient pas les preuves les moins suspectes, si on vouloit prendre la peine d'y faire attention ? Tout le monde fait que ce qui concerne la pureté des mœurs ne peut être réglé par des édits, comme ce qui regarde le droit rigoureux; mais au défaut des édits qui seroient inutiles pour la réforme des mœurs, n'est-il pas d'autres expédients ? Que les comédiens soient regardés chez vous comme ils devroient l'être par-tout, c'est-à-dire, comme des gens très-estimables & qu'on estimera quand ils feront leur devoir, & qu'ils se conduiront avec toutes les bienséances qu'on doit à la société. Qu'ils soient admis dans les compagnies où

l'on auroit honte du concubinage, ils cesseroient de donner dans ce vice; il faudra donc laisser la liberté de se marier. Que les comédiennes aient l'entrée des maisons où les dames honorent, aiment & respectent leurs maris, où enfin l'honnêteté est scrupuleusement observée; elles voudront ressembler à celles qu'elles fréquenteront. Que tout ce qui est du corps du spectacle soit assujetti aux loix séculières & ecclésiastiques comme le bourgeois: qu'en un mot, il n'y ait d'autre différence entre les comédiens & les habitants que celle qui se rencontre dans l'espece de la profession, c'est-à-dire, celle qu'on trouve entre un sculpteur & un architecte, vous verrez si dès l'instant que l'on agira avec eux comme l'équité naturelle l'exige, ils ne se conduiront pas aussi comme l'ordonne cette même équité.

Ne savez-vous pas, Monsieur, que les hommes font ce qu'on veut qu'ils soient?

L'opprobre avilit l'ame & flétrit le courage.

Répandez un vernis honteux sur un métier quel qu'il soit, vous verrez bientôt ceux qui l'auront embrassé se dépouiller de cette noblesse de sentiments qui entretient l'ame dans l'élevation. Si cet effet n'est pas absolument général, du moins sera-t-il bien commun. Que si par un barbare & stupide préjugé on juge chez vous les comédiens comme l'ignorance & le fanatisme, il vous sera difficile d'y introduire une troupe dont les mœurs seront irrépréhensibles. Il n'est pas difficile d'en sentir la raison. La plupart des comédiens n'ont

pas eu une merveilleuse éducation ; accoutumés à la licence d'un état qui ne tient à rien, pour ainsi dire, du reste de l'univers, ils éprouvent l'humiliation, & n'ont ni assez d'esprit, ni assez d'ambition pour chercher à s'y dérober. Le plus grand nombre d'eux consacré au théâtre dès leur enfance, parce qu'ils sont fils de comédiens, ne savent rien au-delà de leurs rôles, & presque convaincus qu'ils doivent être nécessairement les victimes de l'erreur qui les flétrit, ils subissent l'indignité d'un sort qu'ils pourroient faire rougir de les outrager. Voilà l'effet de l'injuste opinion des sots.

Que chez vous, au contraire, Monsieur, par un esprit d'humanité, de justice & de raison, on juge les comédiens d'après eux-mêmes, & non d'après leurs prédécesseurs ; qu'on les mette à portée de secouer le joug que le mensonge leur a imposé ; qu'ils soient en un mot au niveau des autres habitants, vous verrez que beaucoup d'honnêtes gens, qui savent se distinguer dans cet état malgré la force de l'opinion, ambitionneront l'avantage d'aller vivre parmi des sages qui ignoreront l'art odieux de dégrader les hommes. Qu'arrivera-t-il de là ? C'est que non-seulement vous aurez des gens à talents, & d'honnêtes gens, mais encore vous les aurez à un prix bien au-dessous de ce qu'ils exigent par-tout ailleurs. Quel est le comédien qui ne préférât pas cent louis d'appointements à Geneve, où on l'estimerait & où on le vengera du caprice des autres nations, à six mille livres dans un pays où

on lui refuſera les conſidérations dont ſa façon de penſer & d'agir le rendent digne ? J'oſe aſſurer qu'il y auroit parmi tous les ſujets de la troupe une généreufe émulation pour juſtifier le diſcernement de leurs protecteurs. Vos cenſeurs auroient peu à faire avec eux, je ne doute pas qu'ils ne s'en ſerviſſent les uns aux autres.

Au ſurplus, ſi quelqu'un d'eux ſe rendoit indigne des bontés dont la république honorerait leur corps, je ſerois d'avis qu'on le punît ſi rigoureuſement, que la peine qu'on lui infligerait pût mettre un frein aux diſpoſitions de libertinage qui pourroient ſe rencontrer dans quelqu'autre. Non ſeulement il faudroit le chaſſer honteuſement de la ville, mais le faire d'une manière à le flétrir, & à le rendre mépriſable à tout le monde. On ne ſauroit trop rigoureuſement châtier ceux qui par une conduite déshonnête s'aviliſſent & font réjaillir leur infamie ſur des innocents.

La preuve qu'il ne ſeroit pas impoſſible de contenir les comédiens dans une ville où on voudroit les traiter comme je le propoſe, c'eſt que dans les cours étrangères, où le gouvernement eccléſiaſtique ne prodigue pas ſi généreuſement ſes foudres ; où on les admet aux ſacrements de l'églife, où enfin on ſuppoſe qu'on peut être honnête homme & déclamer des vers, ils'y comportent tout autrement que dans les lieux où on les maltraite ſans raiſon.

Je ſoutiens, quoi qu'on en puiſſe dire, que

c'est provoquer le libertinage, que d'interdire aux hommes les moyens de satisfaire avec honnêteté aux besoins de la nature. Défendre à tous les boulangers de ne vendre du pain, c'est m'obliger à en voler. Ne devrait-on pas ouvrir les yeux sur l'inconséquence de la conduite qu'on tient à l'égard des personnes de spectacle? Le souverain Pontife, le Vicaire immédiat du Fils de Dieu, les admet dans le sein de l'église, les reçoit au nombre de ses enfants, & les fait participer à tous les trésors de grace, que la bonté divine a bien voulu accorder aux hommes; pourquoi leur refuser en France ce que toute l'Italie leur accorde; ce que presque tous les autres royaumes leur adjugent? Le Dieu de Rome & celui de Paris ne sont-ils pas le même? Que diroit un sauvage qui simplement guidé par les lumières de la droite raison, mais instruit de nos mystères & de nos sacrements, viendroit entendre le prône dans l'église de S. Sulpice, où le même Prêtre excommuniera dans la même matinée les mêmes gens qu'il communiera dans celle de S. Sauveur? (a) J'espère qu'on ne trouvera pas étrange la liberté avec laquelle je fais remarquer cette contradiction, puisqu'on ne

(a) A Paris les comédiens Italiens sont admis à la participation de tous les Sacrements de l'Eglise, sans avoir, je ne dis pas abjuré, mais renoncé à leur profession. C'est à S. Sauveur qu'ils vont ordinairement partager les dons du Ciel avec la reste des fidèles.

fait nulle difficulté de donner matière à la solidité de mes observations.

On pourroit me répondre à l'objection que je fais sur cette conduite, que si l'on excommunique les comédiens français, tandis qu'on absout les comédiens italiens, c'est à cause de la différence qui se rencontre dans ces deux théâtres. Si la raison est bonne, je dois me taire. Le théâtre italien plus épuré que le français ! cela est sans réplique.

Voilà, direz-vous au moins, des raisonnements spécieux, mais reste à savoir, si les loix que le gouvernement dressera pour en imposer aux comédiens, changeront l'opinion publique ; car si cette opinion subsiste toujours, ils resteront donc tels qu'ils sont, puisqu'en continuant à les mépriser, ils demeureront dans l'avilissement qui donne lieu à leur peu de délicatesse en matière de bonnes mœurs.

Pour prouver que les loix ne changent point l'opinion publique, vous nous apportez un exemple qui n'a aucun rapport à votre sujet. Le Prince, dites-vous, en décrétant un arrêt de mort contre toute personne convaincue de combat assigné, n'a pas remédié au mal. Il a seulement obligé par-là à donner un autre nom à ces sortes de combats, pour éluder ses ordonnances : ainsi il a compromis son autorité.

Quand la sagesse de nos Monarques a pros crit le duels en France, elle n'a jamais imaginé réussir tout d'un coup à changer l'opinion & à persuader qu'un homme qui se battoit en

duel seroit déshonoré aux yeux du public. Mais c'est parce qu'elle a senti la difficulté de vaincre le préjugé à cet égard, qu'elle a usé des plus grandes rigueurs. Il étoit question d'arrêter le cours de cette férocité. Jugeons des moyens qu'on a employé par leurs effets. L'autorité royale en ce cas n'a point été compromise, car il est certain que rien n'est plus rare aujourd'hui que les duels; rien n'étoit au contraire si commun. Je dis plus, non seulement le Roi a arrêté cette fureur, mais il a même forcé en partie de changer l'opinion. Un homme qui autrefois n'auroit pas accepté un cartel auroit été déshonoré, aujourd'hui le plus brave officier du royaume peut, sans blesser le point d'honneur, le refuser, en se contentant de dire à celui qui le lui propose, mon maître me défend le duel, je ne suis pas difficile à rencontrer, attaquez-moi & vous verrez si l'honneur n'a pas autant de pouvoir sur moi que le devoir. Un tel homme, après une réponse de cette nature, agira comme il avoit coutume de faire avant la proposition du duel. On l'attaquera, il se défendra avec bravoure, & n'aura pas désobéi au Roi. L'agresseur, à la vérité, sera dans le cas des rigueurs de l'ordonnance, mais s'il s'est porté à cette extrémité par un motif indispensable du préjugé, ces sortes de cas deviendront d'autant plus rares qu'on saura en apprécier le danger.

Vous dites que si les duels sont moins communs qu'autrefois, ce n'est pas parce qu'ils

sont punis, mais c'est parce que les mœurs ont changé. Pourquoi ce changement de mœurs ne peut-il s'attribuer aux impressions que l'édit du Prince a fait sur les esprits? Il a démontré la brutalité de deux combattants, qui, plus féroces que les bêtes, vont de sens froid s'arracher la vie; il a prouvé le préjudice qui en résultoit pour l'état en général & pour les familles des particuliers. On a admiré la sagesse de ses décrets, on a craint les peines qu'il imposoit aux coupables; & afin de ne pas être dans le cas de les subir, chacun a apporté du sien dans la société pour en adoucir les mœurs. Les querelles ont par conséquent été moins fréquentes, & les combats presqu'abolis.

Quoi que vous en puissiez dire, la force de l'autorité royale a été bien plus efficace que ne l'auroit été *une chambre d'honneur* telle que vous nous en fournissiez le projet. Pouvez-vous raisonnablement proposer l'établissement d'une juridiction qui, dans des cas où l'honneur seroit réellement blessé, permettroit le combat singulier? Lorsqu'un homme aura donné un soufflet à un autre, fera-t-il bien-séant que pour sa satisfaction on l'envoie au combat, où peut-être il sera tué? S'il prend de lui-même la résolution de se battre, il n'aura à se plaindre que de l'opinion qu'il a attaché à l'affront qu'il a reçu; mais si pour toute réparation on lui adjuge la voie des armes, n'aura-t-il pas lieu de murmurer de ce qu'on ne punit pas celui qui a ravi son honneur? Tout

homme qui pourra se déterminer à en venir aux plaintes, demande une satisfaction, ce n'en est pas une que d'obtenir la permission de se couper la gorge, car bien des gens diront que le remède est pire que le mal. Soyez d'ailleurs très-convaincu que l'humeur des Français est telle, que si on leur permettoit de se battre en certaines occasions, ils prendroient moins de précautions pour ne pas tomber dans le cas qui donneroit lieu au combat, qu'ils n'en apportent aujourd'hui pour se préserver d'encourir l'indignation de leur maître. La crainte de perdre son poste, ses honneurs, & les grâces qu'on attend pour ses proches, a plus de pouvoir sur le Gentilhomme français que l'appréhension de la mort même.

Les loix peuvent donc, sinon abolir entièrement & tout d'un coup le préjugé, du moins le diminuer, puisque si l'édit du Prince n'a pas changé totalement l'opinion qu'on avoit des duels, il l'a beaucoup rectifié. Je ne m'étendrai pas plus au long sur ce sujet, il n'est de ma compétence que parce que le sens commun & l'honneur sont de tout état. Au reste je vous avoue avec sincérité, que si j'épluchois votre système de la chambre d'honneur, je crois qu'il ne me seroit pas difficile d'apprêter à rire à vos dépens.

J'ai dit que l'exemple des duels n'avoit rien de concluant pour prouver la difficulté de faire prendre au public une opinion contraire à celle qu'il a des comédiens. Je crois ne m'être pas trompé.

Dans l'idée que chaque homme s'est formé des duels, il a cru son honneur engagé à ne les pas regarder honteux, par la crainte d'être soupçonné de poltronnerie. Il est donc fort difficile de lui inspirer d'autres sentiments. Mais il n'est point du tout intéressant pour chaque particulier d'envisager les comédiens comme des proscrits; au contraire, le public souhaiteroit peut-être qu'on l'autorisât à se lier de commerce avec des gens qu'on peut raisonnablement rechercher pour leurs talents. On pourroit donc aisément faire pencher la balance du côté où son propre poids l'entraîne déjà. Que ceux qui ont l'autorité en main commencent par remontrer l'injustice qu'on fait aux personnes attachées aux spectacles, qu'en conséquence ils les mettent au rang des autres citoyens. Le menu peuple en sera d'abord surpris; petit à petit il raisonnera sur cet événement, comme il entendra parler par ceux qui lui sont supérieurs, enfin il pensera comme ses maîtres. *Regis ad exemplum totus componitur orbis.*

Il me semble vous entendre tirer de cette citation un argument contre moi. Si, direz-vous, le sujet règle ses jugements sur ceux de son Roi, d'où vient les comédiens sont-ils méprisés en France, puisque le Monarque les pensionne? Cette preuve de bonté seroit plus que suffisante pour anéantir toute prévention, si nos Ecclésiastiques n'en diminuoient l'effet par leurs censures. A Vienne un comédien à talents & honnête homme a souvent part aux

graces de la cour, & toujours à l'estime & à la considération publique. Si le spectacle français y avoit un établissement aussi assuré qu'à Paris, ceux qui le composent seroient encore regardés sur un bien meilleur ton.

J'ajouterai, pour prouver que l'opinion qu'on auroit à Geneve des comédiens seroit telle que le gouvernement la voudroit, qu'on est fort porté à très-bien juger d'eux. Nous en avons des certitudes par l'éloge que la troupe du sieur le Moine fait des citoyens. Ajoutez à ce témoignage les marques de bienveillance dont toute la jeunesse de la ville a comblé le sieur d'Auberval, comédien de Lyon, qui fut obligé d'y passer quelque temps l'avant-derniere automne. En exaltant la sagesse du gouvernement, l'ordre de la police, la beauté du pays, il ne cessoit à son retour de nous entretenir de l'accueil gracieux dont les jeunes gens, & même les principales maisons, l'avoient favorisé. Tout le monde, dit-il, marquoit une grande envie d'avoir un spectacle, & il n'étoit pas difficile de s'appercevoir que le sage Genevois fait assigner à chaque homme sa propre valeur.

De tout ce que j'ai dit il faut tirer cette conséquence, qu'il sera aisé d'empêcher que les comédiens soient regardés avec mépris à Geneve, & qu'ainsi n'étant plus avilis, leurs mœurs se ressentiront du degré d'estime qu'on leur accordera.

Après avoir prouvé qu'on seroit porté à les considérer, il est question de faire voir s'ils

pourroient mériter cette considération. Je suis certain que quelques petits soins de la part des Magistrats suffiroient pour les soustraire à l'opprobre; reste à savoir si la loi seroit capable de leur en imposer.

J'ai cru avoir déjà suffisamment démontré que si Geneve vouloit mettre le spectacle au niveau des autres talents, elle auroit bientôt des comédiens de mérite. Je me suis sans doute trop avancé, puisque vous nous faites la grace de décider qu'il n'est pas possible qu'ils soient honnêtes gens, *parce que c'est un état de licence & de mauvaises mœurs.* Cette licence & ces mauvaises mœurs sont-elles absolument & indispensablement attachées à cette profession? Tous ceux qui l'exercent aujourd'hui sont-ils débauchés, & en laissant subsister cette fausse & outrageante supposition, n'y a-t-il pas moyen de mettre un frein à leur libertinage? N'y aura-t-il donc que contre la comédie que les loix seront sans force & sans vigueur? La police a trouvé dans certains pays le secret de donner une apparence d'honnêteté aux choses les plus deshonnêtes. Ne pourra-t-on réussir à obliger une trentaine de personnes à vivre & à se conduire comme de bons & de paisibles citoyens?

Dès qu'on les aura intéressés à mener une vie irréprochable; si-tôt qu'ils partageront l'estime qu'on doit aux hommes vertueux, ils s'empresseront à le devenir; & s'il en est quelqu'un qui s'égaré, il sera facile de remédier à cet abus.

Une troupe de quinze personnes en tout seroit suffisante à Geneve. Or j'engagerois ma tête qu'elle seroit bientôt telle qu'on la peut désirer, si on lui accordoit les avantages dont j'ai parlé. On seroit, je pense, plus occupé à refuser de très-bons sujets qu'à en chercher. Pour parvenir à l'exécution du plan que je m'en fais, voici, je crois, les moyens les plus aisés.

Premierement, il faudroit que ce fût le corps de ville qui se chargeât de la direction. On nommeroit quatre commissaires, qui mettroient à la tête du spectacle, comme directeur honoraire, un homme de probité. Ce seroit aux commissaires à faire les informations nécessaires à cet égard. Il seroit expédient qu'il fût marié.

Secondement, le directeur honoraire, préposé pour faire contracter les engagements, ne prendroit aucun sujet sans le connoître. C'est la chose du monde la plus aisée. Les comédiens à cet égard ressemblent aux grands; ils ne peuvent faire la moindre bassesse que tout le royaume où ils sont, & même les étrangers, n'en soient instruits.

Troisiemement, on ne souffriroit pas qu'aucun acteur vécût avec une actrice sans avoir de bons extraits de mariage en forme, & il faudroit ne point fermer les yeux sur ce chapitre.

Quatriemement, il ne seroit pas permis aux comédiens de différent sexe de demeurer dans la même maison. Chaque hôte seroit te-

nu de ne recevoir pour locataires que ceux à qui les commissaires auroient donné des billets de logement à lui adressés.

Cinquièmement, il seroit expressément défendu aux comédiens & comédiennes de porter or, argent & pierreries, excepté sur leurs habits de théâtre. Il leur seroit au surplus ordonné de se vêtir & coëffier comme les honnêtes gens du pays, & sans aucune affectation.

Sixièmement, le directeur honoraire seroit toujours obligé d'assister à toutes les assemblées pour prévenir les disputes d'emploi. Il auroit le droit de prononcer & de mettre à l'amende celui ou celle qui manqueroit au devoir de la politesse & de la bienfiance.

Septièmement, il seroit publié une ordonnance à tous les marchands pour leur défendre de faire le moindre crédit, sans une permission signée des commissaires, qui la donneroient en certaines occasions indispensables, mais qui retiendroient sur les appointements de quoi payer la dette.

Huitièmement, la recette seroit tous les jours portée chez les commissaires qui paieroient ou par mois ou par quartier. Le fond de la caisse qui excéderoit les appointements seroit destiné à l'entretien & l'ornement de la salle.

Avec ces précautions & quelques autres encore, il seroit aisé de prévenir tous les abus que vous craignez de la part des comédiens.

Aufurplus, je suis très-assuré que vos censeurs ne seroient pas fort occupés avec eux, dès qu'on feroit les diligences convenables pour avoir d'honnêtes gens, & qu'on les traiteroit comme tels.

Il ne me paroît pas au reste qu'il soit extrêmement nécessaire que la ville se charge de la direction; je le propose comme un plus grand bien, & voici mes raisons.

Les sujets, persuadés qu'ils ne courroient aucun risque pour leurs appointements, se donneroient à meilleur compte. Lorsqu'au bout de l'année les recettes seroient plus abondantes que les dépenses, la ville disposeroit du restant en faveur des pauvres, ou si elle vouloit que cet argent fût uniquement consacré au spectacle, elle en feroit un fond, pour donner des petites pensions aux acteurs qui pendant dix ou quinze ans auroient contribué à ses plaisirs, & se seroient attiré les applaudissements autant par leurs talents que par leurs mœurs. La comédie deviendrait alors un établissement solide. Que d'honnêtes gens le rechercheroient!

Tout ce qui seroit du ressort du spectacle seroit de la compétence des quatre commissaires, qui ordonneroient toutes les punitions qu'ils croiroient justes & raisonnables, à l'exception des peines corporelles. Par ce moyen on n'occuperoit point les autres tribunaux à des matieres étrangères pour eux.

Je ne veux plus actuellement qu'examiner si la ville pourroit suffire à l'entretien d'une comédie.

comédie. Sans entrer dans un calcul ennuyeux j'ai dit que quinze sujets suffiroient, j'en veux payer six sur le pied de mille écus, & les neuf autres sur celui de deux mille livres, voilà qui fait en tout trente-six mille francs. Les comédiens joueront quatre fois la semaine. Que les représentations, l'une portant l'autre, aillent seulement à deux cens francs, voilà près de quarante mille livres. Joignez-y des bals, & ce sera un surcroît de gain. C'est, direz-vous, un argent dont on prive la république. Point du tout. Le spectacle étant stable, la consommation s'en fera dans ses états, ce qui devient pour lors une affaire de circulation. Vos concitoyens n'y perdront rien; car ce qui sera enlevé à l'ouvrier d'une manufacture rentrera chez le boulanger. Quel dommage peut-il en résulter pour Geneve? Qu'un directeur passager aille s'établir dans vos fauxbourgs, au bout de six mois il vous quitte, & vous emporte le surplus de l'argent qu'il n'a pas consommé chez vous; mais quand vos especes ne sortiront pas de votre pays, elles ne feront que changer d'une main à l'autre. Voilà l'effet du commerce.

S'il falloit répondre à toutes les infamies que vous vomissez contre les comédiens, il faudroit être ou sans éducation, ou s'armer d'une patience aussi grande que celle de Job. Comment en effet demeurer dans les bornes de la modération vis-à-vis d'un homme qui de sens froid, se fait un détestable plaisir de vous déchirer avec une malice sans exemple?

Le plus sage seroit peut-être de mépriser la calomnie, & c'est indubitablement le parti que je prendrois, si votre livre ne devoit tomber qu'entre les mains de personnes raisonnables. Mais il est des petits esprits, scrupuleux & prévenus, qui le liront, & qui s'affermiront dans leurs fausses opinions par l'exposition artificieuse des vôtres. Il faut donc faire de généreux efforts pour les détromper. C'est le seul but que je me propose en vous écrivant ; car pour les fanatiques & les bigots, je tiens toute cette espece trop méprisable, pour me donner la peine de leur parler bon sens. En ont-ils ?

Je passe sous silence toutes vos invectives, & je viens à cet endroit de votre livre, où vous dites : » qu'à Paris même où les comédiens ont plus de considération, & une » meilleure conduite que par-tout ailleurs, » un bourgeois craindroit de fréquenter ces » mêmes comédiens qu'on voit tous les jours » à la table des grands. »

Vous imaginez-vous que je puisse vous supposer assez peu d'esprit pour avoir voulu tirer aucune conséquence qui nous soit défavantageuse par ce raisonnement ? La conduite du bourgeois est une suite du préjugé qu'il désapprouve peut-être, mais qu'il n'ose pas encore secouer tout-à-fait. J'ai suffisamment montré combien il est injuste, en prouvant qu'il a pris sa source dans la crapule des baladins. Les grands, qui sont faits pour donner le ton, n'ignorent pas cette vérité ;

ils veulent détruire, par leur exemple, l'erreur populaire; ils y réussiront sans doute, le bourgeois en sera charmé. Ne peut-on pas dire aussi que si le comédien n'est point lié avec le bourgeois, c'est parce qu'il n'en recherche pas la fréquentation? Accoutumé à jouir auprès des grands des marques de distinction & de bienveillance que les talents méritent, il craint d'éprouver quelque petite mortification dans une maison où les maîtres, quoique polis & très-attentifs, pourront recevoir quelque compagnie qui ne leur ressemblera pas. Je vous dirois bien, si je voulois, qu'il est absolument faux que les comédiens soient à Paris, comme ailleurs, sans aucune intimité avec les bourgeois. Mille exemples dans cette capitale, comme dans les autres villes du royaume, m'y autoriseroient. Qu'aurez-vous à répondre?

La-remarque que vous faites sur cette fameuse actrice, que les Anglais ont inhumée à côté de leurs Rois, est peut-être la preuve de mauvaise foi la plus caractérisée qu'on puisse imaginer. Rapportons la dans toute son étendue. J'en rougis pour vous.

» Si les Anglais ont inhumé la célèbre Old-
 » fied à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas son
 » métier, mais son talent qu'ils vouloient
 » honorer. Chez eux les grands talens anno-
 » blissent dans les moindres états; les petits
 » avilissent dans les plus illustres. Et quant
 » à la profession des comédiens, les mauvais
 » & les médiocres sont méprisés à Londres

» autant ou plus que par-tout ailleurs. «

En accordant la sépulture des Rois à cette illustre actrice, on honoroit son talent, mais non son métier. Dites-moi, s'il vous plaît, s'il est possible d'honorer le talent du comédien, sans faire honneur à son métier, puisque le talent en est l'essence? D'ailleurs tout métier, dont l'exercice pourra mettre celui qui l'a embrassé à même de prétendre à un degré de gloire aussi éminent que celui d'être enterré parmi les Rois, ne passera jamais pour être honteux. Qu'ont fait les Anglais, si la profession de comédien est infâme? Ils ont proportionné la grandeur de leur hommage à l'habileté de la comédienne à faire valoir l'infamie. Car enfin, quel étoit ce talent qu'on honoroit?

L'art de se contrefaire, de revêtir un autre caractère que le sien, de paroître différente de ce qu'elle étoit, de se passionner de sens froid, de dire autre chose que ce qu'elle pensoit réellement; telle est mot à mot la définition que vous faites du talent de comédien page 115, pour prouver ce que vous avez dit quatre lignes plus haut, que *cette profession est déshonorante.* Voilà cependant quel étoit le talent pour lequel on a enterré la sublime Oldfield parmi les Rois. Selon vous la nature de ce talent constitue le déshonneur de la profession du comédien; donc ce talent est honteux par lui-même, donc les Anglais ont associé l'opprobre à la majesté des tombeaux de leurs maîtres.

Continuons à examiner toute cette note que j'ai transcrite fidelement. *Chez eux les grands talents annoblissent dans les moindres états ; les petits avilissent dans les plus illustres.* Il faut supposer, sans contestation, que les moindres états où les talents annoblissent, n'ont rien de honteux *par eux-mêmes* ; or vous nous assurez que l'état de comédien est deshonorant *par lui-même*. Comment les talens y peuvent-ils annoblir ?

Et quant à la profession des comédiens, les mauvais & les médiocres sont méprisés à Londres autant ou plus que par-tout ailleurs.

S'il n'y a à Londres que les mauvais & les médiocres comédiens qui soient méprisés, ce n'est donc pas à raison de la nature de leur profession, mais c'est parce qu'ils l'exercent mal ; c'est parce que, comme vous le remarquez, les petits talents avilissent dans les plus illustres états. On pourroit au surplus vous dire que si l'on méprisoit totalement les médiocres comédiens, il y auroit beaucoup d'injustice, puisque les plus excellents n'ont pas toujours été tels ; on ne leur accorde pas les mêmes témoignages de bienveillance & de considération qu'aux bons ; mais comment entretiendrait-on l'émulation, si on les jugeoit irrévocablement mauvais, lorsqu'ils commencent, & qu'en conséquence on les méprisât ? J'aimerois autant dire qu'on ne fait aucun cas de tous les gens d'esprit qui ne sont pas décorés de quelque marque d'honneur, parce que le Roi donne l'ordre

de S. Michel à ceux en qui il reconnoît une supériorité de génie extraordinaire.

» Quel est, demandez-vous, le métier du
 » comédien ? C'est un métier par lequel il se
 » donne en représentation pour de l'argent,
 » & se soumet à l'ignominie & aux affronts
 » qu'on achete le droit de lui faire. « Je vous
 répondrai moi, que le métier du comédien
 est l'art de faire valoir ses propres talents &
 ceux des autres. Qu'en avons nous eu d'assez
 éminents pour avoir pu empêcher la chute de
 votre comédie de *Narcisse*, ou *l'Amant de*
lui-même !

Si notre profession est déshonnête, *parce*
que nous nous donnons en représentation
pour de l'argent, nous avons cela de com-
 mun avec les Auteurs qui se soumettent aussi
 à l'ignominie & aux affronts qu'on achete
 le droit de leur faire, lorsqu'après nous avoir
 vendu leurs pièces, ils attendent le jugement
 qu'en portera le parterre. Le sifflet est aussi
 redoutable pour eux que pour nous ; ils ti-
 rent un lucre de leurs productions : con-
 concluons que quiconque fait une comédie,
 partage notre honte. Vous en avez fait une
 mauvaise, les petits talents avilissent dans
 toutes sortes d'états ; vous voilà aussi infâme
 que nous. Faisons la paix, de quoi puis-je
 me plaindre ? Vous nous avez mesuré à votre
 aune.

Revenons toutefois sur nos pas. Ne croyez
 point que je serois consolé de l'infamie, parce
 qu'elle nous seroit commune. L'argument

que je viens de tirer vous prouvera jusqu'à quel point on s'aveugle lorsqu'on écrit avec partialité. Je veux à présent vous faire voir qu'il n'y a rien de déshonnête dans le métier du comédien, considéré même du côté que vous nous le représentez.

Tirer de l'argent du public & se soumettre à sa décision, n'est point du tout une chose humiliante. Les plus habiles peintres de l'Italie expofoient autrefois leurs ouvrages à la censure du peuple, & ne se croyoient point avilis quand on critiquoit leurs défauts. C'est, ironie à part, ce que font réellement aujourd'hui tous les Auteurs; & il est si peu vrai qu'on achete le droit de faire des affronts aux comédiens & aux poètes, que la sagesse des ordonnances a prescrit des punitions pour arrêter cette licence. Si elle étoit tolérée autrefois, c'étoit par une suite du préjugé qu'on avoit contre les comédiens, occasionné par les absurdités des maudits bateleurs, avec lesquels l'ignorance les avoit confondus. Il n'y a pas plus de honte à faire payer les places à la comédie que les chaises au sermon. Ce n'est pas, direz - vous, pour le prédicateur qu'on exige cet argent; non, mais c'est au profit d'une communauté dont il fait membre.

J'aurois imaginé qu'après tout ce que votre mauvaise humeur vous a déjà suggéré contre les comédiens, vous vous seriez lassé de les maltraiter. Je vous avoue que je ne m'attendois pas au trait que vous lancez ici contr'eux.

Vous infinuez d'abord qu'ils abuseront du ton de galanterie, auquel ils font exercés pour séduire l'innocence des jeunes personnes, & vous ajoutez : » Ces valets fi-
 » loux si subtils de la langue & de la main
 » sur la scene, dans les besoins d'un mé-
 » tier plus dispendieux que lucratif, n'au-
 » ront-ils jamais de distractions utiles ? Ne
 » prendront-ils jamais la bourse d'un fils pro-
 » dige ou d'un pere avare pour celle de
 » Léandre ou d'Argan ? « Je vous avoue
 qu'on ne peut plus effrontément dire aux
 gens en face qu'ils font des frippons, ou
 que du moins on doit le présumer ; sur-
 tout lorsqu'on a soin de joindre à cette apos-
 trophe ; « Par-tout la tentation de mal-faire
 » augmente avec la facilité. «

Il est trop au-dessous de moi de répon-
 dre à des grossièretés de cette nature. Tous
 ceux qui pensent en seront indignés ; & si
 par hazard mes lecteurs trouvoient quelque
 chose d'un peu trop dur sur certains en-
 droits de mon livre, j'ose me flatter qu'ils
 ne croiront pas que vous ayez à vous plain-
 dre de ma vivacité, lorsqu'ils auront vu cet
 article.

Il me semble vous avoir déjà dit, que je
 ne prétendois pas excuser le libertinage qui
 n'est que trop commun parmi beaucoup de
 personnes attachées au spectacle. Je ne veux
 que prouver qu'il est possible de l'arrêter,
 & qu'il n'est pas aussi général que vous le
 dites. Le désordre que vous reprochez aux

actrices, n'aura pas lieu à Geneve, lorsqu'on leur donnera la permission de passer pour honnêtes femmes. En France, il semble que ce nom d'actrice soit synonyme à celui de débauchée; & quoiqu'il soit très-certain qu'il y en ait plusieurs dont la conduite est irréprochable, on croit si peu à la possibilité de leur vertu, qu'on la tourne souvent en ridicule. Leur maintien réservé est, dit-on, l'art de se faire valoir; leur sagesse, hypocrisie, & leur air de décence, manège. Tout l'avantage qu'elles tirent de leur honnêteté, est dans le témoignage de leur conscience. Je fais que le peu de délicatesse de quelques-unes autorisent, pour ainsi dire, le public à mal juger de toutes; mais aussi je n'ignore pas que ce jugement est la principale & première cause du libertinage. On a beau dire qu'il faut faire le bien pour lui-même. L'amour-propre veut toujours être de la partie. Le charme de la vertu confondu avec le vice, est-il aussi attrayant dans cet état d'obscurité, que lorsqu'il brille dans tout l'éclat qu'il reçoit de l'hommage public? Le préjugé défavorable qu'on a conçu des comédiennes, est donc la première source du mal. L'impossibilité où elles sont de cacher absolument leurs faiblesses, l'aggrave, & le soin de leurs amants à les divulguer, y met le comble.

Qu'une femme jeune & jolie ait une fois mis le pied sur les planches, elle ne man-

quera pas de trouver des adorateurs, qui joindront à l'art d'un doucereux langage, la séduisante amorce des richesses. Toute une ville a les yeux ouverts sur elle, & l'on assure son déshonneur avant qu'elle ait encore mérité qu'on l'en soupçonne. Que fera-ce lorsqu'elle aura eu le malheur de tomber dans une faute, que toute son adresse ne peut dérober à la connoissance de ses camarades, à raison de mille circonstances dont le public aura le plaisir d'entendre le récit aux cafés? Son amant en fera trophée; car, quoi qu'il en soit, qui dit une comédienne, dont on prend plaisir à parler, suppose une personne dans son printemps, aimable & gentille. Il est du bon ton de l'afficher; on ne risque d'ailleurs rien à le faire; aussi garde-t-on si peu de mesures, que tel qui est reçu clandestinement, & qui ne doit son triomphe qu'à des assiduités & à des soins multipliés, se fait un devoir de décrier sa maîtresse par des récits de petits soupers & d'autres parties fines, qui n'ont rien de plus vrai que la collation, la musique, & les feux d'artifice du menteur. Quelle conclusion faut-il tirer de tout cela? C'est que les comédiennes pourroient faire assaut de vertu avec beaucoup de femmes qu'on respecte, si celles-ci n'avoient par-dessus celles-là, l'avantage de jouir d'une heureuse obscurité, à la faveur de laquelle elles mettent leur honneur à couvert.

Je parle ici des actrices qui se reprochent les fautes qu'elles commettent, & auxquelles la séduction, le cœur, & quelquefois même la nécessité, ont part; car pour celles

Qui goûtant dans le crime une honteuse paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais,

je déclare que je les méprise plus que vous-même; & si quelque chose doit rebuter avec raison de fréquenter le spectacle, c'est sans contredit cette indigne enseigne de prostitution dont quelques-unes font parade. Au surplus, si elles sont si méprisables, doit-on beaucoup estimer les grossiers adorateurs de leurs appas? Si lorsqu'une femme, à la honte de son sexe, vient au milieu d'un amphithéâtre, ou dans les coulisses, étaler l'impudence & l'effronterie, parler à l'oreille de celui-ci, minauder avec celui-là, lancer des coups d'œil à l'un, éclater de rire avec l'autre, offrir enfin, lâchons le mot, à tout venant beau jeu, & attirer par-là les regards de tout un public, qui, au lieu de s'occuper des acteurs, en détourne la vue pour la fixer sur un objet qu'on ne considère qu'avec indignation; si dis-je, lorsqu'elle brave ainsi les respectables droits de la bienséance, elle n'étoit payée de toutes ses gentilleses que par le dédain qu'elle mérite, elle se lasseroit bientôt de jouer un rôle, dont elle ne soutient la fatigue que par les avantages pécunieux qu'elle espère en retirer.

Heureusement cette espece de chenille de théâtre n'est pas commune, mais le fût-elle encore moins, elle le seroit toujours trop, puisqu'on est assez injuste pour juger du général par le particulier. Je voudrois qu'il me fût permis de nommer ici toutes les actrices qui joignent des talents supérieurs à la régularité des mœurs, on verroit que si, malgré tous les pièges qu'on leur tend, il en reste encore un si grand nombre qui sont dignes de notre estime, il est conséquemment indubitable qu'on réussiroit aisément à former une troupe de comédiens telle que le sage M. d'Alembert la propose à la république.

Je ne vous contredirai point sur tout ce que vous avancez pour rehausser le mérite de la pudeur que la nature a donnée en partage au beau sexe. Je suis de votre sentiment à cet égard, je la regarde comme le plus noble ornement des traits féminins. Je suis persuadé qu'elle est naturelle à toutes les femmes jusqu'à un certain point, quoiqu'il soit vrai que l'éducation y ajoute beaucoup. Je ne doute pas que les Sauvages même, qui n'ont point de honte de leur nudité, parce qu'ils ne sont pas assez corrompus pour en avoir, ne connoissent pourtant des bienséances qui équivalent toutes celles où notre corruption nous assujettit. Tout ce que vous dites à cet égard est très-digne d'un homme qui pense bien; je voudrois seulement que vous ne rendissiez

pas la sagesse aussi rare & aussi austere que vous le faites. J'aime à la pouvoir rencontrer sous les lambris dorés comme sous l'humble toit de la chaumiere.

Par exemple, n'est-ce pas outrer la matiere, que de soutenir » qu'il n'y a point » de bonnes mœurs pour les femmes hors » d'une vie retirée & domestique que » toute femme qui se montre se déshono- » re. « C'est refuser la pureté des mœurs à toutes celles qui ne vivent point dans la solitude & dans l'exercice des occupations domestiques. Combien y en a-t-il cependant, qui, répandues par devoir & par état dans le grand monde, y font admirer & respecter leur vertu? S'il est bon de remontrer aux hommes leurs obligations, il est très-dangereux de les rendre trop méprisables à leurs propres yeux. » La pudeur est, » dites-vous, ignoble & basse dans les grandes villes, c'est la seule chose dont une » femme bien élevée auroit honte, & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air. « Je ne fais ce que vous entendez par les femmes du meilleur air. Je suis obligé de croire que vous voulez parler de celles que la police met en lieu de sûreté, malgré l'étalage de leurs habits dorés, & les protections de leurs matrones; car c'est à celles-là seules qu'appartient l'honneur de faire rougir un honnête homme. Je ne con-

viens pas non plus que *la seule chose dont une femme bien élevée ait honte, soit la pudeur*. Quel fruit de la meilleure éducation ! En vérité, Monsieur, c'est être possédé du démon de la satire.

Vantez tant qu'il vous plaira l'espece d'esclavage où les anciens retenoient leurs femmes par jalousie peut-être, exaltez leur assiduité au travail, leur vigilance & leur activité dans le détail du ménage, leur exactitude à se lever de table après le service, comme les clercs de procureurs ; mais laissez-nous la satisfaction de traiter les nôtres avec plus d'amitié, de tendresse, d'égards & de respect. Ne nous enviez pas le plaisir de profiter des charmes de leur conversation sur la fin du repas, & ne dites plus que ces usages si doux & si innocents sont cause *que les mœurs des vivandières se sont transmises aux femmes de qualité*. A votre façon de parler, j'ose soutenir que le nombre des femmes de qualité que vous avez connu, n'est pas considérable.

Revenons aux comédiennes ; aussi bien c'est pour nous prouver qu'elles ne peuvent être honnêtes femmes que vous nous avez débité toutes ces belles choses. Vous n'imaginez pas comment, au milieu de toutes les occasions de manquer à l'honnêteté où elles sont exposées, il leur sera possible de rester honnêtes. Tant qu'on ne changera pas de façon de penser sur leur compte, il est certain que le plus grand nombre ne se conduira pas

avec toute la retenue qui seroit à souhaiter ; mais comme il est possible de remédier au préjugé, sur-tout dans un petit état comme Geneve, où la société est tellement unie, que le sentiment d'un seul, fait presque celui de tout le monde, on ne doit point désespérer des soins qu'on pourroit prendre pour se procurer un spectacle aussi peu dangereux par la morale des pieces que par l'exemple des acteurs.

J'admire la bonté de votre cœur, quand vous êtes obligé de dire du mal de votre prochain. Vous voulez bien supposer qu'il soit possible de trouver jusqu'à trois comédiennes qu'on puisse excepter du désordre général ; il ne falloit pas citer l'épigramme de Boileau contre toutes les femmes de Paris, pour appuyer votre jugement. Ce bon mot, quoiqu'impertinent & faux, étoit peut-être pardonnable dans la bouche d'un critique affiché ; mais il est inexcusable dans la vôtre, parce que vous parlez sérieusement, & qu'on ne doit pas vous permettre les licences qui sont tolérées dans une fatyre. J'ai tort, à la vérité, de vous en faire des reproches ; il y a longtemps que vous vous êtes mis au-dessus de toutes les remontrances. Vous pensez & vous agissez pour vous seul. Puissez-vous être satisfait de vous-même quand tout le monde se plaint de vous ! Au reste, si, pour aiguïser la pointe de l'épigramme, vous ajoutez qu'on doit regarder comme une supposition qu'il soit possible de rencontrer trois actrices sages, *ce que vous n'avez jamais ni vu ni oui dire ;*

ne vous en prenez qu'au peu de connoissance que vous avez parmi ces sortes de personnes. On vous en nommeroit en plus grand nombre sans épuiser toute la sagesse des différentes troupes du royaume, si le nom des unes ne faisoit le procès aux autres. Elles auroient au bout du compte mauvaise grace à prendre de l'humeur contre ce petit trait de calomnie, puisque vous annoncez que votre dessein est de les décrier. Quiconque est assez hardi pour écrire que les femmes de qualité ont des mœurs de vivandieres, doit pouvoir dire impunément du mal des comédiennes.

Après avoir bien déclamé en général contre la comédie & les comédiens, vous tirez d'abord des conséquences de tout le mal que vous en dites pour les bannir de votre patrie; vous en venez ensuite à un examen politique pour convaincre vos citoyens que le spectacle seroit aussi scandaleux pour leurs mœurs, que préjudiciable à leurs intérêts.

En calculant, comme vous le faites, les richesses des plus grandes villes du royaume, vous décidez que Geneve leur étant inférieure par le nombre des habitants & la quantité des especes, il faudra que les comédiens y meurent de faim, ou que les habitants se ruinent. Je vous ai déjà répondu à cette objection, en vous faisant voir qu'un état ne peut pas se ruiner quand ses trésors ne sortent point de chez lui, qu'au contraire la circulation l'enrichit. Je vous ait dit aussi qu'on aura les sujets à meilleur compte que par-tout

ailleurs, lorsqu'on leur accordera les prérogatives dont j'ai fait mention. Les appointements au taux que je les ai fixés, suffiront pour l'entretien convenable de la troupe.

Si vous supposez qu'il fallût que tous les sujets se fissent leur équipage de théâtre & de ville, il est constant qu'ils auroient besoin de très-grosses avances, qui pourroient ensuite gêner par la retenue qu'il leur faudroit faire ; mais vous engagerez des gens qui, n'étant pas au spectacle depuis deux jours, auront tout ce qui leur est nécessaire. On fait que quand le fonds d'une garde-robe est une fois fait, on l'entretient à peu de frais. Ils y auront d'autant plus de facilité, qu'il ne leur sera pas permis de porter des étoffes de prix à la ville. Il faut les assujettir à la loi somptuaire. Vous ne croyez pas que cela soit possible. Pourquoi ?

» C'est en vain, *du moins vous le dites*, qu'on
» voudroit porter la réforme sur le théâtre.
» Jamais Cléopâtre & Xercès ne goûteront
» notre simplicité. L'état des comédiens étant
» de paroître, c'est leur ôter le goût de leur
» métier de les en empêcher.... « Vous vous abusez ici bien grossièrement de vous imaginer que les comédiens seroient fâchés qu'on les contraignît à se vêtir comme le reste des citoyens. La loi étant générale, ils seroient au contraire flattés qu'on les comprît dans le nombre de ceux pour qui l'amour de la patrie l'a dicté. S'ils cherchent à briller dans les autres pays par la parure, c'est parce qu'il faut en imposer au petit peuple ; & c'est par les

yeux qu'on le prend; encore ceux d'entr'eux qui pensent un peu philosophiquement, aussi peu touchés du mépris de la populace que de sa considération, se mettent au-dessus de l'obligation que quelques autres s'imposent de s'habiller superbement. C'est sans doute une nécessité pour les comédiens qui vont à la cour, d'être mis d'une manière un peu distinguée; mais c'est par une raison toute contraire à celle des acteurs de province; car c'est précisément pour ne se point faire regarder. Qu'un comédien ordinaire du Roi aille à Versailles avec un habit galonné, il sera vêtu comme il doit l'être, parce que tout est or & afur dans ce pays-là; à Geneve il ne porteroit que du drap, & se trouveroit tout aussi bien habillé, parce qu'il auroit l'uniforme de ceux avec qui il seroit obligé de vivre.

Il seroit d'autant plus aisé de les soumettre chez vous à la loi somptuaire, que vous auriez certainement des gens raisonnables: ils vous auroient même obligation; car vous leur faciliteriez des épargnes dont ils se feroient un sort. Leur état est à la vérité de paroître, mais c'est en public, & non dans le particulier. Vous les gêneriez beaucoup, si vous prétendiez les obliger à faire parade d'une honnête simplicité sur la scène; passez cela, vous leur rendriez un très-grand service.

Pour donner plus de poids à la proscription que vous faites du spectacle, vous y intéressez la sûreté publique. *Il y auroit du danger*

à retarder la clôture des portes, & il le faudroit, parce que le Genevois aime à aller respirer l'air le plus pur dans sa petite retraite. Mais quand aime-t-il à aller respirer cet air ? L'été sans doute. Obligez les comédiens à finir leurs représentations avant huit heures dans la belle saison ; fermez vos portes à huit heures & un quart, vous n'immolerez pas alors votre sûreté à vos plaisirs. En hiver, où tout le monde réside en ville, vous ne changerez rien à vos coutumes. Voilà tout obstacle levé ; on ira à la comédie, & on respirera l'air pur des petites retraites.

Quel incident ferez-vous naître encore pour faire valoir votre cause ? Le voici : » ce sont » les généreux citoyens qui verront avec indignation ce monument du luxe & de la » mollesse, s'élever sur les ruines de l'antique » simplicité, & menacer de loin la liberté publique. « Qu'a donc de commun la comédie avec la liberté publique ? chacun des Genevois chérira-t-il moins sa patrie quand il ira voir la représentation d'une bonne piece, où on lui donnera même des leçons de patriotisme, que quand il ira à la chasse ? A l'égard du monument du luxe & de la mollesse, les sages reglements que nous supposons devoir accompagner l'établissement du spectacle, empêcheront le triomphe outré de ce monument. Soyez convaincu, Monsieur, que le nombre des généreux citoyens, dont vous parlez ici, ne fera pas si considérable que vous nous le faites entendre. Premièrement, tout le monde

fait que le goût de la comédie est général parmi vos compatriotes. Secondement, on n'ignore pas que ceux qui y paroissent encore opposés, ne seroient point fâchés qu'on leur arrachât un consentement que la bienfiance ne leur permet pas d'offrir, ou de donner même avec facilité, pour ne pas marquer trop peu d'attachement aux anciens usages. Enfin les femmes & les filles profiteront avec plaisir d'un amusement pour lequel on a lieu de croire qu'elles ont un goût décidé. Malgré tous les inconvénients qu'elles ont rencontré ces dernières années dans la fréquentation d'un spectacle qu'il faut aller chercher hors la ville, elles n'ont pas laissé de l'honorer de leur présence, dans les temps même d'une chaleur excessive.

Vous vous retranchez toujours sur la pauvreté de votre république; mais cette pauvreté n'a pas paru, au dire des directeurs qui vous ont conduit leurs troupes: ils ont très-bien fait leurs affaires; & si on les en croit, ils ont presque gagné en quatre à cinq mois ce qui seroit suffisant pour folder celle que je vous propose pendant tout le courant d'une année. Il ne sera donc pas nécessaire, comme vous le craignez, » de lever des impôts, de » réformer votre petite garnison, & de garder » vous-mêmes vos portes. Il ne faudra point » réduire les foibles honoraires de vos Magistrats, ni assembler vos citoyens & bourgeois en conseil général dans le temple de » S. Pierre, &c. « En mettant les choses au

pire, quand vos richards se cotiseroient pour aider cet établissement, sa perpétuelle stabilité dans vos états empêcheroit qu'il n'en pût résulter aucun dommage pour le bien général & particulier.

Enfin vous supposez qu'il soit possible qu'on trouve quelque expédient propre à lever toutes difficultés, & vous ne laissez pas de dire qu'il s'ensuivra une révolution dans vos usages, qui en produira nécessairement une dans vos mœurs. Il est vrai que vous ne décidez pas sur le champ si elle sera bonne ou mauvaise. Vous vous mettez en devoir de l'examiner. Nous verrons quelle sera la conséquence que vous tirerez de vos remarques. Je commence toujours par vous dire, qu'il est absolument faux qu'il doive s'ensuivre *une révolution dans vos mœurs*. Elle est déjà toute faite, puisque, quoique la comédie n'ait pas été encore admise dans l'enceinte de vos murailles, elle a été jouée pendant fort long-temps les années passées & celle-ci dans vos fauxbourgs. Son effet, quant aux mœurs, sera-t-il différent parce qu'on n'aura pas la peine de sortir de la ville pour y assister?

J'ai lu avec beaucoup d'attention, Monsieur, l'espece de révolution que vous prétendez devoir être produite par l'introduction d'une comédie dans votre ville; elle se réduit à faire perdre aux Genevois le goût des coteries dont vous faites la description. Je ne m'éleverai point contre ces sociétés, je les crois très-estimables, parce qu'elles sont com-

posées de républicains dignes d'estime, mais j'avouerai de bonne foi que, malgré l'art avec lequel vous prétendez dérober leurs inconvénients, ils ne laissent pas d'être très-aisé à appercevoir.

La plus grande utilité que vous y remarquez, est de rassembler les deux sexes séparément. Les hommes, par ce moyen, ne contractent pas des mœurs efféminées. Je vais, avec votre permission, transcrire ce que vous dites sur ce sujet :

» Cet inconvénient qui dégrade l'homme,
 » est très-grand par-tout, mais c'est sur-tout
 » dans les états comme le nôtre, qu'il importe
 » de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne
 » des hommes ou des femmes, cela lui doit
 » être assez indifférent, pourvu qu'il soit
 » obéi ; mais dans une république il faut des
 » hommes..... On me dira qu'il en faut
 » aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au
 » lieu de trente mille hommes, ils n'ont, par
 » exemple, qu'à lever cent mille femmes...
 » elles se battent bien.... Le secret est donc
 » d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en
 » faut pour se battre, afin de sacrifier les deux
 » autres tiers aux maladies & à la mortalité. «

Voilà un projet dont vous pouvez certainement vous faire les honneurs. S'il n'est pas goûté, du moins fera-t-il rire. Je voudrais bien que vous m'expliquassiez clairement pourquoi votre république a plus de besoin d'homme qu'une monarchie. Est-ce parce que le nombre des femmes y est trop petit

pour pouvoir les enrôler à deux tiers de perte, comme vous le proposez, inspiré sans doute par un esprit d'humanité? Mais tous vos hommes & toutes vos femmes ensemble ne seroient point capables de s'opposer à une usurpation, si une puissance supérieure armoit contre vous. Votre république subsiste à l'abri de la justice, de la bonne foi, du droit des gens; elle subsiste, en un mot, telle qu'elle est, parce qu'on n'a rien à prétendre dans ses états, & que quiconque voudroit vous inquiéter, trouveroit de grands obstacles dans les secours que l'équité des autres Monarques vous prêteroient. Ne me faites donc plus un pompeux étalage de la nécessité d'entretenir chez vos citoyens l'humeur martiale, la force & la vigueur des Athletes. Ne diroit-on pas que vous vous destinez à la conquête du monde, ou que, semblable aux Romains, vous allez disposer des couronnes? Que le Genevois continue ses exercices de la chasse & de tout ce qui est capable de le rendre adroit, fort & robuste, sa santé & ses travaux y sont intéressés. Mais n'allez pas lui faire envisager pour cela d'autres motifs que ceux qu'il adopte, il est trop sage & trop ami de la raison pour n'en pas plaisanter.

Si vos coteries sont aussi utiles, & aussi agréables que vous nous le dites, je ne vois pas pourquoi la comédie vous obligera de les interrompre. Vous profiterez de leurs avantages les jours qu'on ne jouera pas; la diversité des amusements vous rendra la vie plus.

gracieuse. Vous craignez qu'on en perde tout-à-fait le goût. Pourquoi? On ne quitte pas aisément une douce habitude. Supposons toutefois que cela arrive, je ne vois pas que le malheur soit bien grand; je crois au contraire que vous y gagneriez. Vous n'êtes pas sans doute de mon sentiment, la raison en est fort naturelle; vous préférez les vices les plus à craindre dans la société à l'établissement d'une comédie.

N'est-il pas honteux que vous deveniez, pour ainsi dire, l'apologiste de l'ivrognerie, pour nous prouver que ses effets sont moins pernicious que ceux qui résultent du spectacle?

Je serois au désespoir que les Genevois que jerespecte, que j'estime & que j'aime, prissent en mauvaise part ce que j'ai à dire sur ce sujet. Je déclare avec toute la sincérité d'un honnête homme, que je suis bien éloigné de soupçonner leurs cercles aussi sujets à l'intempérance du vin que vous donnez lieu de le conjecturer. J'écris en conséquence de ce que vous dites, & non en conséquence de ce qu'ils font. Voyons comment vous nous les représentez.

» Les cercles d'hommes ont leurs inconvé-
 » nients, sans doute; quoi d'humain n'a pas
 » les siens? On joue, on boit, on s'enivre,
 » on passe les nuits; tout cela peut être vrai,
 » tout cela peut-être exagéré . . . Laissons,
 » s'il le faut, passer la nuit à boire à ceux qui
 » sans cela, la passeroient peut-être à faire
 » pis . . . L'excès du vin dégrade l'homme,
 » aliene

» aliene au moins la raison pour un temps, &
 » l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du
 » vin n'est pas un crime, il en fait rarement
 » commettre (*rarement!*) Il rend l'homme
 » stupide & non pas méchant. Pour une que-
 » relle passagere qu'il cause, il forme cent
 » attachements durables. En Suisse l'i-
 » vresse est presqu'en estime. Jamais
 » peuple n'a péri par l'excès du vin. . . . Ce
 » vice détourne des autres, &c. « Que le bon
 homme Silene eût ainsi parlé, il n'y auroit
 rien d'extraordinaire; mais que M. Rousseau,
 qui se targue de philosophie, cherche à excu-
 ser un vice tel que l'ivrognerie, voilà ce qui
 me fait écrire avec justice: *O stultas homi-
 num mentes & pectora cæca!*

Tout le monde est trop prévenu contre cet
 abrutissement de la nature humaine: on en
 connoît trop les funestes effets, on a trop
 d'exemples des faussetés, des viols, des in-
 cestes, des incendies, des meurtres, & de
 tous les désordres auxquels le vin à souvent
 donné lieu, pour en entreprendre l'odieux
 détail. Je dirai seulement que s'il est vrai
 que les coteries des hommes soient sujettes
 à ce mal funeste, il est à souhaiter qu'un peup-
 le si estimable par mille beaux endroits, abo-
 lisse des sociétés qui tôt ou tard le priveroient
 de l'estime générale qu'on a pour ses vertus.

Le jeu est encore un des abus que vous
 reprochez aux cercles; mais vous nous assurez
 que dès qu'on voudra mettre en honneur les
 jeux d'exercice & d'adresse, les dez & les

cartes tomberont infailliblement. J'en doute; d'ailleurs il faut commencer par mettre en honneur ces jeux d'exercice. Considérez aussi qu'il ne fait pas toujours un temps ni une saison propre aux jeux d'adresse. Les cartes & les dez sont de tout temps & de toute saison, comme les coteries.

Je compte pour rien les grossièretés qui, dites-vous, sont excusables parmi ceux qui disputent sans ménagement. » L'esprit acquiert par-là de la justesse & de la vigueur, & ce langage un peu rustaut est préférable encore à ce style, &c. «

Je ne fais pas si vos concitoyens, même les plus contraires au spectacle, ne le préféreroient pas à vos cercles, si par une supposition que je crois fautive, ils sont sujets à tous les désagréments de l'ivresse, du jeu, & de la grossièreté.

Parlons maintenant des coteries entre les femmes. Vous êtes obligé d'avouer » qu'on accuse ces sociétés d'un défaut, c'est de les rendre médisantes & satyriques. Les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins. Les maris absents y sont peu ménagés. Toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de sa voisine. « Je sens que dans une compagnie composée de femmes seulement, il faut bien chasser l'ennui aux dépens de la réputation du prochain; toutefois vous trouvez » qu'il y a dans cet inconvenient plus de bien que de mal,

» & qu'il est toujours incontestablement
» moindre que ceux dont il tient la place ;
» car, *demandez-vous*, lequel vaut mieux
» qu'une femme dise avec ses amies du
» mal de son mari, ou que, tête-à-tête avec
» un homme, elle lui en fasse ; qu'elle cri-
» tique le désordre de sa voisine, ou qu'elle
» l'imite ? « Est-il donc nécessaire qu'une
femme dise du mal, si elle n'en fait pas ?
Ce sexe est-il si fort enclin à la malice, qu'il
ne trouve point de milieu entre faire ou
dire du mal ? Si cela est, croyez moi, Mon-
sieur, joignez-vous à ceux qui veulent in-
troduire la comédie chez vous, elle y ser-
vir de passe-temps ; & quand les Dames Ge-
nevoises n'auront rien de mieux à faire, on
les entendra raisonner sur les piéces, ou
sur les comédiens. L'honneur des maris
sera en sûreté comme auparavant, & la mé-
disance n'aura plus lieu.

La langue, dit le Sage, *a fait plus de meurtres que le glaive.* C'est le fléau de l'amitié fraternelle, c'est une source de querelles & de dissensions ; je ne connois rien qui soit si fort à craindre. Les maux qu'elle cause sont d'autant plus grands qu'ils sont sans remède ; & qu'avec la meilleure volonté du monde pour réparer les torts qu'on cause au prochain, il est de toute impossibilité d'en arrêter le cours. Je ne parle pas de la calomnie, il s'agit ici de la médifance. Cette dernière est souvent plus à craindre que l'autre, par la raison qu'il est plus

facile de détruire une accusation intentée fauffement, que de se laver de celle qui dévoile une véritable turpitude. Si vous aviez fait toutes les réflexions qui se présentent en foule sur cette matiere, vous vous seriez bien gardé d'autoriser un vice si contraire à l'union & à la paix, en disant: » qu'on ne s'alarme donc » point tant du caquet des femmes. Qu'elles » medisent tant qu'elles voudront, pourvu » qu'elles médisent entr'elles. « Croyez-vous de bonne foi que la médifance mourra dans son berceau? Ne vous y trompez pas, si dans leurs sociétés il ne s'y rencontre point d'hommes, elles en voient en rentrant dans leurs maisons, & leur premier soin sera de réjouir leurs maris des bons mots que l'histoire du jour aura fourni. J'ignore si les assemblées dont nous parlons sont fréquentes, mais je suis bien assuré que, si c'est avec raison qu'on peut y reprocher l'habitude d'y satyrifier, on verra à la fin la discorde & la haine succéder aux liaisons d'amitié & de tendresse qui doivent unir des cœurs républicains.

Que diriez-vous encore, Monsieur, si j'osois vous représenter qu'un sentiment presque général autorise à croire que les femmes se corrompent ordinairement les unes par les autres; que les petites confidences de foiblesse, de caprices, de mécontentements qu'on a du mari, des hommages de tel cavalier; que toutes ces ouvertures de cœur mettent une bonne amie dans la

nécessité de plaindre ou de complimenter , & qu'elle le fait toujours de la maniere qu'elle imagine devoir être agréable à celle qui lui donne sa confiance ?

Qu'une femme sage & vertueuse commence à sentir quelqu'inclination pour un homme qui a trouvé le chemin du cœur , elle se condamne intérieurement , & cherche à se distraire , pour couper court à une passion qu'elle connoît dangereuse. Elle va chez sa tendre amie qui , s'apercevant d'une espece d'inquiétude toujours inséparable de l'amour , y prend part , interroge , & apprend le secret. Si par hazard celle-ci a quelque chose à se reprocher , elle ne sera pas fâchée de faire enrôler le mari de sa compagnie sous les étendards du sien , parce que , comme l'on fait , la sagesse de l'une fait rougir l'autre. Elle flattera donc adroitement le penchant dont on vient de lui donner connoissance. Qu'en arrivera-t-il ? Cette personne , qui , en entrant chez sa voisine , n'avoit pas encore osé permettre à son imagination de s'entretenir d'un objet trop cher , en sortira pour oser se permettre un tête-à-tête avec ce nouvel amant. Ce que je dis à cet égard pourroit s'appliquer à mille autres circonstances qu'il est inutile de détailler ; elles se sentent aisément. J'en reviens à ma proposition , & je crois pouvoir affirmer , qu'à moins d'une vertu à toute épreuve entre des femmes qui font habitude journaliere de se fréquenter , il est à présumer

que les mœurs de l'une, pervertiront celles de l'autre. Combien de personnes feront dans le cas de convenir avec elles-mêmes de cette vérité!

N'allez pas au reste me faire un crime de la liberté que je prends, lorsque je fais envisager les abus dont vos cercles sont susceptibles. Vous y avez donné lieu en voulant les pallier. On se ressouviendra d'ailleurs de ce que j'ai hautement déclaré; mon intention n'est pas de les critiquer tels qu'ils sont, mais tels qu'ils peuvent être, & tels enfin que vous les faites. La cause que je défends ne me permet pas de garder le silence sur des faits qui prouvent évidemment que la comédie seroit utile, & nécessaire même dans une ville, où certains amusements oisifs peuvent tirer à conséquence.

Vous me direz à cela que ma prévoyance est trop étendue, que le mal n'est pas aussi grand que je le fais, que le gouvernement saura y mettre ordre quand il s'y croira obligé; & que tout au plus on apperçoit le germe du vice; je vous répondrai moi:

*Principiis obsta, sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras.*

C'est, me riposterez-vous, perdre à l'échange que de substituer la comédie aux coteries. Vous savez bien que je n'en conviendrai pas, parce qu'en vérité je ne crois pas le devoir. Je puis me tromper, mais j'imagine avoir suffisamment rempli la tâ-

che que je m'étois prescrite, quand j'ai mis la main à la plume, pour convaincre mes lecteurs que la comédie est honnête, utile, nécessaire même. Si je me suis étendu sur les fruits que votre patrie en recueilleroit, *hæc scripsi non otii abundantia, sed amoris erga te. C.*

Il ne me seroit pas impossible de faire encore de plus grandes dissertations, & de pointiller sur toutes les raisons que vous faites valoir contre les spectacles dans les dernières feuilles de votre ouvrage; mais elles sont détruites dans le courant du mien, & je serois obligé de me répéter. Toutes vos objections roulent sur l'impossibilité qu'il y a d'avoir une troupe d'honnêtes gens, sur le danger de la mauvaise morale des pièces, sur le goût de parure qui se communiqueroit du comédien au citoyen, sur la pauvreté de la république, sur la crainte de voir attenter à la liberté, sur le changement des goûts & des usages, sur ce que le métier de comédien est déshonnête par lui-même, & enfin sur le peu de convenance qu'il y auroit à mettre cet état au niveau des autres. Aucune de ces choses ne m'a échappé, & j'ose dire, qu'excepté les esprits prévenus, on me rendra peut-être assez de justice pour avouer que la vérité seule m'a inspiré.

En interdisant la comédie, vous voulez multiplier les fêtes publiques. Ces sortes de réjouissances, telles que vous les indiquez, sont fort à mon gré, & je souhaite-

rois qu'elles fussent à celui de tout le monde ; mais malheureusement elles ne plairont pas univérſellement. Il faut plier au temps. Si le Genevois conſerve une eſpece d'attachement à ſes anciennes coutumes, s'il aime à ſe rasſembler pour aſſiſter aux prix du canon ou de l'arquebuſe, c'eſt parce que ces fortes de parties de plaiſir ne ſont pas fréquentes. Multipliez-les, elle engendreront l'ennui, & bientôt le dégoût. Il faudroit pour ſe contenter de ces ſpectacles n'en avoir jamais vu d'autres. Je mets en fait que ſi on donnoit ſeulement une fois par mois un carrouſel, & qu'on fût que cet établifſement dût être durable, on s'appercevroit dès le ſixieme, par le peu d'affluence des ſpectateurs, de l'inutilité de cette tentative, quelque variété même qu'on eut ſoin d'y apporter. Il n'eſt pas ſuprenant que dans la belle ſaiſon, on ſe faiſe un plaiſir d'aller deux ou trois fois à une promenade, que le concours du peuple rend vivante & agréable ; mais cela peut-il ſuffire pour tenir lieu des amuſements qu'on recherchera pendant l'eſpace d'une année ?

Obſervez encore que ces divertifſements expoſent les mœurs à une partie du dérèglement que vous attribuez aux représentations des pieces théâtrales. Ils rasſembleront l'un & l'autre ſexe, c'eſt ce que vous ne voulez pas. Vous n'empêcherez point » l'expoſition » des dames & demoifelles parées tout de » leur mieux, & miſes en étalage ; l'affluence

» de la belle jeunesse viendra de son côté
 » s'offrir en montre. « Si cela vous a paru très-
 pernicieux quand il a été question de la comé-
 die, je trouverai un surcroît de danger dans ces
 promenades trop réitérées, par la facilité qu'el-
 les procureront aux jeunes personnes de faire
 des échappées à la faveur des excuses que la
 foule pourra leur fournir. Croyez-vous en outre
 que l'assemblée se séparera sans quelques-unes
 de ces querelles, qui quelquefois vont jusqu'à
 l'effusion du sang? car enfin on y boira, & le
 vin fait à Geneve le même effet que par-tout
 ailleurs. On fera, me direz-vous, contenir
 le peuple; vous aurez besoin alors d'avoir re-
 cours à une garde: voilà des soldats armés, voi-
 là conséquemment *une affligeante image de la*
servitude & de l'inégalité, contre laquelle vous
 vous êtes récrié, lorsque vous avez mis au
 nombre des défagremens de la comédie, ce-
 lui d'y voir quelques sentinelles que la police
 oblige d'y placer.

Peut-être seroit-il encore à propos de met-
 tre en ligne de compte l'esprit de dissipation
 que le peuple rapporte de ces *vogues*. Je ne
 fais s'il faut juger de vos concitoyens par les
 autres nations; mais on remarque que le len-
 demain, & même plusieurs jours après ces
 réjouissances tumultueuses, l'ouvrier reprend
 son travail avec répugnance. La machine est
 pour ainsi dire ébranlée, elle se remet avec
 peine. Cette observation mérite certainement
 plus d'attention qu'on ne s'imagine.

Ce que vous dites des bals me donneroit

lieu de croire que, pourvu qu'on veuille exclure la comédie de chez vous, peu vous importe quelle espece de spectacle on y admette. Je suis partisan de tous les plaisirs honnêtes, & je condamne l'austérité des censeurs qui veulent faire d'une ville un antre de bêtes farouches. Vous concevez par conséquent que je ne m'éleverai point contre les bals qui vous plaisent si fort, ils ont leur utilité; & ne dussent-ils servir qu'à entretenir le goût d'un art si propre à déployer & faire ressortir les graces que la nature a donné à l'un & à l'autre sexe, c'en seroit assez pour les faire adopter par tous ceux qui ne regardent point avec indifférence tout ce qui peut contribuer à l'utilité & au plaisir du plus parfait ouvrage du Créateur.

La danse n'est assurément pas condamnable en elle-même, & si elle a produit quelquefois de funestes effets, tels que le meurtre de Jean-Baptiste, & d'autres forfaits, il n'en faut pas conclure, comme les ignorants cagots, qu'elle soit criminelle. Les meilleures choses peuvent devenir pernicieuses. Le plus excellent vin, pris avec intempérance, a souvent donné la mort comme le poison. Faut-il pour cela arracher les vignes? Qu'on crie tant qu'on voudra contre les abus, & qu'on cherche à y remédier, voilà qui est le mieux du monde; mais qu'un zele fanatique ne s'applaudisse pas de ses extravagances, quand il armera l'enfer contre des arts qui n'ont rien que de très-estimable en eux-mêmes.

Le premier usage qu'on a fait de la danse a été pour rendre hommage au Créateur. La loi judaïque l'avoit ordonnée dans les fêtes solennelles. Les Hébreux, dans les transports de leur reconnoissance, se mirent à danser, pour remercier Dieu, qui les avoit délivré du joug des Egyptiens, en leur faisant un passage au milieu de la mer rouge. Moyse & sa sœur donnoient l'exemple. David dansa devant l'arche d'alliance; les Prêtres & les Lévites dansoient toutes les fois que le peuple de Dieu avoit reçu de lui quelque bienfait signalé. C'est pour cette raison qu'une partie des temples juifs étoit construite en forme de théâtre. Les chrétiens de la primitive église, au milieu des persécutions, qui faisoient tomber des milliers de martyrs sous le glaive des bourreaux, étoient obligés, pour se soustraire à la mort, de s'éloigner des villes, & d'aller se cacher dans les montagnes & les deserts, d'où ils se donnoient des rendez-vous pour se rassembler les jours de fêtes, & cette pieuse confrairie dansoit en chantant les louanges du Dieu dont on vouloit abolir le culte.

Quand le calme fut rendu à la religion, on éleva des théâtres dans les églises, comme l'avoient fait les Juifs; on voit encore aujourd'hui la vérité de ce que j'écris dans celles de S. Clément & de S. Pancrace à Rome. (a)

(a) La remarque des théâtres élevés dans les églises chrétiennes me donne lieu de citer ici un fait

On appelloit autrefois les Evêques *præfules*; & le docteur Scaliger prétend que ce nom ne leur avoit été donné que parce qu'ils menoient la danse dans les festivités. Il est certain que l'étymologie du mot semble le marquer. *A præfiliendo.*

J'aurois trop à faire, s'il falloit citer tout ce que les Auteurs sacrés & profanes écrivent en faveur de la danse; il suffit d'ajouter que dans le Rouffillon, on exécute encore des danses pieuses en l'honneur de nos mystères; que le cardinal Ximenés rétablit à Tolède l'usage de danser dans les églises, & qu'il n'y a pas soixante ou quatre-vingt ans que les Prêtres & le peuple dansoient dans le chœur de S. Léonard à Limoges. Ceux de mes lecteurs qui voudront être plus particulièrement instruits sur l'origine & les progrès de la danse, peuvent avoir recours au traité de M. de Cahufac, dont j'ai tiré ces anecdotes. On voit clairement qu'elle n'a rien

assez singulier, rapporté au Tome I. des recherches pour servir à l'histoire de Lyon, page 148. Le voici mot à mot.

Quelques années auparavant, le consulat avoit accordé aux Augustins la permission de faire bâtir un grand théâtre aux terreaux, sur les fossés de la porte de la lanterne, pour y jouer la vie de S. Nicolas de Tolentin. C'étoit alors une œuvre si méritoire dans l'opinion commune, que l'église de Lyon avoit assigné une somme de 60 liv. pour être partagée entre ceux qui représenteroient devant le public les mystères de la Passion de Notre-Seigneur

dans son principe qui doit la rendre méprisable. Comme tout dégénere, on a été obligé d'abolir ce genre de cérémonie dans nos temples; mais ce qui devenoit peu séant dans le lieu saint, peut être & est effectivement très-honnête dans nos salles.

Vous avez donc raison de conseiller les bals aux Genevois; cependant comment avez-vous pu le faire? Ne craignez-vous pas la licence des rendez-vous nocturnes? Que de maux prétendus n'aurez-vous pas fait envisager, si d'autres que vous avoient fait cette proposition! Galanterie, esprit de coqueterie, attitudes indécentes, désir de voir & d'être vu, matière à jalousie, innovation, tout cela nous auroit fourni un autre volume. Heureusement c'est de vous que le conseil est parti, nous en serons quittes pour la peur. J'aurois un triomphe bien complet, si je voulois abuser en cette circonstance de la prise que vous me donnez sur vous; je n'en ferai rien. Savez-vous pourquoi? Il seroit trop facile. Il n'y a personne qui ne reconnoisse à ce dernier trait que l'animosité, l'humeur & l'esprit de contradiction ont été vos guides.

Il ne vous a pas été possible d'étouffer le témoignage de votre conscience, & vous avez justement présumé qu'on vous feroit ce reproche. Comment cela auroit-il pu être autrement? Vous sentiez bien que vous le méritiez. Une note vous a semblé un subterfuge honnête & suffisant. Voyons-la.

» Il me paroît plaisant d'imaginer quelque-

» fois les jugemens que plusieurs porteront
 » de mes goûts sur mes écrits. Sur celui-ci,
 » l'on ne manquera pas de dire : cet homme
 » est fou de la danse, je m'ennuie à voir
 » danser : il ne peut souffrir la comédie, j'ai-
 » me la comédie à la passion : il a de l'aver-
 » sion pour les femmes, je ne serai que trop
 » bien justifié là-dessus : il est mécontent
 » des comédiens, j'ai tout sujet de m'en
 » louer, & l'amitié du seul d'entr'eux que
 » j'ai connu particulièrement, ne peut qu'ho-
 » norer un honnête homme «

Si je juge de vous pas vos écrits, celui-ci m'apprendra qui vous êtes à présent, & quel vous avez été autrefois. Je ne vous crois point *fou de la danse*; nous savons bien pourquoi vous l'autorisez. Il se peut faire que vous ayez aimé la comédie à *la passion*; mais,

Autre temps, autres lieux, tout a changé de face.

Depuis la déplorable chute de l'Amant de lui-même, que vous aviez fait, & qui fut donné pour la première & dernière fois au théâtre français le 18 décembre 1752, les comédiens ont cessé d'être vos amis. Quelqu'injuste que soit votre courroux, voilà sa cause. Il seroit peut-être plus glorieux pour vous de n'avoir pas marqué une si grande sensibilité pour Narcisse; je vous excuse cependant. Quel père n'est pas idolâtre de ses enfants? Vous auriez dû encore observer qu'un Philophe doit être conséquent, & c'est assurément manquer à l'être, que d'écrire aujourd'hui comme vous.

faites contre la comédie & le comédien, après avoir travaillé pour l'un & pour l'autre. Je vous accorde qu'il ne vous soit que trop aisé de vous justifier de l'aversion qu'on pourroit soupçonner que vous avez pour les femmes. Vous prouverez tout au plus que vous les avez aimé autrefois. Les pourriez-vous aimer au moment que vous écrivez ? Je m'en rapporte à vous-même. Voici la dernière phrase de votre préface : *lecteur, si vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillerez mon ombre : car pour moi, je ne suis plus.* Est-il étonnant que vous disiez du mal des femmes ; la reconnoissance pourroit peut-être vous y engager ; savoir comment elles vous ont traité.

Vous n'êtes point, assurez-vous, mécontent des comédiens, l'amitié du seul d'entr'eux que vous avez connu, ne peut qu'honorer un honnête homme. Si cela est, quelle injustice est la vôtre de vilipender, autant qu'il est en vous, tout un corps qui ne vous a donné que des sujets de vous louer de lui ! Vous êtes donc bien condamnable d'en avoir dit tant d'horreurs, n'ayant connu qu'un seul de ses membres, dont l'amitié pouvoit honorer un honnête homme. Pourquoi n'avoir pas supposé que celui que vous fréquentiez n'étoit point seul d'un si estimable commerce ? Vous deviez au contraire augurer favorablement du tout par la partie. C'eût été du moins le propre d'un esprit bienfait, & d'un bon cœur ; mais à vous en croie

sur votre parole, » l'amour du bien public
 » est la seule passion qui vous fait parler au
 » public ; vous savez alors vous oublier
 » vous-même ; & si quelqu'un vous offense,
 » vous vous taisez sur son compte, de peur
 » que la colere ne vous rende injuste. Cette
 » maxime est bonne à vos ennemis, en ce
 » qu'il vous nuisent à leur aise & sans crainte
 » de représailles ; elle est bonne aux lecteurs
 » qui ne craignent point que votre haine leur
 » en impose, & sur-tout à vous, qui restant
 » en paix tandis qu'on vous outrage, n'avez
 » du moins que le mal qu'on vous fait, &
 » non celui que vous éprouveriez encore à
 » le rendre «

Ces sentiments sont beaux, la théorie en est admirable, la pratique en seroit adorée. Faut-il se donner, en matiere de conduite, des démentis aussi marqués que vous le faites ?

L'amour du bien public vous a inspiré sans doute, lorsque vous avez fait l'énumération de tous les risques qu'on courroit à hanter les spectacles. Ils étoient capables d'introduire la moleste, ils auroient rassemblé les hommes & les femmes ; & le ton *rustaud* que vous préférez à celui de la bonne compagnie, auroit pu se perdre. C'est assurément pour perpétuer des mœurs dures, pour éloigner une fréquentation trop sensuelle des deux sexes, & pour conserver ce ton *rustaud* que vous indiquez les bals. Si j'osois douter que vous soyiez digne des louanges que vous prodiguez dans cette note, je serois

du moins convaincu de la vérité de ces mots :
je fais m'oublier moi-même.

Votre modération vis-à-vis vos ennemis est sans contredit la marque d'une belle ame ; mais n'en feroit-ce pas une preuve bien plus grande de ne s'en point faire ? Quoi ! vous ne retirerez d'autre salaire de vos talents, que celui de vous faire haïr ? La vérité, me répondrez-vous, fait des ennemis. Cette maxime auroit besoin d'être développée ; on peut parler & écrire vrai, sans choquer personne. Vous aimez à donner des leçons de morale, faites-le, c'est un service que vous rendez aux hommes, ils en ont besoin ; mais que le fiel n'infecte pas vos écrits. Chacun a sa façon de penser. Les spectacles ne sont point de votre goût, dites-le ; prouvez même, si vous le pouvez, qu'ils sont pernicieux, du moins n'hésitez pas à déclarer que c'est votre sentiment ; mais gardez-vous de rendre odieux ceux qui ne sont pas de votre avis. N'accablez point d'injures les plus atroces les victimes d'un préjugé faux & inhumain, qui peut-être gémissent que la fortune les ait réduits à embrasser un état que l'ignorance & la cabale prostituent ; qui voudroient, par leurs exemples, faire revenir de l'injuste opinion qu'on a si déraisonnablement conçu d'elles ; qui peut-être enfin vous estiment, & que vous forcez de vous détester.

Croyez-vous que vos préceptes & vos remontrances eussent fait moins d'effet sur l'esprit de vos lecteurs, si vous vous étiez

privé de l'ignoble satisfaction d'apostropher si indignement les comédiens, lorsque vous infinuez que ceux qui tiennent l'emploi des valets seront facilement enclins à couper la bourse? Je ne rapporte pas ici vos propres termes, je l'ai déjà fait. Vous imaginez-vous que votre livre auroit eu moins de poids, quand vous n'auriez pas dit que vous n'avez jamais vu ni oui dire qu'il y eut trois actrices vertueuses? Au contraire, on y auroit cherché la raison, & l'on est persuadé qu'on n'y rencontrera que déloyauté. *Si mes écrits, dites-vous, m'inspirent quelque fierté, c'est par la pureté d'intention qui les dicte.* Ah! Monsieur, n'oubliez jamais cette utile & sublime sentence de Cicéron, que le Spectateur a mis à la tête de son article de la médifance. *Plus vous êtes éloigné du vice, plus vous devez être retenu dans vos paroles.* (a) Ce n'est point en révoltant l'esprit qu'on touche le cœur. La conviction emprunte toute sa force de la douceur & de la modération. Quiconque, en attaquant les vices, se complaît à déchirer impitoyablement les vicieux, ne passera jamais que pour un vil délateur. Quel jugement portera-t-on de celui qui moleste également l'innocent & le coupable?

Vous finissez le livre qui a donné matière à mes répliques par un souhait digne d'un bon citoyen. Vous voudriez qu'on rappellât

(a) *Quantum à rerum turpitudine abes, tantum te à verborum libertate sejungas. C.*

au sein de la patrie tous ceux qu'elle a vu naître, & qui habitent les pays étrangers. Ils ont sans doute contracté un genre de vie bien différent de celui que vous leur proposez; en sont-ils moins bons? A en juger par l'estime qu'ils ont acquis dans les lieux qu'ils ont adopté, ils ont conservé la pureté des mœurs, & la bonté de cœur, qui fait l'appanage des Genevois; ils y ont ajouté peut-être une délicatesse un peu recherchée dans le commerce habituel. Je ne vois pas qu'ils soient à blâmer. Ils jouissent des agréments d'une vie délicieuse; procurez-leur ces mêmes avantages, ils reviendront bientôt respirer l'air natal; mais ne vous imaginez pas pouvoir y réussir en entretenant une austerité qui n'est plus de saison. L'amour de la patrie, quelque fort qu'il puisse être, ne l'emportera jamais sur l'habitude qu'ils se sont fait d'écarter d'eux tout ce qui se ressent de la rudesse. Au surplus, commencez par leur montrer l'exemple, vous qui chérissiez si tendrement, au milieu de la France, les innocents plaisirs de votre patrie. Rendez-lui un témoignage authentique de votre amour & de vos respects, en lui restituant un citoyen qui lui fait honneur, & qui lui en feroit encore plus s'il vouloit. N'alléguez point, pour lui ravir les hommages qui lui sont dûs, *que vous y êtes inutile*. Ce trait de modestie ne s'accorde pas avec tous les éloges que vous croyez mériter, & que vous vous prodiguez. Vous y prêcherez d'exemple, & cette

façon de préconiser la vertu l'emporte de beaucoup sur les plus beaux discours & les meilleurs écrits. Qui fera donc utile dans votre pays, si vous ne le pouvez être? Une république comme la vôtre tirera un bien plus grand avantage du modèle que vous lui fournirez, qu'un Royaume immense, où il est presque impossible de ne pas être confondu. Chacun de vos exilés volontaires peut se prévaloir du même prétexte d'inutilité dont vous faites usage; personne ne reviendra donc pour revoir ses dieux pénates. Rendez-vous, croyez-moi, à des raisons aussi solides que celles-ci, & puissent Messieurs les Genevois, en profitant de vos lumières, vous communiquer leur aménité.

Il est temps de finir, je ne le puis mieux qu'en confirmant tout ce que j'ai dit par l'autorité d'un homme de condition, qui joignant les lauriers de Mars à ceux d'Apollon, a laissé un monument à la postérité de l'estime qu'il faisoit des comédiens, & du désir qu'il avoit de les voir jouir de la considération que beaucoup d'entr'eux méritent. C'est M. de Vaure qui s'explique ainsi dans sa préface du faux savant.

» Le Français, si éclairé en tant de choses,
 » seroit-il le seul qui n'oseroit faire usage de
 » sa raison? Pourquoi désapprouvons-nous
 » l'état de comédien? Qu'a-t-il de désho-
 » norant, de condamnable? Quoi! pein-
 » dre les passions, exciter l'admiration,
 » émouvoir, attendrir, étonner, corriger,

» instruire son siecle, amuser, divertir les
» honnêtes-gens, seroit une bassesse? Con-
» fondrons-nous toujours nos idées? Distin-
» guons les siecles, les motifs.

» Lorsque dans les premiers temps on s'est
» soulevé contre les spectacles, la comédie
» faisoit partie du culte des faux Dieux; elle
» perpétuoit l'idolâtrie; son langage étoit
» obscène, les actions des Mimes, des Pan-
» tomimes, des fauteurs, des bateleurs,
» confondus mal-à-propos avec les comé-
» diens, étoient des farces également gros-
» sieres & indécentes; les postures lascives
» y attiroient la foule. Il devoit conséquem-
» ment rejaillir de la honte sur ceux qui don-
» noient au peuple ces images de turpitude.

» Ces mêmes raisons ont autrefois animé
» nos législateurs. Mais aujourd'hui, le théâ-
» tre devenu le fléau du ridicule, des fo-
» lies, des vices, l'école de la vertu, ren-
» dons notre estime & notre amitié à ceux
» & à celles qui se distinguent dans un art,
» où pour exceller il faut réunir toutes les
» qualités du corps, de l'esprit & du cœur;
» ne voyons-nous pas les personnes les
» plus augustes par leur naissance, trouver
» un plaisir bien vif à représenter sur la sce-
» ne? Mais, dit-on, ils s'en amusent, ils
» n'en reçoivent aucun produit; c'est au
» contraire une dépense pour eux. Si les co-
» médiens étoient nés avec de la fortune,
» ils agiroient de même. Je demande quelle
» est la profession dans le monde où le salaire

» n'est pas joint à la gloire? Pour-quoi donc
 » fera-t-il déshonnête d'être payé, en exer-
 » çant un art pénible, utile & glorieux?
 » La faculté de penser est-elle incompatible
 » avec la vivacité française?

» Si je voulois fortifier mon raisonnement
 » par des exemples, la Grece entiere, Athe-
 » nes, où tout l'esprit attique sembloit s'être
 » retiré, me fourniroit une infinité de gens
 » de qualité, ambassadeurs, généraux, ma-
 » gistrats & comédiens. (*) Quand la forme
 » du gouvernement de ces fameux républi-
 » cains changea, les Rois répandirent à plei-
 » nes mains les honneurs & les récompen-
 » ses sur les acteurs.

» Les Romains les chérirént, les enri-
 » chirent. (**) Si le sénat fit quelquefois
 » des décrets contr'eux, la dépravation de
 » leurs mœurs les occasionna, & non le vice
 » de leur profession. Dans d'autres circon-
 » stances, les maximes d'état les condamne-
 » rent, comme ayant eu trop de part à la con-
 » fidence de certains Empereurs procrits. La
 » tranquillité rétablie, les Césars abolirent
 » les loix faites contr'eux, & en firent de nou-
 » velles en leur faveur.

» L'art de la déclamation étoit si confidé-

(*) Aristodemus fut Ambassadeur, Archias Général, Eschius & Aristonicus Sénateurs, &c.

(**) Esopé laissa à son fils près de deux millions. Roscius avoit par an 6500 écus. Lucullus donna sou-vent à tous les acteurs des robes de pourpre.

» ré à Rome, que les jeunes gens de la plus
» haute naissance se mêloient parmi les co-
» médiens, récitoient avec eux devant le
» peuple; & ces mêmes peres qui condam-
» noient à la mort leurs enfans, pour avoir
» vaincu sans leurs ordres, les accabloient de
» careffes & de présens quand ils avoient mé-
» rité des applaudiffemens. Ces graves Ro-
» mains étoient liés avec les acteurs d'un com-
» merce étroit. Cicéron, ce pere de la patrie,
» étant Consul, passoit une partie du temps
» que ses importantes occupations lui laif-
» foient, avec Esope & Roscius ses amis; il pu-
» blie que c'est d'eux qu'il a appris l'art de
» parler en public. Ce même Roscius obtint
» l'anneau d'or, & le rang de Chevalier ro-
» main, sans abandonner le théâtre. (*Sans*
» *abandonner le théâtre!*)

» Mais devons-nous chercher des exemples
» dans les siècles éloignés? Le nôtre en pro-
» duit de très-dignes d'imitation; les Anglais
» que j'ai déjà cités: peut-on trop citer les
» bons modeles? Cette nation profonde, si
» respectable, aussi savante que guerriere,
» fait non-seulement sentir les effets de sa
» bienveillance & de sa générosité aux acteurs
» & aux actrices célèbres pendant leur vie,
» mais encore après leur mort; les gens qua-
» lifiés les accompagnent au tombeau; on dé-
» core leur sépulture; on les honore de re-
» grets & d'éloges publics.

» Regardons un bon comédien qui a des
» mœurs, comme un personnage estimable,

456 *P. A. Laval, à M. J. J. Rousseau.*

» aussi agréable que nécessaire à la société. «

Cette apologie est, je crois, plus que suffisante pour contrebalancer le poids de votre satire. Si j'ai passé sous silence dans le cours de ce petit ouvrage les citations favorables dont M. de Vaure fait usage, c'étoit pour ne leur rien ôter de leur force & de leur valeur dans les écrits d'un homme aussi recommandable. J'ignore quel jugement on portera du motif qui m'a mis la plume à la main, & de la manière dont j'ai défendu un état que je n'ai pas regardé du même œil que vous; mais je suis très-intimement persuadé qu'on mettra toujours cette différence entre nous deux, savoir que vous avez abusé de vos talents pour dire & faire, de propos délibéré, toute sorte de mal à votre prochain, sans qu'il se le soit attiré, sur-tout de votre part, & que moi au contraire, si dans la vivacité d'une imagination justement indignée, j'ai cherché à repousser, à mon corps défendant, les traits dont vous vouliez nous accabler, on s'apperçoit aisément que je ne vous riposte qu'à regret, & que mon plus grand chagrin actuellement est d'avoir eu à démasquer un homme que j'aurois voulu pouvoir estimer, aimer & louer tout à la fois.

F I N.

EXTRAIT

DU PROJET

D E

PAIX PERPÉTUELLE,

PAR J. J. ROUSSEAU,



L E T T R E

De M. ROUSSEAU à M. DE
BASTIDE, *Auteur du Monde.*

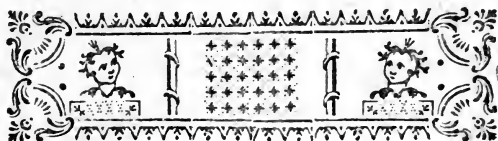
J'Aurois voulu, Monsieur, pouvoir répondre à l'honnêteté de vos sollicitations en concourant plus utilement à votre entreprise ; mais vous sçavez ma résolution, & faute de mieux, je suis réduit pour vous complaire à tirer de mes anciens barbouillages le morceau ci-joint, comme le moins indigne des regards du Public. Il y a six ans que M. le Comte de Saint Pierre m'ayant confié les manuscrits de feu M. l'Abbé son oncle, j'avois commencé d'abreger ses écrits afin de les rendre plus commodes à lire, & que ce qu'ils ont d'utile fût plus connu. Mon dessein étoit de publier cet abrégé en deux volumes, l'un desquels eût contenu les extraits des Ouvrages, & l'autre un jugement raisonné sur cha-

que projet : mais après quelque essai de ce travail , je vis qu'il ne m'étoit pas propre & que je n'y réussirois point. J'abandonnai donc ce dessein , après l'avoir seulement exécuté sur la Paix perpétuelle & sur la Polyfinodie. Je vous envoie , Monsieur , le premier de ces extraits , comme un sujet inaugural pour vous qui aimez la paix , & dont les écrits la respirent. Puissions-nous la voir bien-tôt rétablie entre les Puissances ; car entre les Auteurs on ne l'a jamais vûe , & ce n'est pas aujourd'hui qu'on doit l'espérer. Je vous salue , Monsieur , de tout mon cœur.

R O U S S E A U.

A Montmorency , le 5. Décembre 1760.





AVANT-PROPOS

DE M. DE BASTIDE.

L m'a paru nécessaire de faire réimprimer la Lettre qui précède, pour ceux qui ne lisoient pas le Monde ; sans cela ils n'auroient pas sçu pourquoi je me trouve aujourd'hui l'Editeur de cet excellent Ecrit sur une Paix perpétuelle.

Il est nécessaire également pour ces premiers, & pour mes Lecteurs en particulier, de dire pourquoi cet Ecrit, destiné à entrer dans mon Ouvrage périodique, devient un être à part, & trompe l'espérance de ceux qui s'attendoient à le lire dans ce même Ouvrage.

Mon innocence à cet égard ne sera jamais suspecte qu'à ceux qui doutent comme on doit douter d'eux. Une volonté supérieure m'a forcé de manquer à mon engagement ; les raisons ne doivent point s'en expliquer ici ; mais on peut les sçavoir, & elles ne sont pas contre moi.

Par la simplicité du titre, il paroîtra d'abord à bien des gens que M. Rousseau n'a ici que le mérite d'avoir fait un bon Extrait. Qu'on ne s'y trompe point, l'Analiste est ici créateur à bien des égards. J'ai senti qu'une partie du Public pourroit s'y tromper, j'ai désiré une autre intitulation. M. Rousseau, plein d'un respect scrupuleux pour la vérité, & pour la mémoire d'un des plus vertueux Citoyens qui ayent jamais existé, m'a répondu :

..... » *A l'égard du titre, je ne puis*
 » *consentir qu'il soit changé contre un au-*

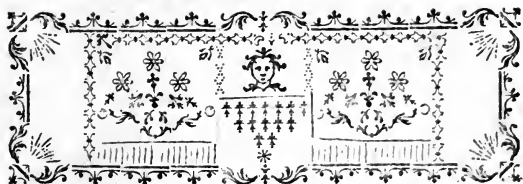
» tre qui m'approprieroit davantage un Pro-
 » jet qui ne m'appartient point. Il est vrai
 » que j'ai vû l'objet sous un autre point de
 » vûe que l'Abbé de Saint Pierre, & que j'ai
 » quelquefois donné d'autres raisons que les
 » siennes. Rien n'empêche que vous ne puis-
 » siez, si vous voulez, en dire un mot dans
 » l'Avertissement, pourvu que le principal
 » honneur demeure toujours à cet homme
 » respectable. » (a)

Je dois me justifier d'avoir supprimé le
 mot Monsieur au titre de l'Ouvrage. C'est la
 coutume de M. Rousseau : il suit en cela ses

(a) Malgré ce noble refus de M. Rousseau,
 j'avois crû ne devoir pas supprimer les louanges
 qu'il mérite ; il les a trouvées trop fortes, & en
 les retranchant dans l'épreuve, voici ce qu'il
 m'a écrit. . . . » M. de Bastide me donne ici tout
 » le mérite de l'Ouvrage, & pour surcroit,
 » celui de l'avoir refusé ; cela n'est pas juste. Je
 » ne suis point modeste, & il y a des louanges
 » auxquelles je suis fort sensible ; au contraire,
 » je suis assez fier pour ne vouloir point d'une
 » gloire usurpée, &c. »

principes ; cependant ces cérémonies font partie de notre politesse , & l'on doit toujours suivre les usages de son pays , quand ils tiennent aux égards. J'étois donc disposé à bannir toute distinction ; mais dans la même lettre que j'ai reçue de lui , il me prévient & me notifie ses intentions. » Si vous mettez » mon nom , me marque - t'il , n'allez pas , » je vous supplie , mettre poliment M. Rousseau , mais J. J. Rousseau , Citoyen de » Geneve , ni plus , ni moins. » J'ai dû lui complaire , & tout est dit à cet égard en déclarant que je n'ai fait que ce qu'il a voulu.





PROJET

DE

PAIX PERPÉTUELLE.

C
 O M M E jamais Projet plus grand ;
 plus beau ni plus utile n'occupa l'es-
 prit humain que celui d'une Paix
 perpétuelle & universelle entre tous
 les Peuples de l'Europe, jamais Au-
 teur ne mérita mieux l'attention du Public que ce-
 lui qui propose des moyens pour mettre ce Pro-
 jet en exécution. Il est même bien difficile qu'une
 pareille matière laisse un homme sensible & ver-
 tueux, exempt d'un peu d'enthousiasme ; & je ne
 sçais si l'illusion d'un cœur véritablement humain,
 à qui son zèle rend tout facile , n'est pas en cela
 préférable à cette âpre & repoussante raison , qui
 trouve toujours dans son indifférence pour le bien
 public le premier obstacle à tout ce qui peut le
 favoriser.

Je ne doute pas que beaucoup de Lecteurs ne
 s'arment d'avance d'incrédulité pour résister au
 plaisir de la persuasion, & je les plains de prendre
 si tristement l'entêtement pour la sagesse. Mais
 j'espère que quelque ame honnête partagera

l'émotion délicieuse avec laquelle je prends la plume sur un sujet si intéressant pour l'humanité. Je vais voir, du moins en idée, les hommes s'unir & s'aimer; je vais penser à une douce & paisible société de frères, vivans dans une concorde éternelle, tous conduits par les mêmes maximes, tous heureux du bonheur commun; &, réalisant en moi-même un tableau si touchant, l'image d'une félicité qui n'est point m'en fera goûter quelques instans une véritable.

Je n'ai pu refuser ces premières lignes au sentiment dont j'étois plein. Tâchons maintenant de raisonner de sang froid. Bien résolu de ne rien avancer, que je ne le prouve, je crois pouvoir prier le Lecteur à son tour de ne rien nier qu'il ne le réfute; car ce ne sont pas tant les raisonneurs que je crains, que ceux qui, sans se rendre aux preuves, n'y veulent rien objecter.

Il ne faut pas avoir long-tems médité sur les moyens de perfectionner un Gouvernement quelconque, pour appercevoir des embarras & des obstacles qui naissent moins de sa constitution que de ses relations externes; de sorte que de la plûpart des soins qu'il faudroit consacrer à sa police, on est contraint de les donner à sa sûreté, & de songer plus à le mettre en état de résister aux autres qu'à le rendre parfait en lui-même. Si l'ordre social étoit, comme on le prétend, l'ouvrage de la raison plutôt que des passions, eût-on tardé si long-tems à voir qu'on en a fait trop ou trop peu pour notre bonheur; que chacun de nous étant dans l'état civil avec ses concitoyens, & dans l'état de nature avec tout le reste du monde, nous n'avons prévenu les guerres particulières que pour en allumer de générales, qui sont mille fois plus terribles; & qu'en nous unissant à quelques hommes, nous devenons réellement les ennemis du genre-humain?

S'il y a quelque moyen de lever ces dangereuses contradictions, ce ne peut être que par une forme de gouvernement confédérative, qui, unissant les Peuples par des liens semblables à ceux qui unissent les individus, soumette également les uns & les autres à l'autorité des Loix. Ce gouvernement paroît d'ailleurs préférable à tout autre, en ce qu'il comprend à la fois les avantages des grands & des petits Etats, qu'il est redoutable au-dehors par sa puissance, que les Loix y sont en vigueur, & qu'il est le seul propre à contenir également les Sujets, les Chefs & les Etrangers.

Quoique cette forme paroisse nouvelle à certains égards, & qu'elle n'ait en effet été bien entendue que par les Modernes, les Anciens ne l'ont pas ignorée. Les Grecs eurent leurs Amphictions, les Etrusques leurs Lucumonies, les Latins leurs Féries, les Gaules leurs Cités, & les derniers soupirs de la Grèce devinrent encore illustres dans la Ligue Achéenne. Mais nulles de ces confédérations n'approchèrent pour la sagesse de celle du Corps Germanique, de la Ligue Helvétique & des Etats Généraux. Que si ces Corps politiques sont encore en si petit nombre & si loin de la perfection dont on sent qu'ils seroient susceptibles, c'est que le mieux ne s'exécute pas comme il s' imagine. & qu'en Politique ainsi qu'en Morale, l'étendue de nos connoissances ne prouve guères que la grandeur de nos maux.

Outre ces confédérations publiques, il s'en peut former tacitement d'autres moins apparentes & non moins réelles, par l'union des intérêts, par le rapport des maximes, par la conformité des coutumes, ou par d'autres circonstances qui laissent subsister des relations communes entre des Peuples divisés. C'est ainsi que toutes les Puissan-

ces de l'Europe forment entr'elles une sorte de systême qui les unit par une même religion, par un même droit des gens, par les mœurs, par les lettres, par le commerce, & par une sorte d'équilibre qui est l'effet nécessaire de tout cela, & qui, sans que personne songe à le conserver, ne seroit pourtant pas si facile à rompre que le pensent beaucoup de gens.

Cette société des Peuples de l'Europe n'a pas toujours existé, & les causes particulières qui l'ont fait naître servent encore à la maintenir. En effet, avant les conquêtes des Romains, tous les Peuples de cette partie du monde, barbares & inconnus les uns aux autres, n'avoient rien de commun que leur qualité d'hommes, qualité, qui, ravallée alors par l'esclavage, ne différoit guères dans leur esprit de celle de brute. Aussi les Grecs, raisonneurs & vains, distinguoient-ils, pour ainsi dire, deux espèces dans l'humanité; dont l'une, sçavoir la leur, étoit faite pour commander; & l'autre, qui comprenoit tout le reste du monde, uniquement pour servir. De ce principe, il résulroit qu'un Gaulois ou un Ibère n'étoit rien de plus pour un Grec que n'eût été un Caffre ou un Américain, & les Barbares eux-mêmes n'avoient pas plus d'affinité entr'eux que n'en avoient les Grecs avec les uns & les autres.

Mais quand ce Peuple, souverain par nature, eut été soumis aux Romains ses esclaves, & qu'une partie de l'hémisphère connu eut subi le même joug, il se forma une union politique & civile entre-tous les membres d'un même Empire; cette union fut beaucoup resserrée par la maxime, ou très-sage ou très-insensée, de communiquer aux vaincus tous les droits des vainqueurs, & sur-tout par le fameux Decret de

Claude, qui incorporoit tous les Sujets de Rome au nombre de ses Citoyens.

A la chaîne politique qui réunissoit ainsi tous les membres en un corps, se joignirent les institutions civiles & les loix qui donnèrent une nouvelle force à ces liens, en déterminant d'une manière équitable, claire & précise, du moins autant qu'on le pouvoit dans un si vaste Empire, les devoirs & les droits réciproques du Prince & des Sujets, & ceux des Citoyens entr'eux. Le Code de Théodose, & ensuite les Livres de Justinien, furent une nouvelle chaîne de justice & de raison substituée à propos à celle du pouvoir souverain, qui se relâchoit très-sensiblement. Ce supplément retarda beaucoup la dissolution de l'Empire, & lui conserva long-tems une sorte de juridiction sur les Barbares mêmes qui le desoloient.

Un troisième lien, plus fort que les précédens, fut celui de la Religion, & l'on ne peut nier que ce ne soit sur-tout au Christianisme que l'Europe doit encore aujourd'hui l'espèce de société qui s'est perpétuée entre ses membres; tellement que celui de ces membres qui n'a point adopté sur ce point le sentiment des autres, est toujours demeuré comme étranger parmi eux. Le Christianisme, si méprisé à sa naissance, servit enfin d'azyle à ses détracteurs. Après l'avoir si cruellement & si vainement persécuté, l'Empire Romain y trouva les ressources qu'il n'avoit plus dans ses forces; ses missions lui valaient mieux que des victoires; il envoyoit des Evêques réparer les fautes de ses Généraux, & triomphoit par ses Prêtres quand ses Soldats étoient battus. C'est ainsi que les Francs, les Goths, les Bourguignons, les Lombards, les Avars & mille autres reconnurent enfin l'autorité de l'Empire

après l'avoir subjugué, & reçurent, du moins en apparence, avec la Loi de l'Évangile, celle du Prince qui la leur faisoit annoncer.

Tel étoit le respect qu'on portoit à ce grand Corps expirant, que jusqu'au dernier instant ses destructeurs s'honoroient de ses titres; on voyoit devenir Officiers de l'Empire, les mêmes Conquérans qui l'avoient avili; les plus grands Rois accepter, briguer même les honneurs Patriciaux, la Préfecture, le Consulat; &, comme un lion qui flatte l'homme qu'il pourroit dévorer, on voyoit ces Vainqueurs terribles rendre hommage au Trône Impérial, qu'ils étoient maîtres de renverser.

Voilà comment le Sacerdoce & l'Empire ont formé le lien social de divers Peuples, qui, sans avoir aucune communauté réelle d'intérêts, de droits ou de dépendance, en avoient une de maximes & d'opinions, dont l'influence est encore demeurée, quand le principe a été détruit. Le simulacre antique de l'Empire Romain a continué de former une sorte de liaison entre les Membres qui l'avoient composé; & Rome ayant dominé d'une autre manière après la destruction de l'Empire, il est resté de ce double lien (a) une société plus étroite entre les Nations de l'Europe, où étoit le centre des deux Puissances, que dans les autres Parties du monde, dont les divers Peuples, trop épars pour se correspondre, n'ont de plus aucun point de réunion.

(a) *Le respect pour l'Empire Romain a tellement survécu à sa puissance, que bien des Jurisconsultes ont mis en question, si l'Empereur d'Allemagne n'étoit pas le Souverain naturel du monde; & Bartole a poussé les choses jusqu'à traiter d'hérétique quiconque osoit en douter.*

Joignez à cela la situation particulière de l'Europe, plus également peuplée, plus également fertile, mieux réunie en toutes ses parties; le mélange continu des intérêts que les liens du sang & les affaires du commerce, des arts, des colonies, ont mis entre les Souverains; la multitude des rivières & la variété de leurs cours, qui rend toutes les communications faciles; l'humeur inconstante des Habitans, qui les porte à voyager sans cesse & à se transporter fréquemment les uns chez les autres; l'invention de l'Imprimerie & le goût général des Lettres, qui a mis entr'eux une communauté d'études & de connoissances; enfin, la multitude & la petitesse des Etats, qui, jointe aux besoins du luxe & à la diversité des climats, rend les uns toujours nécessaires aux autres. Toutes ces causes réunies forment de l'Europe, non-seulement comme l'Asie ou l'Afrique, une idéale collection de Peuples qui n'ont de commun qu'un nom, mais une société réelle qui a sa Religion, ses mœurs, ses coutumes & même ses loix, dont aucun des Peuples qui la composent ne peut s'écarter sans causer aussitôt des troubles.

A voir, d'un autre côté, les dissensions perpétuelles, les brigandages, les usurpations, les révoltes, les guerres, les meurtres, qui désolent journellement ce respectable séjour des Sages, ce brillant asyle des Sciences & des Arts; à considérer nos beaux discours & nos procédés horribles, tant d'humanité dans les maximes & de cruauté dans les actions, une Religion si douce & une si sanguinaire intolérance, une Politique si sage dans les Livres & si dure dans la pratique, des Chefs si bienfaisans & des Peuples si misérables, des Gouvernemens si modérés & des guerres si cruelles, on sçait à peine com-

ment concilier ces étranges contrariétés ; & cette fraternité prétendue des Peuples de l'Europe ne semble être qu'un nom de dérision, pour exprimer avec ironie leur mutuelle animosité.

Cependant les choses ne font que suivre en cela leur cours naturel ; toute société sans loix ou sans chefs, toute union formée ou maintenue par le hazard, doit nécessairement dégénérer en querelle & dissension à la première circonstance qui vient à changer ; l'antique union des Peuples de l'Europe a compliqué leurs intérêts & leurs droits de mille manières ; ils se touchent par tant de points, que le moindre mouvement des uns ne peut manquer de choquer les autres ; leurs divisions font d'autant plus funestes, que leurs liaisons font plus intimes ; & leurs fréquentes querelles ont presque la cruauté des guerres civiles.

Convenons donc que l'état relatif des Puissances de l'Europe est proprement un état de guerre, & que tous les Traités partiels entre quelques-unes de ces Puissances, sont plutôt des Trêves passagères que de véritables Paix ; soit parce que ces Traités n'ont point communément d'autres garans que les Parties contractantes, soit parce que les droits des unes & des autres n'y sont jamais décidés radicalement, & que ces droits mal éteins, ou les prétentions qui en tiennent lieu entre des Puissances qui ne reconnoissent aucun Supérieur, seront infailliblement des sources de nouvelles guerres, si-tôt que d'autres circonstances auront donné de nouvelles forces aux Prétendants.

D'ailleurs, le Droit public de l'Europe n'étant point établi ou autorisé de concert, n'ayant aucuns principes généraux, & variant incessamment

ſelon les tems & les lieux, il eſt plein de règles contradictoires qui ne ſe peuvent concilier que par le droit du plus fort ; de ſorte que la raiſon ſans guide aſſuré, ſe pliant toujours vers l'intérêt perſonnel dans les choſes douteuſes, la guerre ſeroit encore inévitable, quand même chacun voudroit être juſte. Tout ce qu'on peut faire avec de bonnes intentions. c'eſt de décider ces ſortes d'affaires par la voïe des armes, ou de les aſſoupir par des Traités paſſagers ; mais bien-tôt aux occaſions qui raniment les mêmes querelles, il s'en joint d'autres qui les modifient ; tout s'embrouille, tout ſe complique ; on ne voit plus rien au fond des choſes ; l'uſurpation paſſe pour droit, la foibleſſe pour injuſtice ; & parmi ce déſordre continuel, chacun ſe trouve inſenſiblement ſi fort déplacé, que ſi l'on pouvoit remonter au droit ſolide & primitif, il y auroit peu de Souverains en Europe qui ne duſſent rendre tout ce qu'ils ont.

Une autre ſemence de guerre, plus cachée & non moins réelle, c'eſt que les choſes ne changent point de forme en changeant de nature ; que des Etats héréditaires en effet, reſtent électifs en apparence ; qu'il y ait des Parlemens ou Etats nationaux dans des Monarchies, des Chefs héréditaires dans des Républiques ; qu'une Puifſance dépendante d'une autre, conſerve encore une apparence de liberté ; que tous les Peuples, ſoumis au même pouvoir, ne ſoient pas gouvernés par les mêmes loix ; que l'ordre de ſucceſſion ſoit différent dans les divers Etats d'un même Souverain ; enfin, que chaque Gouvernement tende toujours à ſ'altérer, ſans qu'il ſoit poſſible d'empêcher ce progrès : Voilà les cauſes générales & particulières qui nous uniſſent pour nous détruire, & nous font écrire une ſi belle

doctrine sociale, avec des mains toujours teintes de sang humain.

Les causes du mal étant une fois connues, le remède, s'il existe, est suffisamment indiqué par elles. Chacun voit que toute société se forme par les intérêts communs; que toute division naît des intérêts opposés; que mille événemens fortuits pouvant changer & modifier les uns & les autres, dès qu'il y a société, il faut nécessairement une force coactive, qui ordonne & concerté les mouvemens de ses Membres, afin de donner aux communs intérêts & aux engagements réciproques, la solidité qu'ils ne sçauroient avoir par eux-mêmes.

Ce seroit d'ailleurs une grande erreur, d'espérer que cet état violent pût jamais changer par la seule force des choses, & sans le secours de l'art. Le systême de l'Europe a précisément le degré de solidité qui peut la maintenir dans une agitation perpétuelle, sans la renverser tout-à-fait; & si nos maux ne peuvent augmenter, ils peuvent encore moins finir, parce que toute grande révolution est désormais impossible.

Pour donner à ceci l'évidence nécessaire; commençons par jeter un coup d'œil général sur l'état présent de l'Europe. La situation des montagnes, des mers & des fleuves qui servent de bornes aux Nations qui l'habitent, semble avoir décidé du nombre & de la grandeur de ces Nations; & l'on peut dire que l'ordre politique de cette Partie du monde est, à certains égards, l'ouvrage de la Nature.

En effet, ne pensons pas que cet équilibre si vanté ait été établi par personne, & que personne ait rien fait à dessein de le conserver: on trouve qu'il existe; & ceux qui ne sentent pas en eux-mêmes assez de poids pour le rompre, cou-

vrent leurs vûes particulières du prétexte de le soutenir. Mais qu'on y songe ou non, cet équilibre subsiste, & n'a besoin que de lui-même pour se conserver, sans que personne s'en mêle; & quand il se romproit un moment d'un côté, il se rétablirait bien-tôt d'un autre: de sorte que si les Princes qu'on accusoit d'aspirer à la Monarchie universelle, y ont réellement aspiré, ils montroient en cela plus d'ambition que de génie; car comment envisager un moment ce projet, sans en voir aussi-tôt le ridicule? Comment ne pas sentir qu'il n'y a point de Potentat en Europe assez supérieur aux autres, pour pouvoir jamais en devenir le maître? Tous les Conquérens qui ont fait des révolutions, se presentoient toujours avec des forces inattendues, ou avec des troupes étrangères & différemment aguerries, à des Peuples, ou désarmés, ou divisés, ou sans discipline; mais où prendroit un Prince Européen des forces inattendues, pour accabler tous les autres, tandis que le plus puissant d'entr'eux est une si petite partie du tout, & qu'ils ont de concert une si grande vigilance? Aura-t'il plus de troupes qu'eux tous? il ne le peut, ou n'en fera que plutôt ruiné, ou ses troupes seront plus mauvaises, en raison de leur plus grand nombre. En aura-t'il de mieux aguerries? Il en aura moins à proportion. D'ailleurs la discipline est par-tout à peu près la même, ou le deviendra dans peu. Aura-t'il plus d'argent? Les sources en sont communes, & jamais l'argent ne fit de grandes conquêtes. Fera-t'il une invasion subite? La famine ou des places fortes l'arrêteront à chaque pas. Voudra-t'il s'agrandir pied à pied? il donne aux ennemis le moyen de s'unir pour résister; le tems, l'argent & les hommes ne tarderont pas à lui manquer. Divisera-t'il les autres Puissances

pour les vaincre l'une par l'autre ? Les maximes de l'Europe rendent cette Politique vaine , & le Prince le plus borné ne donneroit pas dans ce piège. Enfin, aucun d'eux ne pouvant avoir de ressources exclusives , la résistance est , à la longue , égale à l'effort ; & le tems rétablit bien-tôt les brusques accidens de la fortune , sinon pour chaque Prince en particulier , au moins pour la constitution générale.

Veut-on maintenant supposer à plaisir l'accord de deux ou trois Potentats pour subjuguier tout le reste ? Ces trois Potentats, quels qu'ils soient, ne feront pas ensemble la moitié de l'Europe. Alors l'autre moitié s'unira certainement contre eux ; ils auront donc à vaincre plus fort qu'eux-mêmes. J'ajoute que les vûes des uns sont trop opposées à celles des autres , & qu'il régné une trop grande jalousie entr'eux , pour qu'ils puissent même former un semblable projet : j'ajoute encore que , quand ils l'auroient formé , qu'ils le mettroient en exécution , & qu'il auroit quelques succès , ces succès mêmes seroient pour les Conquérens alliés , des semences de discorde ; parce qu'il ne seroit pas possible que les avantages fussent tellement partagés , que chacun se trouvât également satisfait des siens ; & que le moins heureux s'oposeroit bien-tôt aux progrès des autres , qui , par une semblable raison , ne tarderoient pas à se diviser eux-mêmes. Je doute que depuis que le monde existe , on ait jamais vû trois , ni même deux grandes Puissances bien unies , en subjuguier d'autres , sans se brouiller sur les contingens ou sur les partages , & sans donner bien-tôt , par leur mésintelligence , de nouvelles ressources aux foibles. Ainsi, quelque supposition qu'on fasse , il n'est pas vraisemblable que ni Prince , ni Ligue puisse désormais chan-

ger considérablement & à demeure l'état des choses parmi nous.

Ce n'est pas à dire que les Alpes, le Rhin, la Mer, les Pyrenées soient des obstacles insurmontables à l'ambition ; mais ces obstacles sont soutenus par d'autres qui les fortifient, ou ramènent les Etats aux mêmes limites, quand des efforts passagers les en ont écartés. Ce qui fait le vrai soutien du système de l'Europe, c'est bien en partie le jeu des négociations, qui presque toujours se balancent mutuellement ; mais ce système a un autre appui plus solide encore ; & cet appui c'est le Corps Germanique, placé presque au centre de l'Europe, lequel en tient toutes les autres parties en respect, & sert peut-être encore plus au maintien de ses Voisins, qu'à celui de ses propres Membres : corps redoutable aux Etrangers par son étendue, par le nombre & la valeur de ses Peuples ; mais utile à tous par sa constitution, qui, lui ôtant les moyens & la volonté de rien conquérir, en fait l'écueil des Conquérans. Malgré les défauts de cette constitution de l'Empire, il est certain que tant qu'elle subsistera, jamais l'équilibre de l'Europe ne sera rompu, qu'aucun Potentat n'aura à craindre d'être détrôné par un autre, & que le Traité de Westphalie sera peut-être à jamais parmi nous la base du système politique. Ainsi le Droit public, que les Allemands étudient avec tant de soin, est encore plus important qu'ils ne pensent, & n'est pas seulement le Droit public Germanique, mais à certains égards, celui de toute l'Europe.

Mais si le présent système est inébranlable, c'est en cela même qu'il est plus orageux ; car il y a, entre les Puissances Européennes, une action & une réaction, qui, sans les déplacer tout-à-fait, les tient dans une agitation continuelle ;

& leurs efforts font toujours vains & toujours renaissans, comme les flots de la mer, qui sans cesse agitent sa surface, sans jamais en changer le niveau; de sorte que les Peuples sont incessamment désolés, sans aucun profit sensible pour les Souverains.

Il me seroit aisé de déduire la même vérité des intérêts particuliers de toutes les Cours de l'Europe; car je serois voir aisément que ces intérêts se croisent de manière à tenir toutes leurs forces mutuellement en respect; mais les idées de commerce & d'argent ayant produit une espèce de fanatisme politique, font si promptement changer les intérêts apparens de tous les Princes, qu'on ne peut établir aucune maxime stable sur leurs vrais intérêts, parce que tout dépend maintenant des systêmes économiques, la plupart bizarres, qui passent par la tête des Ministres. Quoi qu'il en soit, le Commerce, qui tend journellement à se mettre en équilibre, ôtant à certaines Puissances l'avantage exclusif qu'elles en tiroient, leur ôte en même-tems un des grands moyens qu'elles avoient de faire la loi aux autres. (a)

Si j'ai insisté sur l'égle distribution de force, qui résulte en Europe de la constitution actuelle, c'étoit pour en déduire une conséquence impor-

(a) *Les choses ont changé depuis que j'écrivois ceci; mais mon principe sera toujours vrai. Il est, par exemple, très-aisé de prévoir que dans vingt ans d'ici, l'Angleterre, avec toute sa gloire, sera ruinée, & de plus aura perdu le reste de sa liberté. Tout le monde assure que l'agriculture fleurit dans cette Isle, & moi je parie qu'elle y dépérit. Londres s'agrandit tous les jours; donc le Royaume se dépeuple. Les Anglois veulent être conquérans; donc ils ne tarderont pas d'être esclaves.*

tante à l'établissement d'une association générale; car pour former une confédération solide & durable, il faut mettre tous les Membres dans une dépendance tellement mutuelle, qu'aucun ne soit seul en état de résister à tous les autres, & que les associations particulières qui pourroient nuire à la grande, y rencontrent des obstacles suffisans pour empêcher leur exécution: sans quoi, la confédération seroit vaine, & chacun seroit réellement indépendant, sous une apparente sujétion. Or, si ces obstacles sont tels que j'ai dit ci-devant, maintenant que toutes les Puissances sont dans une entière liberté de former entr'elles des Liges & des Traités offensifs, qu'on juge de ce qu'ils seroient quand il y auroit une grande Ligue armée, toujours prête à prévenir ceux qui voudroient entreprendre de la détruire ou de lui résister. Ceci suffit pour montrer qu'une telle association ne consisteroit pas en délibérations vaines, auxquelles chacun pût résister impunément; mais qu'il en naîtroit une puissance effective, capable de forcer les ambitieux à se tenir dans les bornes du Traité général.

Il résulte de cet exposé, trois vérités incontestables. L'une, qu'excepté le Turc, il régne entre tous les Peuples de l'Europe, une liaison sociale imparfaite, mais plus étroite que les nœuds généraux & lâches de l'humanité. La seconde, que l'imperfection de cette société rend la condition de ceux qui la composent pire que la privation de toute société entr'eux. La troisième, que ces premiers liens, qui rendent cette société nuisible, la rendent en même-tems facile à perfectionner; en sorte que tous ses Membres pourroient tirer leur bonheur de ce qui fait actuellement leur misère, & changer en une paix éternelle, l'état de guerre qui régne entr'eux.

Voyons maintenant de quelle manière ce grand ouvrage, commencé par la fortune, peut être achevé par la raison, & comment la société libre & volontaire, qui unit tous les Etats Européens, prenant la force & la solidité d'un vrai Corps politique, peut se changer en une confédération réelle. Il est indubitable qu'un pareil établissement donnant à cette association la perfection qui lui manquoit, en détruira l'abus, en étendra les avantages, & forcera toutes les parties à concourir au bien commun; mais il faut pour cela que cette confédération soit tellement générale, que nulle Puissance considérable ne s'y refuse; qu'elle ait un Tribunal judiciaire qui puisse établir les loix & les réglemens qui doivent obliger tous les Membres; qu'elle ait une force coactive & coercitive, pour contraindre chaque Etat de se soumettre aux délibérations communes, soit pour agir, soit pour s'abstenir; enfin, qu'elle soit ferme & durable, pour empêcher que les Membres ne s'en détachent à leur volonté, si-tôt qu'ils croiront voir leur intérêt particulier contraire à l'intérêt général. Voilà les signes certains, auxquels on reconnoitra que l'institution est sage, utile & inébranlable: il s'agit maintenant d'étendre cette supposition, pour chercher par analyse, quels effets doivent en résulter, quels moyens sont propres à l'établir, & quel espoir raisonnable on peut avoir de la mettre en exécution.

Il se forme de tems en tems parmi nous des espèces de Diettes générales sous le nom de congrès, où l'on se rend solennellement de tous les Etats de l'Europe pour s'en retourner de même; où l'on s'assemble pour ne rien dire; où toutes les affaires publiques se traitent en particulier; où l'on délibère en commun

si la table sera ronde ou quarrée ; si la sale aura plus ou moins de portes , si un tel Plénipotentiaire aura le visage ou le dos tourné vers la fenêtré , si tel autre fera deux pouces de chemin de plus ou de moins dans une visite , & sur mille questions de pareille importance , inutilement agitées depuis trois siècles , & très-dignes assurément d'occuper les Politiques du nôtre.

Il se peut faire que les Membres d'une de ces assemblées soient une fois doués du sens commun ; il n'est pas même impossible qu'ils veuillent sincèrement le bien public ; & par les raisons qui seront ci-après déduites , on peut concevoir encore qu'après avoir aplani bien des difficultés , ils auront ordre de leurs Souverains respectifs , de signer la confédération générale que je suppose sommairement contenue dans les cinq Articles suivans.

Par le premier , les Souverains contractans établiront entr'eux une alliance perpétuelle & irrévocable , & nommeront des Plénipotentiaires pour tenir dans un lieu déterminé , une Diète ou un Congrès permanent , dans lequel tous les différends des Parties contractantes seront réglés & terminés par voies d'arbitrage ou de jugement.

Par le second , on spécifiera le nombre des Souverains dont les Plénipotentiaires auront voix à la Diète , ceux qui seront invités d'accéder au Traité ; l'ordre , le tems & la manière dont la présidence passera de l'un à l'autre par intervalles égaux ; enfin la quotité relative des contributions , & la manière de les lever , pour fournir aux dépenses communes.

Par le troisième , la confédération garantira à chacun de ses Membres , la possession & le gouvernement de tous les Etats qu'il possède actuellement , de même que la succession électi-

ve ou héréditaire selon que le tout est établi par les loix fondamentales de chaque pays ; & pour supprimer tout-d'un-coup la source des démêlés qui renaissent incessamment , on conviendra de prendre la possession actuelle & les derniers Traités pour base de tous les droits mutuels des Puissances contractantes ; renonçant pour jamais & réciproquement à toute autre prétention antérieure ; sauf les successions futures contentieuses & autres droits à écheoir , qui seront tous réglés à l'arbitrage de la Diète , sans qu'il soit permis de s'en faire raison par voyes de fait , ni de prendre jamais les armes l'un contre l'autre , sous quelque prétexte que ce puisse être.

Par le quatrième , on spécifiera les cas où tout Allié , infracteur du Traité , seroit mis au ban de l'Europe , & proscriit comme ennemi public ; sçavoir , s'il refusoit d'exécuter les jugemens de la grande Alliance , qu'il fit des préparatifs de guerre , qu'il négociât des Traités contraires à la confédération , qu'il prît les armes pour lui résister , ou pour attaquer quelqu'un des Alliés.

Il sera encore convenu par le même Article , qu'on armera & agira offensivement , conjointement & à frais communs , contre tout Etat au ban de l'Europe , jusqu'à ce qu'il ait mis bas les armes , exécuté les jugemens & réglemens de la Diète , réparé les torts , remboursé les frais , & fait raison même des préparatifs de guerre , contraires au Traité.

Enfin , par le cinquième , les Plénipotentiaires du Corps Européen auront toujours le pouvoir de former dans la Diète , à la pluralité des voix pour la provision , & aux trois quarts des voix cinq ans après pour la définitive , sur les instructions de leurs Cours , les réglemens qu'ils jugeront importans pour procurer à la Républi-

que Européenne & à chacun de ses Membres, tous les avantages possibles ; mais on ne pourra jamais rien changer à ces cinq Articles fondamentaux, que du consentement unanime des Confédérés.

Ces cinq Articles, ainsi abrégés & couchés en règles générales, sont, je ne l'ignore pas, sujets à mille petites difficultés, dont plusieurs demanderoient de longs éclaircissemens ; mais les petites difficultés se levent aisément au besoin ; & ce n'est pas d'elles qu'il s'agit dans une entreprise de l'importance de celle-ci. Quand il sera question du détail de la police du Congrès, on trouvera mille obstacles, & dix mille moyens de les lever. Ici il est question d'examiner, par la nature des choses, si l'entreprise est possible ou non. On se perdrait dans des volumes de riens, s'il falloit tout prévoir & répondre à tout. En se tenant aux principes incontestables, on ne doit pas vouloir contenter tous les esprits, ni résoudre toutes les objections, ni dire comment tout se fera : il suffit de montrer que tout se peut faire.

Que faut-il donc examiner pour bien juger de ce système ? Deux questions seulement ; car c'est une insulte que je ne veux pas faire au lecteur, de lui prouver qu'en général l'état de Paix est préférable à l'état de Guerre.

La première question est, si la confédération proposée iroit sûrement à son but, & seroit suffisante pour donner à l'Europe une Paix solide & perpétuelle.

La seconde, s'il est de l'intérêt des Souverains d'établir cette confédération, & d'acheter une Paix constante à ce prix.

Quand l'utilité générale & particulière sera ainsi démontrée, on ne voit plus dans la raison

des choses, quelle cause pourroit empêcher l'effet d'un établissement qui ne dépend que de la volonté des Intéressés.

Pour discuter d'abord le premier article, appliquons ici ce que j'ai dit ci-devant du système général de l'Europe, & de l'effort commun qui circonscrit chaque Puissance à peu près dans les bornes, & ne lui permet pas d'en écraser entièrement d'autres. Pour rendre sur ce point mes raisonnemens plus sensibles, je joins ici la liste des dix-neuf Puissances qu'on suppose composer la République Européenne; en sorte que chacune ayant voix égale, il y auroit dix-neuf voix dans la Diète;

Sçavoir :

L'Empereur des Romains.

L'Empereur de Russie.

Le Roi de France.

Le Roi d'Espagne.

Le Roi d'Angleterre.

Les Etats Généraux.

Le Roi de Danemarck.

La Suède.

La Pologne.

Le Roi de Portugal.

Le Souverain de Rome.

Le Roi de Prusse.

L'Electeur de Bavière & ses Co-associés.

L'Electeur Palatin & ses Co-associés.

Les Suisses & leurs Co-associés.

Les Electeurs Ecclésiastiques & leurs Associés.

La République de Venise & ses Co-associés.

Le Roi de Naples.

Le Roi de Sardaigne.

Plusieurs Souverains moins considérables, tels que la République de Gènes, les Ducs de Modene & de Parme, & d'autres étant omis dans

cette liste, seront joints aux moins puissans, par forme d'association, & auront avec eux un droit de suffrage, semblable au *vetum curiatum* des Comtes de l'Empire. Il est inutile de rendre ici cette énumération plus précise, parce que, jusqu'à l'exécution du projet, il peut survenir d'un moment à l'autre des accidens sur lesquels il la faudroit réformer, mais qui ne changeroient rien au fond du système.

Il ne faut que jeter les yeux sur cette liste, pour voir avec la dernière évidence, qu'il n'est pas possible, ni qu'aucune des Puissances qui la composent soit en état de résister à toutes les autres unies en corps, ni qu'il s'y forme aucune Ligue partielle, capable de faire tête à la grande confédération.

Car comment se feroit cette Ligue? Seroit-ce entre les plus Puissans? Nous avons montré qu'elle ne sçauroit être durable; & il est bien aisé maintenant de voir encore qu'elle est incompatible avec le système particulier de chaque grande Puissance, & avec les intérêts inséparables de sa constitution. Seroit-ce entre un grand Etat & plusieurs petits? Mais les autres grands Etats, unis à la confédération, auront bien-tôt écrasé la Ligue: & l'on doit sentir que la grande alliance étant toujours unie & armée, il lui sera facile, en vertu du quatrième article, de prévenir & d'étouffer d'abord toute alliance partielle & séditieuse, qui tendroit à troubler la Paix & l'ordre public. Qu'on voye ce qui se passe dans le Corps Germanique, malgré les abus de sa Police, & l'extrême inégalité de ses Membres: y en a-t'il un seul, même parmi les plus Puissans, qui osât s'exposer au ban de l'Empire, en blessant ouvertement sa constitution, à moins qu'il ne crût avoir de bonnes raisons de ne point craindre

que l'Empire voulût agir contre lui tout de bon ?

Ainsi je tiens pour démontré que la Diète Européenne une fois établie, n'aura jamais de rébellion à craindre, & que bien qu'il s'y puisse introduire quelques abus, ils ne peuvent jamais aller jusqu'à éluder l'objet de l'institution. Reste à voir si cet objet sera bien rempli par l'institution même.

Pour cela, considérons les motifs qui mettent aux Princes les armes à la main. Ces motifs sont, ou de faire des conquêtes, ou de se défendre d'un Conquérant, ou d'affoiblir un trop puissant voisin, ou de soutenir ses droits attaqués, ou de vider un différend qu'on n'a pu terminer à l'amiable, ou enfin de remplir les engagements d'un traité. Il n'y a ni cause ni prétexte de guerre qu'on ne puisse ranger sous quelqu'un de ces six chefs; or, il est évident qu'aucun des six ne peut exister dans ce nouvel état de choses.

Premièrement, il faut renoncer aux conquêtes, par l'impossibilité d'en faire, attendu qu'on est sûr d'être arrêté dans son chemin par de plus grandes forces que celles qu'on peut avoir; de sorte qu'en risquant de tout perdre, on est dans l'impuissance de rien gagner. Un Prince ambitieux qui veut s'agrandir en Europe, fait deux choses. Il commence par se fortifier de bonnes alliances, puis il tâche de prendre son ennemi au dépourvu. Mais les alliances particulières ne serviroient de rien contre une alliance plus forte, & toujours subsistante; & nul Prince n'ayant plus aucun prétexte d'armer, il ne sçauroit le faire sans être aperçu, prévenu & puni par la confédération toujours armée.

La même raison qui ôte à chaque Prince tout espoir de conquêtes, lui ôte en même-tems toute crainte d'être attaqué; & non-seulement ses Etats

garantis par toute l'Europe , lui sont aussi assurés qu'aux citoyens leurs possessions dans un Pays bien policé ; mais plus que s'il étoit leur unique & propre défenseur dans le même rapport que l'Europe entière est plus forte que lui seul.

On n'a plus de raison de vouloir affoiblir un voisin , dont on n'a plus rien à craindre ; & l'on n'en est pas même tenté , quand on n'a nul espoir de réussir.

A l'égard du soutien de ses droits , il faut d'abord remarquer qu'une infinité de chicanes & de prétentions obscures & embrouillées , seront toutes anéanties par le troisième article de la confédération , qui règle définitivement tous les droits réciproques des Souverains alliés sur leur actuelle possession. Ainsi toutes les demandes & prétentions possibles , deviendront claires à l'avenir , & seront jugées dans la Diète , à mesure qu'elles pourront naître : ajoutez que si l'on attaque mes droits , je dois les soutenir par la même voye. Or , on ne peut les attaquer par les armes , sans encourir le ban de la Diète. Ce n'est donc pas non plus par les armes que j'ai besoin de les défendre ; on doit dire la même chose des injures , des torts , des réparations , & de tous les différends imprévus qui peuvent s'élever entre deux Souverains ; & le même pouvoir qui doit défendre leurs droits , doit aussi redresser leurs griefs.

Quant au dernier article , la solution faite aux yeux. On voit d'abord que n'ayant plus d'agresseur à craindre , on n'a plus besoin de traité défensif , & que comme on n'en sçauroit faire de plus solide & de plus sûr que celui de la grande confédération , tout autre seroit inutile , illégitime , & par conséquent nul.

Il n'est donc pas possible que la confédération une fois établie , puisse laisser aucune semence

de guerre entre les confédérés, & que l'objet de la Paix perpétuelle ne soit exactement rempli par l'exécution du système proposé.

Il nous reste maintenant à examiner l'autre question qui regarde l'avantage des parties contractantes ; car on sent bien que vainement feroit-on parler l'intérêt public au préjudice de l'intérêt particulier. Prouver que la Paix est en général préférable à la guerre, c'est ne rien dire à celui qui croit avoir des raisons de préférer la guerre à la Paix ; & lui montrer les moyens d'établir une Paix durable, ce n'est que l'exciter à s'y opposer.

En effet, dira-t'on : vous ôtez aux Souverains le droit de se faire justice à eux-mêmes, d'être injustes quand il leur plaît ; vous leur ôtez le pouvoir de s'agrandir ; vous les faites renoncer à cet appareil de puissance & de terreur, dont ils aiment à effrayer le monde, à cette gloire des conquêtes, dont ils tirent leur honneur ; enfin vous les forcez d'être équitables & pacifiques ? Quels seront les dédommagemens de tant de privations ?

Je n'oserois répondre avec l'Abbé de Saint-Pierre, que la véritable gloire des Princes consiste à procurer l'utilité publique, & le bonheur de leurs Sujets ; que tous leurs intérêts sont subordonnés à leur réputation ; & que la réputation qu'on acquiert auprès des sages, se mesure sur le bien que l'on fait aux hommes ; que l'entreprise d'une Paix perpétuelle étant la plus grande qui ait jamais été faite, est la plus capable de couvrir son Auteur d'une gloire immortelle ; que cette même entreprise étant aussi la plus utile aux Peuples, est encore la plus honorable aux Souverains ; la seule sur-tout qui ne soit pas souillée de sang, de rapines, de pleurs, de

malédiction; & qu'enfin le plus sûr moyen de se distinguer dans la foule des Rois, est de travailler au bonheur public. Ces discours, dans les cabinets des Ministres, ont couvert de ridicule l'Auteur & ses projets: mais ne méprisons pas comme eux ses raisons; & quoiqu'il en soit des vertus des Princes, parlons de leurs intérêts.

Toutes les Puissances de l'Europe ont des droits ou des prétentions les unes contre les autres; ces droits ne sont pas de nature à pouvoir jamais être parfaitement éclaircis; parce qu'il n'y a point pour en juger, de règle commune & constante, & qu'ils sont souvent fondés sur des faits équivoques ou incertains. Les différends qu'ils causent ne sauroient non plus être jamais terminés sans retour, tant faute d'arbitre compétent, que parce que chaque Prince revient dans l'occasion sans scrupule, sur les cessions qui leur ont été arrachées par force dans des traités par les plus puissans, ou après des guerres malheureuses. C'est donc une erreur de ne songer qu'à ses prétentions sur les autres, & d'oublier celles des autres sur nous, lorsqu'il n'y a d'aucun côté ni plus de justice ni plus d'avantage dans les moyens de faire valoir ces prétentions réciproques. Si-tôt que tout dépend de la fortune, la possession actuelle est d'un prix que la sagesse ne permet pas de risquer contre le profit à venir, même à chance égale; & tout le monde blâme un homme à son aise, qui dans l'espoir de doubler son bien, l'ose risquer en un coup de dés. Mais nous avons fait voir que dans les projets d'agrandissement, chacun, même dans le système actuel, doit trouver une résistance supérieure à son effort: d'où il suit que les plus puissans n'ayant aucune raison de jouer, ni les plus faibles aucun espoir de profiter, c'est un bien pour

tous de renoncer à ce qu'ils desirent, pour s'affurer ce qu'ils possèdent.

Considérons la consommation d'hommes, d'argent, de forces de toute espèce, l'épuisement où la plus heureuse guerre jette un Etat quelconque, & comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire, nous trouverons qu'il perd souvent quand il croit gagner, & que le vainqueur toujours plus foible qu'avant la guerre, n'a de consolation que de voir le vaincu plus affoibli que lui; encore cet avantage est-il moins réel qu'apparent, parce que la supériorité qu'on peut avoir acquise sur son adversaire, on l'a perdue en même-tems contre les Puissances neutres, qui sans changer d'état se fortifient, par rapport à nous, de tout notre affoiblissement.

Si tous les Rois ne sont pas revenus encore de la folie des conquêtes, il semble au moins que les plus sages commencent à entrevoir qu'elles coûtent quelquefois plus qu'elles ne valent. Sans entrer à cet égard dans mille distinctions qui nous meneroient trop loin, on peut dire en général qu'un Prince, qui, pour reculer ses frontières, perd autant de ses anciens Sujets, qu'il en acquiert de nouveaux, s'affoiblit en s'agrandissant; parce qu'avec un plus grand espace à défendre, il n'a pas plus de défenseurs. Or, on ne peut ignorer que par la manière dont la guerre se fait aujourd'hui, la moindre dépopulation qu'elle produit est celle qui se fait dans les armées: c'est bien-là la perte apparente & sensible; mais il s'en fait en même-tems dans tout l'Etat une plus grave & plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naissent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du commerce, par la desertion des campagnes, par l'abandon de l'agriculture;

ce mal qu'on n'apperçoit point d'abord, se fait sentir cruellement dans la suite : & c'est alors qu'on est étonné d'être si foible, pour s'être rendu si puissant.

Ce qui rend encore les conquêtes moins intéressantes, c'est qu'on fait maintenant par quels moyens on peut doubler & tripler sa puissance, non-seulement sans étendre son territoire, mais quelquefois en le resserrant, comme fit très-sagement l'Empereur Adrien. On sçait que ce sont les hommes seuls qui font la force des Rois ; & c'est une proposition qui découle de ce que je viens de dire, que de deux Etats qui nourrissent le même nombre d'habitans, celui qui occupe une moindre étendue de terre, est réellement le plus puissant. C'est donc par de bonnes Loix, par une sage police, par de grandes vûes économiques, qu'un Souverain judicieux est sûr d'augmenter ses forces, sans rien donner au hazard. Les véritables conquêtes qu'il fait sur ses voisins, sont les établissemens plus utiles qu'il forme dans ses Etats ; & tous les Sujets de plus qui lui naissent, sont autant d'ennemis qu'il tue.

Il ne faut point m'objecter ici que je prouve trop, en ce que, si les choses étoient comme je les représente, chacun ayant un véritable intérêt de ne pas entrer en guerre, & les intérêts particuliers s'unissant à l'intérêt commun pour maintenir la Paix, cette Paix devroit s'établir d'elle-même, & durer toujours sans aucune confédération ; ce seroit faire un fort mauvais raisonnement dans la presente constitution ; car quoi qu'il fût beaucoup meilleur pour tout d'être toujours en Paix, le défaut commun de sûreté à cet égard, fait que chacun ne pouvant s'assurer d'éviter la guerre, tâche au moins de la commencer à son

avantage quand l'occasion le favorise , & de prévenir un voisin , qui ne manqueroit pas de le prévenir à son tour , dans l'occasion contraire ; de sorte que beaucoup de guerres , même offensives , sont d'injustes précautions pour mettre en sûreté son propre bien , plutôt que des moyens d'usurper celui des autres. Quelque salutaires que puissent être généralement les maximes du bien public , il est certain , qu'à ne considérer que l'objet qu'on regarde en Politique , & souvent même en Morale , elles deviennent pernicieuses à celui qui s'obstine à les pratiquer avec tout le monde , quand personne ne les pratique avec lui.

Je n'ai rien à dire sur l'appareil des armes , parce que destitué de fondemens solides , soit de crainte , soit d'espérance , cet appareil est un jeu d'enfans , & que les Rois ne doivent point avoir de poupées. Je ne dis rien non plus de la gloire des Conquérens , parce que s'il y avoit quelques monstres qui s'affligeassent uniquement pour n'avoir personne à massacrer , il ne faudroit point leur parler raison , mais leur ôter les moyens d'exercer leur rage meurtrière. La garantie de l'article troisième ayant prévenu toutes solides raisons de guerre , on ne sçauroit avoir de motif de l'allumer contre autrui , qui ne puisse en fournir autant à autrui contre nous-mêmes ; & c'est gagner beaucoup , que de s'affranchir d'un risque où chacun est seul contre tous.

Quant à la dépendance où chacun sera du Tribunal commun , il est très-clair qu'elle ne diminuera rien des droits de la souveraineté , mais les affermira au contraire , & les rendra plus assurés par l'article troisième , en garantissant à chacun , non-seulement ses Etats contre toute invasion étrangère , mais encore son autorité contre toute rébellion de ses Sujets ; ainsi les Princes n'en se-

ront pas moins absolus , & leur Couronne en sera plus assurée : de sorte qu'en se soumettant au jugement de la Diète , dans leurs démêlés d'égal à égal , & s'ôtant le dangereux pouvoir de s'emparer du bien d'autrui , ils ne font que s'assurer de leurs véritables droits , & renoncer à ceux qu'ils n'ont pas. D'ailleurs , il y a bien de la différence entre dépendre d'autrui , ou seulement d'un Corps dont on est membre , & dont chacun est chef à son tour ; car en ce dernier cas on ne fait qu'assurer sa liberté , par les garans qu'on lui donne ; elle s'aliéneroit dans les mains d'un Maître ; mais elle s'affermirait dans celles des Associés. Ceci se confirme par l'exemple du Corps Germanique ; car bien que la souveraineté de ses membres soit altérée à bien des égards par sa constitution , & qu'ils soient par conséquent dans un cas moins favorable que ne seroient ceux du Corps Européen , il n'y en a pourtant pas un seul , quelque jaloux qu'il soit de son autorité , qui voulût , quand il le pourroit , s'assurer une indépendance absolue , en se détachant de l'Empire.

Remarquez de plus , que le Corps Germanique ayant un Chef permanent , l'autorité de ce Chef doit nécessairement tendre sans cesse à l'usurpation ; ce qui ne peut arriver de même dans la Diète Européenne , où la présidence doit être alternative , & sans égard à l'inégalité de puissance.

A toutes ces considérations il s'en joint une autre bien plus importante encore pour des gens aussi avides d'argent que le sont toujours les Princes ; c'est une grande facilité de plus d'en avoir beaucoup , par tous les avantages qui résulteront pour les Peuples & pour eux , d'une Paix continue , & par l'excessive dépense qu'épargne la

réforme de l'état militaire, de ces multitudes de forteresses, & de cette énorme quantité de troupes qui absorbe leurs revenus, & devient chaque jour plus à charge à leurs Peuples & à eux-mêmes. Je fais qu'il ne convient pas à tous les Souverains de supprimer toutes leurs troupes, & de n'avoir aucune force publique en main pour étouffer une émeute inopinée, ou repousser une invasion subite. (a) Je fais encore qu'il y aura un contingent à fournir à la confédération, tant pour la garde des frontières de l'Europe, que pour l'entretien de l'armée confédérative destinée à soutenir, au besoin, les decrets de la Diette. Mais toutes ces dépenses faites, & l'extraordinaire des Guerres à jamais supprimé, il resteroit encore plus de la moitié de la dépense militaire ordinaire à répartir entre le soulagement des Sujets, & les coffres du Prince; de sorte que le Peuple payeroit beaucoup moins; que le Prince, beaucoup plus riche, seroit en état d'exciter le Commerce, l'Agriculture, les Arts, de faire des établissemens utiles, qui augmenteroient encore la richesse du Peuple & la sienne; & que l'Etat seroit avec cela dans une sûreté beaucoup plus parfaite que celle qu'il peut tirer de ses armées & de tout cet appareil de guerre, qui ne cesse de l'épuiser au sein de la Paix.

On dira peut-être que les Pays frontières de l'Europe seroient alors dans une position plus désavantageuse, & pourroient avoir également des guerres à soutenir, ou avec le Turc, ou avec les Corsaires d'Afrique, ou avec les Tartares.

(a) *Il se presente encore ici d'autres objections; mais comme l'Auteur du Projet ne se les a pas faites, je les ai rejetées dans l'examen.*

A cela je répons : 1°. Que ces Pays sont dans le même cas aujourd'hui, & que par conséquent ce ne seroit pas pour eux un désavantage positif à citer, mais seulement un avantage de moins, & un inconvénient inévitable, auquel leur situation les expose. 2°. Que délivrés de toute inquiétude du côté de l'Europe, ils seroient beaucoup plus en état de résister au-dehors. 3°. Que la suppression de toutes les forteresses de l'intérieur de l'Europe, & des frais nécessaires à leur entretien, mettroit la confédération en état d'en établir un grand nombre sur les frontières, sans être à charge aux confédérés. 4°. Que ces forteresses construites, entretenues & gardées à frais communs, seroient autant de sûretés & de moyens d'épargne pour les Puissances frontières dont elles garantiroient les Etats. 5°. Que les troupes de la confédération distribuées sur les confins de l'Europe, seroient toujours prêtes à repousser l'agresseur. 6°. Qu'enfin un Corps aussi redoutable que la République Européenne, ôteroit aux Etrangers l'envie d'attaquer aucun de ses membres ; comme le Corps Germanique, infiniment moins puissant, ne laisse pas de l'être assez pour se faire respecter de ses voisins, & protéger utilement tous les Princes qui le composent.

On pourra dire encore que les Européens n'ayant plus de guerres entr'eux, l'Art militaire tomberoit insensiblement dans l'oubli ; que les troupes perdroient leur courage & leur discipline ; qu'il n'y auroit plus ni Généraux ni Soldats, & que l'Europe resteroit à la merci du premier venu.

Je répons qu'il arrivera de deux choses l'une : ou les voisins de l'Europe l'attaqueront, & lui feront la guerre, ou ils redouteront la confédération, & la laisseront en paix,

Dans le premier cas ; voilà les occasions de cultiver le génie & les talens militaires , d'aguerir & former des troupes ; les armées de la confédération seront à cet égard l'école de l'Europe ; on ira sur la frontière apprendre la guerre ; dans le sein de l'Europe , on jouira de la Paix ; & l'on réunira par ce moyen les avantages de l'une & de l'autre. Croit-on qu'il soit toujours nécessaire de se battre chez soi , pour devenir guerrier , & les François sont-ils moins braves , parce que les Provinces de Touraine & d'Anjou ne sont pas en guerre l'une contre l'autre ?

Dans le second cas , on ne pourra plus s'aguerir , il est vrai , mais on n'en aura plus besoin ; car à quoi bon s'exercer à la guerre , pour ne la faire à personne ? Lequel vaut mieux , de cultiver un Art funeste , ou de le rendre inutile ? S'il y avoit un secret pour jouir d'une santé inaltérable , y auroit-il du bon sens à le rejeter , pour ne pas ôter aux Médecins l'occasion d'acquérir de l'expérience ? Il reste à voir dans ce parallèle , lequel des deux Arts est plus salutaire en soi , & mérite mieux d'être conservé.

Qu'on ne nous menace pas d'une invasion subite ; on fait bien que l'Europe n'en a point à craindre , & que ce premier venu ne viendra jamais. Ce n'est plus le tems de ces irruptions de Barbares , qui sembloient tomber des nues. Depuis que nous parcourons d'un œil curieux toute la surface de la terre , il ne peut plus rien venir jusqu'à nous , qui ne soit prévu de très-loin. Il n'y a nulle Puissance au monde , qui soit maintenant en état de menacer l'Europe entière ; & si jamais il en vient une , ou l'on aura le tems de se préparer , ou l'on fera du moins plus en état de lui résister , étant unis en un corps , que quand il faudra terminer tout - d'un - coup de

longs différends , & se réunir à la hâte.

Nous venons de voir que tous les prétendus inconvéniens de l'état de confédération , bien pesés , se réduisent à rien. Nous demandons maintenant , si quelqu'un dans le monde en oseroit dire autant de ceux qui résultent de la manière actuelle de vider les différends entre Prince & Prince par le droit le plus fort , c'est-à-dire , de l'état d'impolice & de guerre , qu'engendre nécessairement l'indépendance absolue & mutuelle de tous les Souverains dans la société imparfaite qui régne entr'eux dans l'Europe ? Pour qu'on soit mieux en état de peser ces inconvéniens , j'en vais résumer en peu de mots le sommaire que je laisse examiner au Lecteur.

1. Nul droit assuré que celui du plus fort.
2. Changemens continuels & inévitables de relations entre les Peuples , qui empêchent aucun d'eux de pouvoir fixer en ses mains la force dont il jouit.
3. Point de sûreté parfaite , aussi longtems que les Voisins ne sont pas soumis ou anéantis.
4. Impossibilité générale de les anéantir , attendu qu'en subjuguant les premiers , on en trouve d'autres.
5. Précautions & frais immenses pour se tenir sur ses gardes.
6. Défaut de force & de défense dans les minorités & dans les révoltes ; car quand l'Etat se partage , qui peut soutenir un des Partis contre l'autre ?
7. Défaut de sûreté dans les engagements mutuels.
8. Jamais de justice à espérer d'autrui , sans des traits & des pertes immenses , qui ne l'obtiennent pas toujours , & dont l'objet disputé ne dédommage que rarement.
9. Risque inévitable de ses Etats , & quelquefois de sa vie , dans la poursuite de ses droits.
10. Nécessité de prendre part , malgré soi , aux querelles de ses Voisins , & d'avoir la guerre quand on la voudroit le moins.
11. Interrup-

tion du Commerce & des ressources publiques, au moment qu'elles sont le plus nécessaires. 12. Danger continuel de la part d'un Voisin puissant si l'on est foible; & d'une ligue, si l'on est fort. 13. Enfin, inutilité de la sagesse où préside la fortune, désolation continuelle des Peuples, affoiblissement de l'Etat dans les succès & dans les revers, impossibilité totale d'établir jamais un bon Gouvernement, de compter sur son propre bien, & de rendre heureux ni soi ni les autres.

Récapitulons de même les avantages de l'Arbitrage Européen pour les Princes confédérés.

1. Sûreté entière, que leurs différends presens & futurs seront toujours terminés sans aucune guerre; sûreté incomparablement plus utile pour eux que ne seroit, pour les Particuliers, celle de n'avoir jamais de procès.

2. Sujets de contestations ôtés, ou réduits à très-peu de chose par l'anéantissement de toutes prétentions antérieures, qui compensera les renonciations, & affermira les possessions.

3. Sûreté entière & perpétuelle, & de la personne du Prince, & de sa famille, & de ses Etats, & de l'Ordre de succession fixé par les loix de chaque pays, tant contre l'ambition des Prétendans injustes & ambitieux, que contre les révoltes des Sujets rebelles.

4. Sûreté parfaite de l'exécution de tous les engagements réciproques entre Prince & Prince, par la garantie de la République Européenne.

5. Liberté & sûreté parfaite & perpétuelle à l'égard du Commerce, tant d'Etat à Etat, que de chaque Etat dans les régions éloignées.

6. Suppression totale & perpétuelle de leur dépense militaire extraordinaire par terre & par mer en tems de guerre, & considérable diminution de leur dépense ordinaire en tems de paix.

7. Progrès sensible de l'Agriculture & de la population, des richesses de l'Etat & des revenus du Prince.

8. Facilité de tous les établissemens qui peuvent augmenter la gloire & l'autorité du Souverain, les reffources publiques & le bonheur des Peuples.

Je laisse, comme je l'ai déjà dit, au jugement des Lecteurs, l'examen de tous ces articles, & la comparaison de l'état de paix qui résulte de la confédération, avec l'état de guerre qui résulte de l'impolice Européenne.

Si nous avons bien raisonné dans l'exposition de ce Projet, il est démontré; premièrement, que l'établissement de la Paix perpétuelle dépend uniquement du consentement des Souverains, & n'offre point à lever d'autre difficulté que leur résistance; secondement, que cet établissement leur seroit utile de toute manière, & qu'il n'y a nulle comparaison à faire, même pour eux, entre les inconvéniens & les avantages; en troisième lieu, qu'il est raisonnable de supposer que leur volonté s'accorde avec leur intérêt; enfin, que cet établissement une fois formé sur le plan proposé, seroit solide & durable, & rempliroit parfaitement son objet. Sans doute, ce n'est pas à dire que les Souverains adopteront ce Projet; (qui peut répondre de la raison d'autrui?) mais seulement qu'ils l'adopteroient, s'ils consultoient leurs vrais intérêts: car on doit bien remarquer que nous n'avons point supposé les hommes tels qu'ils devroient être, bons, généreux, désintéressés, & aimant le bien public par humanité; mais tels qu'ils sont, injustes, avides, & préférant leur intérêt à tout. La seule chose qu'on leur suppose, c'est assez de raison pour voir ce qui leur est utile,

& assez de courage pour faire leur propre bonheur. Si, malgré tout cela, ce Projet demeure sans exécution, ce n'est donc pas qu'il soit chimérique; c'est que les hommes sont insensés, & que c'est une sorte de folie d'être sage au milieu des fous.

F I N.







